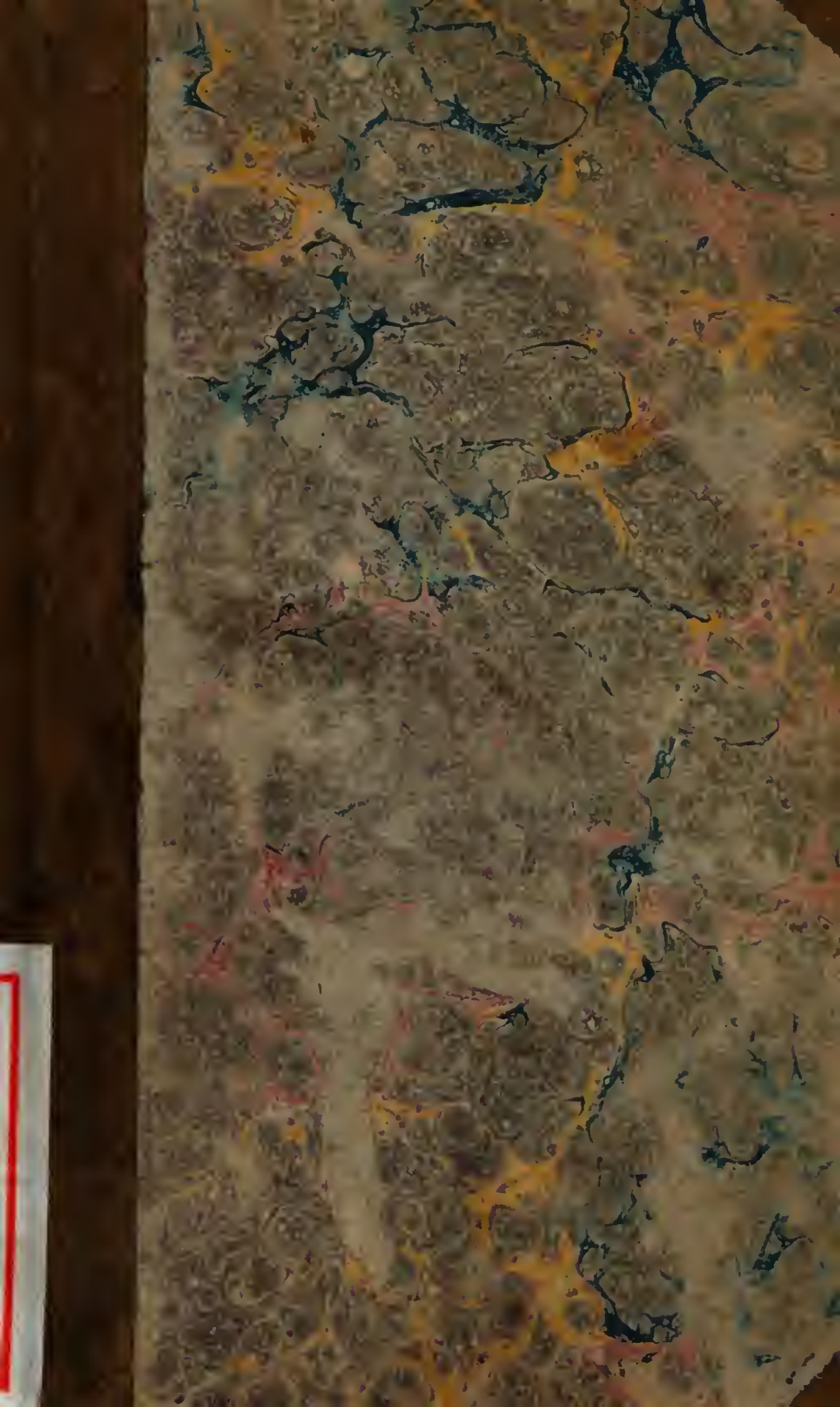
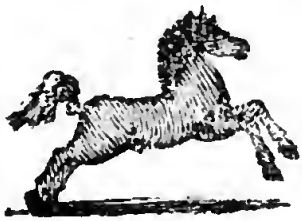


NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
850
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE



Armadio XXV

Palchetto I

Num.° d' ordine 11 24

B. P.
III
850

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.
TOME QUATRIEME.

Chez { DESAINT & SAILLANT;
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

612.h17

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME QUATRIEME,

CONTENANT

Les Vies { DE TIMOLÉON,
DE PAUL EMILE,
DE PÉLOPIDAS,
DE MARCELLUS.

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TIMOLÉON.

VOICI quel étoit l'état des affaires de Syracuſe, avant que Timoléon fût envoyé en Sicile. Dion, qui venoit de chaſſer [a] Denys le tyran, [b] ayant été tué bientôt après en trahiſon, ceux qui l'avoient aidé à rendre la liberté à Syracuſe, ſe diviſerent & tournerent leurs armes les uns contre les autres. La ville de Syracuſe, changeant tous les jours de tyran, fut accablée de tant de maux, qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne fût entiérement déſerte; & du reſte de la Sicile, une partie étoit tellement dépeuplée par les guerres continuelles, qu'on n'y trouvoit preſque ni villes, ni bourgs; & le peu de villes qui reſtoient ſur pied étoient pour la plûpart occupées par des barbares ramaſſés de tout pays, & par des troupes qui, n'étant ni entretenues ni payées, ſe payoient par leurs propres mains en s'emparant des places qui toutes les recevoient à bras ouverts, ſoit par foibleſſe, ſoit parce que, dans l'extrémité où elles ſe trouvoient, le changement de maître leur paroiſſoit un ſoulagement.

Denys

[a] *Denys le Tyran.*) Le jeune Denys.

[b] *Ayant été tué bientôt après en trahiſon.*) Il fut tué par l'Athénien Callippus.

Denys, dix ans après avoir été chaſſé, avoit raſſemblé quelques troupes étrangeres, [c] & ayant chaſſé Nypſée qui s'étoit rendu maître de Syracuſe, il s'étoit remis en poſſeſſion de ſes états. Et ſi ce fut une choſe bien étonnante qu'il eût été dépoſſédé d'un ſi grand royaume par une puiſſance auſſi foible que celle de Dion, c'en fut une plus étonnante encore, que banni & pauvre il eût pû recouvrer ſon empire & redevenir le maître de ceux qui l'avoient chaſſé.

Ceux qui étoient demeurés dans la ville obéiſſoient donc à ce tyran qui n'étoit pas naturellement fort bon, & que ſes malheurs avoient rendu encore plus méchant & plus féroce. Les plus gens de bien & les plus apparens de la ville, ne pouvant ſouffrir cette dure ſervitude, avoient eu recours à [d] Icétas, roi des Léontins; & s'étant abandonnés à ſa conduite, ils l'avoient élu pour leur général, non qu'il fût en rien meilleur que les tyrans les plus déclarés, mais c'eſt qu'ils manquoient d'autre reſſource & qu'ils appuyoient au moins leur confiance ſur ce qu'il étoit originaire de Syracuſe, & qu'il avoit des forces ſuffiſantes pour faire la guerre au tyran.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois étant abordés en Sicile avec une groſſe flotte, y avoient déjà fait des progrès très-conſidérables, qui avoient encore enflé leurs eſpérances, & augmenté leur avidité. Les Siciliens effrayés réſolurent d'envoyer une ambaſſade en Grece pour de-

[c] *Et ayant chaſſé Nypſée.*) C'étoit un homme de beaucoup de prudence & de valeur. Le jeune Denys l'avoit choiſi pour général de ſes troupes; il ſe rendit en effet maître de Syracuſe, mais il vouloit la garder pour lui.

[d] Icétas, roi des Léontins, au-deſſus de Syracuſe, ſur le fleuve Térias.

[d] *Non-*

demander du ſecours aux Corinthiens ; [e] non-ſeulement parce qu'ils deſcendoient d'eux comme colonie de Corinthe, & parce qu'ils n'avoient pas imploré en vain leur aſſiſtance en pluſieurs autres occaſions, mais encore parce qu'ils voyoient que cette ville s'étoit toûjours déclaré amoureuſe de la liberté & ennemie jurée de la tyrannie, & que dans la plûpart des grandes guerres qu'elle avoit ſoûtenues avec ſuccès, elle avoit toûjours combattu, non pour s'aggrandir ou pour dominer, [f] mais pour défendre & aſſûrer la liberté de la Grece.

Mais Icétas, qui ſe propoſoit, pour fin de ſon généralat, de ſe rendre maître de Syracuſe, & nullement de l'affranchir, traitoit ſous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louoit les ſages meſures des Syracuſains, & qu'il envoyoit même ſes ambaſſadeurs avec les leurs. Ce n'eſt pas que ſon deſſein fût qu'il vînt aucun ſecours de Corinthe, mais il eſpéroit, comme cela pouvoit fort bien arriver, que, ſi les diviſions de la Grece donnoient de l'occupation aux Corinthiens & les réduiſoient à la néceſſité de refuſer ce ſecours, il pourroit plus facilement faire pencher la balance du côté des Carthaginois, & ſe ſervir enſuite de toutes leurs forces

[e] *Non-ſeulement parce qu'ils deſcendoient d'eux comme colonie de Corinthe.*) Tous les Siciliens n'étoient pas colonie de Corinthe, mais ſeulement les Syracuſains qui avoient été fondés par Archias le Corinthien, la ſeconde année de l'olympiade xj. 733. ans avant l'ere chrétienne. Plus de 300. ans avant l'arrivée des Grecs en Sicile, cette iſle avoit été habitée par des Phéniciens & par d'autres Barbares.

[f] *Mais pour défendre & pour aſſûrer la liberté de la Grece.*) Car, la Grece aſſervie, Corinthe ne pouvoit plus ſubſiſter.

forces contre Syracuſe ou contre le tyran ; & que ce fût là ſa vûe, la ſuite le fit bientôt voir.

Les ambaſſadeurs étant arrivés à Corinthe, les Corinthiens, toûjours accoûtumés à ſecourir les villes qu'ils avoient fondées, & particuliérement Syracuſe, & qui heureuſement ſe trouvoient ſans aucune affaire ſur les bras & dans une paix profonde, réſolurent qu'on enverroit du ſecours ; il n'étoit queſtion que de trouver un général. Les archontes propoſoient & nommoient ceux qui avoient le plus d'envie de ſe ſignaler & de s'avancer, lorſque tout-à-coup un homme du peuple ſe leva & nomma à haute voix Timoléon qui ne ſe mêloit plus des affaires publiques ; & qui n'étoit ni en âge de concevoir de ſi hautes eſpérances, ni en volonté de ſe charger d'un ſi peſant fardeau. Mais il y a bien de l'apparence que ce fut quelque dieu favorable qui inſpira à cet homme d'entre le peuple la penſée de le nommer, tant la Fortune parut riante dès le premier moment de ſon élection, & tant elle eut ſoin d'accompagner enſuite toutes ſes actions d'une fleur de proſpérité & d'y répandre un brillant extraordinaire pour relever & pour embellir l'éclat de ſa vertu.

Il deſcendoit d'une des plus nobles familles de Corinthe, [g] car il étoit fils de Timodeme & de Démariſte. Il aimoit paſſionément ſa patrie & faiſoit paroître en tout une douceur ſinguliere, hors en ce qui auroit pû diminuer ou affoiblir la haine implacable qu'il conſervoit contre les tyrans & contre les méchans. Et pour ce

g Car il étoit fils de Timodeme.) Diodore de Sicile nomme ſon pere *Timenete* ; & je croi qu'il faut le corriger par cet endroit de Plutarque.

h Sous

ce qui regarde la guerre, il y étoit si heureusement né, que dans sa jeunesse toutes ses actions étoient assaisonnées d'une prudence consommée; & dans sa vieillesse elles étoient animées de toute la force & de toute la hardiesse de l'âge le plus bouillant. Il avoit un frere aîné, nommé Timophane, qui ne lui ressembloit en rien, & qui n'avoit aucune de ses bonnes qualités; car c'étoit un écervelé & un homme entiérement perdu & gâté de la folle ambition de régner, que lui avoient mise dans la tête, ses amis de débauche; & quelques soldats étrangers qui étoient toûjours autour de lui à lui souffler aux oreilles, [k] sous prétexte qu'il paroissoit avoir quelque valeur & quelque audace dans les combats où il cherchoit toûjours les plus grands dangers sans aucun ménagement pour sa personne. Avec ces qualités si brillantes, il avoit surpris l'estime de ses citoyens qui, le croyant très-propre pour la guerre & homme de main, lui avoient souvent confié le commandement des troupes. Et c'est à quoi son frere Timoléon le servoit utilement, cachant toûjours ses fautes ou les diminuant, & au contraire, relevant & augmentant tout ce que la nature faisoit quelquefois par hazard en lui de bon & d'honnête.

Dans le combat que les Corinthiens donnerent contre les troupes d'Argos & de Cléone, où Timoléon combattoit parmi les gens de pied, Timophane, qui commandoit la cavalerie, se trouva

[k] *Sous prétexte qu'il paroissoit avoir quelque valeur & quelque audace.*) Plutarque ne dit pas *qu'il avoit*, mais *qu'il paroissoit avoir*; parce qu'il n'y a de véritable valeur que celle qui est accompagnée de la prudence.

trouva dans un danger très preſſant ; car ſon cheval, ayant été bleſſé, le jetta par terre au milieu des ennemis. La plûpart des cavaliers qui étoient autour de lui, diſſipés par la frayeur, l'abandonnerent ; & ceux qui eurent le courage de faire ferme ne pouvoient pas ſoûtenir longtems le grand nombre de ceux qui les attaquoient. Timoléon, qui vit ſon frere en ſi mauvais termes, courut à lui, le couvrit de ſon bouclier ; & après avoir reçû ſur ſes armes & ſur ſa perſonne pluſieurs coups de trait & autant de coups de main, en faiſant des efforts incroyables ; enfin tout percé qu'il étoit, il écarta les ennemis & ſauva ſon frere.

Quelque tems après, les Corinthiens, craignant que leurs alliés ne profitaſſent de leur foibleſſe, & ne ſe rendiſſent encore maîtres de leur ville, comme ils avoient déjà fait autrefois, firent un decret pour lever & entretenir à leur ſolde quatre cent ſoldats étrangers & en donnerent le commandement à Timophane. Celui-ci, foulant aux pieds toute honnêteté & toute juſtice, commença d'abord à ourdir toutes les trames & les pratiques qui pouvoient le rendre maître de la ville, fit mourir pluſieurs des principaux citoyens ſans aucune forme de juſtice ; & enfin il ſe déclara lui-même ſeigneur & tyran de ce peuple conſterné & abattu.

Timoléon, au déſeſpoir de cette perfidie, & regardant l'injuſtice de ſon frere comme le plus grand malheur & le plus inſigne affront qui pouvoient lui arriver à lui-même, tâcha pluſieurs fois de lui parler pour le ramener & pour le porter à renoncer à cette manie & à cette malheureuſe ambition, & à chercher les moyens d'excuſer ou de réparer auprès de ſes citoyens

les

les fautes énormes qu'il avoit faites ; mais Timophane ne daigna pas ſeulement l'écouter, & rejetta avec mépris toutes ſes remontrances. Timoléon outré de douleur choiſit parmi ſes alliés Eſchyle, beau-frere même de Timophane, & parmi ſes amis un devin de profeſſion que Théopompe appelle Satyrus, & que Timée & Ephorus nomment Orthagoras. Il concerte avec eux, prend ſes meſures, & après avoir laiſſé paſſer quelques jours, accompagné de ces deux hommes, il va chez ſon frere. Ils ſe mettent tous trois à le conjurer & à le preſſer avec les plus fortes inſtances de vouloir enfin écouter la raiſon & de changer de manieres. Timophane d'abord ne fait que rire de leur ſimplicité, & enfin il entre dans une furieuſe colere & s'emporte véritablement. [i] Alors Timoléon s'éloigne un peu de lui, & ſe couvre la tête fondant en larmes. Dans ce moment ſes deux amis tirent leurs épées, ſe jettent ſur Timophane & le tuent.

Dès que cette action fut divulguée, les principaux & les plus gens de bien de Corinthe ne purent ſe laſſer d'admirer & d'exalter cette haine de Timoléon pour les méchans, & cette magnanimité qui l'avoit mis au-deſſus des affections humaines & lui avoit fait rompre les liens de la nature les plus ſacrés ; car étant naturellement fort doux & plein d'amour pour ſa famille, il avoit pourtant préféré ſa patrie à ſa maiſon,

[i] *Alors Timoléon s'éloigne un peu de lui.*) Plutarque ſuit ici d'autres auteurs que Diodore de Sicile, qui écrit que Timoléon tua lui-même ſon frere dans la place publique. Ceci ſe paſſa vingt ans avant que Timoléon fût nommé général du ſecours que les Corinthiens envoyerent à Syracuſe.

maiſon, & l'honnête & le juſte à l'utile. Pendant que ſon frere a combattu généreuſement pour ſon pays, Timoléon l'a ſecouru, s'eſt expoſé pour lui, & lui a ſauvé la vie ; & dès qu'il a trahi & aſſujetti ſa patrie, il l'a immolé à la liberté publique & l'a fait tuer devant lui.

Mais ceux qui ne pouvoient ſupporter la Démocratie, & qui étoient accoûtumés à faire la cour aux grands, firent ſemblant en public d'être bien aiſes de la mort du tyran, & en particulier ils alloient par-tout décriant Timoléon, & lui reprochant qu'il avoit commis un parricide abominable qui attireroit la vengeance des dieux ſur lui ; ce qui le plongea dans une horrible triſteſſe. Et ayant appris que ſa mere même étoit dans la derniere déſolation & qu'elle vomiſſoit contre lui les malédictions & les imprécations les plus effroyables, il voulut aller pour la conſoler ; mais elle, ne pouvant ſoûtenir la vûe du meurtrier de ſon fils, lui ferma ſa porte. Alors la triſteſſe acheva de s'emparer de ſon ame, tellement que confus & troublé, il réſolut de renoncer à la vie, & prit le parti de ſe laiſſer mourir en s'abſtenant de manger. Ses amis ne l'abandonnerent point dans ce déſeſpoir, & firent tant par leurs prieres & par leurs douces violences, qu'il prit de la nourriture, & fit deſſein de fuir le monde & de paſſer dans la ſolitude le reſte de ſes jours. Dès ce moment, il renonça à toutes les affaires publiques, & pendant les premieres années il ne venoit jamais à la ville, mais alloit errant dans les lieux les plus déſerts, toûjours dévoré par ſon chagrin & plongé dans une noire mélancolie ; tant il eſt vrai que nos réſolutions & nos jugemens, s'ils n'empruntent de la raiſon & de la philoſophie

la fermeté & la force néceſſaires pour les grandes actions, agités & ébranlés par les premieres louanges ou par les premiers blâmes, vacillent & ſont pouſſés comme hors des gonds des raiſonnemens qui les ont produits. Or, il faut non-ſeulement que l'action ſoit belle & juſte, mais encore que la réflexion qui lui a donné la naiſſance, ſoit ferme & inébranlable, afin que nous agiſſions toûjours par choix & par un conſentement, non de caprice, mais de connoiſſance; & qu'à l'imitation des gourmands qui, trahis par leur appétit, ſe jettent avidement ſur les viandes les plus délicates & les plus nourriſſantes, & un moment après ils s'en dégoûtent par la ſatiété; nous de même, après avoir fait quelque action, nous ne nous en affligions point & ne nous en dégoûtions point par foibleſſe, lorſque l'idée de beauté, que notre imagination y avoit attachée, & qui avoit charmé notre volonté, commence à s'affoiblir & à s'effacer; car le repentir a cela de propre, qu'il rend mauvaiſes même les meilleures actions; au lieu que le choix, qui part du raiſonnement & de la ſcience, ne change jamais & demeure toûjours ferme ſur ces principes, lors même que les actions, qui en ſont la ſuite, n'ont pas tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis. C'eſt pourquoi Phocion, qui s'étoit toûjours oppoſé * à la folle entrepriſe de Léoſthene, voyant qu'il avoit pourtant réuſſi, & que les Athéniens, tout fiers de leur victoire, faiſoient par-tout des fêtes & des ſacri-

* *A la folle entrepriſe de Léoſthene.*) Ce Léoſthene porta les Athéniens à faire la guerre, ce que Phocion vouloit empêcher. Les Athéniens défirent les Béotiens. Voyez la vie de Phocion.

ſacrifices, dit : *Véritablement je voudrois bien avoir fait ceci ; mais je ne voudrois pas n'avoir pas conſeillé cela.* Et Ariſtide de Locres, un des intimes amis de Platon, répondit plus fortement encore & plus courageuſement au vieux Denys, tyran de Syracuſe, qui lui demandoit une de ſes filles en mariage : *J'aimerois mieux*, lui dit-il, *voir ma fille morte, que femme d'un tyran.* Et quelque tems après, Denys ayant fait mourir ſes enfans, & lui ayant demandé, par maniere d'inſulte, s'il étoit encore dans la même réſolution ſur le mariage de ſa fille, Ariſtide lui fit cette généreuſe réponſe : *Je ſuis affligé de ce que tu m'as fait, & je ne me repens point de ce que je t'ai dit.* Mais c'eſt peut-être l'acte d'une vertu plus parfaite & que tous les hommes ne ſauroient imiter.

Pour revenir à Timoléon, la douleur de l'action qu'il venoit de faire, ſoit que ce fût le regret de voir ſon frere mort, ou la honte de paroître devant ſa mere, qui ne pouvoit ſe conſoler, lui troubla tellement l'eſprit & lui abbattit de telle ſorte le courage, qu'encore vingt ans après il ne ſe mêloit d'aucune affaire conſidérable, ni qui concernât le gouvernement.

Le jour donc qu'il fut nommé capitaine général des troupes qu'on envoyoit en Sicile, tout le peuple ayant approuvé avec joie ſa nomination, Téléclide, qui avoit le plus de puiſſance & d'autorité dans Corinthe, ſe leva ; & adreſſant la parole à Timoléon, il l'exhorta à rappeller ſon ancienne valeur & à ſe bien acquitter de ſa charge : *Car*, lui dit-il, [1] *ſi tu te comportes bien*

[1] *Si tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un tyran.*) Ce mot eſt plein de raiſon, comme tiré du fond

bien nous croirons que tu as tué un tyran, & ſi tu te comportes mal, nous ſerons perſuadés que tu as tué ton frere.

Pendant que Timoléon aſſembloit ſes troupes & qu'il ſe préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres qui marquoient ſon changement & ſa perfidie. Il n'eut pas plûtôt fait partir des ambaſſadeurs, qu'il ſe tourna ouvertement du côté des Carthaginois; & par un traité qu'il fit avec eux, il ſtipula qu'après qu'il auroit chaſſé de Syracuſe Denys le tyran, il occuperoit ſa place. Mais comme il craignoit que le ſecours de Corinthe n'arrivât avant qu'il eût exécuté ſon entrepriſe, & ne lui fît perdre cette occaſion de s'aggrandir, il écrivit aux Corinthiens des lettres par leſquelles il leur mandoit : *Qu'il n'étoit plus beſoin qu'ils fiſſent des levées, & qu'ils ſe conſumaſſent en frais pour venir en Sicile s'expoſer à un danger évident, & cela par pluſieurs raiſons, mais ſur-tout parce que les Carthaginois, qui étoient avertis de leur deſſein & qui le trouvoient très mauvais, attendoient avec un grand nombre de vaiſſeaux, leur eſcadre ſur ſon paſſage, & que la*

fond de la philoſophie. Car nos actions montrent la nature du principe qui nous fait agir. Si Timoléon avoit abuſé de ſa charge, on auroit dû croire qu'il n'avoit tué ſon frere que par envie, & pour ſe mettre à ſa place; au lieu qu'en uſant bien de ce grand pouvoir, on ne pouvoit douter qu'il ne ſe fût porté à cette action par la ſeule haine de la tyrannie. Diodore de Sicile met ce mot dans un plus grand jour, en le rapportant de cette maniere, Ἐὰν μὲν καλῶς ἄρξῃ τῶν Συρακουσίων, χρήσιμον αὐτὸν τυραννοκτόνον, ἐὰν δὲ πλεονεκτικώτερον, ἀδελφοῦ φονέα. *Si tu gouvernes bien les Syracuſains, nous te croirons le meurtrier d'un tyran, & ſi tu les gouvernes mal pour ton profit particulier, nous te croirons le meurtrier de ton frere.*

la lenteur avec laquelle ils s'étoient pris à envoyer leurs troupes, l'avoient forcé à appeller ces mêmes Carthaginois à ſon ſecours & à les employer contre le tyran.

Ces lettres étant lues dans le conſeil, ſi auparavant il y avoit quelques Corinthiens froids & peu portés pour ce voyage, alors animés tous de colere & de reſſentiment contre Icétas, ils fournirent à l'envi tout ce qui étoit néceſſaire à Timoléon, & hâterent ſon départ avec tout l'empreſſement poſſible.

Dès que tous les vaiſſeaux furent prêts à faire voile & que les troupes eurent toutes les proviſions dont elles avoient beſoin, les prêtreſſes de Proſerpine crurent voir en ſonge les grandes * déeſſes ſe préparer pour un voyage, & dire qu'*elles alloient accompagner Timoléon en Sicile.* [m] Sur quoi les Corinthiens équiperent un vaiſſeau ſacré & l'appellerent le *vaiſſeau des grandes déeſſes.* Timoléon, avant que de partir, alla lui-même à Delphes, fit un ſacrifice à Apollon; & étant entré dans le lieu ſacré où ſe rendent les oracles, il lui arriva un ligne très-favorable. D'entre les offrandes qui ſont appendues à ce temple en très-grand nombre, il ſe détacha du haut de la nef une bandelette où étoient tracées en broderie des couronnes & des victoires; & volant juſqu'au lieu où Timoléon faiſoit ſes prieres, elle ſe poſa juſtement ſur ſa tête, de maniere qu'il ſembloit que le dieu même, après l'avoir couronné de ſa main, l'envoyoit exécuter les grandes choſes que cet heureux préſage lui promettoit. Il

* Cerès & Proſerpine.

[m] *Sur quoi les Corinthiens, &c.*) Diodore de Sicile dit plus vrai - ſemblablement qu'ils donnerent ce nom au plus beau & au meilleur des vaiſſeaux qu'ils avoient équippés.

[n] *Deux*

Il s'embarqua donc avec ſept galeres de Corinthe, [n] deux de Corcyre & une dixieme de Leucade ; & la nuit, comme il voguoit en pleine mer par un vent très-favorable, il lui ſembla que le ciel s'entr'ouvrant au-deſſus de ſon vaiſſeau, verſa une traînée de feu clair qui ſe changea tout-d'un-coup en une torche ardente, toute ſemblable à celles qu'on allume dans les cérémonies des ſacrés myſteres ; & après lui avoir montré la route qu'il devoit tenir, alla diſparoître ſur la côte d'Italie, préciſément à l'endroit où les matelots avoient réſolu d'aborder.

Les devins, conſultés ſur ce ſigne, répondirent que c'étoit l'explication & la confirmation du ſonge qu'avoient fait les religieuſes ; & que les déeſſes, pour témoigner qu'elles accompagnoient cet armement de leur préſence, & qu'elles le guidoient elles-mêmes, avoient fait paroître cette lumiere du haut du ciel ; car ajoûterent-ils, la Sicile eſt conſacrée à Proſerpine. En effet, on a feint que cette iſle fut le théâtre du raviſſement de cette déeſſe, & qu'alors [o] elle lui fut donnée pour préſent de noces. Voilà quels furent les ſignes favorables que les dieux envoyerent à Timoléon pour encourager ceux qui l'accompagnoient.

Mais

[n] *Deux de Corcyre & une dixieme de Leucade.*) Ou plûtôt il prit ces trois en chemin, comme l'écrit Diodore de Sicile.

[o] *Elle lui fut donnée pour préſent de nôces.*) Selon la coûtume de ces premiers tems, Le marié faiſoit un préſent à la mariée ; & cette coûtume eſt bien marquée dans Homere. Ce préſent ſe faiſoit le troiſieme jour des nôces lorſque la mariée ſe laiſſoit voir ſans voile ; c'eſt pourquoi Plutarque l'appelle ἀνακαλυπτήριον.

Mais après qu'il eut traverſé la mer & qu'il fut heureuſement abordé ſur la côte d'Italie, des nouvelles arrivées de Sicile le jetterent dans une grande perplexité, & abattirent extrêmement le courage de ſes troupes. Car on apprit [p] qu'Icétas venoit de battre Denys ; que, s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuſe, il avoit obligé le tyran à ſe renfermer dans la citadelle & dans le quartier appellé l'*Iſle*, où il le tenoit aſſiégé, en l'environnant de murailles ; & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoléon d'approcher & de prendre terre, afin que, quand ils l'auroient forcé de ſe retirer, ils puſſent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile. Les Carthaginois avoient donc envoyé pour cet effet à Rhege vingt galeres [q] ſur leſquelles étoient montés des ambaſſadeurs qu'Icétas envoyoit à Timoléon, & qu'il avoit chargés de propoſitions auſſi captieuſes que ſes démarches ; car ce n'étoient que belles paroles qui cachoient de pernicieux deſſeins. Ils avoient ordre de dire à Timoléon : *Qu'il pouvoit venir ſeul, s'il vouloit, auprès d'Icétas, pour l'aider de ſes conſeils & pour prendre part à*

[p] *Qu'Icétas venoit de battre Denys.*) Icétas manquant de vivres devant Syracuſe, ſe retiroit vers les Léontins avec ſes troupes. Denys ſortit de ſa place, le pourſuivit, & attaqua ſon arriere-garde ; mais Icétas étant revenu ſur ſes pas pour la ſoûtenir, battit Denys, lui tua trois mille hommes ; & en le pourſuivant toûjours, il entra dans la ville, dont il s'empara. Denys ne conſerva que le quartier de l'iſle.

[q] *Sur leſquelles étoient montés des ambaſſadeurs.*) Ces ambaſſadeurs n'étoient pas ſur ces galeres, ils avoient été envoyés auparavant ſur une galere à Métapont où Timoléon étoit abordé.

[r] *Les*

à ſes proſpérités & ſes victoires, mais qu'il n'avoit qu'à renvoyer à Corinthe ſes troupes & ſes vaiſſeaux, parce que la guerre s'en alloit être entiérement finie; & que, s'il refuſoit de les renvoyer, les Carthaginois étoient réſolus de lui fermer le paſſage de la Sicile, & de le combattre s'il le tentoit.

[r] Les Corinthiens, étant donc arrivés à Rhege, y trouverent ces ambaſſadeurs & virent en même tems les Carthaginois à l'ancre, non loin du port. Le dépit de ſe voir joués & inſultés avec tant de hauteur, les remplit tous également d'indignation & de colere, qui furent encore augmentées par la crainte où les jetta le malheureux état de la Sicile, qui alloit être viſiblement pour Icétas le prix de ſa trahiſon, & pour les Carthaginois la récompenſe de l'appui qu'ils auroient donné à la tyrannie. Il paroiſſoit impoſſible de battre les vaiſſeaux que les barbares avoient fait avancer ſur leur paſſage; car ils étoient le double plus forts; & quand même ils les auroient battus & qu'ils ſeroient arrivés heureuſement en Sicile, il n'y avoit nulle apparence qu'ils puſſent venir à bout de l'armée d'Icétas, à laquelle il n'avoient prétendu amener qu'un petit ſecours de troupes pour la commander.

Dans cette conjoncture ſi délicate, Timoléon demande une conférence avec les ambaſſadeurs & les principaux officiers de l'eſcadre Carthaginoiſe; & là il leur dit: *Qu'il étoit prêt à exécuter ce qu'ils lui avoient propoſé de la part d'Icétas; car que gagneroit-il en s'opiniâtrant à ne pas le faire? Mais*

[r] *Les Corinthiens étant donc arrivés à Rhege.*) Ils y arriverent trois jours après qu'Icétas ſe fut rendu maître de Syracuſe. *Diodor.*

[1] *Dès*

Mais qu'avant de ſe retirer il ſouhaitoit ſeulement qu'il vouluſſent lui faire leur propoſition & recevoir ſa réponſe devant la ville de Rhege qui, étant ville Greque, étoit l'amie commune des deux partis; que cela lui étoit néceſſaire pour ſa décharge & pour ſa ſûreté, parce que de leur côté ils exécuteroient bien plus fidellement ce qu'ils auroient promis pour les Syracuſains, quand ils auroient tout le peuple de Rhege pour témoin de leurs promeſſes. Ce n'étoit là qu'une ruſe de Timoléon qui ne cherchoit qu'à les amuſer pour avoir le tems de paſſer en Sicile ſans qu'ils puſſent s'y oppoſer. Et cette trame ſe faiſoit d'intelligence avec les gouverneurs & les magiſtrats de Rhege, qui ne demandoient pas mieux que de voir les affaires de la Sicile tomber entre les mains des Corinthiens, & qui ne craignoient rien tant que le voiſinage des barbares. Ils convoquent donc une aſſemblée & ferment les portes de la ville ſous prétexte d'empêcher les citoyens de ſortir, afin qu'ils puſſent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant aſſemblé, on fait de longs diſcours qui n'aboutiſſent à rien, chacun ſe piquant de traiter le même ſujet à ſa guiſe, & tous enſemble ne cherchant qu'à gagner du tems juſqu'à ce que les galeres des Corinthiens fuſſent parties; car les Carthaginois ne ſe doutoient de rien, parce que Timoléon étoit là en leur préſence, & qu'il faiſoit mine de n'attendre que l'heure de parler à ſon tour. Enfin [s] dès qu'on lui

[s] *Dès qu'on lui eût dit à l'oreille que ſes galeres étoient en mer.*] Les vaiſſeaux des Carthaginois les laiſſerent paſſer, croyant que cela ſe faiſoit de concert avec leurs officiers qui étoient dans la ville, & que ces neuf galeres s'en retournoient à Corinthe, & qu'il n'en

lui eût dit à l'oreille que ſes galères étoient en mer & qu'il n'avoit plus que la ſienne qui l'attendoit, il ſe coula doucement parmi la foule qui, pour favoriſer ſon évaſion, ſe preſſoit extrêmement autour de la tribune, gagna le rivage, s'embarqua très-promptement; & ayant rejoint ſes galeres, ils arriverent enſemble à * Tauroménium, ville de Sicile, où ils furent reçûs à bras ouverts par Andromaque qui en étoit ſeigneur, & qui les avoit ſollicités d'y venir il y avoit déjà long-tems.

Cet Andromaque étoit pere de Timée l'hiſtorien, & le plus homme de bien de tous ceux qui demeuroient en Sicile; car il gouvernoit ſes citoyens avec toute ſorte de douceur & de juſtice, & il étoit l'ennemi déclaré des tyrans. C'eſt pourquoi il ne balança point en cette rencontre; il donna ſa ville à Timoléon pour ſa place d'armes, & obligea ſes citoyens à ſe joindre aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

Quand Timoléon fut parti, & que l'aſſemblée des Rhégiens fut congédiée, les Carthaginois ne purent diſſimuler la rage où ils étoient de ſe voir ainſi trompés; & leur déſeſpoir donna lieu à ceux de Rhege de ſe divertir à leurs dépens, & de dire: † *Qu'étant Phéniciens, ils de-*

n'en reſtoit qu'une pour mener Timoléon à Syracuſe à l'armée d'Icétas.

* Sur le rivage de la mer, au-deſſus de Catane.

† *Qu'étant Phéniciens ils devoient avoir moins d'averſion pour les ruſes & les fourberies.*) Car les Phéniciens paſſoient pour les plus grands fourbes du monde, juſques-là que leur perfidie avoit paſſé en proverbe; car on diſoit *fraus Punica.* Et cette réputation eſt bien ancienne, puiſqu'on la trouve déja établie dans Homere, Odyſſ. liv. xiv. où Ulyſſe dit:

devoient avoir moins d'averſion pour les ruſes & les fourberies. Piqués donc au dernier point, ils ne perdent point de tems & dépêchent une galere avec un ambaſſadeur à Tauroménium.

Cet ambaſſadeur fait un long diſcours à Andromaque; & enfin le menaçant d'une maniere inſolente & barbare, il lui montra ſa main toute ouverte; & la renverſant enſuite, il lui dit: *Si tu ne chaſſes ſur l'heure même les Corinthiens, tu verras ta ville auſſi facilement renverſée que j'ai renverſé ma main*. Andromaque ne fit que rire de ſa menace; & lui rendant ſon image, il lui répondit: *Et ſi tu ne te retires promptement, ta galere qui eſt préſentement comme cela*, lui montrant ſa main ouverte, *tu vas la voir comme cela*, lui montrant ſa main renverſée.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas effrayé fit venir la plûpart des galeres des Carthaginois, & alors [u] les Syracuſains perdirent toute eſpérance de ſalut, voyant les Carthaginois ſaiſis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, & Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de ſa liſiere, où il occupoit la petite ville de Tauroménium avec très-peu d'eſpérance & avec encore moins de forces; car il n'avoit en tout que mille ſoldats, & qu'à peine les proviſions néceſſaires pour les nourrir. D'ailleurs les villes

dit: *Quand la huitieme année fut venue il ſe préſenta à moi un Phénicien très-inſtruit dans toutes ſortes de ruſes & de fourberies, inſigne fripon, qui avoit fait une infinité de maux aux hommes.*

[u] *Les Syracuſains perdirent toute eſpérance de ſalut, voyant les Carthaginois ſaiſis du port.*) Ils avoient cent cinquante vaiſſeaux longs, cinquante mille hommes de pied, & trois cent chars.

[x] *Il*

villes ne ſe fioient point à lui : les maux qu'elles venoient de ſouffrir par les extorſions & par les cruautés qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les commandans de troupes, ſur tout depuis l'horrible perfidie de Callippus & de Pharax, qui, étant venus tous deux, l'un d'Athenes & l'autre de Lacédémone, pour affranchir la Sicile & pour chaſſer les tyrans, avoient pourtant fait en ſorte que toutes les calamités endurées ſous la tyrannie paroiſſoient à la Sicile une fortune toute d'or ; & que ceux qui étoient morts ſous le joug de la ſervitude, étoient mille fois plus heureux que ceux qui avoient vû le jour de la liberté.

Penſant donc que ce Corinthien ne ſeroit pas meilleur que les autres, & qu'il venoit à eux avec les mêmes ruſes & les mêmes amorces cachées ſous de belles paroles & de belles eſpérances pour les amadouer, & pour les obliger à changer de maître, ils avoient tous les Corinthiens pour ſuſpects, & rejettoient toutes les propoſitions qu'ils pouvoient faire. * Il n'y eut que les Adranites qui habitent une petite petite ville conſacrée à un certain dieu nommé *Adranus*, pour lequel toute la Sicile a une vénération particuliere. Ces habitans étoient diviſés entr'eux ; les uns avoient appellé Icétas & les Carthaginois, & les autres avoient envoyé vers Timoléon. Le

* *Il n'y eut que les Adranites qui habitent une petite ville conſacrée à un certain dieu, nommé Adranus.*) Adranum, petite ville au-deſſous du mont Etna, ſur le fleuve d'Adranus qui coule de cette montagne. L'un & l'autre, la ville & le fleuve, portent le nom du dieu *Adranus* qui y étoit adoré, & qui y avoit un temple magnifique gardé par mille chiens.

Le hazard fit que ces deux généraux ſe hâtant également pour ſe prévenir, arriverent preſque en même tems devant la place. Mais Icétas avoit avec lui près de cinq mille hommes, & Timoléon n'en avoit que douze cens avec leſquels il étoit parti de Tauroménium & s'étoit mis en marche pour Adrane qui en étoit environ à quelques trois cent quarante ſtades. La premiere journée il ne fit pas beaucoup de chemin & campa de bonne heure; mais le lendemain il marcha avec tant de diligence, que ſur le déclin du jour il apprit qu'Icétas ne faiſoit que d'arriver, & qu'il étoit après à prendre ſes logemens. En même tems les capitaines & les chefs des bandes font faire halte aux troupes qui marchent les premieres, & veulent les faire repaître, afin qu'elles aient plus de force & plus de courage contre l'ennemi. Mais Timoléon, s'avançant, les prie de n'en rien faire & les exhorte à mener leurs ſoldats tout d'une traite contre les Carthaginois qui, ne faiſant que d'arriver, étoient vraiſemblablement en déſordre, & ne penſoient qu'à dreſſer leurs tentes & à préparer leur ſouper; & en donnant cet ordre, il prend ſon bouclier & marche à leur tête, comme les menant à une victoire sûre.

Ses ſoldats, encouragés par cette confiance, le ſuivirent avec gaieté; ils étoient encore à trente ſtades d'Adrane. En arrivant ils fondent ſur l'ennemi qui ne les voit pas plûtôt, qu'il ſe met à prendre la fuite. Cela fut cauſe qu'on n'en tua pas plus de trois cent & qu'on ne fit que deux fois autant de priſonniers; mais on prit leur camp & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes & ſe ren-

dent

dent à Timoléon, lui contant, avec une ſainte horreur & avec un étonnement mêlé de reſpect & de crainte, que, dès le commencement de l'attaque, les portes ſacrées de leur temple s'étoient ouvertes d'elles-mêmes; que la pique de leur dieu avoit branlé depuis le haut juſqu'au bas, & qu'il avoit paru lui-même le viſage tout dégoûtant de ſueur.

Ces ſignes ne préſageoient pas ſeulement, à mon avis, la victoire qu'il venoit de remporter, mais auſſi tous les glorieux exploits qui la ſuivirent & dont elle ne fut qu'un heureux commencement; car les villes envoyerent à Timoléon des députés pour faire leurs ſoûmiſſions. * Mamercus, tyran de Catane, grand homme de guerre & puiſſant par ſes richeſſes, ſe ligua avec lui & lui promit toute ſorte de ſecours; & ce qui eſt encore plus conſidérable, Denys lui même, qui renonçoit à ſes vaines eſpérances & qui ſe voyoit à la veille d'être forcé, n'eut que du mépris pour Icétas qui s'étoit laiſſé vaincre avec tant de honte; & pénétré d'admiration & d'eſtime pour Timoléon, il lui envoya des ambaſſadeurs pour ſe rendre aux Corinthiens & pour leur remettre la citadelle.

Timoléon, profitant d'un bonheur ſi ineſpéré, fit filer dans le château Euclide & Télémaque, deux officiers Corinthiens avec quatre cent ſoldats, non pas tout à la fois & en plein jour, car cela étoit impoſſible, les Carthaginois étant maîtres du port, mais par pelotons &

* *Mamercus, tyran de Catane.*) Il faut corriger ſur ce texte de Plutarque celui de Diodore de Sicile, qui appelle ce tyran de Catane *Marcus*, au lieu de *Mamercus*.

& à la dérobée. Ces troupes, s'étant donc toutes gliſſées heureuſement dans la citadelle, s'en ſaiſiſſent & s'emparent de tous les meubles du tyran & de toutes les proviſions qu'il avoit faites ; car il y avoit quantité de chevaux, toutes ſortes de machines de guerre & de traits ; & on trouva juſqu'à ſoixante & dix mille paires d'armes qu'on y avoit amaſſées de longue main. Et Denys avoit encore deux mille ſoldats de troupes réglées qu'il livra à Timoleon avec tout le reſte. Et pour lui, prenant ſon argent & quelques-uns de ſes amis en petit nombre, il s'embarqua ſans être apperçû des troupes d'Icétas, & ſe rendit au camp de Timoléon.

Ce fut pour la premiere fois de ſa vie qu'il parut dans l'état vil & abject d'un ſimple particulier & d'un ſuppliant ; & dans cet équipage il fut envoyé à Corinthe avec une ſeule galere ſans eſcorte & avec très-peu d'argent ; lui qui étoit né dans le ſein de la tyrannie & qui avoit été élevé pour le plus grand & le plus floriſſant royaume qui ait jamais été uſurpé par des tyrans. [a] Il l'avoit poſſédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui ; & après encore il le poſſéda douze autres années, mais toûjours parmi les guerres & les combats. S'il fit de grands maux pendant ſa domination, il eſſuya de plus grandes calamités qui en furent le juſte ſalaire ; car il vit la mort de ſes enfans déjà parvenus en âge ; il vit ſes filles violées ; il

[a] *I l'avoit poſſédé dix ans entiers avant.*) Car il commença à regner la premiere année de l'olympiade 103. & Dion l'attaqua la quatrieme année de l'olymp. 105. & il abandonna la citadelle, & fut envoyé à Corinthe par Timoléon la premiere année de l'olympiade 109.

[b] Car

il vit ſa femme, qui étoit auſſi [b] ſa ſœur, déshonorée par ſes ennemis qui commirent avec elle les impuretés les plus infames; & il la vit enfin mourir de mort violente avec ſes enfans, & ſon corps jetté dans la mer. Mais toutes ces particularités ſont exactement écrites dans la vie de Dion.

Denys étant arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grece un ſeul homme qui ne fût pouſſé d'un violent déſir de le voir & de lui parler. Les uns animés par la haine alloient avec joie repaître leurs yeux de l'agréable ſpectacle de ſes malheurs, comme pour fouler aux pieds celui que la fortune avoit abattu. Et les autres, changés par une ſi ſoudaine cataſtrophe & compâtiſſant en quelque façon à de ſi grands maux, contemploient dans cette aventure la grande puiſſance que les cauſes occultes & divines déploient d'une maniere ſi viſible ſur la fortune des foibles mortels. [c] Car ce ſiecle-là ne produiſit aucun ouvrage, ni de la nature ni de l'art, qu'on puiſſe égaler à ce chef-d'œuvre de la Fortune, qui fit voir celui qui peu de jours auparavant étoit maître de la Sicile, paſſant les jours

[b] Car il avoit épouſé Sophroſyne, fille d'Ariſtomaque, femme du vieux Denys.

[c] *Car ce ſiecle-là ne produiſit aucun ouvrage, ni de la nature ni de l'art.*) Il ajoûte *ni de l'art*, pour faire entendre que les poëtes tragiques n'avoient pu repréſenter dans leurs tragédies de cataſtrophe plus ſinguliere ni plus terrible que celle que la fortune fit voir dans la vie de Denys. On ſait qu'on a vu dans les tragédies des rois réduits à une extrême miſere, & à la derniere mendicité. Ce jugemen de Plutarque eſt beau, & méritoit d'être expliqué. Amiot ne l'a nullement entendu.

[d] Petite

jours entiers à la boucherie, ou assis dans les boutiques des parfumeurs, ou buvant les restes des cabaretiers, ou se querellant au milieu des places avec des courtisanes, ou instruisant des comédiennes & des chanteuses, en disputant avec elles sur l'harmonie & sur le chant de quelques parties d'un chœur.

Les uns croyoient que Denys ne tomboit dans ces indignes amusemens que par ennui & par inquiétude, & parce qu'ayant naturellement le courage bas, il aimoit avec fureur les voluptés les plus basses; & les autres pensoient que c'étoit un trait de politique; qu'il vouloit se faire mépriser des Corinthiens; & que, pour ne leur paroître ni suspect ni formidable, comme s'il supportoit impatiemment le changement de sa fortune, & qu'il n'attendît qu'une occasion favorable pour la rétablir, il se contrefaisoit exprès & témoignoit dans ses plaisirs beaucoup de grossiéreté & de bassesse. Aussi rapporte-t-on de lui quelques mots qui marquent certainement qu'il soûtenoit les malheurs avec fermeté & avec courage. Etant abordé un jour à [d] Leucade, colonie de Corinthe comme Syracuse, il dit: *Qu'il lui arrivoit justement ce qui arrive aux jeunes gens qui ont fait des fautes; car comme ces jeunes gens se rapprochent avec plaisir de leurs freres & fuient la présence de leur pere, lui de même, il fuyoit la vue de sa mere, & [e] il passeroit volontiers sa vie avec sa sœur.* Une autre fois à Corinthe, un étranger, qui le railloit un peu trop grossiérement sur le commerce qu'il avoit avec les phi-

[d] Petite isle de la mer d'Ionie au-dessous de Corfou.

[e] Il fuyoit Corinthe qui étoit sa mere, & cherchoit Leucade qui étoit sa sœur.

f Se

philoſophes pendant qu'il étoit dans ſa plus grande ſplendeur, lui demanda enfin à quoi lui avoit ſervi toute la ſageſſe de Platon? *Comment donc*, lui dit Denys, *trouves-tu que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, lorſque tu vois que je ſupporte ſi conſtamment ma mauvaiſe fortune?* Ariſtoxene le muſicien & quelques autres lui ayant demandé la cauſe de la diſgrace de Platon, il leur répondit: *Que la tyrannie eſt pleine de maux infinis; mais que le plus grand ſans comparaiſon, c'eſt que de tous ceux qui ſe diſent les amis du prince, il n'y en a pas un qui lui diſe franchement la vérité; & que c'étoit par leurs malheureux conſeils & ſur leurs rapports qu'il avoit éloigné ce philoſophe & perdu ſon amitié.*

Un autre jour, un de ces hommes qui ſe piquent d'être plaiſans, comme il s'en rencontre toûjours dans les villes, entrant dans la chambre de Denys & voulant ſe moquer de lui, ſecoua ſon manteau comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées. Mais Denys fit retomber ſur lui la plaiſanterie, en lui diſant: *Mon ami, ſecoue plûtôt ton manteau quand tu ſortiras*, pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque choſe.

Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, [f] ſe mit à parler malicieuſement des odes &

f Se mit à parler malicieuſement des odes & des tragédies que le vieux Denys avoit laiſſées.) Le vieux Denys ſe piquoit de poéſie, & c'étoit le plus méchant poëte du monde. L'oracle lui avoit prédit qu'il mourroit *quand il auroit vaincu ceux qui valoient mieux que lui.* Il expliqua cela des Carthaginois, c'eſt pourquoi il ne voulut pas ſe ſervir contre eux de toutes ſes forces. Mais ayant compoſé une tragédie il l'envoya à Athenes pour y diſputer le prix. Les Athéniens le déclarerent

& des tragédies que le vieux Denys avoit laiſſées, & faiſoit ſemblant d'être en peine en quel tems il avoit pû trouver le loiſir de les compoſer. Denys, qui comprit le venin caché ſous ces paroles, lui repartit bruſquement : *Vous voilà bien embarraſſé, il les compoſa aux heures que vous & moi & une infinité d'autres, qui nous en faiſons tant à croire, paſſons à boire & à yvrogner.* Mais pour Platon il ne vit point Denys à Corinthe, car il y avoit déjà quelques années qu'il étoit mort.

Diogene de Sinope, la premiere fois qu'il rencontra Denys à Corinthe, lui dit : *O Denys, que tu es indigne de ta fortune !* & Denys s'étant arrêté, & lui ayant répondu : *Je te ſuis bien obligé, Diogene, de compatir ainſi à mes malheurs. Comment*, lui repartit Diogene en colere, *penſes-tu donc que je compatiſſe à tes malheurs, & qu'au contraire je ne ſois pas très-indigné de voir un vil eſclave comme toi, & ſi digne de vieillir & de mourir comme ton pere dans la tyrannie, paſſer ici ta vie avec nous en ſûreté & dans tous les plaiſirs d'un homme libre?* De ſorte que, quand je compare à ces paroles mâles & vigoureuſes de Diogene, les plaintes que fait l'hiſtorien [g] Philiſtus au ſujet des filles de Leptines, qui, *déchues*, dit-il, *de l'éclat, de la pompe & de l'abondance qui environnent les tyrans, étoient réduites à une vie ſimple & privée*,

eſclarerent vainqueur par une lâche flaterie. Denys eut tant de joie de ce grand ſuccès, qu'il prépara un grand feſtin, où il fit une ſi furieuſe débauche, qu'il en tomba malade, & mourut. Voilà l'oracle bien accompli, mais qui l'auroit deviné ?

[g] Philiſtus de Syracuſe, grand imitateur de Thucydide, & grand partiſan des tyrans. Voyez la vie de Dion.

vée, il me ſemble entendre les cris & les regrets d'une femmelette qui pleure ſes boëtes, ſes pommades, ſa pourpre & ſes bijoux. Il m'a ſemblé que ces mots, que j'ai rapportés de Denys, n'étoient point hors de ſaiſon & ne m'éloignoient point du but que je me ſuis propoſé en écrivant ces vies, [h] & j'eſpere qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux lecteurs qui ne ſeront ni trop impatiens ni chargés d'affaires trop preſſées.

Si le malheur de Denys parut ſurprenant, & un de ces coups du ciel qu'on ne peut ni prévoir ni attendre, le bonheur de Timoléon ne fut pas trouvé moins miraculeux; car cinquante jours après ſon arrivée en Sicile, il ſe vit maître de la citadelle de Syracuſe, & envoya Denys dans le Péloponeſe.

Les Corinthiens, fortifiés & encouragés par ce grand ſuccès, lui envoyerent un renfort de deux mille hommes de pied & de deux cent chevaux, qui étant arrivés à [i] Thurium ſur la côte d'Italie, & voyant qu'il n'y avoit aucune apparence de tenter le paſſage, parce que les Carthaginois occupoient toute cette mer avec un grand nombre de vaiſſeaux, céderent à la néceſſité,

[h] *Et j'eſpere qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux Lecteurs qui ne ſeront ni trop impatiens, ni chargés d'affaires trop preſſées.* Car les impatiens traitent d'étranger & d'inutile tout ce qui retarde la narration des faits qu'ils ſont avides de ſavoir; ce qui s'oppoſe à leur curioſité leur paroît inſupportable. Et les gens chargés d'affaires n'eſtiment que les fonctions auxquelles ils ſont accoûtumés; & ne pouvant diſpoſer de leur tems, ils regardent les plus belles choſes comme inutiles, & ne liſent point, ou s'ils liſent quelquefois, ce n'eſt, pour me ſervir d'une image de Platon, que comme des eſclaves fugitifs qui craignent leur maître.

[i] A l'entrée du golfe de Tarente.

ceſſité & réſolurent de ſéjourner là quelque tems en attendant un moment favorable ; mais cependant ils profiterent de leur loiſir pour un exploit très-grand & très-beau : car les Thuriens étant ſortis en armes pour aller combattre les Bruttiens, les troupes de Corinthe entrerent dans la ville, & la garderent avec la même fidélité qu'elles auroient gardé leur propre pays, & ſans y commettre le moindre déſordre.

Cependant Icétas preſſoit vivement la citadelle de Syracuſe, & la ſerroit de ſi près, que les convois, qu'on envoyoit aux Corinthiens, n'y pouvoient entrer ; & d'un autre côté il avoit apoſté deux ſoldats étrangers & les avoit envoyés à Adrane pour aſſaſſiner Timoléon qui, négligeant d'ordinaire d'avoir autour de lui ſa garde, vivoit encore alors parmi les Adranites avec plus de négligence & moins de précaution à cauſe du dieu qu'ils adoroient.

Ces ſoldats à leur arrivée apprirent par hazard que Timoléon devoit faire ce jour-là un ſacrifice ; ils ſe gliſſerent donc dans le temple avec des poignards ſous leur robe ; & s'étant mêlés parmi la foule qui environnoit l'autel, ils étoient ſur le point d'exécuter leur entrepriſe ; mais, dans le moment qu'ils alloient ſe donner l'un à l'autre le ſignal pour frapper, tout-d'un-coup un inconnu donne un grand coup d'épée ſur la tête de l'un de ces aſſaſſins, l'étend à ſes pieds, & l'épée haute il fend la preſſe & gagne un rocher eſcarpé. Le compagnon du mort, ſurpris & étonné, s'approche de l'autel, l'embraſſe & demande grace à Timoléon, ſous promeſſe de lui revéler leur trame. On la lui promet, & en même tems il déclare que le mort & lui avoient été envoyés pour le tuer.

Pen-

Pendant qu'il fait cette déclaration, on amene celui qui s'étoit enfui ſur le rocher, & qui en entrant crioit de toute ſa force qu'il n'avoit commis aucun crime, mais qu'il avoit vengé ſon pere que ce malheureux avoit aſſaſſiné autrefois dans la ville des Léontins; & il citoit beaucoup de témoins parmi les aſſiſtans même qui tous rendoient témoignage à la vérité & ne pouvoient ſe laſſer d'admirer les voies ſecrettes & incompréhenſibles de la fortune qui, faiſant naître une choſe d'une autre, & rapprochant les événemens les plus éloignés, lie comme à une même chaîne des accidens qui paroiſſent n'avoir entr'eux aucun rapport ni la moindre convenance, & ſe ſert toûjours des cauſes naturelles pour produire des effets qui ne laiſſent pas d'être naturels, quoiqu'ils nous paroiſſent merveilleux.

Les Corinthiens, émerveillés de cette aventure, honorerent cet homme d'un préſent de [k] dix mines, pour avoir juſtement prêté ſa main au dieu qui veilloit à la garde de Timoléon; & parce qu'il n'avoit pas ſatisfait ſur l'heure même ſon reſſentiment, mais qu'il l'avoit conſervé dans ſon cœur par des raiſons particulieres juſqu'au moment où la fortune avoit réſolu de le faire ſervir au ſalut de leur général. Et ce bonheur ne leur fut pas ſeulement agréable pour l'heure même, mais il releva encore leurs eſpérances pour l'avenir; & regardant Timoléon comme un homme divin, & qui venoit avec le ſecours d'un dieu venger la Sicile & la remettre en liberté, ils en eurent plus de vénération pour lui & firent une garde plus exacte autour de ſa perſonne. Icétas,

[k] Cinq cent livres.

Icétas, qui venoit de manquer ſon coup, & qui voyoit tous les jours des gens ſe rendre à Timoléon & groſſir ſes troupes, commença à ſe blâmer lui-même de ce qu'ayant à ſon commandement une auſſi groſſe puiſſance que celle des Carthaginois, il ne s'en ſervoit que peu-à-peu, comme s'il avoit honte de l'employer, & comme s'il avoit plûtôt dérobé qu'acheté leur alliance. Dans cette penſée, il rappelle Magon leur général avec toute ſa flotte. Magon, avec un appareil formidable entre dans le port & le couvre de cent cinquante voiles, met à terre ſoixante mille combattans, & ſe loge dans la ville.

Alors on ne douta plus que la menace faite anciennement par les oracles, & dont on attendoit l'effet depuis ſi long-tems, ne fût accomplie, & que la Sicile ne vînt entiérement au pouvoir des barbares; car les Carthaginois, dans toutes les guerres qu'ils avoient faites en Sicile, n'avoient encore jamais pû ſe rendre maîtres de Syracuſe; & alors par la trahiſon & par la perfidie d'Icétas on les voyoit campés dans ſes murailles. Les Corinthiens, qui défendoient la citadelle, étoient réduits à de grandes extrémités: car, outre que les vivres commençoient à leur manquer, parce que tous les ports étoient gardés avec grand ſoin, ils ne pouvoient plus réſiſter aux fatigues continuelles; attaqués jour & nuit & obligés de ſe partager pour défendre différens poſtes & pour repouſſer des ennemis qui donnoient aſſaut ſur aſſaut, & qui pour les forcer, employoient contr'eux toutes ſortes de machines & de batteries.

Cependant Timoléon ne perdoit aucune occaſion de les ſecourir; il leur envoyoit de Ca-

tane

tane du bled dans des bateaux de pêcheurs & dans des petites barques qui, profitant ſur-tout des tems de tempête, ſe couloient dans le château au-travers des galeres des Carthaginois, que l'agitation de la mer & des vents tenoient écartées. Magon & Icétas s'en étant apperçûs réſolurent de ſe rendre maîtres de la place qui envoyoit des convois aux aſſiégés. Ils prennent donc l'élite de leurs troupes, s'embarquent & cinglent vers Catane. Léon le Corinthien, qui commandoit dans la citadelle, ayant remarqué du haut de ſes remparts que les ennemis qu'on avoit laiſſés pour continuer le ſiége, ſe tenoient mal ſur leurs gardes, fit tout-à-coup une furieuſe ſortie ſur eux pendant qu'ils étoient diſperſés, en tua une partie, mit l'autre en fuite & ſe ſaiſit du quartier de la ville, appellé *Achradine*, qui étoit le quartier le plus fort & celui que les ennemis avoient le moins maltraité ; [l] car Syracuſe eſt, à proprement parler, un aſſemblage de pluſieurs villes. Léon y trouva une ſi grande quantité de bled & tant de richeſſes, qu'il ne voulut pas abandonner ce poſte & retourner dans le château ; mais réſolu de tenir l'un & l'autre, il fortifia à la hâte l'enceinte de l'Achradine & la joignit au château par des ouvrages

[l] *Car Syracuſe eſt, à proprement parler, un aſſemblage de pluſieurs villes.*) Il y en avoit quatre, l'Iſle ou la citadelle, qui étoit entre les deux ports ; l'Achradine, peu ſéparée de l'iſle ; Tyché, ainſi appellée à cauſe du temple de la Fortune ; & Néapolis ou la ville-neuve. Tite-Live, Diodore, Plutarque, & d'autres auteurs y en ajoûtent une cinquieme qu'ils appellent Epipoles, *Epipolæ*. C'eſt pourquoi Strabon écrit que Syracuſe étoit anciennement compoſée de cinq villes, πενταπολις γαρ ην το παλαιον.

vrages qui ſervoient de communication.

Déjà Magon & Icétas étoient près d'arriver devant Catane, lorſqu'un courrier parti de Syracuſe vint à toute bride leur annoncer la priſe de ce quartier. A cette nouvelle qui les remplit de confuſion & de trouble, ils retournerent en diligence ſur leurs pas, n'ayant pû, ni ſe ſaiſir de la ville qu'ils alloient attaquer, ni conſerver celle dont ils étoient déjà les maîtres. Mais pour cet exploit des Corinthiens, la prudence & le courage peuvent le diſputer à la fortune; au lieu que, dans ce qui le ſuivit, il paroit que la fortune ſeule peut s'en attribuer la gloire. Car les troupes de Corinthe, qui étoient encore à Thurium, tant par la crainte des Carthaginois qui, ſous les ordres de Hannon, les attendoient au paſſage, qu'à cauſe de la mer qui étoit fort irritée depuis pluſieurs jours, réſolurent de traverſer le pays des Bruttiens pour gagner la pointe de l'Italie. Les voilà donc qui s'ouvrent le chemin, ou de gré ou de force, ſur les terres des barbares, & qui arrivent à Rhege pendant que la tourmente duroit encore.

Cependant Hannon, qui commandoit cette eſcadre des Carthaginois, n'attendant plus les Corinthiens, très-perſuadé qu'ils n'oſoient ſortir de Thurium, & ſe faiſant accroire à lui-même qu'il avoit imaginé un des plus fins ſtratagêmes dont aucun capitaine avant lui ſe fût aviſé, ordonna à ſes matelots de mettre des couronnes ſur leurs têtes; [m] & ayant fait orner ſes galeres de

[m] *Et ayant fait orner ſes galeres de boucliers de Grece & de Phénicie.*) Pourquoi de Phénicie? Il y a de l'apparence que Φοινικίων n'eſt pas ici un patronymique, & ne doit pas être écrit par une capitale, mais par un ſimple

de boucliers de Grece & de Phénicie, il fait voile en cet état vers Syracuſe, & s'approchant de la citadelle à force de rames, avec de grandes riſées & un grand bruit pour décourager les aſſiégés, il fait crier par ſes ſoldats qu'il avoit défait les Corinthiens ſur leur paſſage.

Mais pendant qu'il s'amuſe à ces ſottiſes & à cette impoſture ſi frivole & ſi pleine de vanité, les Corinthiens, qui étoient déjà arrivés à Rhege, voyant qu'on ne les obſervoit plus, & que le vent, tombé tout-à-coup comme par miracle, leur ouvroit ſur les eaux un chemin uni & tranquille, ſe jettent promptement dans les premieres barques & dans les premiers bateaux de pêcheurs qu'ils rencontrent par hazard, & paſſent en Sicile avec tant de ſûreté & par une ſi grande bonace, qu'ils menent même leurs chevaux par la bride, toûjours nageant à côté de leurs bateaux.

Quand ils furent débarqués, Timoléon les reçut avec joie, & après s'être ſaiſi de Meſſine, il marcha en bataille contre Syracuſe, attendant bien plus de la fortune qui l'accompagnoit, que de ſes forces; car les troupes qu'il avoit avec lui ne paſſoient pas quatre mille combattans.

A la premiere nouvelle de ſon approche, Magon éperdu & effrayé ſent encore redoubler ſes ſoupçons & ſes allarmes pour une telle occaſion. [n] Aux environs de Syracuſe il y a des marais

φ, pour dire des boucliers éclatans de pourpre, comme on voit plus bas, ἀσπίδας ὑπερπυρρούς.

[n] *Aux environs de Syracuſe il y a des marais.*) Il y avoit le marais *Lyſimelia*, & le marais *Syraco*, & c'eſt ce dernier qui a donné le nom à la ville. Ces marais rendoient l'air de Syracuſe très-mal ſain.

marais qui reçoivent les eaux de pluſieurs fontaines & de quantité de ſources & de rivieres qui vont ſe décharger dans la mer : la bonté de ces eaux fait qu'il y a dans ces marais des anguilles à foiſon qui fourniſſent toûjours une pêche très-abondante. Les ſoldats, qui étoient à la ſolde de l'un & de l'autre parti, s'amuſoient à cette pêche pendant les ſurſéances d'armes & lorſqu'ils n'étoient pas en faction ; car étant tous Grecs de naiſſance & n'ayant aucun ſujet de haine particuliere les uns contre les autres, ils ſe contentoient de bien faire leur devoir dans les combats ; & les jours de trêve ils ſe hantoient familiérement & s'entretenoient enſemble.

Ce jour-là, par hazard, pluſieurs de ces ſoldats mercenaires de l'une & de l'autre armée s'étoient trouvés à cette pêche & étoient entrés en converſation. D'abord on parla du beau tems & du calme qui avoit ſuccédé à tant d'orages, & de la beauté & de la commodité de ces lieux arroſés de tant de canaux. Sur cela un de ceux qui ſervoient dans les troupes de Corinthe dit aux ſoldats qui portoient les armes pour Icétas : *Comment pouvez-vous donc, vous qui êtes Grecs, vous réſoudre à rendre barbare une ville ſi belle & ſituée dans un pays ſi fertile & ſi beau ? Et comment êtes-vous aſſez inſenſés pour établir vous-mêmes dans notre voiſinage les Carthaginois, les plus méchans & les plus cruels de tous les barbares, lorſque vous devriez plûtôt ſouhaiter qu'il y eût pluſieurs Siciles entre la Grece & eux ? Penſez-vous qu'ils aient aſſemblé une armée ſi nombreuſe & qu'ils l'aient amenée des colonnes d'Hercule & de la mer Atlantique pour eſſuyer ici mille dangers & pour être les inſtrumens de la grandeur d'Icétas ? Certes, ſi Icétas avoit eu le bon ſens que devoit avoir un général, au lieu de*

chaſſer

chaſſer ſes fondateurs & ſes peres, & d'attirer dans ſa patrie des étrangers qui ſont ſes plus dangereux ennemis, il auroit fait une ligue avec Timoléon & les Corinthiens; & par un bon traité il auroit obtenu ici tout l'honneur & toute la puiſſance qu'il auroit dû raiſonnablement attendre.

Ces ſoldats, ayant ſemé tout auſſi-tôt ces propos dans tout le camp, donnerent à Magon de furieux ſoupçons qu'il étoit trahi; outre qu'il y avoit déjà quelque tems qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour quitter la partie. C'eſt pourquoi, malgré les prieres d'Icétas & malgré tout ce qu'il put lui dire pour lui faire voir combien ils étoient plus forts que les ennemis, perſuadé qu'ils leur étoient encore plus inférieurs en fortune & en valeur, qu'ils n'étoient ſupérieurs en nombre, il leva l'ancre & fit voile en Afrique, abandonnant honteuſement la conquête de la Sicile ſans aucune ſorte de raiſon.

Le lendemain Timoléon parut en bataille devant la place; & quand il eut appris la fuite des Carthaginois & qu'il eut vû le port vuide, il ne put s'empêcher de rire des terreurs de Magon; & pour inſulter davantage à ſa lâcheté, il fit publier par-tout: *Qu'il donneroit une bonne récompenſe à tout homme qui pourroit lui apprendre où la flotte des Carthaginois s'étoit allé cacher.* Mais Icétas, nullement d'humeur à lâcher priſe, & voulant, à quelque prix que ce fût, ſe maintenir dans les poſtes qu'il occupoit, & qui étoient ſi bien fortifiés, qu'ils paroiſſoient imprenables, ſe prépara au combat.

Timoléon partage ſes troupes pour faire trois attaques en même tems; il choiſit pour lui celle du côté du fleuve d'Anape, comme la plus difficile & la plus périlleuſe, commanda à Iſias

de donner du côté de l'Achradine ; & Dinarque & Démarate, qui avoient amené le dernier ſecours de Corinthe, ont ordre d'attaquer le quarties d'Epipoles. Ces attaques ſont pouſſées avec tant de vigueur & de ſuccès, que les troupes d'Icétas ſont renverſées par-tout & miſes en fuite. Or, qu'une ville comme Syracuſe ait été emportée de force dans un inſtant, il eſt juſte d'attribuer cet exploit à la valeur des aſſiégeans & à la ſage conduite du capitaine ; mais qu'il n'y ait eu aucun des Corinthiens ni tué ni bleſſé, c'eſt-là certainement un chef d'œuvre de la fortune de Timoléon, laquelle en cette occaſion voulut lutter contre la valeur de ce grand homme, & faire en ſorte que ceux qui liroient ou qui entendroient réciter cette aventure, admiraſſent moins ſes proueſſes que ſon bonheur. Car la renommée ne remplit pas ſeulement d'abord toute la Sicile & l'Italie du bruit de ce grand exploit, mais en peu de jours elle le fit retentir dans toute la Grece ; de ſorte que la ville de Corinthe, lorſqu'elle ne ſavoit encore ſi ces troupes étoient arrivées heureuſement, apprit en même tems & leur paſſage & leur victoire, tant toutes leurs entrepriſes leur ſuccéderent à ſouhait, & tant la fortune prit à tâche de relever encore l'éclat de leurs exploits par la promptitude de l'exécution.

Quand Timoléon fut maître de Syracuſe & du château, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui cette place à cauſe de ſa magnificence ; mais, pour éviter de donner les mêmes ſoupçons qui l'avoient décrié & enfin perdu, il fit publier à ſon de trompe : *Que tous les Syracuſains, qui voudroient venir avec des outils, n'avoient qu'à ſe mettre à démolir les fortereſſes des tyrans.* A

ce

te cri, tous les Syracuſains, regardant cette publication & cette journée comme un heureux commencement & un ſolide fondement de leur liberté, accourent en foule & ne raſent pas ſeulement la citadelle, mais les palais des tyrans, & fouillent juſqu'à leurs tombeaux qu'ils renverſent & diſſipent.

La fortereſſe étant raſée & la place toute unie, Timoléon y fit bâtir des tribunaux à la requête des citoyens, & pour rétablir le gouvernement du peuple en aboliſſant entiérement la tyrannie. Mais s'il étoit maitre de la ville, il manquoit d'habitans pour la peupler; car les uns ayant péri dans les guerres & dans les ſéditions, & les autres ayant pris la fuite pour éviter la domination des tyrans, la ville de Syracuſe étoit un déſert où l'herbe étoit crue ſi haute, que les chevaux y paiſſoient à l'aiſe, & que les palfreniers mêmes y couchoient. Toutes les autres villes, hors un bien petit nombre, n'étoient que de vaſtes ſolitudes toutes remplies de cerfs & de ſangliers, de ſorte que ceux qui en avoient le loiſir alloient ſouvent à la chaſſe, & pour cet effet ils n'avoient qu'à ſortir dans leurs fauxbourgs & juſqu'au pied de leurs murailles; & tous ceux qui s'étoient retirés dans des châteaux & dans des fortereſſes, ne vouloient nullement entendre à les quitter pour retourner dans la ville; mais ils regardoient tous avec horreur les aſſemblées publiques & les tribunaux comme des coupe-gorges d'où étoient ſortis contr'eux les plus cruels de tous leurs tyrans.

Timoléon & les Syracuſains trouverent donc à propos d'écrire à Corinthe qu'on leur envoyât de Grece des hommes pour peupler Syracuſe, qu'au-

qu'autrement le pays ne pourroit jamais ſe remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre; car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'étoit ſi mal acquitté de ſa charge, avoient fait mettre ſon corps en croix & faiſoient de grandes levées pour revenir en Sicile, avec une armée encore plus forte, au commencement du printems.

Ces lettres étant arrivées avec les ambaſſadeurs de Syracuſe qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville & d'en vouloir être les fondateurs pour la ſeconde fois, les Corinthiens ne regarderent point la calamité de ce peuple comme une occaſion de s'aggrandir & de ſe rendre maitres de leur ville; mais envoyant dans tous les jeux ſacrés de la Grece & dans toutes les aſſemblées, ils firent publier par des hérauts: *Que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuſe & chaſſé le tyran, déclaroient libres & indépendans les Syracuſains & tous les peuples de Sicile qui voudroient retourner dans leur pays, & qu'ils leur permettoient d'en aller partager entr'eux les terres avec toute ſorte de juſtice & d'egalité.*

En même tems ils dépêchent des couriers en Aſie & dans toutes les iſles où s'étoient retirés grand nombre de ces fugitifs, pour les exhorter à ſe rendre promptement à Corinthe qui leur fourniroit à ſes frais des vaiſſeaux, des capitaines & une eſcorte sûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe ſe vit combler de louanges & de bénédictions; car on publia par-tout qu'elle avoit chaſſé de Syracuſe les tyrans, qu'elle l'avoit délivrée des

mains

mains des barbares & qu'elle la redonnoit à ſes citoyens.

Ceux qui ſe rendirent à Corinthe, n'étant pas en aſſez grand nombre, demanderent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe même & de toute la Grece pour groſſir cette nouvelle eſpece de colonie. L'ayant obtenu & ſe voyant bien dix mille au moins, ils s'embarquerent pour Syracuſe où ils trouverent un grand peuple qui, de toute l'Italie & de la Sicile, s'étoit déjà retiré auprès de Timoléon.

L'hiſtorien [o] Athanis écrit qu'il ſe trouva là en tout ſoixante mille hommes. Timoléon leur partagea les terres, [p] mais il vendit les maiſons dont il fit mille talens, laiſſant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs; & par ce moyen il aſſembla un fonds conſidérable pour le peuple qui étoit pauvre & qui n'avoit, ni de quoi ſubvenir à ſes néceſſités, ni de quoi ſoûtenir la guerre. C'eſt pourquoi il vendit auſſi à l'encan les ſtatues des tyrans, qui toutes furent jugées & condamnées à la pluralité des voix comme des criminels qu'on auroit cités en juſtice. Il n'y en eut qu'une ſeule qui ſe ſauva & qui fut conſervée, ce fut celle de Gélon l'ancien tyran, pour la mémoire duquel les Syracuſains avoient conſervé beaucoup d'amour & de reſpect [q] à cauſe

[o] *Athanis.*) C'eſt un hiſtorien qui avoit écrit l'hiſtoire de Sicile. On ne ſait pas en quel tems il a vécu.

[p] *Mais il vendit les maiſons, dont il fit mille talens.*) Ces mille talens ſont trois millions, à mille écus le talent. Mais cette ſomme me paroît bien forte. Tous ces gens ramaſſés auroient-ils pu fournir tant d'argent? Je croirois qu'il y a faute au nombre. Peut-être Plutarque avoit-il écrit trois cent talens.

[q] *A cauſe de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Car-*

cauſe de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Carthaginois près d'Himere.

Syracuſe étant ainſi comme reſſuſcitée, & de de tous côtés des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoléon, qui vouloit auſſi affranchir les autres villes & achever de déraciner de la Sicile la tyrannie & les tyrans, marcha contr'eux avec des troupes. Il força Icétas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, & l'obligea à raſer ſes fortereſſes & à vivre en ſimple particulier dans la ville des Léontins. Leptine, tyran d'Apollonie & de pluſieurs autres villes & châteaux, ſe voyant en danger d'être pris par force, ſe rendit; Timoléon lui ſauva la vie & l'envoya à Corinthe : car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau & de plus honorable, que de faire voir à toute la Grece les tyrans de la Sicile vivant petitement & comme des bannis.

En même tems il partit pour s'en retourner à Syracuſe travailler à la police & établir les loix les plus importantes & les plus néceſſaires, conjointement avec Céphale & Denys, deux légiſlateurs que les Corinthiens lui avoient envoyés; mais avant ſon départ, pour faire gagner quelque choſe aux troupes qu'il avoit à ſa ſolde & pour les tenir auſſi en haleine par ce moyen, il les envoya ſous la conduite de Dinarque & de Démarate dans tous les lieux qui obéiſſoient aux Carthaginois. Ces troupes débaucherent pluſieurs villes à ces barbares, vécurent toûjours dans l'abondance, firent un grand butin

Carthaginois.) Il avoit défait Amilcar, qui étoit venu Sicile avec deux cent vaiſſeaux, & trois cent mille hommes, la deuxieme année de l'olympiade lxxv.

butin & rapporterent même beaucoup d'argent monnoyé qui fut d'un très-grand ſecours pour ſoûtenir la guerre.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivent à Lilybée avec une armée de ſoixante-dix mille hommes, deux cent vaiſſeaux de guerre & mille vaiſſeaux de charge qui portoient les machines, les chars, les chevaux & toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche. Ils étoient réſolus de ne plus faire la guerre par partis détachés, mais d'attaquer tous enſemble & de chaſſer en même tems tous les Grecs de la Sicile. Et en effet leurs forces étoient aſſez grandes pour venir à bout de ce deſſein, quand même les Siciliens auroient été unis & qu'il n'y auroit eu entr'eux aucune méſintelligence. Les barbares n'eurent pas plûtôt appris à leur arrivée les ravages que les Corinthiens faiſoient ſur les terres, que tranſportés de fureur ils marchent contr'eux ſous la conduite de leurs généraux Aſdrubal & Hamilcar.

Cette nouvelle promptement portée à Syracuſe, tous les Syracuſains furent ſi conſternés & ſi effrayés de cette horrible puiſſance, que de tant de milliers d'hommes qui étoient dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui oſaſſent prendre les armes & ſuivre Timoléon; & que de quatre mille ſoldats mercenaires qu'il menoit avec lui, il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin & qui s'en retournerent, criant hautement que Timoléon avoit perdu le ſens & qu'il radotoit avant l'âge, d'aller, avec cinq mille hommes de pied & mille chevaux, affronter une armée de ſoixante-dix mille hommes, & de mener encore cette poignée de gens à huit grandes journées de Syra-

cuſe,

cuſe, afin que, s'ils étoient mis en fuite, ils ne puſſent avoir aucun lieu de retraite; & que, s'ils venoient à être tués, ils ne trouvaſſent perſonne pour les enterrer.

Timoléon, ravi que ces lâches ſe fuſſent déclarés avant le combat, exhorte les autres, les encourage & les mene avec une extrême diligence [r] ſur le bord du Crimeſe, où on lui avoit rapporté qu'étoient campés les Carthaginois. Comme il montoit une petite colline du haut de laquelle il alloit découvrir tout le camp ennemi & voir cette formidable puiſſance, il rencontre des mulets chargés d'ache; ſes ſoldats, qui n'étoient pas déjà pas trop aſſûrés, frappés de cette vûe, vont s'imaginer que c'eſt un mauvais ſigne; parce que nous couronnons d'ache les tombeaux, & que nous diſons en commun proverbe, en parlant de ceux qui ſont dangereuſement malades & ſans eſpérance, *qu'ils n'ont plus beſoin que d'ache*. Timoléon, voulant donc les guérir de cette ſuperſtition & les faire revenir de l'abbattement & du découragement où cet augure les avoit plongés, fait faire halte; après leur avoir dit tout ce qui convenoit au tems & à l'occaſion, il leur repréſente: *Qu'ils ne devoient avoir que de grandes eſpérances, parce que les couronnes venoient s'offrir à eux d'elles-mêmes*

[r] *Sur le bord du Crimeſe.*) Le Crimeſe ou Cremiſe, fleuve de Sicile vers le couchant. Bochart prétend qu'il fut ainſi nommé par les Phéniciens du mot *Carmes* pour *Carphes*, qui ſignifie de l'*ache*, parce que cette ſorte de plante croiſſoit abondamment dans tout ce quartier-là; c'eſt pourquoi une petite ville, qui étoit à l'embouchure du Crimeſe, fut appellée *Sélinonte*, & un petit fleuve qui l'arroſe, *Selinus*, qui eſt le nom grec de cette ſorte de perſil appellé *ache*.

[s] *Dans*

mes avant le combat. Cela étoit fondé ſur ce que les Corinthiens couronnoient d'ache ceux qui avoient vaincu dans les jeux Iſthmiques, tenant cette couroune pour ſacrée & pour la ſeule dont on s'étoit ſervi de toute ancienneté dans le pays, ce qui duroit encore du tems même de Timoléon. On couronnoit encore alors d'ache ceux qui avoient remporté la victoire aux jeux Iſthmiques, comme on en couronne préſentement ceux qui l'ont remportée aux jeux Neméens : car ce n'eſt que depuis peu de tems que la couronne de pin a pris dans ces jeux Iſthmiques la place de la couronne d'ache. Timoléon, ſon diſcours fini, s'approche des mulets, prend de cette ache & s'en couronne tout le premier, les capitaines, & après eux les ſoldats ſuivent ſon exemple.

[s] Dans ce même moment les devins apperçoivent dans les airs deux aigles qui venoient à eux d'un vol rapide, dont l'un portoit dans ſes ſerres un ſerpent tout percé, & l'autre le ſuivoit avec de grands cris ; & comme s'il eût voulu animer les troupes, ils les montrent aux ſoldats qui auſſi-tôt ſe mettent tous à faire leurs prieres & à implorer l'aſſiſtance des dieux. On étoit alors vers le commencement de l'été, lorſque la fin du mois de Juin amene le ſolſtice ; les brouillards épais, qui ſe levoient de la riviere, couvroient la campagne d'une telle obſcurité, que toute l'armée des ennemis en étoit enve-

[s] *Dans ce moment, les devins apperçoivent dans les airs deux aigles.*) Voilà de ces ſignes qui ſont fréquens dans Homere. Puiſque l'hiſtoire s'en ſert & les rapporte comme des vérités, qui s'étonnera qu'un poëte les emploie dans les fictions de la poéſie ?

enveloppée & qu'on ne pouvoit y diſcerner aucun objet ; on entendoit ſeulement un bruit confus de voix d'hommes & de henniſſemens de chevaux, qui s'élevoit juſqu'au ſommet de la colline, & qui faiſoit entendre qu'une groſſe armée ne campoit pas loin de-là.

Les Corinthiens, après avoir gagné la cime du côteau, mirent leurs boucliers à terre & commencerent à ſe repoſer. Cependant le ſoleil qui tournoit déjà avoit élevé les vapeurs ſi haut, que l'air le plus épais, s'étant comme accumulé & condenſé ſur les ſommets des montagnes, les avoit entiérement obſcurcies, & que la plaine purgée & nettoyée parut à découvert. Alors on vit clairement la riviere de Crimeſe & les ennemis qui commençoient à la paſſer en cet ordre de bataille ; les chars à quatre chevaux, préparés pour le combat avec un appareil épouvantable, marchoient à la tête ; après ces chars venoit un corps de dix mille hommes d'infanterie peſamment armée & toute couverte de boucliers blancs. A la magnificence de leurs armes, à la lenteur de leur marche & à leur bon ordre on conjecturoit que c'étoient des Carthaginois naturels. Ils étoient ſuivis des troupes des autres nations, qui marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confuſion & de déſordre.

Timoléon voyant que la riviere lui livroit des ennemis en tel nombre qu'il lui plairoit de les attaquer, & ayant fait remarquer à ſes troupes toute leur armée ſéparée par le fleuve, les uns étant déjà paſſés & les autres ſe diſpoſant à paſſer, il ordonna à Démarate de fondre, à la tête de la cavalerie, ſur les Carthaginois, & de les mettre en déſordre avant qu'ils euſſent le

tems

tems de ſe ranger en bataille, & deſcendant dans la plaine avec l'infanterie, il forma ſes aîles des autres troupes de Sicile mêlées avec une partie des ſoldats étrangers, réſerva autour de lui, pour ſon corps de bataille, les Syracuſains avec l'élite des ſoldats mercenaires, & demeura quelque tems ſans faire de mouvement, pour voir le ſuccès de l'attaque de ſa cavalerie.

Quand il vit que les chars, qui étoient à la premiere ligne des ennemis, empêchoient ſa cavalerie de percer juſqu'au bataillon des Carthaginois & d'en venir aux mains avec lui; & que, pour ne pas être entiérement rompue, elle étoit obligée de caracoler inceſſamment, & de revenir pluſieurs fois à la charge après s'être ralliée; alors Timoléon, ſe couvrant de ſon bouclier, cria à ſon infanterie de le ſuivre & de bien eſpérer; & ſa voix parut, non-ſeulement plus forte que de coûtume, mais entiérement ſurnaturelle, ſoit que la paſſion, à l'approche du combat & dans l'ardeur qui le tranſportoit, eût augmenté ſes forces, [a] ou qu'un dieu, comme le crurent la plûpart, eût joint ſa voix à la ſienne. Ses troupes ayant répondu avec allégreſſe à ſon cri, & l'ayant preſſé de les mener ſans plus attendre, il envoie ordre à ſa cavalerie d'abandonner l'attaque des chars & de prendre les ennemis en flanc, fait ſerrer le premier rang de ſon bataillon, bouclier contre bouclier; & ordonnant

[a] *Ou qu'un Dieu, comme le crurent la plûpart, eût joint ſa voix à la ſienne.*) Ceci ſert encore à juſtifier Homere, & à faire voir que dans ſes fictions, qui paroiſſent les plus outrées & les plus poétiques, il ne fait que ſuivre les opinions reçûes.

donnant aux trompettes de ſonner, il charge les Carthaginois avec furie Les Carthaginois ſoûtiennent le premier choc ſans s'ébranler; & parce qu'ils avoient de bonnes cuiraſſes & de bons caſques d'acier, & qu'ils étoient tout couverts de leurs boucliers, comme d'un rempart d'airain, ils repouſſent facilement les traits, les javelines & les piques. Mais, quand on en vint à l'épée & aux coups de mains, où l'adreſſe ne décide pas moins que la force, tout-à-coup on voit éclater du haut des montagnes des tonnerres effroyables, mêlés d'éclairs embraſés, & enſuite les nuages obſcurs, qui avoient aſſiégé les côteaux & les collines, tombant ſur les deux armées avec un déluge de pluie & de grêle & un orage de vents impétueux, & prenant les Grecs par derriere, donnent dans le viſage des barbares, & leur éblouiſſent les yeux, tant par les coups redoublés de cette tempête de pluie & de grêle, que par l'éclat des traits enflammés qui partent continuellement du ſein de ces nuages.

Toutes ces choſes incommodoient extrêmement les barbares, ſur-tout les moins aguerris; mais la plus grande incommodité encore venoit des tonnerres qui les effrayoient, & dont le bruit mêlé avec celui que cette pluie impétueuſe & cette grêle faiſoient ſur leurs armes, les empêchoit d'entendre les ordres de leurs officiers. D'ailleurs les Carthaginois naturels, qui n'étoient pas armés à la légere, mais, comme on l'a déjà dit, qui étoient tout couverts de fer, ne pouvoient ni avancer ni ſe ſoûtenir dans la fange; & leurs cottes d'armes toutes abbreuvées d'eau les rendoient encore plus peſans, les empêchoient de combattre avec l'agilité néceſſaire,

& donnoient aux Grecs la facilité de les renverſer ; & quand ils étoient une fois par terre, ils ne trouvoient aucun moyen de ſe relever avec leurs armes dans des bourbiers ſi gliſſans. Car le Crimeſe, déjà groſſi par la pluie & encore plus enflé par le nombre prodigieux des troupes qui le traverſoient, s'étoit débordé conſidérablement, & la plaine qu'il inondoit avoit partout des trous & des ravins remplis d'eau qui ne couroit plus ; de ſorte que les Carthaginois, qui tomboient dans ces trous, ne s'en tiroient qu'après de grands efforts & avec beaucoup de peine.

Enfin l'orage continuant toûjours, & les Grecs ayant renverſé & taillé en pieces quatre cent hommes qui faiſoient le premier rang de leur bataillon, tout le reſte prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine ; il y en eut pluſieurs qui, entraînés par l'impétuoſité du fleuve & pouſſés contre ceux qui paſſoient encore, furent engloutis ; & le plus grand nombre, qui cherchoit à gagner les côteaux, fut rattrappé par l'infanterie légere qui en fit un grand carnage. De dix mille hommes qui furent tués à ce combat, il y en eut trois mille de Carthaginois naturels, perte irréparable pour Carthage ; car c'étoient les plus nobles, les plus riches & les plus braves de tous ſes combattans, & il n'y avoit point de mémoire que dans une ſeule bataille il eût jamais péri un ſi grand nombre de Carthaginois. Car dans toutes leurs guerres ils ſe ſervoient de troupes Eſpagnoles, Nomades & de Libye, & payoient, pour ainſi dire, toutes leurs défaites du ſang étranger.

Les Grecs connurent la qualité des morts à

la magnificence de leurs dépouilles. On trouva une ſi grande quantité d'or & d'argent, que l'on ne faiſoit aucun cas du fer ni du cuivre & qu'on ne ſe donnoit pas la peine de les ramaſſer. On paſſa la riviere ſur leurs ſommiers, on prit tout leur camp & tout leur bagage, quantité de priſonniers furent détournés par les ſoldats, & ceux qu'on amena en commun monterent encore juſqu'à cinq mille, & il y eut bien deux cent charriots de pris. Mais le plus beau & le plus magnifique de tous les ſpectacles, étoit celui qu'étaloit la tente de Timoléon, remplie de toutes ſortes de riches dépouilles, parmi leſquelles on remarquoit mille cuiraſſes & dix mille boucliers, d'un travail exquis & d'une beauté merveilleuſe. Le petit nombre de ceux qui étoient occupés à ramaſſer ces dépouilles, & la quantité innombrable des richeſſes qu'ils trouvoient, firent qu'on ne put élever de trophée que trois jours après le combat.

Timoléon, avec les nouvelles de ſa victoire, envoya à Corinthe les plus belles armes qui ſe trouverent parmi le butin; car il vouloit que ſa ville fût louée & admirée de tous les hommes, qui verroient que c'étoit la ſeule de toutes les villes de Grece où les plus beaux temples étoient ornés, non pas de dépouilles Greques & d'offrandes teintes encore du ſang de la nation, & propres ſeulement à entretenir le deuil en renouvellant un ſouvenir funeſte, mais de dépouilles barbares qui, par de belles inſcriptions, faiſoient connoître & la force de ceux qui les avoient remportées & leur piété; car elles diſoient: *Que les Corinthiens & Timoléon leur général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs habitués*

habitués dans la Sicile, avoient appendu ces armes dans les temples, pour en rendre des graces immortelles aux dieux.

Après cela, Timoléon, laiſſant dans le pays ennemi les troupes étrangeres pour achever de piller & de ſaccager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuſe. En arrivant il bannit de la Sicile les mille ſoldats qui l'avoient abandonné en chemin comme il alloit au combat; & avant le coucher du ſoleil, il les obligea à ſortir de Syracuſe. Ces malheureux paſſerent en Italie où ils furent trahis & égorgés par les Bruttiens; punition exemplaire que les dieux vengeurs firent de leur perfidie.

Cependant Mamercus, tyran de Catane, & Icétas, ſoit que la jalouſie des grands ſuccès de Timoléon les tranſportât, ou qu'ils le craigniſſent comme un homme intraitable, & ſur lequel les tyrans ne pouvoient jamais s'aſſûrer, firent ſecrettement une ligue avec les Carthaginois & leur écrivirent d'envoyer promptement une nouvelle armée & un général, s'ils ne vouloient être entiérement chaſſés de la Sicile. Giſcon vint donc avec ſoixante-dix vaiſſeaux & prit avec lui quelques troupes auxiliaires de Grece. Les Carthaginois n'avoient jamais eu des Grecs à leur ſervice avant ce jour-là, que remplis d'admiration pour leur valeur, ils commencerent à les regarder comme des troupes invincibles.

Leur rendez-vous fut dans la Meſſenie où ils égorgerent d'abord quatre cent ſoldats étrangers que Timoléon y envoyoit; & s'étant mis en embuſcade dans les terres des Carthaginois, " près d'un

" *Près d'un lieu appellé Hieres.*) Il n'y a dans la Sicile,

d'un lieu appellé Hieres, ils taillerent en pieces tous les ſoldats étrangers qui étoient avec Euthyme de Leucade ; & cette aventure fit qu'on ne parloit d'autre choſe que des faveurs que la fortune faiſoit à Timoléon. Car les ſoldats d'Euthyme * étoient du nombre de ceux qui, avec Phi-

Sicile aucune place de ce nom. C'eſt pourquoi le texte a paru ſuſpect au P. Lubin, qui a cru qu'il falloit lire, Ἰτεὰς, au lieu de Ἱερὰς, *près d'un lieu appellé Hietes.* Car Stephanus *de Urbib.* dit qu'*Hietes* eſt un château de la Sicile ; & le même P. Lubin croit que c'eſt le même qu'on appelle aujourd'hui *Lato*, dans la partie de l'iſle appellée Valle di Mazara, à trente milles de Palerme vers le midi.

* *Etoient du nombre de ceux qui avec Philodeme & Onomarque, avoient pillé le temple de Delphes.*) Voici ce qui donna lieu à la guerre qu'on appella *Sacrée.* Les Amphictyons ayant condamné les peuples de la Phocide à une amende de pluſieurs talens, pour avoir ravagé la campagne de Cirrha, qui étoit conſacrée à Apollon ; & ces peuples ne pouvant la payer, tout leur pays alloit être adjugé à ce Dieu. Un des principaux de la Phocide, nommé *Philomele*, & non pas *Philodeme*, fils de Théotime, aſſembla le peuple, ſe mit à la tête, s'empara du thréſor du temple de Delphes, s'en ſervit pour lever des ſoldats, & commença une guerre qui dura dix années avec des évenemens fort divers. Philomele vaincu, ſe précipita en fuyant. Onomarque, qui prit ſa place, fut tué par ſes troupes, & ſon corps mis en croix. Son frere Phaylle, qui lui ſuccéda, fut conſumé par une phthiſie, qui le prit tout-d'un-coup. Le commandement paſſa à Phalece, fils d'Onomarque, mais il en fut bien-tôt dépouillé, & périt enſuite en Crete. De tous ces ſacriléges, il n'y en eut preſque point qui ne mourût de mort violente. Leurs femmes mêmes, qui avoient mis ſur elles les ornemens, que leurs maris avoient pillés dans le temple, moururent malheureuſement ; l'une, pour avoir mis le collier d'Hélene, mourut dans une honteuſe proſtitution ; & une autre, pour avoir mis celui d'Hériphyle, fut brûlée toute vive dans ſa maiſon, où ſon propre fils devenu furieux avoit mis le feu. Cette

guerre

Philodeme de la Phocide & Onomarque, avoient pillé le temple de Delphes ; & comme ce ſacrilége les avoit rendus l'objet de la haine publique, & que tout le monde les fuyoit comme des excommuniés & des maudits, ils alloient errans & vagabonds par le Péloponeſe, lorſque Timoléon à ſon départ les prit dans ſes troupes, parce qu'il manquoit de ſoldats. Quand ils furent arrivés en Sicile, ils remporterent la victoire dans toutes les occaſions où ils combattirent ſous lui. Mais après tous ces grands combats, la guerre preſque finie ne laiſſant plus rien à faire de conſidérable, Timoléon les envoya aux endroits qui avoient encore beſoin de quelques ſecours ; & alors abandonnés de la fortune, ils périrent malheureuſement, non pas tous à la fois, mais les uns après les autres ; la juſtice divine ayant voulu faire par-là comme ſon apologie, en montrant que, ſi elle avoit différé de punir ces derniers ſacriléges, ce n'étoit qu'en faveur de Timoléon, afin que les bons ne ſouffriſſent pas de la punition des méchans. Ainſi la bienveillance & la protection, dont les dieux le favoriſoient, n'éclaterent pas moins & ne furent pas moins admirées dans ſes mauvais ſuccès, que dans ſes plus grandes victoires.

Mais le peuple de Syracuſe étoit fort irrité des railleries que les tyrans faiſoient pour l'inſulter ſur cette défaite ; car Mamercus, qui ſe piquoit d'être poëte & qui avoit fait des tragédies, ſe glorifia ſi fort de cet exploit, qu'ayant appendu dans les temples les boucliers des vaincus,

guerre commença la derniere année de l'olympiade cv. & fut terminée par Philippe, la premiere année de l'olympiade cviij.

* Ces

cus, il les accompagna de cette inſcription en deux vers Elégiaques très-piquans : [z] *Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire & de pourpre, nous les avons pris avec de petits boucliers très-ſimples & très-chetifs.*

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, [a] Timoléon étoit allé mettre le ſiége devant Calaurie; & Icétas profitant de ſon abſence ſe jetta dans les terres de Syracuſe où il pilla & ſaccagea tout; & en ſe retirant avec un butin conſidérable, il paſſa près de Calaurie pour braver Timoléon qui n'avoit que peu de troupes. Timoléon le laiſſa paſſer & ſe mit enſuite à ſes trouſſes avec ſa cavalerie & ſon infanterie légere. Icétas, ſe voyant pourſuivi, paſſe le [b] Damyrias & campe ſur l'autre bord, réſolu de défendre le paſſage. Ce qui lui donnoit cette audace, c'étoit la rapidité du fleuve & ſes bords eſcarpés qu'il étoit bien difficile de ſurmonter. A l'aſpect de ce péril, une merveilleuſe émulation & une jalouſie d'honneur, s'élevant entre les officiers de Timoléon, retarderent le combat, & penſerent jetter le déſordre dans ſon armée; car aucun d'eux ne vouloit avoir la honte de marcher après ſon compagnon, & chacun

[z] *Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire & de pourpre.*) C'étoient des boucliers que ces ſacriléges avoient pris dans le temple de Delphes.

[a] *Timoléon étoit allé mettre le ſiége devant Calaurie.*) Ce n'eſt pas Calaurie, petite iſle dans le Sinus Argolicus, près du promontoire de Scyllée. Moins encore faut-il corriger *Caulonie*, qui étoit une ville d'Italie dans le pays des Locres Epizéphyriens; car Timoléon ne quitta pas la Sicile. On voit par la ſuite même que c'étoit une ville de Sicile, mais on en ignore la ſituation.

[b] Ou Lamyrias.

cun ſe piquoit de vouloir frayer le chemin aux autres ; ainſi, s'entre-pouſſant tous pour ſe dévancer, ils marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confuſion. Timoléon, pour éviter les ſuites fâcheuſes que cette jalouſie pouvoit avoir, prit le parti de tirer au ſort ceux qui marcheroient les premiers ; il prit les anneaux de chacun, les mit dans le pan de ſa robe ; & après les avoir bien mêlés, le premier qu'il tira ſe trouva heureuſement avoir un trophée. A cette vûe tous ces jeunes capitaines jettent des cris de joie, & ſans attendre qu'on acheve de tirer, ils partent de la main, courent de toute leur force, paſſent rapidement le fleuve & chargent les ennemis qui ne pouvant ſoûtenir leur impétuoſité, ſont renverſés & mis en fuite. On les dépouille tous de leurs armes, & il y en eut environ mille de tués.

A quelques jours de-là Timoléon marche contre la ville des Léontins où il prit Icétas, ſon fils Eupolémus, & Euthyme général de ſa cavalerie, qui lui furent amenés pieds & poings liés par leurs ſoldats. Icétas & ſon fils furent punis de mort comme tyrans & comme traîtres ; & Euthyme, quoique fort diſtingué à la guerre, par ſon courage & par ſa valeur, ne put pourtant obtenir miſéricorde, à cauſe d'une raillerie qu'on l'accuſoit d'avoir faite contre les Corinthiens ; car on prétend que, lorſque les Corinthiens ſe mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Léontins dans un diſcours public : *Que ce n'étoit pas une choſe bien redoutable ni bien terrible, [c] que des femmes Corinthiennes quittant*

[c] *Que des femmes Corinthiennes quittant leurs maiſons, ſe miſſent aux champs.*) C'eſt une eſpece de parodie d'un

tant leurs maiſons, ſe miſſent aux champs. Tant il eſt vrai que la plûpart des hommes ſont plus ſenſibles aux injures qu'aux actions, & ſupportent plus difficilement le mépris que la perte. Car que les ennemis emploient les voies de fait, cela eſt pardonnable à cauſe de la néceſſité; mais les injures & les railleries, on les regarde toûjours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire & perſonnelle, ou d'une inſigne méchanceté.

Dès que Timoléon fut de retour à Syracuſe, on fit venir dans l'aſſemblée du peuple la femme & les filles d'Icétas; on les condamna à la mort & elles furent exécutées. Et il me paroît que de toutes les actions de Timoléon, c'eſt la plus cruelle & la plus blâmable; car toute la haine de cette ſentence doit retomber ſur lui, n'y ayant aucune apparence que ces pauvres femmes euſſent été condamnées s'il avoit voulu l'empêcher; mais il voulut ſans doute les abandonner au reſſentiment du peuple qui ne cherchoit qu'à venger Dion ſon premier libérateur. Car c'étoit Icétas même, qui avoit jetté dans la mer Arete femme

d'un vers de la Médée d'Euripide, où cette princeſſe dit, vers 24.

Κορίνθιαι γυναῖκες, ἐξῆλθον δόμων,
μή μοι τι μεμψίσθω.

Femmes de Corinthe, ſi je ſuis ſortie de ma maiſon, ne me le reprochez pas. Euthyme en détourne plaiſamment le ſens; de Κορίνθιαι γυναῖκες, qui eſt un vocatif dans Euripide, *femmes de Corinthe*, il en fait un nominatif, *les femmes de Corinthe*, & du mot ἐξῆλθον, qui eſt la premiere perſonne du ſingulier de l'aoriſte, *je ſuis ſortie;* il en fait la troiſieme perſonne du pluriel, *ſont ſorties.* Cette parodie coûta cher à Euthyme.

me de Dion, sa sœur Aristomaque & son fils encore enfant, [d] comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.

Timoléon marcha ensuite à Catane contre Mamercus qui l'attendit en bataille [e] sur le bord de l'Abolus. Le combat fut long & rude. Enfin Mamercus, défait & mis en fuite, laissa sur la place plus de deux mille morts dont la plus grande partie étoit des troupes de Phénicie que Giscon avoit envoyées à son secours.

Après cette défaite, les Carthaginois demanderent la paix qui leur fut accordée, à condition : *Qu'ils ne tiendroient que les terres qui étoient [f] au-delà du Lycus ; qu'ils laisseroient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conserveroient avec les tyrans ni alliance ni intelligence.* Ce traité acheva de désespérer Mamercus qui, n'ayant plus aucune ressource en Sicile, résolut de passer en Italie pour revenir avec un renfort de

[d] *Comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.*) Par cet endroit & par un autre, que nous avons déja vû, il semble que la vie de Dion avoit été écrite avant celle-ci. Cependant on voit dans la vie de Dion que Plutarque parle comme si celle-ci étoit la premiere, car il dit, *comme nous l'avons écrit dans la vie de Timoléon.* Il se peut faire que dans l'une & dans l'autre, cela ait été ajoûté après coup, & par rapport à l'ordre dans lequel on donnoit ces vies, qui a été différent.

[e] *Sur le bord de l'Abolus.*) Plutarque est le seul, que je sache, qui nomme ce fleuve *Abolus.* Dans Ptolémée & ailleurs, il est nommé *Alabus*, *Alabis* ou *Alabon* ; c'est un fleuve près d'Hybla entre Catane & Syracuse.

[f] *Au de-là du Lycus.*) Diodore donne le même nom à ce fleuve ; mais je ne sai si dans Diodore & dans Plutarque, il ne faut pas corriger *Halycus.*

de Lucaniens contre Timoléon & l'armée de Syracuſe. Mais ceux qui paſſoient avec lui, ayant fait rebrouſſer chemin à ſes galeres & étant revenus en Sicile, livrerent Catane à Timoléon; & Mamercus fut obligé de ſe réfugier à Meſſine chez Hippon qui en étoit le tyran.

Timoléon le ſuivit & l'aſſiégea par mer & par terre. Hippon, qui ſe vit preſſé, voulut ſe retirer ſur un vaiſſeau; mais il fut pris par les Meſſéniens mêmes qui, l'ayant entre leurs mains, l'expoſerent ſur le théâtre & firent ſortir tous leurs enfans des écoles pour venir voir, comme le plus agréable & le plus beau de tous les ſpectacles, la punition du tyran qui, après avoir été battu de verges, fut mis à mort.

Mamercus, qui vit qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour lui à Meſſine, ſe rendit à Timoléon, à condition qu'il ſeroit jugé par les Syracuſains, & que Timoléon ne ſeroit pas ſon accuſateur. Il fut donc conduit à Syracuſe & mené devant le peuple. Là il eſſaya de prononcer un diſcours qu'il avoit compoſé de longue main; mais voyant que l'aſſemblée faiſoit grand bruit pour ne pas l'entendre; & n'eſpérant plus de pardon, il jette ſon manteau, & courant de toute ſa force tout au-travers du théâtre, il va ſe fendre la tête contre un des degrés pour ſe donner la mort. Son déſeſpoir n'eut pas le ſuccès qu'il déſiroit; il fut repris en vie & il ſouffrit le ſupplice dont on punit les brigands & les voleurs.

Voilà de quelle maniere Timoléon déracina les tyrannies & ſappa les fondemens des guerres & des ſéditions; de ſorte qu'ayant reçû entre ſes bras une iſle que les grands maux qu'elle ſouffroit avoient tellement aigrie & effarouchée, que ſes propres habitans ne pouvoient

plus

plus la supporter, il la rendit si douce & si aimable, que les étrangers quittoient en foule leurs pays pour venir habiter celle que ses citoyens avoient abandonnée. Agrigente & Geles, deux grandes villes, qui, après la guerre des Athéniens, avoient été ravagées & saccagées par les Carthaginois, furent rétablies & habitées; l'une par Mégillus & par Phéristus qui y vinrent d'Elide; & l'autre par Gorgos qui s'y transporta de l'isle de Céos, & qui tous rassemblerent les anciens habitans. Timoléon ne leur donna pas seulement toutes sortes de sûretés, afin qu'ils pussent y vivre en paix & sans aucune crainte, mais il leur fournit encore toutes les commodités, entrant dans leurs besoins, avec une cordialité & une tendresse qui le firent aimer de ces villes comme leur fondateur.

Cette affection étoit commune à toutes les autres villes. Il n'y avoit ni traité de paix ni établissement de loi ni partage de terres, ni réglement de police, qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mêlé & ne les avoit finis lui-même. On le regardoit en tout comme le maître ouvrier qui, après que les ouvrages sont achevés, peut seul y mettre la derniere main & leur donner cette perfection & cette grace toute divine qui en font le véritable prix.

Aussi la Grece ayant porté environ dans le même tems plusieurs grands personnages qui ont fait de grands exploits, un Timothée, un Agésilas, un Pélopidas, un Epaminondas qui étoit celui pour lequel Timoléon avoit le plus d'estime, & qu'il tâchoit le plus d'imiter, il n'y a pas une de leurs actions où l'on ne remarque le travail & la peine au-travers de leur plus grand éclat. Jusques-là qu'il y en a eu qui ont été sui-

vies ou de repentir ou de blâme ; au lieu que, parmi toutes celles de Timoléon, ſi l'on en excepte l'extrémité où il ſe porta contre ſon frere, il n'y en a pas une où l'on ne puiſſe, comme dit Timée, s'écrier en appliquant ce vers de Sophocle,

De quelles graces nompareilles
La déeſſe Cypris,
Ou ſon aimable fils,
Ont-ils revêtu ces merveilles?

[g] Car, comme les poëmes d'Antimaque [h] & les

[g] *Car comme les poëmes d'Antimaque.*) Antimaque étoit un poëte épique qui vivoit du tems de Socrate & de Platon. Il avoit fait la *Thébaïde.* Les anciens lui reprochent qu'il étoit *dur & enflé.* Voici le jugement qu'en a fait Quintilien, dans le premier chapitre de ſon dixieme livre. *Contra in Antimacho vis & gravitas, & minime vulgare eloquendi genus habet laudem; ſed quamvis ei ſecundas fere grammaticorum conſenſus deferat, & affectibus & jucunditate, & diſpoſitione, & omnino arte deficitur, ut plane manifeſto appareat, quanto ſit aliud proximum eſſe, aliud ſecundum.* « Au contraire, Antimaque » a de la force & de la ſolidité, & ſon élocution qui » n'eſt nullement commune, » a ſon prix, & eſt digne de » louange; mais quoique les » grammairiens, d'un conſentement général, lui » aient déféré le ſecond rang » après Homere, il eſt certain qu'on ne trouve dans » ſes ouvrages ni ſentimens, » ni agrément, ni ordre, & » qu'il manque abſolument » d'art; ce qui fait voir manifeſtement l'énorme différence qui eſt entre approcher de ce grand poëte, » & n'être que le ſecond après lui.

[h] *Et les portraits de Denys.*) C'eſt ainſi qu'il faut traduire, car Denys étoit un peintre qui ne faiſoit que des portraits, & jamais des tableaux; c'eſt pourquoi on l'appelloit *Anthropographus*, peintre d'hommes. Pline, xxxv. 10. *Contra Dionyſius nihil aliud quam homines pinxit, ob id Anthropographus cognominatus.*

les portraits de Denys, tous deux Colophoniens, avec tous les nerfs & toute la force qu'on y trouve, font ſentir d'abord qu'ils ont été travaillés & peinés ; [i] & que les tableaux de Nicomaque & les vers d'Homere, avec toutes les perfections & toutes les graces dont ils brillent, [k] ont encore

[i] *Et les tableaux de Nicomaque.*) Nicomaque, très-grand peintre, fils & éleve d'Ariſtodeme. On achetoit ſes tableaux des ſommes immenſes, *tabulæ ſingulæ oppidorum venibant opibus*, dit Pline. Ce que Plutarque dit ici, que ſes tableaux paroiſſoient aiſément faits, & n'avoir coûté ni travail ni peine, eſt conforme à ce que le même Pline écrit, que perſonne ne peignoit ſi promptement que lui, *nec fuit alius in arte velocior* ; ce qui marque une grande facilité, & en voici une preuve : Ariſtrate, tyran de Sicyone, l'avoit choiſi pour orner de tableaux un monument qu'il faiſoit élever au poëte Téleſſe, & il étoit convenu du prix avec lui, à condition que tout l'ouvrage ſeroit fait & parfait un tel jour. Nicomaque ne ſe rendit ſur le lieu que peu de jours avant celui où il devoit livrer l'ouvrage. Le tyran irrité alloit le faire punir, mais le peintre tint parole, & dans ce peu de jours il acheva ſes tableaux, » avec un art admirable & » une merveilleuſe célérité », *Celeritate & arte mira.* Pline.

[k] *Ont encore celle-ci, qu'ils paroiſſent aiſément faits.*) Voici un grand éloge que Plutarque donne à Homere. Avec toutes les graces & les perfections dont brillent ſes vers, ils en ont encore une très-grande ; c'eſt qu'ils paroiſſent aiſément faits, & qu'on n'y découvre ni travail ni peine. Cependant aujourd'hui cette même facilité que Plutarque trouve ſi admirable & ſi digne de louange, quelques critiques la tournent en blâme, & s'imaginent que ces vers, parce que la peine & le travail n'y paroiſſent pas, ſont mépriſables, & qu'on en feroit mille comme ceux-là dans un jour. Mais l'expérience de tous les ſiecles a démenti ce jugement de nos modernes peu judicieux, & a confirmé celui de Plutarque ; car aucun poëte, depuis Homere, n'a pu attraper cette heureuſe facilité. Auſſi Quintilien a fini l'éloge qu'il fait de ce poëte, par ces paroles remarquables, qu'il a ſurpaſſé la portée de l'eſprit humain, *at magni*

core celle-ci qu'ils paroiſſent aiſément faits & n'avoir coûté ni travail ni peine. Il en eſt de même des exploits d'Epaminondas & de ceux d'Agéſilas, quand on les compare à ceux de Timoléon ; on ſent dans ceux-là qu'ils ont été faits à force & avec d'innombrables difficultés ; au lieu que dans ceux-ci on voit toûjours la beauté accompagnée d'une heureuſe liberté & d'une facilité incomparable ; de maniere que ceux qui en jugeront bien & ſans prévention ſeront forcés d'avouer que c'eſt l'ouvrage, non de la force, mais de la vertu que la fortune a pris plaiſir à ſeconder.

Cependant Timoléon ne laiſſoit pas lui-même d'attribuer à la fortune tous ſes grands ſuccès : car, en écrivant à ſes amis de Corinthe & en parlant aux Syracuſains, il diſoit ſouvent [l] qu'il avoit une grande obligation à cette déeſſe, de ce que, voulant ſauver la Sicile, elle l'avoit fait ſous ſon nom plutôt que ſous celui d'un autre ; & c'eſt pourquoi il dédia dans ſa maiſon une chapelle [m] *à la Fortune qui préſide au cas fortuit*, &

magni ſit viri virtutes ejus, non æmulatione, quod fieri non poteſt, ſed intellectu ſequi, lib. x. cap. 1.

[l] *Qu'il avoit une grande obligation à cette déeſſe.*) Timoléon ne diſoit pas qu'il rendoit graces à Dieu, mais *à la Fortune*, qu'il exprime par le maſculin, τῷ Θεῷ ; & c'eſt ce qui a trompé les interpretes qui ne ſe ſont pas ſouvenus que les anciens donnoient ſouvent les deux genres aux dieux & aux déeſſes. Sans aller plus loin, dans ce même endroit, deux lignes plus bas, Plutarque dit, ἱερῷ δαίμονι, *au démon ſacré*, c'eſt-à-dire à la Fortune ; mais ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus difficile dans cet endroit de Plutarque, on n'a qu'à lire ce qui ſuit.

[m] *A la Fortune qui préſide au cas fortuit.*) Il n'y a peut-être pas dans toutes ces Vies de paſſage qui ait été plus mal entendu, & qui mérite mieux d'être expliqué. Plutarque

& lui fit des sacrifices, & consacra sa maison entiere *à la sacrée déesse ;* car les Syracusains lui avoient donné la plus belle maison de la ville pour reconnoître les grands services qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnerent aussi une maison de campagne trés-belle & très-agréable où i se tenoit la plûpart du tems avec sa femme & ses enfans qu'il avoit fait venir de Corinthe, * car

tarque entre ici dans la distinction que les philosophes ont faite entre la fortune τύχη, & le cas fortuit αὐτόματον ; la Sicile délivrée, voilà l'ouvrage de la fortune ; la Sicile délivrée par Timoléon, voilà le cas fortuit, αὐτόματον, l'ouvrage de τύχης αὐτοματίας, car elle pouvoit être délivrée par un autre, comme par lui. Expliquons plus au long cette différence par quelque exemple. Le retardement de la mort de Socrate vint de ce que l'on couronna la poupe du sacré vaisseau la veille du jour qu'il fut condamné; voilà un coup de la fortune, mais qui avoit ses causes marquées, tout ce qui étoit arrivé auparavant, & qui avoit fait différer cette cérémonie. Mais que ce couronnement du vaisseau arrive justement la veille du jour que Socrate est jugé, & qu'il retarde sa mort ; voilà le cas fortuit, αὐτόματον, qui paroît être indépendant, quoique dans le vrai il ne soit pas moins dans l'ordre de la providence, que les événemens qui paroissent les plus reglés & les plus déterminés. Prenons encore un exemple dans cette vie de Timoléon. Qu'un homme dont le pere a été assassiné, trouve vingt ans après dans un temple l'assassin de son pere, & qu'il le tue, voilà un coup de la fortune. Mais qu'il le tue dans le moment que cet assassin va tuer Timoléon, & qu'il lui sauve la vie, voilà le cas fortuit. Voilà pourquoi Timoléon dédie dans sa maison une chapelle à la Fortune sous le nom d'αὐτοματίας, *qui préside au cas fortuit.*

* *Car il ne retourna point dans son pays.*) Mais comment les Corinthiens souffrirent-ils que celui qu'ils avoient fait général de leurs troupes, & qui étoit le plus grand ornement de leur ville & de toute la Grece, renonçât à sa patrie, & s'établît pour toûjours à Syracuse ? Il me semble que la mere devoit être jalouse de la gloire de la fille.

car il ne retourna point dans ſon pays, il ne ſe mêla point dans les troubles & dans les ſéditions dont la Grece fut agitée, & ne ſe livra point à l'envie qui menace toûjours les hommes d'état & qui eſt l'écueil le plus ordinaire où les grands capitaines, par une ambition inſatiable d'honneurs & de puiſſance, vont ſe briſer ; mais il demeura toûjours à Syracuſe, jouiſſant des biens qui étoient l'ouvrage de ſa vertu & de ſa valeur, & dont le plus grand, ſans comparaiſon, étoit la ſatisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouiſſoient.

Cependant, comme il n'eſt pas ſeulement néceſſaire, pour me ſervir de la comparaiſon de Simonide, que toute alouette ait une houppe ſur la tête, mais auſſi que tout état gouverné par le peuple ait un accuſateur, parmi les harangueurs de Syracuſe, il s'en trouva deux, Laphuſtius & Demenete, qui s'attacherent à Timoléon. Le premier l'ayant aſſigné à comparoître en juſtice à certain jour, & lui ayant demandé des cautions, le peuple voulut ſe ſoulever contre ce malheureux & l'empêcher de ſuivre ſa pointe. Timoléon s'y oppoſa & dit : *Qu'il ne s'étoit expoſé volontairement à tant de dangers, & qu'il n'avoit eſſuyé tant de travaux & tant de fatigues, que pour mettre chaque citoyen de Syracuſe en droit de faire obſerver les loix.* Et Démenete en pleine aſſemblée l'accuſe de pluſieurs malverſations pendant ſon généralat. Timoléon ne s'amuſa pas à réfuter ces calomnies ; mais il s'écria : *Qu'il rendoit graces aux dieux de ce qu'ils avoient exaucé ſes prieres, & qu'enfin* • *il voyoit les Syracuſains*

• *Il voyoit les Syracuſains jouir de la pleine liberté de tout*

cuſains jouir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit demandé.

Timoléon ayant donc été celui de tous les Grecs de ſon tems qui, de l'aveu de tout le monde, avoit exécuté les plus grandes choſes, & le ſeul qui, dans ſes glorieux exploits, avoit ſurpaſſé même les grandes idées que les Sophiſtes & les orateurs étaloient avec tant de pompe dans leurs diſcours d'apparat pendant les fêtes ſolemnelles, pour exhorter les Grecs aux plus hazardeuſes entrepriſes, il fut encore le ſeul que la fortune, par une faveur particuliere, jetta, pur & net du ſang de ſes citoyens, hors de tous ces grands maux qui de tout tems avoient affligé la Grece. Il fit éprouver ſa force & ſa capacité aux barbares & aux tyrans, & il donna aux Grecs & à ſes amis des marques continuelles de ſa douceur & de ſa juſtice. Il eut encore cet avantage bien rare & bien ſingulier, que les trophées qu'il érigea ne coûterent à ſes citoyens ni une robe de deuil ni une ſeule larme; & en moins de huit ans il eut rendu la Sicile à ſes peuples, purgée & delivrée de tous les maux, de tous les dégoûts & de toutes les miſeres & calamités qui l'avoient affligée pendant ſi long-tems. Enfin, après tant de proſpérités, déjà fort avancé en âge, il ſentit ſa vûe s'affoiblir & peu de tems après il la perdit entiérement. [p] Ce n'eſt

tout dire.) Car cette liberté étoit inconnue ſous les tyrans, & elle étoit le fruit des exploits de Timoléon. Quelle grandeur & quelle nobleſſe dans ce tour!

[p] *Ce n'eſt pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette diſgrace.*) Plutarque ajoûte ceci pour prévenir les ſoupçons du peuple, toûjours ſuperſtitieux, & qui s'imagine ordinairement que les maux ſi marqués qui arrivent aux hommes,

n'eſt pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette diſgrace, ni que la Fortune changée à ſon égard, eût cherché à le maltaiter, [q] comme ſi elle l'avoit méconnu ; mais c'étoit en lui, à mon avis, une maladie qui lui venoit de race, & auſſi un intérêt que le tems prenoit de la longue vie qu'il lui avoit prêtée. Car on dit que pluſieurs de ſa famille avoient ainſi perdu la vûe dans leur vieilleſſe. Cependant Athanis écrit que, dans le tems qu'il faiſoit la guerre à Hippon & à Mamercus, & qu'il étoit campé à Myles, tout-d'un-coup il lui vint une taye ſur les yeux, & qu'on vit bien dès lors qu'il ne ſeroit pas long-tems ſans les perdre. Il ne voulut pas abandonner le ſiége, au contraire il le preſſa vivement juſqu'à ce qu'il eût les tyrans en ſa puiſſance. Ce même hiſtorien ajoûte que, dès qu'il qu'il fut de retour à Syracuſe, il quitta ſa charge après en avoir obtenu la permiſſion de ſes citoyens, ſur ce qu'il leur repréſenta que toutes leurs affaires étoient auſſi heureuſement terminées qu'ils le pouvoient ſouhaiter.

Or, que Timoléon ait ſupporté ſon malheur ſans abattement & avec courage, ce n'eſt pas une choſe bien ſurprenante, ni qu'on doive tant admirer dans un homme comme lui ; mais ce qu'il y a de merveilleux & qui mérite l'admiration de tous les hommes, c'eſt la conſidération, le reſpect & la reconnoiſſance que tous les

hommes, & ſur-tout aux grands perſonnages, ſont la punition de quelque faute qu'ils ont commiſe, de quelque crime qu'ils ont fait.

[q] *Comme ſi elle l'avoit méconnu.*) Par le ſeul mot παροινεῖς, Plutarque donne l'idée de la fortune, comme d'une perſonne ivre qui maltraite ſes meilleurs amis.

les Syracuſains conſerverent pour lui après ſon aveuglement. Ils ne ſe contenterent pas de lui rendre de fréquentes viſites, ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur bienfaicteur; & pour ſe glorifier en leur préſence de ce qu'un ſi grand perſonnage avoit préféré de paſſer ſa vie avec eux ſans être ſeulement tenté de retourner dans ſa patrie, & mépriſant l'entrée éclatante & glorieuſe que lui avoient préparée ſes grandes victoires & ſes prodigieux ſuccès.

Mais de toutes les grandes choſes qui furent écrites ou faites pour ſa gloire, une des plus conſidérables fut le decret par lequel le peuple de Syracuſe ordonna que, toutes les fois que la Sicile ſeroit en guerre avec les étrangers, elle prendroit un général à Corinthe. C'étoit auſſi une très-belle choſe à voir que ce qu'on faiſoit dans les aſſemblées publiques par une eſpece de diſtinction très-honorable, & qui marquoit parfaitement la vénération qu'on avoit pour lui. Les Syracuſains jugeoient ſeuls les affaires ordinaires & communes; mais toutes les fois qu'il en arrivoit d'extraordinaires & de difficiles ils l'appelloient à leur ſecours; & lui, ſur un char à deux chevaux, il traverſoit la place, ſe rendoit au théâtre, & monté ſur ce char, il étoit introduit dans l'aſſemblée. A ſon arrivée tout le peuple ſe levoit, le ſaluoit & le béniſſoit tout d'une voix; il leur rendoit leur ſalut: & après avoir donné quelques tems à ce torrent d'acclamations & de louanges, il entendoit l'affaire dont il étoit queſtion, en diſoit ſon avis, & ſon avis étoit toûjours confirmé par les ſuffrages du peuple. Ses domeſtiques le remenoient enſuite

au-

au-travers du théâtre ; & ſes citoyens, après l'avoir reconduit juſques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de mains, ſe remettoient à dépêcher les autres affaires qui ne demandoient pas ſa préſence.

Ayant donc ainſi paſſé ſes vieux jours, aimé, honoré & reſpecté de tout le monde, comme le pere commun [r] il fut emporté par une légere maladie, toûjours mortelle dans un âge ſi avancé. On donna quelques jours aux Syracuſains pour l'appareil de ſes funerailles ; & aux étrangers, afin qu'ils euſſent le tems de venir de tous côtés honorer ſes obſeques.

Rien ne manqua à la magnificence de ſon convoi. De jeunes gens choiſis par le ſort chargerent ſur leurs épaules ſon lit très-richement paré, & le porterent à travers la place où peu de tems auparavant étoient élevés les palais, ou plûtôt les fortereſſes des tyrans. Des milliers d'hommes & de femmes l'accompagnoient en bel ordre, tous couronnés de chapeaux de fleurs, & vêtus de robes blanches ; de maniere que cette marche paroiſſoit moins un enterrement qu'une proceſſion pour quelque fête ſolemnelle. Les cris & les larmes, qu'on mêloit aux bénédictions & aux louanges du défunt, n'étoient ni un honneur qu'on rendît par coûtume ou par maniere d'acquit, ni un devoir concerté & exigé, mais ils étoient une tendre expreſſion d'un deuil très-juſte & un témoignage très-ſincere de la vive reconnoiſſance & de la véritable affection que l'on conſervoit pour lui.

Enfin

[r] *Il fut emporté par une legere maladie.*) Il mourut la derniere année de l'olympiade cx. 335. ans avant l'an 1. de l'ere chrétienne.

Enfin le lit fut mis ſur le bucher, & alors Démétrius, celui de tous les hérauts de ſon tems qui avoit la voix la plus grande & la plus forte, prononça le decret qui avoit été dreſſé & qui étoit conçû en ces termes : *Le peuple de Syracuſe a voulu que Timoléon de Corinthe, fils de Timodeme, fût enterré aux dépens du public, & qu'on employât aux frais de ſes funerailles juſqu'à la ſomme de deux cent mines ; & pour honorer davantage ſa mémoire, il a ordonné qu'à l'avenir toutes les années, le jour de ſon trépas, on célébrera en ſon honneur [s] des jeux de muſique & des jeux gymniques, & qu'on fera des courſes de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les tyrans, défait en pluſieurs batailles les barbares & repeuplé les plus grandes cités qui étoient abandonnées & déſertes, [t] il a donné aux Siciliens de très-bonnes loix.*

Cette publication faite, on enterra ſes cendres au milieu de la place dans un magnifique tombeau. Quelque tems après, les Syracuſains éleverent

[s] *Des jeux de muſique, & des jeux gymniques, &c.*) C'étoient des jeux où l'on propoſoit des prix pour le vainqueur. Les jeux gymniques de la courſe, de la lutte & autres exercices, ſe faiſoient ordinairement après les funérailles, comme dans Homere & dans Virgile. Les Syracuſains remettent ceux de Timoléon à l'anniverſaire & ils y ajoûtent des jeux de muſique, c'eſt-à-dire des jeux où les poëtes & les muſiciens diſputoient le prix de leur art.

[t] *Il a donné aux Siciliens de très-bonnes loix.*) Les Syracuſains avoient des loix écrites par Dioclès. Timoléon ne fit que les corriger. Il laiſſa dans leur entier celles qui ne regardoient que les contrats & les teſtamens, parce qu'apparemment on y ſuivoit les uſages de Grece ; mais il changea tout ce qui regardoit le gouvernement, parce que tout avoit été bouleverſé par la tyrannie ; & il ſe ſervit pour cet effet des conſeils de Céphalus Corinthien, qui étoit d'un ſavoir profond & d'une prudence conſommée.

[u] *Dont*

verent autour de ce tombeau de grands portiques & y bâtirent de belles ſalles qu'ils donnerent à la jeuneſſe pour ſes lieux d'exercice ; & qu'ils appellerent du nom même de *Timoléon*. Et pour eux, continuant d'obſerver la police & les loix qu'il avoit ſi ſagement établies, ils jouirent d'une grande proſpérité " dont rien ne troubla le cours pendant une longue ſuite d'années.

" *Dont rien ne troubla le cours pendant une longue ſuite d'années.*) Il me ſemble pourtant que le cours de cette proſpérité fut bien troublé ou bien interrompu, trente ans après, par les horribles cruautés d'Agathoclès, qui ſe rendit le tyran de Syracuſe, & qui fit mourir les principaux citoyens. Diodore, liv. xjx.

Fin de la Vie de Timoléon.

PAUL

PAUL EMILE.

QUAND je commençai à écrire ces vies, ce fut pour l'amour des autres; & préſentement je les continue & je m'y arrête pour l'amour de moi-même, [a] regardant toûjours dans cette hiſtoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie & de la conformer aux vertus de ces grands perſonnages qui nous y ſont repréſentés. Car il me ſemble proprement que je vis avec eux & que je lie avec eux un étroit commerce, lorſque les prenant les uns après les autres, & comme les logeant tous chez moi & examinant à loiſir leurs mœurs, leur eſprit, leur caractere & toutes leurs grandes qualités, [b] je con-

a Regardant toûjours dans cette hiſtoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie.) L'hiſtoire eſt le miroir le plus fidele que l'on puiſſe conſulter pour s'orner ſoi-même, & pour ſe corriger de ſes défauts. Il ſemble que Plutarque ait emprunté cette idée des Adelphes de Térence, act. iij. ſc. 4. où Démea dit:

Denique
Inſpicere, tanquam in ſpeculum, in vita omnium
Jubeo; atque ex aliis ſumere exemplum ſibi.

Car, comme écrit Tite-Live dans ſa préface, *Hoc illud eſt præcipue in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri: inde tibi tuæque reipub. quod imitere, capias, inde fœdum inceptu, fœdum exitu quod vites.*

b Je conſidere combien chacun d'eux eſt grand & admirable.) Ceux qui ne ſont pas verſés dans la lecture des poëtes Grecs, perdent une infinité de graces qui ſont répandues

conſidere combien chacun d'eux eſt grand & admirable ; & je choiſis parmi leurs plus belles actions celles qui ſont les plus dignes d'être ſûes & imitées.

Dieux ! quel plus grand plaiſir l'homme peut-il avoir !

Et quel moyen plus sûr & plus efficace pour la réformation de nos mœurs ?

Démocrite écrit que nous devons toûjours prier les dieux [c] de rencontrer dans notre chemin

répandues dans le ſtyle de Plutarque, & qui conſiſtent dans l'alluſion qu'il fait à des paſſages célebres de ces poëtes, dont il emprunte les expreſſions. Il y en a une ſenſible dans ce paſſage, & qui mérite d'être relevée. Ces mots, ὅσσος ἦν οἷός τε, ſont pris de ce paſſage d'Homere, du livre xxjv. de l'Iliade, vers 629.

Ἦτοι Δαρδανίδης Πρίαμος θαύμαζ' Ἀχιλῆα,
Ὅσσος ἦν, οἷός τε. θεοῖσι γὰρ ἄντα ἐῴκει.

Le repas fini, Priam commence à conſidérer Achille, & à voir combien il eſt grand & admirable ; car il reſſembloit véritablement aux dieux. Cette application releve infiniment la grandeur des héros dont Plutarque parle. J'ai vu que M. Bigot avoit marqué ce paſſage d'Homere à la marge de ſon exemplaire.

[c] *De rencontrer dans notre chemin des images heureuſes, & d'être plûtôt frappés par les eſpeces.*) Démocrite enſeignoit que la vûe ſe faiſoit de cette maniere : que les objets viſibles produiſoient leur image dans l'air voiſin, que cette image en produiſoit une ſeconde ; cette ſeconde une troiſieme toûjours plus petite ; & qu'enfin la derniere en produiſoit une toute ſemblable dans l'œil. C'eſt ce qu'il appelloit ὁρᾶν κατ' εἰδώλων ἐμπτώσεις, *voir par la rencontre des images ou eſpeces.* Il ne ſe contentoit pas de cela, il aſſûroit encore que l'on penſoit de la même maniere, ſelon que ces images frappoient l'imagination ; qu'il y en avoit de bonnes & de mauvaiſes, & que les unes menoient au bien, & les autres au mal. Philoſophie ignorante & inſenſée, qui ne peut plonger les hommes

min des images heureuſes, & d'être plûtôt frappés par les eſpeces qui ſont bonnes & convenables à notre nature, que par celles qui ſont mauvaiſes & qui ne peuvent que nous perdre ou nous égarer. Par-là ce philoſophe introduit dans ſa philoſophie une opinion qui n'a nulle ombre de vérité ni de vraiſemblance, & qui plonge les hommes en d'infinies ſuperſtitions. Pour moi, au lieu de faire aux dieux de ces prieres qui ne peuvent que leur déplaire par leur folie & par leur vanité, je lis continuellement l'hiſtoire ; & m'occupant uniquement à compoſer ces vies, je remplis mon ame des images des plus grands hommes & des plus gens de bien. Et ſi le commerce de ceux avec qui j'ai néceſſairement à vivre, produit en moi quelque choſe de corrompu, de vicieux ou de déshonnête, je tâche de le chaſſer & de le rejetter, comme ces eſpeces ennemies & malfaiſantes ; & pour cet effet j'en détourne ma penſée que je porte libre & dégagée de toute paſſion ſur ces grands exemples de vertu, exemples ſi bons, ſi heureux & ſi conformes à notre nature. C'eſt dans cette vûe que j'ai réſolu de vous préſenter aujourd'hui les vies de Timoléon & de Paul Emile, qui ont été tous deux ſi parfaitement animés de la même valeur & du même eſprit, & ſi également ſecondés par la fortune dans l'exécution de leurs hautes

mes que dans la ſuperſtition & dans l'erreur. Plutarque profite admirablement de cette folie de Démocrite, & ſubſtitue avec beaucoup d'eſprit à la place de ces ridicules images ou eſpeces, les images des hommes vicieux ou vertueux que l'hiſtoire nous préſente, & qui ont véritablement beaucoup de force pour nous porter au vice ou à la vertu.

hautes entrepriſes, qu'ils laiſſeront lieu de douter ſi c'eſt à leur bonheur ou à leur génie pour la guerre, qu'ils ont dû tous leurs glorieux ſuccès.

La plûpart des hiſtoriens conviennent que la maiſon des Emiliens étoit patricienne & des plus anciennes de Rome. Le premier de leur race, & celui qui laiſſa le nom à tous ſes deſcendans, ce fut [d] le fils de Pythagore le philoſophe, [e] Mamercus, à qui l'on donna le ſurnom d'*Emilius*, à cauſe de la douceur & de la grace de ſon parler; au moins c'eſt le ſentiment de ceux qui ont voulu faire honneur à Pythagore de l'éducation de Numa.

[f] Tous ceux de cette famille, qui ont acquis de la gloire & de la réputation, ont vû leur vertu toûjours heureuſement ſecondée par la fortune. Il n'y a eu d'abandonné par la fortune que Lucius Paulus qui, à la défaite de Cannes, ſignala en même tems & ſa prudence & ſa valeur; car n'ayant pû détourner ſon [g] collegue du deſſein de donner le combat, il partagea avec lui le péril & ne partagea point ſa fuite; &

[d] *Le fils de Pythagore le Philoſophe.*) Il ajoûte *le Philoſophe*, pour le diſtinguer de Pythagore l'Athlete. Beaucoup de gens les ont confondus.

[e] *Mamercus.*) Voyez la Vie de Numa.

[f] *Tous ceux de cette famille, qui ont acquis de la gloire.*) Depuis Lucius Æmilius, qui étant conſul l'an de Rome 270. vainquit les Volſques, juſqu'à Lucius Paulus, pere de Paul Emile, & qui périt à la bataille de Cannes, l'an de Rome 537. Il y a eu pluſieurs de ces Emiliens grands perſonnages, qui ont gagné de grandes batailles & triomphé; & je m'étonne que ceux qui ont entrepris d'écrire la Vie des hommes illuſtres, n'ayent parlé que de ce dernier & de ſon fils, dont nous liſons ici la vie.

[g] Varron.

[h] *Dans*

& pendant que celui, qui à toute force avoit voulu combattre, abandonnoit le champ de bataille, celui qui ne combattoit que malgré lui, tint ferme & se fit tuer au milieu des ennemis.

Ce Lucius Paulus eut une fille, nommée Emilie, qui fut mariée au grand Scipion, & un fils qui, comme lui, fut appellé Paul Emile; c'est celui dont j'écris la vie. Il commença à entrer dans le monde justement [h] dans un tems où florissoient un grand nombre de très-grands personnages qui faisoient alors le plus de bruit par leurs vertus & par leurs exploits; & il y parut avec distinction, quoiqu'il ne suivît point le torrent des jeunes gens de qualité, & que d'abord il se fût tiré de la voie commune: car il ne s'exerça point à l'éloquence pour réussir par le barreau, & renonça de bonne heure aux brigues, aux sollicitations, aux caresses, aux embrassades & autres tels moyens dont la plûpart se servoient pour gagner la faveur du peuple, en s'insinuant dans ses bonnes graces par leur empressement. Ce n'est pas que la nature ne l'eût doué de toutes les qualités nécessaires pour s'avancer par l'une & par l'autre de ces deux voies; mais il choisit, comme un chemin plus noble & plus digne de lui, de parvenir & de s'illustrer par la valeur, par la justice & par un ferme attachement à tous ses devoirs, en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

La premiere charge considérable qu'il demanda,

[h] *Dans un tems où florissoient un grand nombre de très-grands personnages.*) Les Semproniens, les Albins, les Fabius Maximus, les Marcellus, les Scipions, les Fulviens, les Sulpitiens, les Céthegus, les Métellus, & autres grands hommes. Quelle ville! quel siecle!

da, ce fut la charge d'Edile, & il fut préféré à douze concurrens, tous d'une ſi grande naiſſance & d'un ſi grand mérite, qu'il n'y en eut pas un qui dans la ſuite ne parvînt au conſulat.

[i] Ayant été aſſocié au collége des augures, qui ſont un certain nombre de prêtres auxquels les Romains commettent le ſoin & l'intendance des divinations qui ſe tirent des oiſeaux & de tous les ſignes & prodiges céleſtes, il rechercha avec tant de diligence [k] les anciens uſages de ſa patrie, & rétablit avec tant de ſoin juſqu'aux moindres pratiques & obſervances des anciens ſur ce qui regardoit le culte divin dans l'exercice de cette profeſſion, que ce ſacerdoce, [l] qui n'étoit eſtimé & recherché qu'à cauſe du rang & de l'autorité qu'il donnoit & du titre qui y étoit attaché, il le rendit un des arts les plus élevés & les plus conſidérables, & confirma par-là cette opinion

[i] *Ayant été aſſocié au collége des Augures.*) Tous les jeunes gens de qualité, qui vouloient s'avancer dans le gouvernement, étoient aſſociés à ce collége.

[k] *Les anciens uſages de ſa patrie.*) Car dans les fonctions de cet office il y avoit bien des rites & des cérémonies qu'il falloit obſerver. Voyez la vie de Numa.

[l] *Qui n'étoit eſtimé & recherché qu'à cauſe du rang & de l'autorité qu'il donnoit.*) Il n'y avoit rien de plus grand que l'autorité des augures; ils avoient le pouvoir de congédier les aſſemblées faites par l'ordre des premiers magiſtrats, & de caſſer tout ce qui y avoit été fait. Un augure n'avoit qu'à dire *à un autre jour*, & tout étoit ſurſis. Ils pouvoient obliger les conſuls à ſe défaire de leur charge. Ils avoient le droit de traiter avec le peuple, d'accorder ou de refuſer tout ce qu'il leur plaiſoit, d'abroger les loix qui avoient été faites; enfin rien de tout ce que les magiſtrats faiſoient au-dedans & au dehors, ne pouvoit être approuvé ſans leur autorité. *Cicer.* dans le ij. livre des Loix.

opinion des philoſophes, [m] que la religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir les dieux ; car il s'acquittoit de toutes les fonctions de ce miniſtere avec toute la vigilance, l'étude & l'application dont il étoit capable ; ſans jamais ſe laiſſer partager ni diſtraire par aucune autre occupation, lorſqu'il vaquoit aux fonctions de ſa charge. Et comme il avoit grand ſoin de ne rien innover, il étoit auſſi fort attentif à ne rien oublier & à ne rien omettre, diſputant tous les jours avec ſes collegues ſur les moindres choſes, & leur repréſentant que ; quand même on pourroit penſer que Dieu n'y regarde pas de ſi près, & qu'il n'eſt point offenſé de ces négligences, la ville pourroit ſe trouver mal enfin de les avoir ſouffertes & pardonnées : *car perſonne*, diſoit-il, *ne commence par un grand crime à remuer dans le gouvernement ;* mais dès qu'on ſe relâche & qu'on néglige dans un état de faire obſerver avec la derniere exactitude les plus petites regles, on autoriſe bientôt la nonchalance & la négligence dans les plus grandes ; & on ouvre la porte à un torrent d'injuſtices qu'on ne peut plus arrêter.

Il ne fut ni moins exact ni moins ſévere à rétablir & à faire obſerver tous les anciens réglemens de la diſcipline militaire & à maintenir dans l'ordre auſſi-bien les troupes que les citoyens. Jamais, pendant qu'il commanda les armées, on ne le vit ni flatter ni careſſer ſes ſoldats ;

[m] *Que la religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir les dieux.*) C'eſt ce que Socrate & Platon ont enſeigné, que la religion ne regarde que le culte des dieux ; & ils ont parfaitement enſeigné en quoi conſiſte ce culte ; on n'a qu'à voir l'*Eutyphron*.

[n] *Dans*

dats ; & il ne faiſoit pas comme la plûpart des généraux qui, à force de complaire aux troupes & de leur tout ſouffrir, font, pour ainſi dire, un honteux trafic de leur charge & achetent un ſecond généralat aux dépens du premier. Mais comme un prêtre de tout autres bacchanales que de celles de Bacchus, je veux dire, comme un prêtre de Mars qui auroit eu ſoin d'enſeigner ſes ſtatuts & ſes ordonnances, il formoit, il inſtruiſoit lüi-même les troupes & leur expliquoit juſqu'aux moindres devoirs de leur profeſſion ; ſe montrant terrible & inexorable à ceux qui déſobéiſſoient, & tenant pour maxime que vaincre ſes ennemis n'eſt preſque que la ſuite & que l'acceſſoire de bien dreſſer & diſcipliner ſes citoyens. Ainſi il affermiſſoit ſa patrie & la mettoit en état de réſiſter aux tempêtes qui pourroient l'aſſaillir.

[n] Dans ce tems-là les Romains étant entrés en guerre du côté de l'Orient contre le grand Antiochus, [o] & les plus grands capitaines ayant pris le chemin de l'Aſie, voici une autre guerre qui s'éleve du côté du couchant ; toute [p] l'Eſpagne révoltée prend les armes. Paul Emile y eſt envoyé en qualité de prêteur. Et dans cette charge il ne ſe contente pas, comme les autres prêteurs,

[n] *Dans ce tems-là les Romains.*) Cette guerre contre le grand Antiochus roi de Syrie, commença vers l'an de Rome 561. vingt-quatre ans après la bataille de Cannes.

[o] *Et les plus grands capitaines ayant pris le chemin de l'Aſie.*) Le conſul Glabrion, & après lui, les deux Scipions, dont l'aîné voulut bien ſervir de lieutenant à ſon cadet. Tite Live décrit cette guerre, livre 37.

[p] *L'Eſpagne révoltée.*) Elle avoit été remiſe ſous l'obéiſſance des Romains par Scipion Naſica.

[q] *Dans*

teurs, de ſix licteurs qui portent devant lui les faiſceaux & les haches; il en prend douze & marche ainſi avec toute la majeſté des conſuls. [q] Dans cette expédition il défit deux fois les barbares en bataille rangée & leur tua trente mille hommes. Et cet exploit me ſemble d'autant plus glorieux pour lui, qu'il fut uniquement dû à ſa bonne conduite: car pour avoir bien ſû choiſir le champ de bataille & pour avoir pris ſes ennemis au paſſage d'une riviere, il livra une victoire aiſée à ſes ſoldats. Plus de deux cent cinquante villes lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il pacifia bientôt la province; & après s'être aſſûré de ſa fidélité, il retourna à Rome ſans avoir profité d'une drachme dans ſon généralat: car non-ſeulement il étoit peu empreſſé à amaſſer du bien, mais il dépenſoit encore très-volontiers & ſans aucune épargne celui qu'il avoit eu de ſa famille & qui n'étoit pas conſidérable; auſſi mourut-il ſi pauvre, qu'à peine trouva-t-on après ſa mort de quoi payer la dot de ſa femme.

Il avoit épouſé en premieres noces Papirie, [r] fille de Papirius Maſo, qui avoit été conſul; après avoir vécu long-tems avec elle, il la répudia enfin, quoiqu'elle lui eût donné de très-beaux enfans; car il avoit eu d'elle le fameux Scipion & Fabius Maximus. On ignore aujourd'hui

[q] *Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares.*) Tite-Live ne parle que d'une occaſion, où Paul Emile força les retranchemens des Eſpagnols, leur tua dix-huit mille hommes, & fit trois mille trois cens priſonniers, livre xxxvij. 57.

[r] *Fille de Papirius Maſo, qui avoit été conſul.*) Il avoit été conſul, & avoit vaincu les Corſes, l'an de Rome 522.

d'hui la cauſe de ce divorce. Mais en fait de ſéparation de mariage, il me ſemble qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'un Romain, qui venoit de répudier ſa femme, dit à ſes amis qui lui en faiſoient des reproches & qui lui demandoient : *Votre femme n'eſt-elle pas ſage, n'eſt-elle pas belle, ne vous a-t-elle pas donné de beaux enfans ?* Pour toute réponſe à ces queſtions il leur montra ſon ſoulier & les queſtionnant à ſon tour : *Ce ſoulier*, leur dit-il, *n'eſt-il pas beau, n'eſt-il pas tout neuf, n'eſt-il pas bien fait ? Cependant aucun de vous ne ſait où il me bleſſe.* En effet il y a des femmes qui ſe font répudier pour des fautes qui éclatent dans le public ; mais il y en a d'autres qui, par l'incompatibilité de leur humeur, par de ſecrets dégoûts qu'elles cauſent & par pluſieurs fautes légeres, mais qui reviennent tous les jours & qui ne ſont connues que du mari, produiſent à la longue un ſi grand éloignement & une averſion ſi inſupportable, qu'on ne peut plus vivre avec elles, & qu'il faut enfin ſe ſéparer.

Paul Emile s'étant ainſi délivré de Papirie, il en épouſa une autre dont il eut deux enfans mâles qu'il garda dans ſa maiſon ; & les deux qu'il avoit de ſa premiere femme, il les fit paſſer par adoption dans les maiſons les plus riches & les plus illuſtres de Rome ; [s] ſon aîné, dans celle de

[s] *Son aîné dans celle de Fabius Maximus.*) Plutarque ſuit ici l'opinion de ceux qui prétendent que l'aîné de Paul Emile fut adopté par le fils de Fabius Maximus, qui fut appellé *Cunctator*. Quoique d'autres prétendent qu'il ne le fut que par ſon petit-fils. Il fut appellé Quintus Fabius Æmilianus, & eut pour fils Q. Fabius, qui fut un grand orateur.

[t] *Et*

de Fabius Maximus, qui avoit été cinq fois consul; [t] & le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain, [u] qui étoit son cousin, & dont il lui fit d'abord prendre le nom. De ses deux filles, l'une fut mariée au fils de Caton le censeur; [x] & l'autre à Tuberon, personnage très-vénérable par sa vertu, & celui de tous les Romains, qui se maintint dans sa pauvreté avec le plus de magnanimité & de constance. [y] Ils étoient seize de la même famille, qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison à la ville & une petite terre à la campagne, où ils vivoient tous ensemble autour du même foyer avec chacun leurs enfans & leurs femmes, du nombre desquelles étoit cette fille de Paul Emile. Quoique née d'un pere qui avoit été deux fois consul & qui avoit remporté deux fois l'honneur du triomphe, non-seulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de son mari, mais elle admiroit & respectoit en lui la vertu qui le rendoit

[t] *Et le plus jeune, dans celle de Scipion l'Afriquain.*) Il fut adopté par le fils de Scipion l'Afriquain, & appellé Scipio Æmilianus.

[u] *Qui étoit son cousin.*) Car Scipion l'Afriquain avoit épousé une Emilie.

[x] *Et l'autre à Tubéron.*) A. Ælius Tubero qui eut d'elle un fils, Q. Ælius, grand Stoïcien.

[y] *Ils étoient seize d'une même famille qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison.*) Voici comme en parle Valere Maxime: *Sexdecim eodem tempore Ælii fuerunt; quibus una domuncula fuerat eodem loco quo nunc sunt Mariana monimenta, & unus in agro Veiente fundus, minus multos cultores desiderans, quam dominos habebat.* « Il y eut » dans le même tems seize » Eliens qui n'avoient pour » eux tous qu'une petite mai- » son à la ville dans l'en- » droit où sont présentement » les monumens de Marius, » & une petite terre dans le » territoire de Veies qui avoit » plus de maîtres qu'elle ne » demandoit de gens pour » la cultiver ».

rendoit pauvre. Au lieu qu'aujourd'hui les parens & les freres, s'ils ne ſéparent leurs poſſeſſions & leurs héritages par de grandes rivieres, par des fortereſſes & par différens climats, & s'ils ne mettent encore entr'eux des régions entieres, ils ſe trouvent trop voiſins & ne ceſſent de ſe faire une cruelle guerre. Voilà de belles inſtructions que l'hiſtoire propoſe à ceux qui voudront les méditer & les conſidérer attentivement pour profiter de ces grands exemples.

[z] Paul Emile, ayant été nommé conſul, va faire la guerre aux [a] Liguriens qui habitent au pied des Alpes & qui ſont auſſi appellés Liguſtins, nation courageuſe & d'ailleurs très-diſciplinée & très-aguerrie par les guerres continuelles qu'elle avoit eu à ſoûtenir [b] contre les Romains à cauſe du voiſinage. Car elle habite à l'extrémité de l'Italie au bout des Alpes que baigne la mer Toſcane vis-à-vis de l'Afrique; & elle eſt mêlée avec les Gaulois & avec les Ibériens de la côte maritime. Et alors, profitant des avantages de ſa ſituation, elle armoit en courſe pluſieurs vaiſſeaux corſaires qui écumoient toute cette mer juſqu'aux colonnes d'Hercule, & ruinoient entiérement le commerce des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Italie.

Quand Paul Emile entra dans leur pays, ils étoient

[z] *Paul Emile ayant été nommé conſul, va faire la guerre aux Liguriens.*) Il fut fait conſul pour la premiere fois, l'an de Rome 571. mais il n'alla faire la guerre aux Liguriens que l'année ſuivante; auſſi Tite-Live dit, *L. Æmilius Paulus, prorogato ex conſulatu imperio, principio veris in Ligures Ingaunos exercitum introduxit.*

[a] Ce ſont les peuples qui habitent la côte depuis la riviere de Genes juſqu'à Monaco.

[b] Pendant 80. ans.

étoient quarante mille hommes en armes, & il n'avoit que huit mille hommes au plus. [c] Cependant, malgré cette grande différence de nombre, il les attaqua, les mit en fuite & les renferma dans leurs murailles. Alors content de sa victoire, il leur offrit des conditions toutes pleines de douceur & d'humanité; leur faisant entendre que ce n'étoit pas l'intention des Romains d'exterminer leur nation qu'ils regardoient comme un rempart contre les courses des Gaulois, toûjours aux aguets pour épier les occasions d'entrer en Italie. Les Liguriens, se confiant en sa parole, lui remettent leurs villes & leurs vaisseaux. Paul Emile ne maltraita pas autrement leurs villes & se contenta de les démanteler; mais il leur ôta tous leurs vaisseaux & ne leur laissa que quelques barques à trois bancs de rames; & il délivra quantité de prisonniers qu'ils avoient faits sur mer & sur terre, tant Romains qu'étrangers.

Voilà les choses les plus considérables qu'il fit l'année de son premier consulat. Depuis ce tems-là il fit connoître plusieurs fois qu'il en désiroit un second & le demanda même dans les formes; mais n'ayant pû l'obtenir, il se tint en repos, ne voulut plus paroître, & s'appliqua uniquement aux choses de la religion & à l'éducation de ses enfans, qu'il fit instruire, non-seulement

[c] *Cependant malgré cette grande différence de nombre, il les attaqua.*) Plutarque ne décrit point cette action; je m'en étonne, car elle est grande & belle. Paul Emile étoit assiégé dans son camp par les Liguriens; il avoit demandé du secours; mais n'espérant pas d'en recevoir, il se délivre lui-même & bat les ennemis. La conduite de ce général mérite d'être lue dans Tite-Live, liv. xl. 25. &c.

ment dans les diſciplines Romaines, comme il y avoit été inſtruit, mais encore avec plus de dépenſe & plus de faſte dans toutes les diſciplines Greques ; tenant toûjours auprès d'eux avec les grammairiens, les rhéteurs & les ſophiſtes, des ſculpteurs, des peintres, des gens habiles à dompter & à dreſſer des chevaux, & toutes ſortes de veneurs & gens inſtruits à prendre les bêtes. Et lui-même, lorſqu'il n'étoit point occupé par quelque affaire publique, il aſſiſtoit à leurs études & à leurs exercices ; témoignant par ces ſoins aſſidus que de tous les Romains il étoit celui qui avoit pour ſes enfans le plus d'amour & de tendreſſe.

[d] C'étoit juſtement dans le tems que les Romains, engagés dans une cruelle guerre contre Perſée, roi de Macédoine, ſe plaignoient hautement [e] de leurs généraux, & leur reprochoient que, par leur incapacité & par leur peu de courage, ils expoſoient leurs armes au mépris & à la riſée du public, & recevoient de leurs ennemis plus de maux qu'ils ne leur en faiſoient, [f] que l'on venoit de chaſſer de toute l'Aſie Antiochus qui par ſes exploits avoit remporté le ſurnom de Grand ; qu'on l'avoit renfermé au-delà du mont Taurus, & réduit à ſe trouver bien-

[d] *C'étoit juſtement dans le tems que les Romains, engagés dans une cruelle guerre contre Perſée.*) Cette ſeconde guerre de Macédoine contre Perſée commença l'an de Rome 582, 169. ans avant l'an J. de l'ere chrét.

[e] *De leurs généraux.*) De P. Licinius Craſſus, après lui de A. Hoſtilius Mancinus, & enſuite de Q. Martius Philippus, qui firent traîner cette guerre pendant les trois années de leur conſulat.

[f] *Que l'on venoit de chaſſer de toute l'Aſie Antiochus.*) Il y avoit deja dix-ſept ans.

bienheureux de pouvoir acheter la paix [g] au prix de quinze mille talens; que peu de tems auparavant [h] on avoit briſé les forces de Philippe en Theſſalie & délivré les Grecs du joug des Macédoniens; & qu'Annibal, à qui aucun roi ne pouvoit être comparé ni pour la puiſſance ni pour l'audace, que cet Annibal même avoit été défait par leurs troupes victorieuſes; que c'étoit donc une honte inſupportable qu'ils fuſſent ſi long-tems aux priſes avec le roi Perſée, comme avec un ennemi capable de tenir tête à Rome, lors même qu'il ne combattoit contr'eux qu'avec les mépriſables reſtes de la défaite de ſon pere.

Mais les Romains ſe trompoient en ce point, & ne prenoient pas garde que Philippe par ſa défaite, bien loin d'affoiblir les Macédoniens, avoit rendu leur armée & plus forte & plus aguerrie; & c'eſt ce qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer en peu de mots en remontant un peu plus haut.

[i] Antigonus, le plus puiſſant des capitaines & des

[g] *Au prix de quinze mille talens.*) Tite-Live met douze mille talens attiques, qu'il devoit payer en douze ans, mille talens par an : *Argenti probi duodecim millia talenta dato intra duodecim annos penſionibus æquis.* lib. xxxviij. 37. Les douze talens attiques, à mille écus le talent, faiſoient de notre monnoie trente-ſix millions; mais Plutarque en met quinze mille, qui en font quarante-cinq.

[h] *Qu'on avoit briſé les forces de Philippe.*) Ce fut l'exploit de Quinctius Flaminius, qui défit Philippe en Theſſalie, lui tua huit mille hommes, fit cinq mille priſonniers, & après ſa victoire, fit publier par la voix d'un héraut dans les jeux Iſthmiques, que tous les Grecs étoient libres.

[i] *Antigonus le plus puiſſant des capitaines & des ſucceſſeurs d'Alexandre.* Il étoit fils d'un Macédonien appellé

des ſucceſſeurs d'Alexandre, après avoir acquis pour lui & pour ſes deſcendans le titre de roi, eut un fils appellé Démétrius qui fut pere d'Antigonus II. ſurnommé Gonatas. De cet Antigonus ſortit un fils qui fut appellé Démétrius, du nom de ſon aïeul, & qui, n'ayant régné que peu de tems, mourut & laiſſa Philippe ſon fils fort jeune.

appellé Philippe, qui étoit de la race des Téménides; n'ayant rien fait de mémorable, & que l'hiſtoire a pu conſerver; il laiſſa deux fils, Antigonus & Démétrius. Antigonus eut un commandement dans les troupes ſous Philippe & ſous Alexandre; il tua Eumenès, enleva Babylone à Séleucus, & ſon fils Démétrius ayant défait la flotte de Ptolémée à Cypre, il fut le premier des ſucceſſeurs d'Alexandre, qui oſa ceindre le diademe, & prendre le titre de roi: voici la généalogie.

Philippe de la race des Téménides.

|

Antigonus premier, qui épouſa Stratonice, fille de Corrhæus.

|

Démétrius Poliorcetes; de ſa premiere femme appellée Phila, il eut,

|

Antigonus II. ſurnommé Gonatas, & Stratonice.

|

Démétrius II. & un fils naturel, nommé Alcyonée: de cet Alcyonée ſortirent,

| |

Philippe. Antigonus III. ſurnommé Doſon, & Echecratès.

|

Perſée & Démétrius.

|

Philippe, Alexandre, & une fille, qui furent menés en triomphe avec leur pere. Alexandre & la fille moururent en priſon, & Philippe vieillit à Rome dans de vils emplois. Ainſi finit cette race d'Antigonus après avoir regné 119. ans.

jeune. Les seigneurs de Macédoine, craignant l'anarchie, prennent Antigonus, neveu du roi défunt, lui font épouser sa veuve, l'établissent tuteur du jeune prince & général de ses armées ; & dans la suite, charmés de sa modération & de sa douceur, ils lui donnent le nom de roi. C'est le même qu'on appella [k] *Doson* par plaisanterie, parce qu'il promettoit toûjours de donner & qu'il ne donnoit jamais.

Après la mort de cet Antigonus, son pupille le jeune Philippe monta sur le thrône ; & quoiqu'il fût encore enfant, il se fit un nom parmi les plus grands rois, & donna de lui de si grandes espérances, qu'on ne doutoit point qu'il ne rétablît la Macédoine dans sa premiere splendeur, & qu'il n'arrêtât le progrès de la puissance Romaine qui s'élevoit contre toutes les nations. Mais ayant été défait par Titus Flaminius dans un grand [l] combat près de la ville de Scotuse, alors, le courage entiérement abattu, il se remit à la discrétion des Romains, & crut en être quitte à bon marché de ne leur payer qu'une médiocre [m] amende. Mais bientôt après, indigné de sa condition, & trouvant que de régner ainsi comme par emprunt & par une grace spéciale des Romains, c'étoit plûtôt l'état d'un vil esclave à qui tout est indifférent, pourvû qu'il vive plongé dans les délices & dans les voluptés, que celui d'un prince qui a de la fierté & du courage, il tourna toutes ses pensées du côté de la guerre, & fit avec beaucoup de fineſſe

[k] Car *Doson* est un futur, qui signifie *qu'il donner*.

[l] Plutarque a décrit ce combat dans la vie de Titus Flaminius.

[m] Trois millions, mille talens, la moitié comptant & l'autre moitié en dix ans.

* *Tenant*

neſſe & de ſecret tous ſes préparatifs : car laiſſant là les villes frontieres & les villes maritimes, comme elles étoient, déſertes & abandonnées, & ſans les fortifier, afin qu'on ne ſe défiât point de lui, il aſſembla une groſſe armée dans les hautes provinces, & remplit d'armes, d'argent & de troupes les forteresſes du plat-pays, les villes & les châteaux les plus avancés dans la Macédoine ; [n] tenant, pour ainſi dire, la guerre renfermée dans ſes états avec toutes les proviſions & les munitions néceſſaires pour ſon entretien. Car il avoit dans ſes arſenaux trente mille paires d'armes, huit millions de meſures de bled dans ſes magaſins ; & outre cela il avoit amaſſé autant d'argent comptant qu'il en falloit pour ſoudoyer dix ans entiers dix mille ſoldats étrangers qui tiendroient la campagne. Mais il n'eut pas la ſatisfaction d'exécuter ni même de commencer ces grands projets, emporté ſur ces entrefaites par la douleur & par le repentir ; car il découvrit que, malheureuſement ſéduit par les calomnies de Perſée, ſon fils aîné, il avoit fait mourir injuſtement ſon autre fils Démétrius beaucoup plus digne de lui ſuccéder. Perſée,

[n] *Tenant, pour ainſi dire, la guerre renfermée dans ſes états.*) Dans ce paſſage, que les traducteurs n'ont point entendu, Plutarque conſidere la guerre comme un athlete qu'on tiendroit renfermé dans une ſalle avec toutes les proviſions néceſſaires, pour l'entretenir & pour l'engraiſſer. Il ſemble que Plutarque ait emprunté cette idée du diſcours qu'Eumènès fait au ſénat, pour lui découvrir les grands préparatifs de Perſée. Tite-Liv. xlij. 11. *Itaque Perſea hereditarium à patre relictum bellum, & ſimul cum imperio traditum, jamjam primùm alere ac fovere omnibus conſiliis.* Tout ce diſcours mérite d'être lu, car il explique preſque tout ce que Plutarque rapporte ici.

Perſée, en héritant du royaume de ſon pere, hérita auſſi de la haine qu'il avoit pour les Romains ; mais avec ſa baſſeſſe de courage & ſes mœurs corrompues, il n'étoit pas capable de ſoûtenir un ſi grand fardeau ; car livré à toutes les paſſions les plus déréglées, & plein de vices, il auroit fait douter lequel dominoit le plus en lui, s'il n'avoit fait éclater par-deſſus tout une horrible avarice & un amour inſatiable pour l'argent. On dit même qu'il n'étoit pas fils de Philippe, & que la femme de ce prince l'ayant pris à une couturiere d'Argos, nommée Gnathæna, qui venoit d'en accoucher, le ſuppoſa à ſon mari comme un fruit de ſon mariage. Et l'on tient que ce fut principalement ce défaut de naiſſance qui l'obligea à pourſuivre la mort de Démétrius, de crainte que la maiſon royale, ſe voyant un héritier légitime, ne découvrît & n'averât la ſuppoſition. Cependant, malgré cette nature vile & baſſe, entraîné par le bon état de ſes affaires comme par un torrent, il ne laiſſa pas de faire la guerre & de la ſoûtenir quelque tems avec ſuccès ; car il battit des conſuls Romains, défit de groſſes armées, ruina leurs flottes & leur prit pluſieurs vaiſſeaux. [o] Le conſul Publius Licinius fut le premier qui entra à main armée dans la Macédoine ; [p] Perſée le défit dans un

[o] *Le conſul Publius Licinius fut le premier.*) Publius Licinius Craſſus conſul, l'an de Rome 582.

[p] *Perſée le défit dans un combat.*) Tite-Live décrit au long ce combat à la fin du livre xlij. Perſée vainqueur, offrit la paix aux vaincus, aux mêmes conditions que s'il avoit été vaincu lui-même ; mais les Romains la refuſerent. *Romana conſtantia vicit in conſilio*, dit Tite-Live, *ita tunc mos erat in adverſis vultum ſecundæ fortunæ gerere, moderari animos in ſecundis.* « La con-

un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cent hommes de ſes meilleures troupes & fit ſix cent priſonniers. S'étant embarqué ſecrettement, il alla attaquer à l'improviſte la flotte Romaine qui étoit à la rade près [q] d'Orée, la battit, s'empara de vingt vaiſſeaux de charge, en coula à fond un grand nombre d'autres qui étoient pleins de bled, & ſe rendit encore maitre de quatre galeres à cinq rangs de rames. Il repouſſa dans un autre combat [r] le conſul Hoſtilius qui vouloit forcer les paſſages de la contrée [s] d'Elimie pour pénétrer dans la Macédoine. Et lorſque ce même Hoſtilius, dérobant ſa marche, fut entré ſecrettement par la Theſſalie, Perſée alla à ſa rencontre & lui offrit le combat qu'il n'oſa accepter. De-là, pour s'amuſer, & mépriſant les Romains comme un ennemi qui n'étoit pas digne de l'occuper, il fit une courſe contre les Dardaniens, leur tua plus de dix mille hommes & en emmena un très gros butin. Dans le même tems il ſollicitoit les Gaulois qui habitent le long du Danube & qu'on appelle Baſternes, nation belliqueuſe & forte ſur-tout en cavalerie. Il pratiquoit auſſi les Illyriens par le moyen de leur roi Gentius,

» conſtance Romaine l'em-
» porta dans le conſeil; c'é-
» toit alors l'uſage de témoi-
» gner de l'audace & de la
» fierté dans la mauvaiſe
» fortune, & de ſe modérer
» dans la proſpérité » Polybe, qui rapporte la même choſe, loue cette coûtume; mais il ajoûte avec beaucoup de ſageſſe, *qu'on peut raiſonnablement douter que cela ſoit pratiquable en toute occaſion.* εἰ δὲ καὶ δυνατὸν ἐν ἑτέροις καιροῖς εἶναι τοῦτο τὸ παράδειγμα.

q *Orée.*) Ville de l'iſle d'Eubée ſur la côte de la mer Egée.

r *Le conſul Hoſtilius.*) A Hoſtilius Mancinus, l'année ſuivante.

s *Elimie*) Contrée de la Macédoine ſur la côte de la mer Adriatique.

t *La*

Gentius, & les preſſoit par ſes ambaſſadeurs de faire alliance avec lui & d'entrer dans cette guerre. [t] Le bruit même ſe répandit que ces barbares gagnés à force d'argent ſe préparoient à deſcendre par le bas des Gaules le long de la mer Adriatique & à entrer en Italie.

Les Romains, entendant ces nouvelles, virent bien qu'il n'étoit plus tems de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, & qu'ils devoient choiſir eux-mêmes un général qui eût de la ſageſſe, de l'experience & du courage; en un mot qui fût en état de conduire une groſſe guerre; & tel étoit, ſans contredit, Paul Emile, qui avoit déjà bien près de ſoixante ans, & à qui l'âge n'avoit en rien diminué les forces. D'ailleurs il étoit appuyé par des gendres & par des enfans déjà capables de ſervir, & porté par un grand nombre de parens & d'amis qui avoient beaucoup d'autorité & de puiſſance, & qui tous d'une commune voix le preſſoient de répondre aux vœux du peuple qui l'appelloit au conſulat; car d'abord il faiſoit la ſourde oreille & ne cherchoit qu'à ſe dérober aux empreſſemens de ce peuple comme n'étant plus en état de commander. Mais voyant que tous les matins on s'aſſembloit en foule à ſa porte, qu'on l'appelloit à la place & qu'on crioit hautement contre lui pour ſe plaindre de ſes refus, enfin il ſe rendit à de ſi fortes inſtances; & paroiſſant parmi ceux qui briguoient cette dignité,

[t] *Le bruit même ſe répandit que les Barbares gagnés à force d'argent.*) Ces bruits étoient très-vrais. Polybe, auteur contemporain, écrit tout ce qui ſe paſſa dans les ambaſſades que Perſée envoya à Gentius, qui demanda trois cent talens, trois cent mille écus.

* *Dès-*

gnité, il ſembla moins aller recevoir le commandement des armées, qu'aſsûrer & donner aux Romains la victoire, [a] dès-là qu'il étoit deſcendu dans la place en ſe laiſſant vaincre par ſes citoyens. Auſſi fut-il reçû par tout le peuple avec tant de marques d'affection & de joie & avec de ſi grandes eſpérances, qu'en lui donnant le conſulat pour la ſeconde fois, [*] on ne voulut pas que les conſuls tiraſſent au ſort les provinces à l'ordinaire; mais on lui décerna, préférablement à ſon collegue, le commandement de l'armée de Macédoine. Et l'on dit que ce jour-là même qu'il fut nommé général pour aller faire la guerre contre Perſée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le ſuivoit pour lui faire honneur, il trouva ſa fille Tertia, encore petit enfant, qui fondoit en larmes; il l'embraſſe & lui demande le ſujet de ſes pleurs. Tertia le ſerrant avec ſes petits bras & le baiſant: *Vous ne ſavez donc pas, mon pere*, lui dit-elle, *que notre Perſée eſt mort.* Elle parloit d'un petit chien qu'elle élevoit & qui

[a] *Dès-là qu'il étoit deſcendu dans la place, en ſe laiſſant vaincre par ſes citoyens.*) C'eſt le ſens de ce paſſage de Plutarque, qu'on avoit mal expliqué. Il veut faire entendre que les Romains regarderent comme un préſage ſûr de la victoire, celle qu'ils remportoient ſur Paul Emile, en le forçant à accepter le conſulat. Ce paſſage de Plutarque peut donner du jour à celui de Tite-Live à la fin de la ſect. 22. du liv. xljv. *Ac prove certa ſpe ominatos eſſe, &c.*

[*] *On ne voulut pas que les conſuls tiraſſent au ſort les provinces.*) Tite-Live écrit le contraire. *Itaque deſignatos extemplo ſortiri placuit provincias, &c. Conſulum, Æmilio Macedonia, Licinio Italia evenit,* xljv. 17. Et Paul Emile lui-même dans le diſcours qu'il fit: *Mihi ſortito provinciam Macedoniam,* xljv. 22.

Il

qui avoit nom *Perſée*. Paul Emile, frappé de ce mot, lui dit : *A la bonne heure, ma chere enfant, j'accepte de bon cœur cet augure.* C'eſt ainſi que Ciceron le rapporte dans ſes livres de la divination.

C'étoit alors la coûtume que ceux qui avoient été nommés conſuls, témoignaſſent leur reconnoiſſance au peuple & lui fiſſent de leur tribunal même un beau diſcours pour le remercier de ſon bienfait. Paul Emile convoqua donc une aſſemblée ; mais au lieu de ſuivre l'uſage reçû, [y] il dit : *Que ſon premier conſulat, il l'avoit demandé pour l'amour de lui-même, parce qu'il avoit beſoin de cet honneur ; & que pour le ſecond il l'acceptoit pour l'amour d'eux & à leur priere, parce qu'ils avoient beſoin d'un général ; que par conſéquent il ne leur avoit aucune obligation & qu'ils ne devoient attendre de lui aucune complaiſance : que s'ils croyoient qu'il*

[y] *Il dit que ſon premier conſulat.*) Tout ce diſcours n'eſt pas entierement conforme à celui que Paul Emile fait dans Tite-Live, xlv. 22. mais il eſt imité en quelque ſorte, & il faut même lire celui de Tite-Live, pour bien entendre celui de Plutarque. Les mauvais ſuccès qu'avoient eu les précédens conſuls pendant trois années de ſuite, avoient ſi fort irrité les eſprits, que chacun prenoit la liberté de blâmer leur conduite, & de décider de ce qu'il falloit faire ou ne pas faire. Paul Emile, avant ſon départ, veut réfréner cette licence ; & c'eſt en cette occaſion qu'il dit ce beau mot, qui devroit être gravé dans l'eſprit de tous les princes & de tous les généraux d'armée. *Non ſum is, qui non exiſtimem admonendos duces eſſe, imo eum qui de ſua unius ſententia omnia gerat, ſuperbum judico magis quam ſapientem.* « Je ne » ſuis pas homme à croire » que les généraux ne doi- » vent pas recevoir des avis, » au contraire je ſuis très- » perſuadé que celui qui veut » tout faire de ſa tête, ſans » prendre conſeil de per- » ſonne, eſt plus orgueil- » leux, que ſage ».

qu'il y eût quelqu'autre capitaine plus capable que lui de bien conduire cette guerre, il ſe départoit volontiers du commandement; & que, s'ils avoient en lui une entiere confiance, ils ne s'amuſaſſent donc point à contrôler ſes actions & à lui preſcrire dans leurs vains diſcours ce qui étoit du devoir de ſa charge, enfin à trancher des généraux; mais que ſans répliquer ils fiſſent tout ce qui ſeroit expédient pour la guerre; & que, s'ils continuoient à vouloir commander leur commandant, ils ne feroient que ſe rendre toûjours plus ridicules, & expoſer de plus en plus leurs armes à la riſée de leurs ennemis.

Il n'eſt pas imaginable combien ces paroles pleines de fierté exciterent de reſpect pour lui dans tous les eſprits, & firent concevoir pour l'avenir de grandes eſpérances. Chacun ſe réjouiſſoit de ce qu'ils avoient eu le courage de laiſſer là les flatteurs & de choiſir un général plein de nobleſſe & de franchiſe : tant le peuple Romain, pour dominer & pour ſe rendre plus grand que tous les autres peuples, étoit eſclave de la vertu & zélé partiſan de tout ce qui eſt beau & honnête.

Après le départ de Paul Emile, le bon vent qu'il eut dans ſon voyage, la diligence qu'il fit, & la facilité avec laquelle il ſe rendit dans ſon camp, tout cela doit certainement être mis ſur le compte de la fortune ; mais pour ce qui eſt des glorieux ſuccès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie en eſt dûe à ſon audace, une autre à ſa prudence, une autre à l'affection avec laquelle ſes amis le ſeconderent dans toutes les occaſions, & une autre enfin à la fermeté & à la conſtance avec laquelle il ſe maintint dans les plus grands périls, & prit toûjours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles ;

ciles : j'avoue que, parmi tous ces exploits, je n'en trouve pas un d'éclatant & de ſingulier, qu'on puiſſe imputer à la fortune qu'on vante tant en lui, comme on le peut dans tous les autres capitaines ; à moins qu'on ne veuille prendre, pour une fortune de Paul Emile, l'avarice de Perſée qui, de peur de tirer quelque argent de ſes coffres, laiſſa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de ſoin pour cette guerre, & renverſa les eſpérances qu'en avoient conçûes les Macédoniens : car les Baſternes, ſollicités de ſa part, vinrent à ſon ſecours [z] avec dix mille hommes de cheval, qui chacun, à la maniere de leur pays, avoit un fantaſſin combattant à ſes côtés. Et l'on étoit convenu de la paye que devoient avoir ces vingt mille hommes ; car cette nation n'eſt accoûtumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire commerce ; elle vit de la guerre, & ſa ſeule occupation, ſon unique métier, c'eſt de paſſer ſa vie à combattre & à vaincre. Ces barbares étant arrivés dans la [a] Médique, & ayant été joints par quelques troupes que le roi avoit envoyées au-devant d'eux, on vit des hommes d'une taille ſi prodigieuſe, ſi adroits à tous

[z] *Avec dix mille hommes de cheval, qui chacun, à la maniere de leur pays, avoit un fantaſſin.*) Tite-Live décrit fort bien ce cavalier & ce fantaſſin. *Veniebant*, dit-il, *decem millia equitum, par numerus peditum, & ipſorum jungentium curſum equis, & in vicem prolapſorum equitum vacuos capientium ad pugnam equos.* Ce ſont les mêmes que Céſar décrit dans ſes Commentaires, livre 1. *de la Guerre des Gaules*, en parlant des troupes d'Arioviſte.

[a] *Médique.*) Contrée de la Thrace, entre le fleuve Strymon & le fleuve Méſius.

[b] *Et*

tous les exercices du corps & à bien manier les armes, & ſi fiers & ſi audacieux en paroles pleines de bravades & de menaces, que les Macédoniens ſentirent augmenter leur courage, & ſe perſuaderent que les Romains, bien loin d'attendre de ſi terribles ennemis, ne pourroient pas même ſoûtenir leurs regards, & ſeroient effrayés de leur démarche étrange & épouvantable.

Après que Perſée eut relevé le courage & les eſpérances de ſes troupes par ce renfort, lorſqu'il fut queſtion de payer ces barbares & de donner mille pieces d'or à chaque capitaine, [b] & autant à proportion à chaque cavalier & fantaſſin, alors venant à ſupputer toutes ces ſommes, & voyant la prodigieuſe quantité d'or qu'il falloit débourſer, un nouvel accès de ſon avarice le ſaiſit & le ſuffoque; la tête lui tourne, il ne ſait plus où il en eſt; il refuſe & renvoie ce ſecours: on eût dit qu'il étoit venu là plûtôt à deſſein d'épargner pour les Romains, comme leur œconome, que de leur faire la guerre, comme leur ennemi; & qu'il ſe croyoit obligé de leur rendre un compte exact des ſommes qu'il auroit dépenſées.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'inſtruire; car avec cent mille hommes effectifs portant les armes & prêts à

[b] *Et autant à proportion à chaque cavalier & fantaſſin.*) Tite-Live marque ce que chacun devoit avoir, xljv. 26. *Hi pacti erant, eques denos præſentes aureos, pedes quinos mille dux eorum.* « Ils étoient convenus » que les cavaliers auroient » chacun dix pieces d'or » comptant, les fantaſſins » cinq, & leurs capitaines » mille ». Ces pieces d'or valoient ſept livres de notre monnoie.

[c] *Mais*

à exécuter les ordres de leur général, ils avoient encore un bagage & un équipage infini ; & lui, pour réſiſter à une ſi grande puiſſance & pour ſoûtenir une guerre pour laquelle ſes ennemis nourriſſoient tant de bouches, même inutiles, il s'amuſoit à compter & à ſerrer ſon argent & n'y oſoit non plus toucher que s'il eût appartenu à un autre. Et il faiſoit cette indigne épargne, lui qui n'étoit point né d'un Lydien ni d'un Phénicien, inſtruits à l'avarice par le commerce ; [c] mais qui deſcendoit d'Alexandre & de Philippe & qui ſe diſoit l'imitateur de leur vertu, ſans daigner ſe ſouvenir que ces grands hommes, en pratiquant toûjours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire*, avoient preſque ſubjugué le monde entier. Auſſi dit-on que ce n'étoit pas Philippe qui prenoit les villes des Grecs, mais l'or de Philippe. Et Alexandre, ſe préparant pour ſon expédition des Indes, & voyant les Macédoniens ſi chargés de butin qu'ils pouvoient à peine ſe remuer, [d] fit brûler ſes chariots les premiers & tout ſon équipage, & perſuada aux autres d'en faire autant & de brûler ces riches dépouilles, afin qu'ils fuſſent plus libres pour toutes les fonctions de la guerre & plus diſpos pour ce voyage, comme des hommes qui auroient briſé les entraves qui les retenoient. Perſée, au contraire, ſe gorgeant d'or & en gorgeant encore ſes enfans & tout ſon royaume, ne voulut pas en ſacrifier une petite partie pour ſe tirer d'un ſi grand

[c] *Mais qui deſcendoit d'Alexandre & de Philippe.*) Il vouloit qu'on crût qu'il en deſcendoit, mais il n'en deſcendoit point.

[d] Quinte-Curce décrit cette action dans ſon liv. vj.

grand péril, & aima mieux être mené en triomphe riche captif avec tout ſon or, & aller faire montre aux Romains de toutes les richeſſes qu'il avoit épargnées pour eux; car il ne renvoya pas ſeulement les Gaulois en leur manquant de parole, mais après avoir fait un traité avec Gentius, roi des Illyriens, qui devoit lui envoyer des troupes moyennant trois cent talens, il ſe priva encore de ce ſecours par ſa perfidie. [e] Il envoya d'abord en Illyrie dix talens qui furent remis à Gentius, & le reſte fut compté dans Pella à ſes ambaſſadeurs; mais, comme on devoit le faire porter par charroi, Perſée fit dire ſecrettement à ceux qui le conduiſoient, de marcher à petites journées & d'attendre ſes ordres ſur la frontiere avant que de le délivrer aux Illyriens. Cependant [f] l'ambaſſadeur, qu'il avoit auprès de Gentius, pour s'aſsûrer encore davantage de la fidélité de ce Prince, le preſſoit de rompre avec les Romains & de commettre contr'eux quelqu'acte d'hoſtilité. Gentius, qui avoit déjà touché dix talens comme des arrhes, & qui avoit des nouvelles que la ſomme entiere étoit en chemin, ſe laiſſa perſuader; & violant tous les droits divins & humains, il fit empriſonner les deux [g] ambaſſa-

[e] *Il envoya d'abord en Illyrie dix talens, qui furent remis à Gentius, & le reſte fut compté dans Pella.*) Cette hiſtoire n'eſt pas intelligible, comme elle eſt rapportée par Plutarque, ſoit qu'il n'ait pas eu aſſez de ſoin d'en inſtruire ſes lecteurs, ſoit qu'il manque quelque choſe au texte. J'y ai ſuppléé par Tite-Live & par Polybe; car la fidélité de la traduction ne doit pas s'étendre juſqu'à laiſſer des endroits défectueux, & à renvoyer ſon lecteur très-ignorant des choſes dont on veut l'inſtruire.

[f] Cet ambaſſadeur ſe nommoit *Pantauchus*.

[g] M.

[g] ambaſſadeurs que Rome venoit de lui envoyer pour rechercher ſon alliance.

Perſée, informé de cet éclat, jugea bien qu'il n'étoit plus néceſſaire de lui donner de l'argent pour le faire déclarer contre les Romains, puiſqu'il venoit de leur donner des gages ſi sûrs de ſon inimitié, & que par cette injuſtice ſi criante il avoit attiré ſur lui une tempête qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de conjurer. Il fit donc revenir ſon convoi, & priva ce malheureux des trois cent talens qui lui avoient été promis; & peu de tems après, ce barbare ayant été enlevé du milieu de ſes états, comme de ſon nid, [h] avec ſa femme & ſes enfans, par le prêteur Anicius qui y avoit été envoyé avec des troupes, Perſée s'en mit peu en peine & ne fit aucun devoir de le ſecourir. Paul-Emile étant donc arrivé en Macédoine pour faire la guerre contre un tel ennemi, il mépriſa bien ſa perſonne, mais il fit grand cas de ſa puiſſance & des grands préparatifs qu'il avoit faits. Car il avoit quatre mille chevaux & bien près de quarante mille hommes d'infanterie, & il avoit logé ſon camp près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles, & où il s'étoit encore ſi bien retranché & fortifié, qu'il s'y croyoit dans une entiere sûreté & qu'il eſpéroit de conſumer & de rebuter enfin Paul Emile par la

[g] M. Perpenna & L. Pétillius.

[h] *Avec ſa femme & ſes enfans.*) Tite-Live raconte cette guerre d'Illyrie, livre xljv. 30, 31. Anicius emmena priſonniers Gentius, ſa femme Etleva, ſes deux fils Scerdilete & Pleurat, & ſon frere Caravante, & les principaux Illyriens. Cette expédition fut faite en trente jours; & on ſut plûtôt à Rome qu'elle étoit finie, qu'on n'avoit ſu qu'elle étoit commencée.

la longueur du tems & par les exceſſives dépenſes qu'il ſeroit obligé de faire.

Cependant Paul Emile ne s'endormoit point & cherchoit continuellement dans ſon eſprit toutes ſortes d'expédiens & de moyens pour faire avec ſuccès quelque entrepriſe ; mais voyant que ſon armée, corrompue par la licence où on l'avoit laiſſé vivre, ſupportoit impatiemment ſes longueurs, & que les ſoldats entreprenant ſur ſes fonctions s'emportoient juſqu'à marquer dans leurs diſcours ce qu'il devoit faire & qu'il ne faiſoit point, [i] il les reprit très-ſévérement, leur défendit de s'ingerer de ce qui ne les regardoit pas, & leur ordonna de n'avoir d'autres penſées ni d'autres ſoins que de ſe tenir prêts eux & leurs armes, pour ſe ſervir, à la maniere des Romains, de leur épée, quand leur général leur en donneroit l'ordre & l'occaſion. [k] Il commanda enſuite que les ſentinelles qu'on poſoit la nuit fiſſent la garde ſans armes, afin que ſe voyant nuds & hors d'état de repouſſer l'ennemi qui viendroit les ſurprendre, ils fuſſent plus vigilans, & que le ſoin de leur vie les forçât à com-

[i] *Il les reprit très-ſévérement.*) Tite-Live rapporte le diſcours qu'il leur fit en cette occaſion. xljv. 34.

[k] *Il commanda enſuite que les ſentinelles qu'on poſoit la nuit, fiſſent la garde ſans armes.*) Plutarque dit *ſans pique*, & Tite-Live, *ſans bouclier ;* & il en donne la raiſon, qui eſt que tenant le bouclier droit devant eux, appuyés ſur leur pique, & la tête appuyée ſur ce bouclier, ils s'endormoient tout debout. J'ai mis *ſans armes*, parce que cela dit mieux ce qu'on veut dire. Tite-Live ajoûte une choſe que Plutarque ne devoit pas oublier, c'eſt qu'en cette occaſion Paul Emile introduiſit la coûtume de relever la garde ; avant cela, on y étoit tout le jour. Paul Emile voulut que celle qui étoit poſée le matin, fût relevée à midi.

combattre avec plus de force contre le ſommeil. Mais tout ſon camp manquoit d'eau, & ſes troupes ſouffroient extrêmement de cette diſette ; car on n'en trouvoit que de petits filets par-ci par-là le long de cette côte de la mer, encore étoit-ce d'une eau fort mauvaiſe.

Dans cette extrémité, Paul Emile, qui voyoit devant lui le mont Olympe très-haut & tout couvert d'arbres très-verds & très-touffus, jugea, par la quantité & par la qualité de ces arbres, qu'il y avoit néceſſairement dans les creux de cette montagne des ſources d'eau vive, & ſe mit en même tems à faire des ſoupiraux au pied, & à creuſer des puits qu'on vit dans un moment tout remplis d'une eau très-claire & très-belle qui, ſuivant ſa pente & profitant des ouvertures qu'elle trouvoit, ſailloit d'autant plus rapidement pour ſe mettre en liberté, qu'elle ſortoit de lieux où elle étoit ſerrée & preſſée. Il y a cependant des auteurs qui aſsûrent qu'il n'y a point de ſources d'eaux contenues & renfermées dans les lieux d'où elles coulent, & que leur irruption ne vient point de ce qu'on les a découvertes & qu'on leur a tracé un chemin, mais que c'eſt une génération, une création qui ſe fait ſubitement par une eſpece de congelation & d'épaiſſiſſement de la matiere humide qui ſe convertit en eau ; car, diſent-ils, la vapeur, en s'épaiſſiſſant & en ſe condenſant par ſa propre fraîcheur, ſe change tout-d'un-coup en eau, lorſque ſerrée & preſſée dans les lieux profonds de la terre, elle trouve du jour & devient fluide ; ce qu'ils confirment par l'exemple des mammelles des femmes : car les mammelles ne contiennent pas, comme des vaiſſeaux, un lait tout prêt à couler, mais en changeant & attirant la nourriture en

elles-mêmes, elles forment & produiſent le lait dans le moment qu'elles le rendent par le bout. Tout de même, les lieux frais & humides de la terre ne renferment point une eau cachée, & n'ont point de réſervoirs où ſoient renfermées des ſources, des fontaines & des rivieres, qui n'attendent que le moment de ſortir & de couler ; mais en ſerrant & comprimant la vapeur & l'air, ils les convertiſſent en eau dans le moment même qu'ils les épreignent. Ainſi on voit que tous les endroits que l'on creuſe rendent l'eau facilement & en abondance, comme les mammelles rendent le lait quand on les ſucce. Pourquoi cela ? C'eſt que, par cette eſpece d'attouchement & de remuement, la terre pétriſſant, s'il faut ainſi dire, & condenſant la vapeur, la change en eau & la rend fluide ; au lieu que tous les endroits qui ne ſont point fouillés & ſollicités, demeurent comme morts ſans pouvoir rendre une ſeule goutte d'eau, parce qu'ils manquent de ce mouvement qui ſeul a la vertu de la produire.

Ceux qui enſeignent une telle doctrine donnent lieu aux philoſophes ſceptiques de ſoûtenir qu'il n'y a pas même de ſang dans les animaux, qu'il s'y engendre dans le moment qu'ils ſont bleſſés, & que cette création ſe fait par le changement des eſprits & des chairs que le mouvement fond & rend liquides. Mais les uns & les autres ſont démentis par l'expérience de ceux qui travaillent dans les mines & dans les carrieres : car ils trouvent tous les jours au fond de ces abîmes des ſources & des rivieres qui ne s'aſſemblent pas peu-à-peu & goutte à goutte, comme il le faudroit néceſſairement, ſi elles devoient leur naiſſance à cette ſorte de violence

qu'on

qu'on fait à la terre en la remuant; mais elles ſourdent tout-à-coup & en abondance. Il arrive même ſouvent, quand on coupe des montagnes ou de gros rochers, qu'il en ſort tout-à-coup une grande quantité d'eau qui tarit de même ſans qu'on puiſſe en trouver une goutte, quoique l'on continue le travail. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

Paul Emile ſe tint quelques jours en repos ſans faire le moindre mouvement; & l'on prétend qu'il n'y a point d'exemple que deux ſi groſſes armées aient été ſi long-tems en préſence dans une paix ſi profonde & dans une ſi grande tranquillité. Enfin à force de chercher & de s'informer, [l] il apprit qu'il y avoit un chemin qui n'étoit pas gardé, & qui, en traverſant la Perrhebie, menoit à la ville de Pythium, & gagnoit la fortereſſe appellée *Petra*. Alors Paul Emile, plus rempli de confiance [m] ſur ce que ce chemin n'étoit pas gardé, que de crainte ſur ce qu'il étoit très-eſcarpé & très-difficile, aſſembla le conſeil. Scipion, ſurnommé Naſica, gendre de Scipion l'Africain, & qui eut enſuite tant d'autorité dans le ſénat, ſe leva le premier & s'offrit à mener des troupes faire ce grand tour. Fabius Maximus, fils aîné de Paul Emile, quoique tout jeune encore, ſe préſenta pour lui diſputer cet honneur.

Paul Emile, ravi de cette noble émulation de ſon

[l] *Il apprit qu'il y avoit un chemin.*) Il l'apprit de deux marchands de Perrhébie, dont la ſageſſe & la fidélité lui étoient connues. Tite-Live xljv. 35.

[m] *Sur ce que ce chemin n'étoit pas gardé.*) Les marchands diſent le contraire dans Tite-Live, que le chemin n'étoit pas difficile, mais qu'il étoit gardé.

ſon fils, leur donna un détachement, moins conſidérable, à la vérité, que ne le rapporte Polybe, [n] mais tel que Scipion lui-même l'écrit dans une lettre qu'il adreſſe à quelque roi, & où il lui fait une rélation exacte de cette expédition. Il y avoit trois mille hommes de pied des bandes d'Italie, & cinq mille hommes de troupes choiſies qui compoſoient l'aîle gauche. Scipion y joignit ſix vingt chevaux, parmi leſquels il en mêla deux cent des troupes d'Harpalus, qui étoient Crétois & Thraces.

Avec ce détachement il ſe mit en marche, prenant le chemin de la mer, & alla camper près de la ville [o] d'Héraclée, [p] faiſant mine de vouloir s'embarquer pour aller prendre les ennemis par les derrieres. Mais après que ſes troupes eurent répû & que la nuit fut venue, il déclara aux officiers ſon véritable deſſein; & quittant le chemin de la mer, il marcha la nuit même ſans s'arrêter, juſqu'à ce qu'il fût arrivé ſous les murailles de Pythium où il fit repoſer ſes troupes fatiguées du chemin. C'eſt l'endroit où le mont Olympe eſt le plus haut; car on aſsûre qu'il a de

[n] Ce livre de Polybe & la lettre de Scipion ſont perdus.

[o] *Héraclée.*) Ville peu éloignée de la côte du golfe Tharmaïques.

[p] *Faiſant mine de vouloir s'embarquer.*) Plutarque ne devoit pas oublier ici, que Paul Emile avoit envoyé le préteur Octavius avec une flotte à Héraclée, pour faire croire à Perſée qu'on alloit ravager la côte maritime, & pour l'obliger par-là à décamper. Car autrement, comment Scipion pouvoit-il faire ſemblant de s'embarquer? Tite-Live n'a eu garde d'oublier cette particularité, qui fait toute la vrai-ſemblance. *Prætorem Octavium arceſſitum, expoſito quid pararet, Heracleam cum claſſe petere jubet, & mille hominibus decem dierum cocta Cibaria habere.*

de hauteur plus de dix ſtades, comme cela étoit marqué dans une inſcription faite par le géometre même qui avoit pris la peine de le meſurer, & qui étoit conçûe en ces termes :

Le mont Olympe à l'endroit de Pythium, où Apollon eſt adoré, [q] *a de hauteur priſe perpendiculairement dix ſtades & un arpent moins quatre pieds ; & c'eſt moi-même Xénagore, fils d'Eumélus, qui l'ai meſuré très-exactement ; après quoi je prends congé de vous, grand Dieu, & je vous prie de m'accompagner de vos faveurs.*

[r] Il y a pourtant des géometres qui aſsûrent qu'il n'y a ni montagne plus haute ni mer plus profonde que dix ſtades. Mais Xénagore ne paroît point avoir pris cette hauteur par eſtimation ſeulement & en la meſurant des yeux, il paroît qu'il y a apporté tout le ſoin poſſible & employé les regles & les inſtrumens de ſon art.

Scipion paſſa donc le reſte de la nuit près de ce temple. Cependant Perſée, voyant Paul Emile fort tranquille dans ſon camp, ne ſe doutoit en aucune maniere du danger qui le menaçoit ; mais tout-à-coup un transfuge de Crete, ſe dérobant des troupes de Scipion, alla le tirer de cette ſécurité en lui apprenant le circuit que faiſoient les Romains pour le ſurprendre. Perſée effrayé ne remua

[q] *A de hauteur priſe perpendiculairement dix ſtades, & un arpent moins quatre pieds.*) Cela fait environ douze cent ſoixante & dix pas.

[r] *Il y a pourtant des géometres qui aſſûrent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix ſtades.*) Ces géometres ont grand tort, au moins pour ce qui eſt des montagnes : car dans les Pyrenées, il y en a qui ont plus de douze cent toiſes de hauteur.

remua pourtant pas ſon camp, il ſe contenta de détacher dix mille ſoldats étrangers avec deux mille Macédoniens ſous la conduite de Milon auquel il ordonna de faire toute la diligence poſſible pour occuper les hauteurs. Polybe écrit que les Romains tomberent ſur eux pendant qu'ils dormoient. Mais Scipion rapporte qu'il y eut un combat fort rude & fort douteux ſur le haut de la montagne ; que lui-même il perça de ſa javeline un ſoldat Thrace qui l'avoit joint fiérement & en étoit venu aux mains avec lui ; que les ennemis étant forcés de toutes parts, & Milon ayant pris honteuſement la fuite ſans armes & en veſte, il les avoit pourſuivis ſans aucun danger & avoit mené ſa troupe victorieuſe dans la plaine ; que les fuyards étant arrivés dans le camp de Perſée, y répandirent une ſi grande terreur, que ce prince délogea ſur l'heure même & ſe retira par ſes derrieres, ſaiſi de frayeur & preſque ſans eſpérance. Il falloit pourtant ou qu'il s'arrêtât devant les murailles de Pydne pour tenter le hazard d'une bataille, ou qu'après avoir partagé ſes troupes dans ſes places, il ſe réſolût à recevoir dans ſon pays une guerre qui, ſi elle y étoit une fois entrée, n'en ſeroit ſortie qu'avec beaucoup de peine & après une grande effuſion de ſang.

Pendant que Perſée, incertain du parti qu'il doit prendre, flotte dans ce doute, ſes amis lui repréſentent que ſon armée eſt très-ſupérieure à celle des Romains ; que ſes troupes ſont très-réſolues de bien faire, ayant à défendre leurs femmes & leurs enfans ; qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions & combattant à leur tête, elles redoubleront leur courage, & donneront à l'envi des marques de leur valeur.

Ces

Ces raiſons raniment ce prince. Il aſſied ſon camp dans le même endroit, ſe prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, aſſigne à chacun ſon poſte & donne tous les ordres, réſolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroîtroient.

Le lieu où il campoit étoit une campagne raſe & unie, très-propre à mettre en bataille un corps de gens de pied peſamment armés; à droite & à gauche il y avoit des côteaux qui, touchant les uns aux autres, fourniſſoient une retraite sûre à l'infanterie légere & aux gens de trait & leur donnoient auſſi moyen de dérober leur marche & d'aller envelopper l'ennemi; & tout le front étoit couvert de deux rivieres, de l'Eſon & du Leucus, qui n'étoient pas alors bien profondes à cauſe de la ſaiſon, [s] car on étoit ſur la fin de l'été, mais qui ne laiſſeroient pas de faire de la peine aux Romains & de déranger leur marche.

Paul Emile, ayant donc rejoint le détachement de Scipion, marche en ordre de bataille; mais quand il fut arrivé à la vûe des Macédoniens & qu'il eut conſidéré la bonne diſpoſition de leur armée & le nombre de leurs troupes, il en fut émerveillé & fit halte pour penſer à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes officiers, pleins d'ardeur & d'impatience pour le combat, s'avancent

[s] *Car on étoit ſur la fin de l'été.*) *Tempus anni poſt circumactum ſolſtitium erat.* Tite-Live xljv. 36. & dans la ſuite, il dit que la bataille ſe donna le lendemain d'une éclipſe de Lune, qui arriva la nuit du trois au quatre de Septembre. Mais alors les mois étoient ſi dereglés, que cette éclipſe marquée au quatre de Septembre, arriva le 21. Juin à notre calendrier.

vancent à la tête des troupes, s'approchent de lui & le conjurent de donner ſans différer davantage. [*] Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le ſuccès qu'il venoit d'avoir ſur le mont Olympe, ſe diſtingue ſur tous les autres par ſon empreſſement & fait de plus fortes inſtances. Paul Emile, ne faiſant que rire de ſon ardeur, lui répond : *Je ne demanderois non plus qu'à combattre ſi j'étois auſſi jeune que toi ; mais le grand nombre de victoires que j'ai remportées m'ayant fait remarquer les fautes des vaincus, m'empêche d'aller, avec des troupes haraſſées & encore hors d'haleine, attaquer une armée qui nous attend en bon ordre & qui a eu le tems de ſe repoſer.*

En achevant ces mots, il commanda que les troupes, qui avoient la tête & qui étoient expoſées à la vûe de l'ennemi, ſe miſſent en bataille & préſentaſſent un front comme pour combattre, [*] & que celles de la queue dreſſaſſent le camp & le fermaſſent d'une clôture. Après quoi, faiſant défiler peu-à-peu les bataillons de la tête, en commençant par les derniers qui étoient les plus voiſins des travailleurs, il eut bientôt

[*] *Scipion, dont la confiance étoit augmentée.*) On doit lire ce que ce Scipion Naſica dit à Paul Emile, & ce que Paul Emile lui répondit ſur l'heure, & le lendemain pour lui rendre compte des raiſons qui l'avoient empêché de combattre ce jour-là : il n'y a rien de plus beau ni de plus propre à former un capitaine. Tite-Live xljv. 36, 37, & 38.

[*] *Et que celles de la queue dreſſaſſent le camp, & le fermaſſent d'une clôture.*) Il eſt bon de conférer ce paſſage avec celui de Tite-Live xljv. 37. Ils ſe ſervent l'un à l'autre de commentaire, mais celui de Plutarque eſt le plus clair. Paul Emile ne veut pas donner la bataille, avant que d'avoir derriere lui un camp retranché, & il en dit lui-même la raiſon, qui mérite d'être lue.

[*] *Pour*

bientôt dégarni toute ſa bataille & retiré toute ſon armée dans ſes retranchemens ſans confuſion, ſans déſordre & ſans que l'ennemi s'en fût apperçû.

La nuit étant venue, & les troupes ayant repû, comme on ne ſongeoit qu'à aller dormir & ſe repoſer, tout-à-coup la lune, qui étoit dans ſon plein & déjà fort haute, commença à s'obſcurcir ; & la lumiere lui manquant peu-à-peu, elle changea pluſieurs fois de couleur, & s'éclipſa enfin toute entiere. Les Romains, ſelon leur coûtume, ſe mettent à frapper avec grand bruit ſur des baſſins d'airain pour rappeller ſa lumiere, & à allumer un nombre infini de torches & de flambeaux qu'ils élevent vers le ciel. Les Macédoniens ne font rien de ſemblable ; mais tout leur camp eſt ſaiſi d'épouvante & d'horreur, & un bruit ſourd ſe répand dans toute l'armée que ce prodige les menace de la perte du roi.

* Pour ce qui eſt de Paul Emile, il n'étoit pas abſolument ignorant ſur cette matiere, & il avoit ſouvent entendu parler des anomalies de l'écliptique, qui, après certaines révolutions fixes & marquées, précipitent la lune dans l'ombre de la terre & la cachent entiérement, juſqu'à ce qu'ayant franchi tout l'eſpace obſcurci par cette ombre, elle ſe remontre au ſoleil & reçoit ſa lumiere. Cependant, comme il étoit homme

* *Pour ce qui eſt de Paul Emile, il n'étoit pas abſolument ignorant.*) Tite-Live dit que cette éclipſe fut prédite la veille par un tribun de ſoldats, appellé C. Sulpicius Gallus ; &, ſa prédiction étant accomplie, les ſoldats Romains le regardoient preſque comme un dieu. *Romanis militibus Galli ſapientia prope divina videri.*

homme religieux qui rapportoit tout à la divinité, que naturellement il aimoit à honorer les dieux par des ſacrifices, & qu'il ſe mêloit auſſi de l'art de la divination, il n'eut pas plûtôt vû la lune reprendre ſa premiere clarté, qu'il lui ſacrifia onze jeunes taureaux; & le lendemain au point du jour il ſe mit à immoler des bœufs à Hercule. Il en immola juſqu'à vingt de ſuite ſans pouvoir trouver dans ces victimes aucun ſigne favorable; mais enfin au vingt-unieme il en vit qui lui promettoit la victoire, s'il ne faiſoit que ſe défendre ſans attaquer. En même tems il voue à ce même dieu un ſacrifice de cent bœufs & des jeux publics, & ordonne à ſes capitaines de mettre ſon armée en bataille; mais afin que ſes troupes, qui étoient tournées vers le levant, n'euſſent pas le ſoleil dans les yeux, comme elles l'auroient eu, s'il eût combattu le matin, il voulut attendre que le ſoleil eût un peu tourné & qu'il penchât vers le couchant, & pour gagner ce tems il ſe repoſoit dans ſa tente toute ouverte du côté de la plaine où étoit le camp des ennemis.

Sur le ſoir, pour obliger les Macédoniens à commencer l'attaque, on prétend qu'il ſe ſervit de cette ruſe; il fit chaſſer de leur côté un cheval débridé; quelques ſoldats Thraces s'en ſaiſirent & voulurent le mener dans leur camp; des ſoldats Romains les pourſuivirent comme pour le reprendre, & ce fut ce qui engagea le combat. D'autres diſent que des ſoldats Thraces commandés par un officier, nommé Alexandre, chargerent quelques Romains qui revenoient du fourrage; que ſept cent Liguriens coururent au ſecours de ces fourrageurs; que les Macédoniens envoyerent des troupes pour ſoûtenir les

Thraces,

Thraces, & que les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres groſſiſſant toûjours, enfin la bataille ſe trouva engagée. Paul Emile, comme un ſage pilote, jugeant, par l'agitation & par le mouvement qu'il voyoit dans les deux camps combien grande ſeroit la tempête qui ſe préparoit, ſortit de ſa tente & alla par tous les rangs pour encourager les ſoldats & pour les exhorter à bien faire. Scipion, pouſſant ſon cheval juſqu'au lieu où ſe faiſoit l'eſcarmouche, vit toute l'armée des ennemis qui s'ébranloit pour charger.

[y] Les Thraces, dont la ſeule vûe imprimoit la terreur, marchoient les premiers. C'étoient des hommes d'une taille prodigieuſe qui portant devant eux des boucliers tout blancs & d'un éclat

y Les Thraces, dont la ſeule vue imprimoit la terreur, marchoient les premiers.) Plutarque n'explique pas ici bien nettement l'ordre de bataille des Macédoniens, & malheureuſement nous n'avons plus le livre où Polybe avoit décrit cette bataille. Il eſt impoſſible d'y ſuppléer par Tite-Live; car outre qu'une partie de l'endroit de ſon xljv. liv. où il l'expliquoit, eſt perdu, on voit que Plutarque & lui ne conviennent ni ſur le nom ni ſur l'ordre des troupes. Tite-Live met les premiers, ceux qu'il appelle *Cetratos*, parce qu'ils étoient armés de petits boucliers de cuir. Après eux, il met ceux qu'il nomme *Clypeatos*, ou les *Aglaſpides*, qui ſont apparemment ceux que Plutarque appelle *Chalcaſpides, armés de boucliers d'airain*; & après ceux-ci au milieu de la bataille, il met la phalange, qu'il appelle *Leucaſpide, phalange aux boucliers blancs*; & ce fut cette phalange qui fit le plus de peine aux Romains avec ſes longues & peſantes piques. Pour l'affaire des Péligniens, ſelon Tite-Live, elle ſe paſſa contre les *Cetrati*, & non pas contre la phalange, qui fut attaquée par Albinus à la tête de la ſeconde légion. Je ne m'attacherai donc point à éclaircir cet endroit, qui me paroît très-obſcur, & que les officiers les plus conſommés auroient peut-être bien de la peine à comprendre.

éclat merveilleux, les jambes armées de fortes bottines, vêtus de hoquetons noirs & préſentant de longues piques revêtues de fer, s'avançoient fiérement & en bon ordre. Après eux, venoient les troupes étrangeres, armées différemment, chacune à la mode de leur pays, & mêlées des troupes de Péonie. Après ce corps d'étrangers, marchoient les bataillons des Macédoniens naturels, la fleur & l'élite de tout ce qu'il y avoit de plus brave jeuneſſe & la plus éprouvée dans les combats. La bonne mine de ces formidables bandes étoit relevée par leurs hoquetons de pourpre tout neufs, & par l'éclat de leurs armes dorées qui éblouiſſoient les yeux; à meſure qu'elles prenoient leur place, on voyoit ſortir du camp les phalanges des chalcaſpides qui, bardés de fer & couverts de leurs pavois de cuivre, paroiſſoient tout étincelans de feu & rempliſſoient d'éclairs toute la plaine. Les montagnes voiſines retentiſſoient du bruit & des cris de ces fiers combattans qui s'exhortoient les uns les autres. Ils marcherent en cet ordre avec tant d'audace & de vîteſſe, que les premiers qui furent tués, tomberent à quelques deux cent cinquante pas ſeulement du camp des Romains.

La charge étant donc commencée, Paul Emile s'avance aux premiers rangs, & trouve que les capitaines Macédoniens ont enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, de ſorte que les Romains, quelque effort qu'ils faſſent, ne peuvent les joindre avec leurs épées, & il voit en même tems toute la premiere ligne de leurs ſoldats joindre leurs boucliers & préſenter leurs piques. Ce rempart d'airain & cette forêt de piques, impénétrable à ſes légions, le rempliſſent d'étonnement & de crainte. Il ne ſe

ſouvient

ſouvient point d'avoir jamais vû un ſpectacle ſi capable d'effrayer, & depuis ce tems-là il a ſouvent parlé de l'impreſſion que cette terrible vûe fit ſur lui juſqu'à le faire preſque déſeſpérer de la victoire. Mais, pour ne pas décourager ſes troupes, il leur cacha ſon épouvante; & leur montrant un viſage gai & ſerein, il parcourut à cheval tous les rangs ſans caſque & ſans cuiraſſe.

Au contraire, le roi de Macédoine, ſe laiſſant emporter à ſa frayeur, comme l'écrit Polybe, ſe ſauva à toute bride dès le commencement du combat & ſe retira dans la ville de Pydne, ſous prétexte d'aller faire un ſacrifice à Hercule, comme ſi Hercule étoit un dieu à recevoir les timides ſacrifices des lâches & à exaucer des vœux injuſtes; car il n'eſt nullement juſte, ni que celui qui ne tire point donne dans le but, ni que celui qui n'oſe attendre l'ennemi remporte la victoire; en un mot, que celui qui n'agit point réuſſiſſe & que le méchant ſoit heureux. Mais ce dieu recevoit favorablement les prieres de Paul Emile, parce que Paul Emile lui demandoit la victoire les armes à la main, & qu'en combattant toûjours il l'appelloit à ſon aide. [2] Cependant un certain Poſidonius qui, s'il l'en faut

[2] *Cependant un certain Poſidonius.*) Ce ne peut être Poſidonius d'Apamée, philoſophe & hiſtorien, qui avoit continué l'hiſtoire de Polybe; car ce Poſidonius alla à Rome, ſous le conſulat de Marcellus, cent dix-huit ans après cette bataille. C'étoit ſans doute un écrivain ſuppoſé, qui ignorant les tems, avoit pris le nom de Poſidonius; auſſi Plutarque fait il connoître qu'il lui étoit ſuſpect, en diſant: *qui, s'il l'en faut croire, vivoit dans ce tems-là.*

faut croire, vivoit dans ce tems-là & s'étoit trouvé à cette bataille, & qui a écrit l'hiſtoire de Perſée tout au long & en pluſieurs volumes, témoigne que ce prince ne ſe retira ni par lâcheté ni ſous couleur d'aller faire un ſacrifice; mais que la veille de la bataille il fut bleſſé à la jambe d'un coup de pied de cheval; & que le lendemain, dès qu'il vit le combat engagé, quoiqu'il fût très-incommodé de ſa bleſſure, & que tous ſes amis fiſſent tous leurs efforts pour le retenir, il commanda qu'on lui amenât un des chevaux qu'il avoit accoûtumé de monter & alla ſans cuiraſſe ſe jetter dans le fort de la mêlée à la tête de ſa phalange; & que là, les traits pleuvant de tous côtés autour de lui, il fut atteint d'une javeline toute de fer qui véritablement ne le bleſſa pas de la pointe, mais qui lui effleura le côté gauche, en gliſſant de telle roideur, qu'elle déchira ſes habits & lui fit une meurtriſſure noire & ſanglante dont la marque dura fort long-tems. Voilà ce que Poſidonius écrit pour la juſtification de Perſée.

Les Romains qui avoient attaqué la phalange Macédonienne, voyant qu'avec tous leurs efforts ils ne pouvoient la rompre, un officier des Péligniens, nommé Salius, prit l'enſeigne de ſa compagnie & la jetta au milieu des ennemis. Les peuples d'Italie ne trouvent pas de plus grande honte ni de plus grand crime à la guerre que d'abandonner leur drapeau. Les Péligniens donc ſe jettent à corps perdu ſur ce bataillon. Il ſe fait là des exploits inouis de part & d'autre & un carnage effroyable. Les Romains tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repouſſer avec leurs boucliers,

ou

ou ils essaient avec les mains de les arracher, ou de les détourner pour se faire une entrée ; mais les Macédoniens se serrant toûjours, & tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer & donnent de si grands coups à ceux qui se lancent sur eux, que, perçant boucliers & cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus plus hardis de ces Péligniens & de ces Marrucins qui, sans aucun ménagement, alloient, comme des bêtes féroces s'enferrer eux-mêmes & se précipiter dans une mort qu'ils voyoient devant leurs yeux.

Toute la premiere ligne étant donc taillée en pieces, la seconde découragée commença à se ralentir. Véritablement elle ne prit pas la fuite, mais au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont Olocre. Ce que voyant Paul Emile, comme le rapporte Posidonius, il déchira ses habits de désespoir de ce que ces premieres troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter cette phalange qu'on ne pouvoit ni rompre ni entamer, & qui, présentant un front couvert de piques drues & serrées, comme d'un retranchement impénétrable, se maintenoit invincible & inspiroit la terreur. Mais enfin l'inégalité du terrein & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas à l'ennemi de continuer partout cette haie de boucliers & de piques, il remarqua que la phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle reculoit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre ; comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lorsque les troupes, ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec différens succès.

Pour profiter de cette occaſion, il parcourt rapidement ces rangs; [a] & ſéparant ſes troupes par pelotons, il leur ordonne de ſe jetter dans les eſpaces vuides de la bataille des ennemis & de ne les plus attaquer tous enſemble de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre donné aux officiers & par les officiers aux ſoldats, les Romains s'inſinuent d'abord dans les intervalles & mettent par-là l'ennemi hors d'état de ſe ſervir de ces longues piques, ils le prennent en flanc & en queue par où il étoit découvert: dans un moment cette phalange eſt rompue; & toute ſa force, qui ne conſiſtoit que dans ſon union & dans l'impreſſion qu'elle faiſoit toute enſemble, s'évanouit. Et quand ce fut à combattre d'homme à homme ou par bandes ſéparées, les Macédoniens avec leurs petites épées frappoient ſur les boucliers des Romains qui étoient très-forts & très-ſolides & qui les couvroient depuis la tête juſqu'aux pieds; & au contraire ils n'oppoſoient que de petits pavois aux épées des Romains, qui étoient lourdes & maſſives, & maniées avec tant de force & de roideur, qu'elles

[a] *Et ſéparant ſes troupes par pelotons, il leur ordonne de ſe jetter dans ces eſpaces vuides.*) Tite-Live écrit que ce fut-là la cauſe du gain de la bataille. *In medio ſecunda legio immiſſa diſſipavit phalangem, neque ulla evidentior cauſa victoriæ quam quod multa paſſim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primo, deinde diſjecerunt phalangem.* Il compte enſuite comment cela ſe fit; & il ajoûte que ſi les Romains avoient continué d'attaquer cette phalange de front & tous enſemble, ils ſe ſeroient enferrés, & n'auroient jamais pû la rompre, xliv. 41.

[b] Ce

qu'elles ne portoient & ne déchargeoient point de coup qui ne perçât ou ne fît voler en éclats, & boucliers & cuiraſſes, & qu'on ne vît couler le ſang. Avec ce déſavantage ils ne réſiſterent qu'avec beaucoup de peine & furent enfin renverſés.

[b] Ce fut là où il ſe fit le plus grand effort & où les Romains trouverent le plus de réſiſtance. Et ce fut là auſſi que le fils de Caton & gendre de Paul Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureuſement ſon épée qui lui échappa de la main. Comme un jeune homme nourri dans toutes ſortes de bonnes diſciplines, & qui ſe ſentoit obligé de donner, à un auſſi grand homme que ſon pere, des preuves ſignalées d'un grand courage & d'une extraordinaire vertu, & qui étoit perſuadé qu'il valoit mille fois mieux mourir que d'avoir à ſe reprocher que plein de vie il avoit abandonné une ſi honorable dépouille au pouvoir des ennemis, il ſe met à parcourir tout le champ de bataille; & quand il voit quelqu'un de ſes amis ou quelque ſoldat de ſa connoiſſance, il l'appelle, lui conte en peu de mots ſon aventure & le conjure de le ſecourir. Dans un moment il aſſemble autour de lui une bonne troupe de gens hardis & déterminés qui le ſuivent tête baiſſée, [c] & qui, traverſant impétueuſement leurs bataillons, ſe jettent à corps perdu ſur

[b] *Ce fut-là où ſe fit le plus grand effort.*) Plutarque continue de parler des mêmes troupes, c'eſt-à-dire, de la phalange Macédonienne; on s'y eſt trompé.

[c] *Et qui traverſant impétueuſement leurs batataillons.*) Cette troupe de jeunes Romains ne fend pas les bataillons des Macédoniens, mais les bataillons Romains pour ſe jetter ſur les ennemis.

[d] *Qu'il*

ſur les Macédoniens : après des efforts extraordinaires & une boucherie horrible, ils les pouſſent ; & demeurés maîtres du terrein, ils ſe mettent à chercher cette épée qu'ils trouvent enfin à grande peine enſevelie ſous des monceaux d'armes & de morts. Ravis de cette bonne fortune & pouſſant des cris de victoire, ils ſe jettent avec une nouvelle ardeur ſur ceux des ennemis qui ſont encore ferme, tant qu'enfin les trois mille Macédoniens, qui compoſoient cette phalange juſques-là invincible, furent tous taillés en pieces, ſans qu'aucun d'eux quittât ſon rang & ceſſât de combattre juſqu'au dernier ſoupir.

Après cette défaite, tout le reſte prit la fuite & on en tua un ſi grand nombre, que toute la plaine, juſqu'au pied de la montagne étoit couverte de morts, & que le lendemain les Romains, paſſant le fleuve du Leucus, trouverent ſes eaux encore toutes ſanglantes ; car on dit [d] qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes ; les Romains n'en perdirent que cent, comme l'écrit Poſidonius, ou même que quatre-vingt, comme Scipion le marque dans ſes lettres. Et cette grande bataille fut décidée ſi promptement, que le combat ayant commencé vers la [e] neuvieme heure, la victoire ſe déclara avant la dixieme. Le reſte du jour fut employé à courir après les fuyards

[d] *Qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes.*) Les Romains convenoient, dit Tite-Live, que jamais ils n'avoient tué tant de Macédoniens dans un combat. Il y en eut vingt mille de tués, & onze mille de priſonniers.

[e] C'eſt-à-dire que le combat commença à trois heures après midi, & finit avant quatre heures.

fuyards que l'on pourſuivit juſqu'à [f] ſix vingt ſtades, & on ne revint de cette pourſuite [g] que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au-devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie & les ramenent aux flambeaux dans leurs tentes où l'on avoit fait des illuminations, [h] & que l'on avoit couvertes de feſtons de lierre & de couronnes de laurier.

Mais au milieu de cette grande victoire le général étoit plongé dans une extrême affliction; car de deux fils qu'il avoit à ce combat, le plus jeune ne paroiſſoit point; c'étoit celui qu'il aimoit le plus tendrement, & que la nature ſembloit avoir favoriſé plus que tous ſes freres en le douant des plus rares perfections. [i] Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs ſans expérience à cauſe de ſa grande jeuneſſe, car il ſortoit à peine de l'enfance, on ne doutoit point qu'il ne ſe fût perdu en ſe jettant trop inconſidérement au milieu des ennemis dans la plus grande chaleur du combat.

Comme ſon pere étoit dans cette inquiétude &

[f] Quinze mille pas.

[g] *Que bien avant dans la nuit.*) La nuit empêcha qu'on ne les pourſuivît plus loin dans des lieux inconnus.

[h] *Et que l'on avoit couvertes de feſtons de lierre & de couronnes de laurier.*) C'étoit la coûtume des Romains. Céſar écrit dans le iij livre de la guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres couvertes de lierre. *L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta edera.*

[i] *Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs ſans aucune expérience.*) Plutarque donne cela comme autant de raiſons, qui augmentoient l'affliction & les craintes de Paul Emile: on s'y étoit trompé, Tite-Live écrit que Scipion étoit alors dans ſa dix ſeptieme année.

& dans cette détreſſe, le bruit de ſon deuil ſe répandit bientôt dans tout le camp ; & ſur l'heure même les Romains, qui étoient déjà à table, quittant leur ſouper, ſe mettent à courir avec des torches allumées ; les uns vont tout droit à la tente de Paul Emile, & les autres ſortent dans le champ de bataille, & ſe mettent à chercher parmi les morts. Un morne ſilence regne dans le camp, & toute la plaine retentit des cris de ceux qui appellent à haute voix Scipion avec une douleur extrême ; car, juſqu'au moindre ſoldat, tout le monde le regardoit avec admiration, perſuadé que, dès cette premiere jeuneſſe, il pouvoit déjà commander des armées & gouverner des peuples, n'y ayant aucun homme de ſon tems qui fût ni plus heureuſement né ni mieux pourvû de toutes les qualités néceſſaires à un grand capitaine & à un ſage politique.

Enfin, comme la nuit étoit déjà fort avancée & qu'on déſeſpéroit de le retrouver, il revint de la pourſuite des fuyards, accompagné ſeulement de deux ou trois de ſes camarades, & tout couvert du ſang encore chaud de l'ennemi, comme un généreux chien de chaſſe qui ne revient qu'avec les marques de la curée, s'étant laiſſé emporter bien loin à la victoire qui l'entraînoit par une amorce à laquelle il ne pouvoit réſiſter. C'eſt ce Scipion qui dans la ſuite fut appellé Afriquain & Numantin pour avoir ruiné Numance & Carthage, & qui, étant devenu ſans comparaiſon le premier des Romains en vertu, le fut auſſi en autorité & en puiſſance. La fortune différa donc à un autre tems de faire payer à Paul Emile la faveur qu'elle lui avoit faite, & lui laiſſa goûter toute la joie de ſa victoire

toire ſans aucun mêlange de peine ni de douleur.

Cependant Perſée, continuant ſa fuite, avoit paſſé la ville de Pydne, & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute ſa cavalerie qui s'étoit ſauvée de la bataille ſans aucun échec; les gens de pied, qui fuyoient à vauderoute, l'ayant rencontré ſur le chemin, ſe mettent à accabler d'injures ces cavaliers, les appellant lâches & traîtres; & pouſſant plus loin leur reſſentiment, ils les renverſent de cheval, & en bleſſent un fort grand nombre. Le roi, qui craignoit les ſuites de ce déſordre, quitte le grand chemin; & pour n'être pas reconnu, il plie ſon manteau royal, le met devant lui, détache ſon diadême de ſa tête, le porte à la main; & afin de pouvoir s'entretenir avec ſes amis, il met pied à terre & mene ſon cheval par la bride. Mais ceux qui le ſuivoient, l'un ſous prétexte de rattacher ſes brodequins, l'autre faiſant ſemblant de boire, & celui-là de faire baigner ſon cheval, ils demeurent la plûpart derriere, & s'enfuient chacun de ſon côté, moins pour ſe dérober à la violence de leurs ennemis que pour ſe mettre à couvert de la fureur de leur prince qui, troublé & effarouché de ſes malheurs, ne cherchoit qu'à rejetter ſur les autres la cauſe de ſa défaite.

Mais après que Perſée, entré ſur le minuit dans Pella, eut tué de ſa main à coups de poignard les deux gardes de ſon thréſor, Euctus & Edéus, qui étant allés au-devant de lui pour le recevoir, avoient eu la hardieſſe de lui repréſenter les fautes qu'il avoit faites, & avec une liberté hors de ſaiſon, lui avoient donné leurs conſeils ſur ce qu'il devoit faire pour ſe relever; alors tous ſes ſerviteurs, qui étoient demeurés

autour

autour de lui, l'abandonnerent. Il ne reſta auprès de ſa perſonne que les ſeuls Evandre de Crete, Archedamus d'Etolie, & Néon le Béotien. Et de toutes ſes troupes il n'y eut que les ſoldats de Crete qui le ſuivirent, non par aucune affection qu'ils euſſent pour lui, mais alléchés par ſes richeſſes, comme les abeilles par le miel. Car il faiſoit toûjours ſuivre des thréſors immenſes, [k] & il leur en abandonna au pillage quantité de de coupes, d'urnes & d'autres uſtenciles d'or & d'argent juſqu'à la valeur de cinquante talens.

Arrivé qu'il fut à Amphipolis [l] & de-là à Galepſus, & ſa frayeur étant conſidérablement diminuée, il retomba tout d'abord dans ſon ancienne maladie qui étoit née avec lui, je veux dire dans ſon avarice ſordide; il ſe mit à ſe plaindre à ſes amis que par mégarde il avoit abandonné à ſes ſoldats de Crete des vaſes d'or qui avoient appartenu à Alexandre le Grand, & que ce nom lui rendoit très-précieux; & il pria & conjura avec larmes ceux qui les avoient entre leurs mains, de les lui rendre pour de l'argent, offrant de les payer plus qu'ils ne valoient. Ceux qui connoiſſoient ſon naturel, ne furent pas trompés par cet artifice, & virent bien

[k] *Et il leur en abandonna au pillage quantité de coupes, d'urnes, &c.*) Tite-Live en dit la raiſon. Il abandonna cette argenterie au pillage, parce qu'en la diſtribuant lui-même, il auroit fait plus d'ennemis que d'amis. *Cretenſes ſpem pecuniæ ſequuti, & quoniam in dividendo plus offenſionum quàm gratiæ erat, quinquaginta talenta iis poſita ſunt in ripa diripienda*, xljv. 45. Cela ſe paſſa ſur le bord du Strymon, quand Perſée partit d'Amphipolis, pour aller à Galepſus.

[l] *Et de-là à Galepſus.*) Il arriva le jour même à Galepſus, & le lendemain à Samothrace.

* *Qu'il*

bien [m] qu'il attaquoit les Crétois avec les armes des Crétois ; mais ceux qui ſe fierent à ſa parole & qui lui rendirent leurs vaſes, les perdirent, car il ne leur en paya pas la valeur. Ainſi ayant butiné ſur ſes amis environ trente talens qui devoient bientôt tomber au pouvoir de ſes ennemis, il paſſa dans l'iſle de Samothrace & ſe réfugia dans le temple de Caſtor & de Pollux.

Les Macédoniens ont toûjours été en réputation d'avoir beaucoup de fidélité & d'amour pour leurs rois ; mais alors, comme leur dernier rempart étant abbattu, & n'y ayant plus pour eux aucune reſſource, ils ſe remirent tous à la la diſcrétion de Paul Emile, & en deux jours ils le rendirent maître de toute la Macédoine ; ce qui ſemble confirmer le ſentiment de ceux qui attribuent à la faveur de la fortune tous les grands ſuccès de cette expédition. Il y a même certainement quelque choſe de miraculeux & de divin dans ce qui lui arriva pendant un ſacrifice : car, comme il ſacrifioit dans Amphipolis, les entrailles de la victime étant déjà offertes & les libations faites, la foudre, tombée tout-à-coup ſur l'autel, conſuma le ſacrifice & le conſacra.

Mais ce que la renommée fit en cette occaſion, paroît tenir beaucoup plus du miracle & marquer plus préciſément la protection des dieux.

[m] *Qu'il attaquoit les Crétois.*) C'eſt-à-dire, avec la fraude & le menſonge ; car c'étoit un ancien proverbe, *Les Crétois toûjours menteurs*, comme on le voit dans Callimaque. On peut dire auſſi que comme les Crétois ne ſuivoient Perſée que pour le piller, il ne leur faiſoit non plus cette propoſition, que dans le même deſſein.

combat que les peuples d'Italie donnerent ſur le fleuve de Sagra, fut portée le même jour dans tout le Péloponeſe ; que la défaite des Perſes à Mycale fut encore ſûe à Platées auſſi promptement, & que d'abord après la bataille que les Romains gagnerent contre les Tarquins appuyés de tous les peuples du Latium, on vit à Rome deux jeunes hommes parfaitement beaux & d'une taille très-avantageuſe ; on ne douta point que ce ne fuſſent Caſtor & Pollux qui arrivoient de l'armée & qui détailloient toutes les circonſtances de ce combat ; [q] & que le premier qui les rencontra près de la fontaine qui eſt à l'entrée de la place Romaine, où ils faiſoient rafraîchir leurs chevaux couverts d'écume & tout fumans de ſueur, leur ayant témoigné la ſurpriſe où il étoit, laiſſa entrevoir que cette diligence extraordinaire lui rendoit cette nouvelle ſuſpecte. Alors ces deux jeunes hommes, en riant, lui empoignerent doucement la barbe qui, ſur l'heure même, devenue dorée, de noire qu'elle étoit, confirma leur relation par ce miracle, & fit donner à cet incrédule le ſurnom d'*Ænobarbus*, qui ſignifie l'*homme à barbe dorée.*

[r] Mais ce qui eſt arrivé de nos jours peut ſervir

avec dix mille hommes, défirent cent trente mille Crotoniates. Ciceron, liv. xj. *de la Nature des Dieux*, Juſtin, liv. xx. chap. iij. & Strabon, liv. vj.

[q] *Et que le premier qui les rencontra.*) Lucius Domitius. L'empereur Néron deſcendoit de cette famille. V. Suétone, Néron, chap. j.

[r] *Mais ce qui eſt arrivé de nos jours.*) Il n'y a point de ſiecle où l'on n'ait des exemples de ces ſortes de nouvelles, ſues ou publiées dans des lieux fort éloignés, le jour même que les actions dont elles parloient, étoient arrivées ; Grotius attribue cela aux démons, qu'il fait les courriers de ces nouvel-

vir à confirmer la vérité de ces anciennes hiſtoires : car, [s] lorſque Lucius Antonius ſe révolta contre Domitien, & que Rome allarmée s'attendoit à voir toute la Germanie en armes exciter une furieuſe guerre, [t] le peuple tout-à-coup & de ſon pur mouvement ſe mit à publier que les Romains avoient remporté une ſignalée victoire ; & dans un inſtant le bruit courut par toute la ville qu'Antonius avoit été tué & toute ſon armée entiérement défaite, de maniere qu'il n'en étoit pas reſté la moindre partie. Et cette nouvelle paſſa pour ſi conſtante & ſi vraie, que la plûpart des magiſtrats firent publiquement des ſacrifices pour remercier les dieux. Mais quand on voulut rechercher celui qui l'avoit dite le premier, & que cette nouvelle ſi circonſtanciée, renvoyée de l'un à l'autre, échappa à toutes les per-

les prématurées. Car ſur ce que, dans la bible, Dieu fait voir au prophete Ezéchiel, qui étoit à Babylone, le ſiége que le Roi de Babylone mettoit devant Jéruſalem, il écrit : *Facile Deo fuit res quæ tam longe gerebantur ſub ipſum tempus prophetæ oſtendere, cum id etiam Dæmones, Deo ſinente, fecerint ; ſicut Cornelio ſacerdoti in Venetis agenti oſtenſa fuit tota ſeries Pharſalici prælii, teſte Lucano & Gellio, Apollonio vero Tyanæo cædes Domitiani.* Ezéch. chap. xxjv. Il eſt étonnant qu'un auſſi grand homme que Grotius ait donné dans ces ridicules ſuperſtitions.

[s] *Lorſque Lucius Antonius ſe révolta.*) Ce Lucius Antonius étoit gouverneur de la haute Allemagne, de la province de Mayence.

[t] *Le peuple tout à-coup & de ſon pur mouvement.*) Suétone dans la vie de Domitien, chap. vj. raconte une particularité qui pouvoit bien avoir donné lieu à ce bruit ; car il dit que le jour du combat, on vit à Rome un aigle embraſſer avec ſes ailes la ſtatue de Domitien, & jetter des cris comme des cris de joie. Il n'en falloit pas davantage au peuple, pour fonder ſur cela la nouvelle de la défaite & de la mort d'Antonius.

[u] C'eſt

perquiſitions & ſe perdit dans la foule comme dans une vaſte mer, on vit bien qu'elle n'avoit aucun fondement ſolide, & elle ſe diſſipa auſſi facilement qu'elle s'étoit formée. Mais Domitien, s'étant mis auſſi-tôt en marche avec des troupes pour châtier le rébelle, reçut en chemin des lettres qui lui apprenoient ſa victoire ; & on trouva qu'elle avoit été gagnée le jour même que le bruit en avoit couru, quoique le champ de bataille fût éloigné de Rome de plus de * vingt mille ſtades. C'eſt un fait public & que perſonne n'ignore.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, Cnéus Octavius, lieutenant de Paul Emile, & qui commandoit la flotte, étant abordé à Samothrace, n'arracha pas Perſée de cet aſyle par reſpect pour les dieux Caſtor & Pollux, mais il tâcha de lui ôter tous les moyens de s'embarquer & de s'enfuir. Cependant, malgré toutes ſes précautions, Perſée gagna ſecrettement un certain Oroandes de Crete qui avoit un vaiſſeau marchand, & lui perſuada de le recevoir dans ſon bord avec toutes ſes richeſſes. Le Crétois, ſuivant en cette rencontre le génie de ſa nation, embarqua ſur le ſoir tout l'or & l'argent que le tems permit de lui porter, manda à Perſée qu'il n'avoit qu'à ſe rendre vers le minuit ſur le port près du promontoire appellé *Demetrium*, avec ſes enfans & les gens qui lui étoient abſolument néceſſaires pour le ſervice de ſa perſonne, & fit voile dès l'entrée de la nuit.

L'heure du rendez-vous approchant, Perſée ſe gliſſa avec des peines infinies par une fenêtre très-étroite, traverſa un jardin & ſortit par une vieille

* C'eſt huit cent lieues à 25. ſtades par lieue.

vieille maſure avec ſa femme & ſes enfans, peu propres à ce travail & à une ſi grande fatigue. Mais on ne ſauroit exprimer ſa douleur & ſon déſeſpoir, lorſqu'un homme, qui le rencontra errant ainſi ſur la côte, lui eut dit qu'il venoit de voir Oroandes en pleine mer, car le jour commençoit à poindre. A cette funeſte nouvelle, ce malheureux prince jetta un profond ſoupir qui auroit touché de compaſſion le cœur le plus barbare; & ne conſervant plus d'eſpérance, * il ſe mit à courir pour regagner les murailles, non plus en ſe cachant, car il étoit découvert, mais en faiſant tous ſes efforts pour y arriver avant les Romains, avec ſa femme & Philippe ſon fils aîné. Il avoit confié ſes autres enfans à Ion de Theſſalonique qui avoit été ſon favori & qui le trahit dans ſa mauvaiſe fortune; car il livra ſes enfans à Octavius, ce qui fut la principale cauſe qui l'obligea, comme une bête à qui on a enlevé ſes petits, à ſe remettre & à ſe livrer lui-même à ceux qui les avoient entre les mains.

Il avoit une particuliere confiance en Scipion, & il le demandoit pour ſe rendre à lui; mais, comme il ne parut point, ce prince ſe mit à déplorer ſon malheur; & après avoir conſidéré quelque tems l'inévitable néceſſité où il ſe trouvoit réduit, il ſe rendit à Octavius, & fit voir en cette occaſion qu'il avoit en lui une maladie encore plus honteuſe que ſon avarice, l'amour de la vie, par laquelle il ſe priva lui-même du ſeul bien que la fortune laiſſe toûjours aux malheureux dont elle ne peut abattre le courage, c'eſt

* *Il ſe mit à courir, pour regagner les murailles.*) Tite-Live écrit qu'il alla ſe cacher dans le coin obſcur du temple.

c'eſt là compaſſion qu'on a de leur malheur. » Car ayant prié qu'on le menât à Paul Emile, ce général des Romains ſortit de ſa tente accompagné de ſes amis, & alla au-devant de lui les yeux baignés de larmes, comme au-devant d'un grand perſonnage, [z] qui par la ſeule volonté des dieux étoit tombé dans une affreuſe calamité qu'il n'avoit pas méritée. Mais ce prince, au contraire, donnant un indigne ſpectacle, s'humiliant

» *Car ayant prié qu'on le menât à Paul Emile, ce général des Romains.*) Il me ſemble que Plutarque abrege trop ici ſa narration, & renvoye ſon lecteur peu inſtruit, en oubliant des circonſtances importantes; car il parle comme ſi Paul Emile étoit à Samothrace. Octavius embarqua Perſée ſur la galere Capitaineſſe, avec tout l'argent qui étoit reſté à ce malheureux prince, le ramena à Amphipolis, & de-là il l'envoya au camp de Paul Emile, après lui avoir écrit qu'il l'envoyoit, & qu'il alloit arriver. Paul Emile envoya au-devant de lui ſon gendre Tubéron. Perſée, vêtu de noir, entra dans le camp avec ſon fils. Paul Emile le voyant arriver, ſe leve de ſon ſiége & lui tend la main; Perſée ſe jette à ſes pieds; il le releve & ne ſouffre pas qu'il embraſſe ſes genoux.

[z] *Qui par la ſeule volonté des dieux, étoit tombé dans une effreuſe calamité.*) Selon Plutarque, Paul Emile étoit Stoïcien; il croyoit que les hommes n'étoient pas libres, & qu'ils étoient entraînés par la force de la deſtinée, qu'on ne pouvoit changer. Cependant Tite-Live le fait parler, de maniere qu'il ne paroit pas avoir pris parti entre la liberté de l'homme & la néceſſité du deſtin; car il dit à Perſée: *Utcumque tamen hæc, ſive errore humano, ſeu caſu, ſeu neceſſitate inciderunt.* « De quelque maniere que ces choſes ſoient » arrivées, ſoit par la faute » des hommes, ſoit par ha» zard, ſoit par la fatale » deſtinée ». Il embraſſe-là les trois opinions, qui partageoient alors les philoſophes. *La faute des hommes*, voilà la liberté, ſelon les académiciens. *Le hazard*, voilà le ſentiment d'Epicure. *La fatale deſtinée ou la néceſſité*, voilà l'opinion de Zénon & des Stoïciens.

[a] *Mais*

miliant lui-même jusqu'à baiser la terre, & embrassant ses genoux, laissa échapper des paroles lâches & des prieres honteuses, que Paul Emile ne put ni souffrir ni entendre ; [a] mais le regardant avec un visage où étoient peintes la tristesse & l'indignation : *Malheureux que vous êtes*, lui-dit-il, *pourquoi déchargez-vous la Fortune du plus grand reproche que vous pussiez lui faire ? & pourquoi la justifiez - vous en faisant des choses qui prouvent que vous êtes digne de vos malheurs & que vous étiez indigne de vos prospérités passées ? Pourquoi ravalez-vous ma victoire & diminuez-vous la gloire de mes exploits en vous montrant si lâche & si petit, que les Romains ne peuvent que rougir d'avoir eu un tel adversaire ? Apprenez donc que la vertu malheureuse attire le respect de ses ennemis, & que la lâcheté, quelque heureuse qu'elle puisse être, n'attire que le mépris des Romains.*

Malgré la sévérité de cette remontrance, il le releva, & lui ayant tendu la main, il le donna en garde à Tuberon. Après quoi, menant avec lui ses fils, ses gendres & les fils des principaux officiers de son armée, il rentra dans sa tente où il fut long-tems recueilli en lui-même sans parler, ce qui étonnoit fort tous ces jeunes hommes qui étoient devant lui. Enfin il rompit le silence ; & se mettant à parler des jeux de la fortune & des révolutions des choses humaines : [b] *Se peut-il, mes enfans*, dit-il, *qu'un homme se laisse*

[a] *Mais le regardant avec un visage.*) Tite-Live raconte autrement cette conversation de Paul Emile avec Persée ; & ce que Paul Emile dit, me paroît plus grand & plus naturel. Persée ne fit que pleurer, & ne répondit pas une seule parole. Paul Emile lui parla toujours en grec.

[b] *Se peut-il, mes enfans.*

laiſſe tellement aveugler à la proſpérité, qu'il s'éleve & s'enorgueilliſſe pour avoir dompté des nations, ruiné des villes & ſubjugué des royaumes, ſur-tout lorſque la fortune elle-même par ces marques ſi ſenſibles d'inſtabilité & par ces grands exemples de la foibleſſe naturelle aux hommes, prend ſoin de l'avertir, lui & tous ceux qui font la guerre, de ne jamais penſer que dans ſes plus grandes faveurs il y ait rien de permanent ni de ſolide? En effet, quel tems choiſira-t-on pour aſſeoir une confiance certaine & bien aſſûrée, quand le moment même de la victoire force à redouter le pouvoir infini de la fortune, & que dans le comble de la joie & du bonheur, là ſe trouvent les plus grands ſujets de défiance, toutes les fois qu'à la lumiere d'un raiſonnement bien ſain & bien épuré on conſidere le cours immuable de la deſtinée qui n'épargne perſonne & qui renverſe aujourd'hui celui-ci & demain celui-là? Quand la moindre partie d'une heure a ſuffi pour abattre la maiſon d'Alexandre qui étoit parvenu au plus haut degré de la puiſſance, & qui avoit aſſujetti la plus grande partie de l'univers; quand nous foulons aux pieds cette maiſon jadis ſi floriſſante, & que ces princes naguere environnés d'une armée ſi formidable, compoſée de tant de milliers d'hommes de pied & de tant de milliers d'hommes de cheval, nous les voyons réduits à recevoir leur pain, au jour la journée de la main même de leurs ennemis, oſerons-nous nous flatter que nos affaires auront un cours de fortune conſtant & durable, & qui ſera à l'épreuve du tems? Ne rabaiſſerez-vous donc point, mes enfans; c'eſt à vous que je parle, ne rabaiſſerez-vous point cette

Ce diſcours de Paul Emile eſt fait ſur celui qui eſt dans Tite-Live, & qui n'eſt que de quatre ou cinq lignes, xlv. 8. Tite-Live remarque que Paul Emile, après avoir parlé en grec à Perſée, parla en latin à ſes enfans.

cette fierté & cette insolence qu'inspire la victoire? & ne vous humilierez-vous point en portant vos pensées sur l'avenir, & en attendant ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer à chacun de vous pour contre-balancer cette prospérité présente? Après avoir dit plusieurs autres choses de cette nature, il renvoya ces jeunes gens châtiés & domptés par ce grave discours, comme par un frein qui réprimoit leur emportement & leur audace.

* De-là il envoya son armée dans des quartiers pour la refaire, & en même tems il partit pour aller visiter la Grece & pour se donner un plaisir, non moins humain que glorieux; car en passant dans les villes il soulageoit les peuples, réformoit leur gouvernement & leur faisoit des largesses, donnant aux unes du bled, aux autres de l'huile; car on dit qu'on trouva dans les magasins du roi une si grande abondance de toutes ces provisions, que les hommes à qui les donner manquerent plûtôt qu'elles ne furent épuisées.

En passant à Delphes il vit une grande colonne quarrée de pierre blanche, préparée pour y mettre une statue d'or de Persée; il commanda qu'on y mît la sienne, disant que *c'étoit aux vaincus à céder la place aux vainqueurs.*

Comme il visitoit le temple de la ville d'Olympie, il admira les dons qui y sont consacrés; mais il fut si touché de la statue de Jupiter, qu'on dit

* *De-là il envoya son armée dans des quartiers, pour la refaire.*) Il envoya auparavant son fils Fabius Maximus, qui étoit de retour de Rome, & L. Posthumius, chacun de leur côté, pour achever de réduire quelques places; & en partant, il laissa le commandement du camp à Sulpicius Gallus.

dit [d] qu'il s'écria que *ce Jupiter de Phidias étoit le véritable Jupiter d'Homere.*

[e] Après que les dix commiſſaires que Rome lui envoyoit pour régler avec lui les affaires de la Macédoine furent arrivés, il fit une aſſemblée où il [f] rendit aux Macédoniens toutes leurs terres, [g] déclara que leurs villes étoient libres, leur

[d] *Il s'écria que ce Jupiter de Phidias étoit le véritable Jupiter d'Homere.*) Voilà une grande louange pour Phidias, d'avoir ſi bien exprimé l'idée d'Homere; mais elle eſt encore plus grande pour Homere, d'avoir ſi bien conçû toute la majeſté du Dieu; auſſi donnoit-on à ce grand poëte la louange « d'être le ſeul qui eût vu ou » fait voir les dieux ». *Solum vidiſſe, aut oſtendiſſe formas deorum.* Tite-Live ne dit qu'un mot, mais il y a bien de la grandeur; *Olympiam aſcendit ubi & alia quidem ſpectanda viſa, & Jovem, velut præſentem intuens, motus animo eſt.* « Paul Emile monta à Olympie, où il vit beaucoup de choſes dignes d'être vues; mais voyant le » Jupiter, il fut ému, comme s'il avoit vû ce dieu » lui-même ». Au reſte, ce Jupiter de Phidias étoit d'yvoire, & d'une ſi prodigieuſe grandeur, que, quoiqu'aſſis & dans un temple fort exhauſſé, il touchoit preſque au plancher, de maniere que s'il ſe fût levé, il auroit emporté le toit.

[e] *Après que les dix commiſſaires, que Rome lui envoyoit, pour regler avec lui.*) Tite-Live nomme ces dix commiſſaires, & marque les ordres qu'ils avoient du ſénat, & qui font bien connoître la grande ſageſſe de cette auguſte aſſemblée, XLV. 17. 18.

[f] *Il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres.*) Tite-Live remarque qu'il ſupprima les fermes des mines & des revenus des terres, & il en donne une raiſon bien ſage; c'eſt qu'elles ne pouvoient être tenues que par des publicains, & que par-tout où il y a des publicains, là le droit public eſt vain & ſans force, & les peuples ſont opprimés. *Nam neque ſine publicano exerceri poſſe, & ubi publicanus eſt, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem ſociis nullam eſſe.*

[g] *Déclara que leurs villes étoient libres.*) *Ut omnibus gentibus appareret*, dit Tite-Live, *arma populi Romani*,

leur conſerva leurs loix & leurs priviléges, avec la permiſſion de créer leurs magiſtrats, & ne leur impoſa que cent talens de tribut annuel, [h] qui n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs rois.

Il ſe mit enſuite à célébrer des jeux publics auxquels il avoit fait inviter les peuples & les rois d'Aſie, & qu'il avoit annoncés lui-même aux principales villes de Grece, fit de magnifiques ſacrifices aux dieux & donna des fêtes ſuperbes, tirant abondamment des thréſors du roi de quoi fournir à cette grande dépenſe, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit obſerver. Car ayant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un ſi juſte diſcernement & une connoiſſance ſi exacte de la qualité de tous les conviés, que chacun y fut logé, placé & traité ſelon ſon rang & ſon mérite, & qu'il n'y eut perſonne qui n'eût à ſe louer de ſa politeſſe & de ſon honnêteté; [i] de maniere que les Grecs ne pouvoient ſe laſſer d'admirer que dans les jeux même il portât tant d'e-

non liberis ſervitutem, ſed contra ſervientibus libertatem afferre. « Afin que les » nations appriſſent que les » armes du peuple Romain » n'apportoient pas la ſer» vitude aux libres, mais » au contraire la liberté aux » eſclaves ».

[h] *Qui n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs rois.*) Cela s'accorde avec ce que Tite-Live écrit, & *dimidium tributi quam quod regibus ferre ſoliti erant, populo Romano pendere.*

[i] *De maniere que les Grecs ne pouvoient ſe laſſer d'admirer, &c.*) Cela étoit d'autant plus admirable, qu'en ce tems-là les Romains étoient encore aſſez groſſiers, & peu faits à donner de ſi belles fêtes. Tite-Live, xlv. 32. *Ita factum eſt ut non magnificentiam tantum, ſed prudentiam in dandis ſpectaculis, ad quæ rudes tum Romani erant, admirarentur.*

d'exactitude & de ſoin, & qu'un homme, qui faiſoit de ſi grandes choſes, ne négligeât pas la moindre bienſéance dans les petites. Mais la plus grande ſatisfaction qu'il reçut de ſa magnificence, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choſes rares & de tant de ſpectacles ſi capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de ſi merveilleux & de ſi digne d'attention & d'admiration que lui-même. Et comme on vantoit ſa magnificence & la belle ordonnance de ſes fêtes & de ſes jeux, il dit : *Qu'il n'appartenoit de bien ordonner un ſpectacle & un feſtin qu'à celui qui étoit capable de bien ordonner une bataille ; & que le même homme qui ſavoit rendre une armée formidable à ſes ennemis, ſavoit auſſi rendre une fête agréable à ſes conviés.*

En louant ſa magnificence & ſa politeſſe, on ne louoit pas moins ſon déſintéreſſement & ſa magnanimité. Car tout l'or & l'argent, qu'on avoit trouvé dans les thréſors du roi, & qui étoit immenſe, il ne daigna pas ſeulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des thréſoriers pour le porter dans l'épargne. Il permit ſeulement à ſes fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliotheque de Perſée, & en diſtribuant les prix de la valeur, [a] il ne donna à ſon gendre Tuberon qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'eſt ce même Tuberon

[a] *Il ne donna à ſon gendre Tubéron, qu'une coupe du poids de cinq livres.*) La livre Romaine, que l'on appelloit *pondo*, n'étoit que de douze onces, & valoit cent drachmes, c'eſt-à-dire cinquante livres de notre monnoie. Ainſi cette coupe, que Paul Emile donna à ſon gendre Tubéron, peſoit ſoixante onces, ou ſept & demi de nos marcs, & valoit deux cent cinquante livres.

[1] *Voulut*

Tuberon qui, avec ſeize perſonnes de ſa famille, comme nous l'avons dit, vivoit d'une petite terre à la campagne, qui ſuffiſoit à leur entretien. Et l'on dit que cette coupe fut la premiere piece de vaiſſelle d'argent qui entra dans la maiſon des Eliens; encore fallut-il que la vertu & l'honneur l'y introduiſiſſent : car jamais avant ce tems-là, ni eux ni leurs femmes n'avoient eu dans leurs meubles ni or ni argent.

Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs; & après avoir exhorté les Macédoniens à ſe ſouvenir de la liberté que les Romains leur avoient donnée, & à la conſerver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire avec un decret du ſénat qui lui ordonnoit d'en abandonner au pillage à ſes troupes toutes les villes qui s'étoient révoltées pour embraſſer le parti du roi. [1] Voulant donc exécuter ſa commiſſion & ſurprendre en même tems toutes ces villes, ſans qu'elles puſſent ſe douter de ſon deſſein, il leur envoya des centurions avec ordre de lui amener de chacune dix des principaux citoyens, auxquels il ordonna de lui apporter à certain jour tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maiſons & dans tous les temples; & leur donna à chacun une garniſon avec un officier, comme pour leur aider à chercher & à ramaſſer tout cet argent.

Le jour marqué étant venu, toutes ces troupes à la même heure ſe mettent à courir ſus à leurs ennemis, à les piller & à s'en rendre les maîtres;

[1] *Voulant donc exécuter ſa commiſſion.*) On peut voir dans Tite-Live de quelle maniere cela fut exécuté. xlv. 34.

Et

tres ; de ſorte que dans un moment il y eut bien cent cinquante mille hommes faits eſclaves, [m] & ſoixante-dix villes pillées & ſaccagées. Et de tout ce pillage & de cette déſolation générale, quand le butin fut partagé, [n] il n'en revint à chaque ſoldat pour ſa part, qu'onze drachmes ; de ſorte que tout le monde étoit effrayé & conſterné de l'iſſue de cette guerre, en voyant que de toute une nation partagée & réduite, s'il faut ainſi dire, en petites parties, il n'y en avoit qu'une ſi petite portion pour chacun.

Après que Paul Emile, contre ſon naturel qui étoit doux & humain, eut fait exécuter ce decret, il deſcendit à la ville d'Oricum, où il s'embarqua avec ſon armée ; & étant arrivé à l'embouchure du Tibre, il remonta cette riviere ſur la galere du roi Perſée, qui étoit à ſeize rangs de rames, & où l'on avoit étalé, non-ſeulement les armes captives, mais encore les plus riches étoffes & les plus beaux tapis de pourpre trouvés parmi le butin. Tous les Romains, ſortis au-devant de cette galere, l'accompagnoient en foule de deſſus le rivage ; à voir ce ſpectacle, on eût dit que c'étoit quelque grande fête publique, ou plûtôt que tout ce peuple payoit par avance à ſon général les honneurs du triomphe qu'il

[m] *Et ſoixante-dix villes pillées & ſaccagées.*) Et on en raſa les murailles.

[n] *Il n'en revint pour ſa part à chaque ſoldat qu'onze drachmes.*) Ce n'eſt que cinq livres dix ſols de notre monnoie, & cela eſt très-modique. Mais il faut que ce paſſage de Plutarque ſoit corrompu ; car Tite-Live écrit qu'il y eut pour chaque cavalier quatre cent deniers, c'eſt-à dire deux cent livres, & deux cent, c'eſt à dire cent livres pour chaque ſoldat. *Tantaque præda fuit ut in equitem quadringeni denarii, peditibus duceni dividerentur.*

qu'il avoit ſi bien mérité. Mais les ſoldats qui avoient vû d'un œil avide les immenſes thréſors du roi, & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promiſe, en conſervoient un vif reſſentiment, & étoient très-mal diſpoſés pour Paul Emile; ils lui reprochoient publiquement qu'il les avoit traités avec trop de dureté & trop d'empire, & ne ſe montrerent pas trop ardens à lui procurer par leurs ſuffrages le triomphe qu'il pourſuivoit avec beaucoup d'empreſſement.

Servius Galba, qui avoit ſervi ſous lui en Macédoine, comme tribun de ſoldats dans la ſeconde légion, & qui le haïſſoit perſonnellement, s'étant apperçû de cette mauvaiſe diſpoſition des troupes, leve le maſque juſqu'à oſer dire publiquement qu'on ne devoit pas lui accorder le triomphe. Non content de cela, il ſeme dans les troupes, ou par lui-même ou par ſes ſoldats, pluſieurs calomnies contre ſon général; & après avoir aigri davantage leurs eſprits, le jour de l'aſſemblée, comme le triomphe lui alloit être décerné tout d'une voix, il s'avança & demanda aux tribuns un autre jour, parce qu'on étoit à la huitieme heure, & que les quatre heures qui reſtoient ne lui ſuffiſoient pas pour déduire toute l'accuſation qu'il vouloit intenter. Les tribuns, lui ayant ordonné de parler ſur l'heure même, s'il avoit quelque choſe à dire, il entama un long diſcours tout rempli d'injures & de reproches, & conſuma ainſi le reſte du jour.

La nuit venue, les tribuns congédient l'aſſemblée. Les ſoldats, plus fiers & plus inſolens, ſe rangent du côté de Galba; & s'étant encore animés & excités les uns les autres, le lendemain avant le point du jour, ils ſe ſaiſiſſent du capitole où l'aſſemblée avoit été indiquée par les tribuns. Dès

que le jour parut, on alla aux ſuffrages; [o] & d'abord la premiere tribu rejetta abſolument la propoſition du triomphe. Le bruit de cette injuſtice s'étant répandu parmi le peuple & dans le ſénat, ils ſont tous pénétrés de douleur de voir traiter Paul Emile avec tant d'indignité. Le peuple exhale ſon reſſentiment en plaintes & en paroles inutiles; mais les plus conſidérables du ſénat ſe mettent à crier que c'eſt une inſolence inſupportable, & s'exhortent à arrêter promptement cette audace & cette licence effrénée du ſoldat qui ſe portera à toutes ſortes de violences & d'injuſtices, ſi on ne le réprime en cette occaſion, & ſi on ne l'empêche de priver Paul Emile des honneurs dûs à ſa victoire. En même tems ils fendent la preſſe, montent en foule au capitole & conjurent les tribuns d'arrêter les ſuffrages juſqu'à ce qu'ils aient dit aux troupes tout ce qu'ils ont à leur remontrer.

Tout le monde s'étant donc arrêté, & un grand ſilence ayant ſuccedé aux cris & au tumulte, [p] Marcus Servilius, homme conſulaire, & qui avoit tué en combat ſingulier vingt-trois ennemis qui l'avoient appellé, s'avance au milieu de l'aſſemblée, & s'écrie: [q] *Je connois aujourd'hui mieux*

[o] *Et d'abord la premiere tribu rejetta abſolument la propoſition du triomphe.*) Quelle bizarrerie! ils accordent le triomphe à Anicius & à Octavius, & le refuſent à Paul Emile, à qui les deux autres n'auroient oſé eux-mêmes ſe comparer. Tite-Live en dit la raiſon: *Intacta invidia media ſunt, ad ſumma fere tendit.* « L'envie paſſe par-deſſus les » choſes médiocres, & ne » s'attache qu'à celles qui » ſont élevées ».

[p] *Marcus Servilius, homme conſulaire.*) Il avoit été conſul, & général de la cavalerie.

[q] *Je connois aujourd'hui mieux que je n'ai jamais*

mieux que je n'ai jamais fait, quel grand capitaine c'eſt que Paul Emile, puiſqu'avec une armée ſi pleine de licence & de révolte, il a pourtant fait de ſi belles & de ſi grandes actions. Mais je ne ſaurois aſſez admirer le peuple qui, après avoir témoigné tant de joie dans ſes triomphes de l'Illyrie & de l'Afrique, s'envie à lui même la ſatisfaction de voir le roi de Macédoine & toute la gloire d'Alexandre & de Philippe, menés captifs devant le char des Romains; & n'eſt-ce pas une choſe bien étrange & bien inouïe, qu'après que, ſur les premiers bruits de cette victoire encore fort douteuſe & fort incertaine, vous avez fait des ſacrifices aux dieux pour leur demander avec de ferventes prieres que vous puiſſiez bientôt recevoir la confirmation de cette nouvelle, & voir de vos propres yeux ce que vous n'oſiez encore croire, préſentement que votre général de retour vous remet entre les mains une victoire sûre & dont vous ne pouvez plus douter, vous refuſiez à ces mêmes dieux les honneurs & la reconnoiſſance que vous leur devez, & que vous vous priviez vous-mêmes d'une joie ſi bien fondée; comme ſi vous craigniez d'enviſager la grandeur de vos ſuccès, & que vous fuſſiez touchés de pitié pour le roi de Macédoine? Encore vaudroit-il mieux que ce fût par compaſſion pour ce prince, que par envie contre votre général, que vous vous oppoſaſſiez à ce triomphe. Mais, continua-t-il, *prenez-y garde, la malignité & l'envie de quelques mal-intentionnés ſe portent par votre patience juſqu'à un tel abus, & à une licence ſi effrénée, que celui qui n'a jamais vû d'épée nue oſe décider des triomphes; & qu'un homme, qui a le tein frais*

fait.) Ce diſcours de Marcus Servilius eſt beaucoup plus étendu dans Tite-Live. Plutarque en a tiré des idées; c'eſt un grand plaiſir de les comparer, & cette étude n'eſt pas infructueuſe.

frais & uni pour avoir toûjours été nourri à l'ombre comme une fille, juge du courage & de la lâcheté de vos généraux devant vous, que tant de campagnes & tant de bleſſures ont ſi bien inſtruits & rendu les ſeuls juges compétans de ces matieres.

En même tems, entr'ouvrant ſa robe, il montre les cicatrices d'une infinité de bleſſures qu'il avoit reçues dans l'eſtomac; ſe tournant enſuite, il découvre par mégarde les parties que la pudeur oblige de cacher, & s'adreſſant à Galba, qui rioit de les voir enflées, [r] *Tu ris de cette enflûre, Galba*, lui-dit-il, *& moi je m'en glorifie auprès de mes citoyens; car je l'ai gagnée en paſſant les jours & les nuits à cheval pour leur ſervice. Mais appelle le peuple aux ſuffrages, je vais deſcendre & je les ſuivrai tous les uns après les autres pour remarquer les envieux, les ingrats, & ceux qui dans nos armées aiment mieux être flattés, que commandés avec la ſévérité de la diſcipline Romaine.* On dit que ces paroles humilierent tellement le ſoldat, & rabaiſſerent ſi fort ſon audace, que le triomphe fut décerné à Paul Emile par les ſuffrages de toutes les tribus. Et voici quelle en fut l'ordonnance.

Dans tous les théâtres, où ſe font les courſes de

[r] *Tu ris de cette enflûre, Galba.*) Ce paſſage avoit été mal traduit. Galba ne rioit pas des bleſſures de Servilius; mais il rioit de l'enflûre des parties qu'il montroit. Tout cet endroit eſt fort bien éclairci dans Tite-Live, xlv. 39. *Nudaſſe deinde ſe dicitur, & quo quaque vulnera accepta bello retuliſſe. Quæ dum oſtentat, adapertis forte quæ velanda erant, tumor inguinum proximis riſum movit. Tum, hoc quoque quod ridetis, inquit, in equis dies noctesque perſedendo, habeo. Nec magis me ejus, quam cicatricum harum pudet, pœnitetque, &c.*

de chevaux, & qu'on appelle Cirques, dans toutes les places, & dans toutes les rues par où devoit paſſer la pompe, on dreſſa des échaffauds ; tous les citoyens, vêtus de robes blanches, s'empreſſerent pour y prendre place, tous les temples furent ouverts ; on les couronna de feſtons & de guirlandes, & l'encens & toute ſorte de parfums, qui brûloient ſans ceſſe, les rempliſſoient de leur odeur. Quantité de licteurs, & d'autres officiers publics marchoient de tous côtés une verge à la main pour écarter la foule, & pour rendre les rues libres. La marche fut partagée de maniere qu'elle remplit trois jours entiers. Le premier jour ſuffit à peine à voir paſſer les images captives, les peintures, & les ſtatues d'une grandeur extraordinaire qui étoient portées ſur deux cent cinquante chars, ſpectacle ſi plein de charmes, que les yeux ne pouvoient s'en raſſaſier.

Le lendemain on vit paſſer les plus magnifiques & les plus belles armes des Macédoniens, dont l'airain & l'acier, nouvellement fourbis, jettoient un éclat, qui éblouiſſoit la vue ; elles étoient portées ſur un nombre infini de charriots, & on les avoit diſpoſées avec un tel art, qu'étant arrangées avec ſoin & avec beaucoup d'ordre, il ſembloit pourtant qu'on les eût jettées là par monceaux, & que le hazard les eût mêlées & confondues ; des caſques avec des boucliers ; des cuiraſſes avec des cuiſſarts & des bottines ; des pavois de Crete, des targes de Thrace & des carquois pêle-mêle avec des mors & des brides ; des épées nues, & des javelines entrelaſſées ſortoient de tous côtés, & préſentoient la pointe. Tous ces divers monceaux étoient liés ſans être ni trop ſerrés, ni

trop lâches, de maniere que le mouvement du chariot faiſant froiſſer & heurter enſemble tant de différentes pieces, elles rendoient un ſon éclatant & terrible, & que les armes des vaincus, quoique captives & enchaînées, ne ſe voyoient point ſans quelque ſorte de crainte & d'horreur.

Après tous ces chariots pleins d'armes, [s] marchoient

[s] *Marchoient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans 750. vaſes, contenant chacun le poids de trois talens.*) Chaque vaſe étoit porté par quatre hommes, & dans chacun il y avoit dix-huit mille drachmes, qui font neuf mille livres de notre monnoie, poids très-médiocre pour être porté par quatre hommes. Mais ſans doute les vaſes étoient fort peſans. Dans ces 750. vaſes, il y avoit donc ſix millions ſept cent cinquante mille livres. Les 77. vaſes qui ſuivent contenoient chacun trois talens d'or; & comme en ce tems-là l'or ne valoit que dix fois l'argent, au lieu qu'aujourd'hui il eſt évalué à quinze fois autant; chaque talent d'or ne valoit que dix talens d'argent, c'eſt-à-dire, ſoixante mille drachmes, qui font dix mille écus. Ainſi dans chaque vaſe il y avoit trente mille écus, & par conſéquent dans les 77. il y avoit en tout ſix millions neuf cent trente mille livres. A ce compte tout l'or & l'argent monnoyé montoit à treize millions ſix cent quatre-vingt mille livres. Valerius Antias avoit évalué toutes ces ſommes, & les avoit portées plus haut; car il dit qu'elles faiſoient *millies ducenties*, c'eſt-à-dire, quinze millions; & Tite-Live le reprend encore, & l'accuſe d'avoir mis moins qu'il n'y avoit, car, dit il, liv. xlv. ſect. 40. par le poids de l'or & de l'argent, qu'il ſpécifie lui-même, & par le nombre des charriots qui le portoient; car il prétend que cet argent étoit porté ſur des charriots, & non par des hommes, le total étoit beaucoup plus conſidérable: *Omnis auri argentique tranſlati ſeſtertium millies ducenties fuiſſe Valerius Antias tradit, quæ haud dubie major aliquanto ſumma ex numero plauſtrorum, ponderibuſque auri, argenti, generatim ab ipſo ſcriptus, efficitur.* Velleius Paterculus confirme le ſentiment de Tite-Live; car il écrit

choient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans ſept cent cinquante vaſes contenant chacun le poids de trois talens, & ſoûtenus par quatre hommes. Ces trois mille hommes étoient ſuivis d'un grand nombre d'autres qui portoient les urnes & les cuvettes d'argent, les gobelets faits en guiſe de cornes, les coupes & les flacons, tous embellis & préparés pour la montre, & auſſi remarquables par leur grandeur, que par l'excellence de l'ouvrage.

Le troiſiéme jour dès le matin parurent les trompettes, ſonnant, non point les airs d'une marche, ou d'une revue, mais les airs dont les Romains ſe ſervent pour animer les troupes au combat. Ils étoient ſuivis de ſix-vingts taureaux engraiſſés, qui avoient les cornes dorées, & qui étoient ornés de bandelettes & de guirlandes; les jeunes hommes qui les conduiſoient pour

écrit que les ſommes, que Paul Emile porta au thréſor, montoient à *bis millies centies*, c'eſt-à-dire, à vingt-ſix millions deux cent cinquante mille livres. Il faut donc, ou que Plutarque n'ait pas exprimé toutes ces ſommes avec exactitude, ou qu'il y ait faute dans le nombre des talens, ou dans le nombre des vaſes. Mais ſi du tems de Tite-Live on n'étoit pas d'accord ſur le total de ces ſommes, comment pouvons-nous eſpérer aujourd'hui de le ſavoir plus préciſément? Je me ſuis contenté de marquer la valeur des ſommes que les uns & les autres ont ſpécifiées, laiſſant à ceux qui en voudront ſavoir davantage, le ſoin de ſatisfaire leur curioſité par une recherche plus profonde, & par des ſupputations plus exactes. Ce qui mérite le plus ici notre attention, c'eſt l'uſage que ces grands capitaines faiſoient des richeſſes qui revenoient de leurs victoires; ils n'en retenoient rien pour eux; ils les portoient au thréſor public; elles ſoulageoient le peuple, & faiſoient un fonds pour les nouvelles guerres qui pouvoient ſurvenir. Cet uſage n'exiſte plus.

* *La*

pour les immoler, étoient ceints de tabliers bordés de pourpre, & après eux marchoient de jeunes garçons qui portoient les vaſes d'or & d'argent néceſſaires pour le ſacrifice.

On voyoit paſſer enſuite la monnoie d'or portée, comme la monnoie d'argent, dans des vaſes qui contenoient chacun trois talens, & qui étoient auſſi ſoûtenus par quatre hommes, & il y en avoit ſoixante-dix-ſept. Ces vaſes étoient ſuivis de ceux qui portoient [t] la coupe ſacrée d'or maſſif, que Paul Emile avoit fait faire du poids de dix talens, & qu'il enrichit de pierres précieuſes. Après cette coupe marchoient ceux qui portoient [u] les coupes appellées les Antigonides, les Séleucides, & les Théricléés, & ceux qui portoient la vaiſſelle d'or du buffet de Perſée.

Immédiatement après on voyoit le char de ce Prince avec ſes armes, & ſur ſes armes ſon bandeau royal; à quelque petite diſtance ſuivoient ſes enfans avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs, & tous les officiers de leur maiſon, qui fondant tous en larmes tendoient

[t] *La coupe ſacrée d'or maſſif, que Paul Emile avoit faite du poids de dix talens.*) C'eſt-à-dire, du poids de ſix cent livres, car le talent peſoit ſoixante livres; ainſi à cette coupe il y avoit de l'or pour cent mille écus; car on ne peut pas douter que Plutarque ne parle ici de talens d'or. Voilà une coupe bien magnifique. Mais que n'y ajoûtoient point encore les pierres précieuſes dont elle étoit enrichie! Elle fut conſacrée à Jupiter.

[u] *Les coupes appellées les Antigonides, les Séleucides & les Théricléés.*) Les Antigonides & les Séleucides étoient ainſi appellées des noms d'Antigonus & de Séleucus, anciens rois de Macédoine, qui s'en étoient ſervis, & les Théricléés avoient eu ce nom d'un excellent ouvrier nommé Théricles, qui les avoit faites.

doient leurs mains au peuple, & enſeignoient ces petits enfans à lui tendre auſſi leurs petites mains captives, & à tâcher de le fléchir par leurs ſupplications & par leurs prieres. Ils étoient deux fils & une fille, qui à cauſe de leur bas âge ſentoient peu la grandeur de leur calamité; & on avoit d'autant plus de pitié de ces pauvres malheureux, qu'ils étoient plus inſenſibles à un ſi terrible changement de fortune. La compaſſion qu'on en avoit fut même ſi grande, que peu s'en fallut qu'on ne laiſſât paſſer le roi Perſée ſans le regarder; la pitié attachoit tellement les yeux des Romains ſur ces pauvres petits innocens, qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'en détourner la vue. La plûpart même verſoient des larmes; & tous également attendris, ne regardoient ce ſpectacle qu'avec un plaiſir mêlé de douleur juſqu'à ce qu'ils furent entierement paſſés.

Le roi Perſée marchoit après ſes enfans & toute leur ſuite; il étoit enveloppé d'un manteau noir, & portoit des pantouffles à la Macédonienne. Il étoit aiſé de voir à ſon air & à ſa démarche que l'excès de ſes maux lui faiſant tout craindre, & ne lui laiſſant aucune eſpérance, lui avoit aliené l'eſprit. Il étoit ſuivi d'une troupe de ſes amis & de ſes courtiſans, qui marchoient la tête baiſſée, & qui fondant tous en pleurs, & les regards toûjours attachés ſur lui, faiſoient aſſez connoître aux ſpectateurs que, peu touchés de leur propre infortune, ils ne ſentoient que les malheurs de leur roi.

On dit que Perſée avoit envoyé prier Paul Emile de ne le pas donner en ſpectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Et Paul Emile, pour ſe

moquer

moquer ſans doute de ſa lâcheté, & de l'amour qu'il avoit pour la vie, répondit : *La grace qu'il me demande étoit en ſon pouvoir, & l'eſt encore aujourd'hui s'il en a tant d'envie ;* voulant lui faire entendre qu'il devoit préférer la mort à la honte. Mais il n'eut pas le courage de ſe la donner, & s'étant laiſſé leurrer, & amollir par de vaines eſpérances, il eut la douleur de ſe voir lui-même au nombre de ſes dépouilles orner le triomphe du vainqueur.

Après cette foule d'officiers & de domeſtiques de Perſée, on voyoit paſſer quatre cent couronnes d'or, que les villes avoient envoyées à Paul Emile par des ambaſſadeurs, comme le prix de ſa victoire.

Enfin Paul Emile paroiſſoit monté ſur un char ſuperbe & magnifiquement orné. Quand il n'y auroit eu que ſa perſonne, il étoit très-digne d'attirer tous les regards ſans toute cette majeſté & cette pompe qui l'environnoient ; mais ſa bonne mine étoit encore rehauſſée par la robe de pourpre brochée d'or, & il portoit à la main droite une branche de laurier. Toute ſon armée ſuivoit ſon char par compagnies en bon ordre, portant auſſi des branches de laurier, & chantant tantôt * des chanſons à la Romaine toutes pleines de brocards & de railleries contre leur général, & tantôt des chants de triomphe tout remplis de la gloire & des grands exploits de Paul Emile, qui étoit admiré & honoré de tout le

* *Des chanſons toutes pleines de brocards & de railleries contre leur général.*.) C'étoit une licence que le triomphe donnoit. Nous avons encore de ces brocards qui furent chantés au triomphe de Céſar quand il triompha des Gaules. *Suéton.* xlix.

le monde, ſans qu'aucun homme de bien portât envie à ſon élévation & à ſon éclat.

Mais peut-être faut-il penſer qu'il y a quelque démon jaloux qui a reçu par ſort la commiſſion de retrancher toûjours quelque choſe des proſpérités trop grandes & exceſſives, & de mêler la vie des hommes de maniere qu'il n'y en ait aucun qui la reçoive pure & exempte de tous maux; [y] & que ceux-là, comme dit Homere, ſe trouvent le plus favorablement traités, à qui les biens & les maux ſont départis avec une ſi juſte meſure que les derniers n'excedent pas les autres. En effet, de quatre fils qu'avoit Paul Emile, les deux du premier lit, Scipion & Fabius, étoient paſſés dans d'autres familles, comme nous l'avons expliqué; & des deux autres, qu'il avoit eus de ſa ſeconde femme, & qui étoient élevés dans ſa maiſon, l'aîné, qui avoit quatorze ans, mourut cinq jours avant ſon triomphe, & le cadet, qui n'en avoit que douze, mourut trois jours après.

Il n'y eut pas un ſeul Romain qui ne fût ſenſiblement touché de l'affliction de ce malheureux pere, & tous frémirent d'horreur & de crainte, en voyant la cruauté & l'inſolence de la Fortune, qui, ſans aucun égard, ſans aucun reſpect,

[y] *Et que ceux-là, comme dit Homere, ſe trouvent le plus favorablement traités, à qui les biens & les maux.*) Plutarque a ici devant les yeux le paſſage du dernier livre de l'Iliade, où Homere dit qu'il y a aux côtés du thrône de Jupiter deux tonneaux, l'un rempli de maux, & l'autre de biens; que les malheureux ſont ceux à qui il ne donne que du premier; mais que ceux pour qui il mêle de l'un & de l'autre, ceux là ſont les plus fortunés; car pour celui des biens purs, il n'eſt reſervé que pour les dieux.

peſt, & ſans rougir de honte, avoit introduit un ſi grand deuil dans une maiſon pleine de proſpérité & de joie, & qui retentiſſoit d'actions de graces & du bruit des ſacrifices, & avoit mêlé les larmes & les regrets avec les chants de triomphe & les cris de victoire.

Cependant Paul Emile, ſe ſervant de ſa raiſon, & faiſant réflexion que les hommes n'ont pas ſeulement beſoin de fermeté & de courage contre les épées & les piques de leurs ennemis, mais auſſi contre toutes les attaques de la Fortune, mêla & ajuſta ſi bien les diverſes avantures qui lui arrivoient en même tems, que cachant les maux ſous les biens, & les malheurs de ſa maiſon ſous les proſpérités publiques, il ne fit rien voir qui rabaiſſât la grandeur & qui ternit l'éclat de ſa victoire. Car après avoir enterré ſon fils aîné, il fit ſon entrée triomphale ſans faire paroitre aucun abbattement; & le ſecond étant mort après ſon triomphe, il convoqua l'aſſemblée du peuple, & parla, non point en homme qui avoit beſoin de conſolation, mais en homme qui conſoloit ſes citoyens trop affligés de ſon infortune. * Il leur dit, *que de toutes les choſes purement humaines, il n'en avoit jamais craint aucune, & que de toutes celles qui viennent de la part des dieux, celle qu'il avoit toûjours le plus redoutée, c'étoit l'inconſtance & l'immuable variété de la Fortune, qui même lui étoit devenue plus ſuſpecte dans cette guerre; car parce qu'elle avoit ſecondé & favoriſé toutes ſes actions comme un vent en poupe, il en avoit auſſi toûjours attendu quelque bour-*

* *Il leur dit.*) On peut comparer ce diſcours avec celui qu'on lit dans Tite-Live. Il n'y a rien de plus agréable que cette comparaiſon.

bourraſque & quelque changement. En effet, ajoûta-t-il, *étant parti de Brunduſe, je traverſe en un jour la mer Ionienne, & j'arrive à Corcyre; de-là je n'employe que cinq jours pour aller à Delphes. Après avoir ſacrifié au dieu qu'on y adore, je me rends encore en cinq jours dans la Macédoine; je prends le commandement de l'armée; je la purifie avec les cérémonies & les ſacrifices ordinaires; je la mene aux ennemis, & en quinze jours je termine glorieuſement cette grande guerre. Me defiant donc de la Fortune à cauſe de ce torrent de proſpérités, & voyant que je n'avois plus rien à craindre, & que nul péril ne me menaçoit de la part de l'ennemi, je m'imaginois que pour me faire mieux ſentir ſa puiſſance, elle m'attendoit à mon retour où je ramenois une armée victorieuſe, des dépouilles infinies, & des rois captifs. Cependant j'arrive heureuſement auprès de vous, & j'ai le plaiſir de voir la ville pleine d'allégreſſe, de fêtes, & de ſacrifices. Cette continuation de bonheur augmente ma défiance; car je ſavois fort bien que la Fortune n'eſt pas accoûtumée à prodiguer ainſi gratuitement aux hommes ſes plus grandes faveurs toutes pures, & ſans que l'envie y mêle ſa malignité. Mon ame toûjours inquiete & allarmée dans l'attente de quelque ſiniſtre avenir dont notre ville pouvoit être menacée, ne s'eſt vu délivrée de ſes frayeurs que lorſque cette déeſſe jalouſe m'a précipité dans cette calamité domeſtique, & m'a forcé d'enterrer coup-ſur-coup de mes propres mains, pendant les jours ſacrés de mon triomphe, mes deux fils, les ſeuls que je m'étois reſervés pour héritiers de mon nom & de ma gloire. Me voilà donc deſormais preſque entierement hors d'atteinte à ſes coups, & j'eſpere que le bonheur dont vous jouiſſez, vous demeurera ferme & ſtable; car la Fortune s'eſt aſſez vengée des faveurs que vous en avez reçues, par les maux qu'elle m'a faits, & elle*

doit

doit être bien contente d'avoir rendu le vainqueur un exemple auſſi ſenſible de la foibleſſe & du néant de l'homme, que le vaincu ; avec cette différence pourtant, que Perſée vaincu a encore ſes enfans, & que Paul Emile vainqueur eſt privé des ſiens.

* Tels furent les généreux diſcours que Paul Emile tint au peuple, & qui procédoient d'une magnanimité toute vraie, & qui n'avoit rien de ſimulé.

Quelque compaſſion qu'il eût des malheurs de Perſée, & quelque porté qu'il fût à le ſervir, il ne put autre choſe pour lui, & n'eut d'autre crédit [a] que de le faire transférer de la priſon publique dans un lieu plus propre, & de lui procurer une demeure plus humaine & plus gracieuſe, où il fut étroitement gardé, & où la plûpart des auteurs prétendent qu'il ſe fit mourir lui-même, en s'abſtenant de manger. Il y en a d'autres qui racontent ſa mort d'une maniere bien plus étrange & plus tragique ; car ils diſent que les ſoldats qui le gardoient, étant irrités de longue main contre lui, & n'ayant pas la permiſſion de l'outrager & de le maltraiter ouvertement, s'aviſerent de l'empêcher de dormir, & que ſe relayant les uns les autres, & obſervant les momens où il s'aſſoupiſſoit, ils l'empêcherent toûjours de fermer l'œil, juſqu'à ce qu'enfin épuiſé par

* *Tels furent les généreux diſcours.*) Tite-Live appelle avec grande raiſon ſon diſcours, *memorabilis oratio & Romano principe digna.* « Un diſcours mémorable » & digne d'un général Romain ».

[a] *Que de le faire transférer de la priſon publique.*) Quintus Caſſius eut ordre du Sénat de mener Perſée & ſon fils Alexandre à Albe, où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent & des meubles, & on lui donna des gens pour le ſervir.

par ces veilles continuelles, & ne pouvant plus y réſiſter, il mourut. Deux de ſes enfans moururent auſſi, & le troiſieme, nommé Philippe, devint un excellent tourneur, & un merveilleux ouvrier en toutes ſortes de petits ouvrages qui demandent une grande délicateſſe de main. Il apprit auſſi la langue Romaine, qu'il parla & écrivit ſi parfaitement, qu'on ne trouva perſonne plus propre que lui à remplir la charge de greffier, & qu'il ſervit les magiſtrats en cette qualité avec beaucoup de réputation & de louange.

Les grands exploits de Paul Emile dans la Macédoine eurent un grand avantage, & qui fut très-propre à lui attirer la reconnoiſſance du peuple, c'eſt que par ſa victoire il rapporta tant de richeſſes dans le thréſor public, [b] que le citoyen ne paya plus aucun tribut juſqu'au tems d'Hirtius & de Panſa, qui furent conſuls vers la premiere guerre d'Auguſte & d'Antoine.

Une choſe encore bien remarquable & bien ſinguliere en lui, c'eſt qu'étant recherché & honoré du peuple avec toute ſorte de diſtinction, il demeura toûjours attaché au ſénat & à la nobleſſe, & ne fit & ne dit jamais rien pour complaire au peuple; mais ſur tout ce qui concernoit le gouvernement de la république, il fut toûjours de concert & d'intelligence avec la meilleure & la plus ſaine partie des citoyens. Et c'eſt ce qu'Appius reprocha quelque tems après à ſon fils Scipion l'Afriquain; car Scipion & Appius, qui ſe trouvoient alors les premiers de

[b] *Que le citoyen ne paya plus aucun tribut juſqu'au tems d'Hirtius & de Panſa.*) C'eſt pendant cent vingt-cinq ans. Voilà des victoires auſſi utiles que glorieuſes.

de la ville, briguant tous deux la charge de cenſeur, Appius dans ſes ſollicitations parut toûjours environné du ſénat & de la nobleſſe, dont la famille des Appiens avoit toûjours tenu le parti. Au contraire Scipion, quoique grand par lui-même, cherchoit à augmenter ſa puiſſance, & à parvenir aux honneurs par la faveur & par la protection du peuple. Le jour de l'élection, Appius voyant donc entrer dans la place Scipion eſcorté d'un grand nombre d'hommes de néant qui avoient été eſclaves, mais qui étoient d'ailleurs gens de cabale & très-propres à exciter la populace, & à emporter de hauteur par leurs criailleries, par leurs menées, & à un beſoin par les voies de fait, tout ce qu'ils auroient voulu, il s'écria de toute ſa force : *O Paul Emile, gémis, gémis préſentement dans les entrailles de la terre de ce que le héraut Emilius & Licinnius le mutin conduiſent ton fils à la dignité de cenſeur!*

Mais la différence qu'il y eut entre Scipion & Paul Emile ſon pere, c'eſt que Scipion eut la faveur du peuple en ſacrifiant tout pour lui, au lieu que Paul Emile tenant toûjours pour l'Ariſtocratie, ne fut pourtant pas moins aimé & recherché de ce même peuple, que ceux qui briguoient avec le plus d'empreſſement ſes bonnes graces

[c] *De ce que le héraut Emilius & Licinnius le mutin.*) Quelques-uns ont fait un nom propre de l'épithete φιλόνεικος, comme ſi Plutarque avoit dit *de ce que le héraut Emilius, Licinnius & Philonicus*; mais je ſuis perſuadé qu'ils ſe ſont trompés : comme Plutarque a déſigné Emilius par l'épithete de *héraut*, qui marque ſa profeſſion ; il déſigne de même Licinnius par celle de φιλόνεικος, *ſéditieux, mutin*, qui marque ſon caractere ; & cela répond à ce qu'il vient de dire de ces hommes de néant qui accompagnoient Scipion.

graces & ſa protection, & qui cherchoient le plus à lui complaire. Ce qui parut aſſez par tous les honneurs qu'il en reçut, & ſur-tout [d] par la dignité de cenſeur, que ce peuple lui conféra, [e] dignité la plus grande & la plus ſacrée qui fût dans Rome, & celle dont le pouvoir étoit le plus étendu; car avec tous les autres grands droits qui lui étoient attribués, elle avoit encore celui de faire la recherche des vie & mœurs des citoyens; & le cenſeur chaſſoit du Sénat un ſénateur qui vivoit mal, [f] & y faiſoit entrer ceux

[d] *Par la dignité de cenſeur que ce peuple lui conféra.*) Il fut cenſeur avec Quintus Martius Philippus, quatre ans après ſon ſecond conſulat, l'an de Rome 589. la premiere année de l'olympiade 154. 162. ans avant la naiſſance de N. S.

[e] *Dignité la plus grande & la plus ſacrée.*) Dans ſa création elle fut très-peu conſidérable, car elle ne fut établie que pour faire le dénombrement du peuple; mais elle devint bien-tôt très-grande & d'un pouvoir étonnant. Tite-Live en parlant du conſulat de Géganius Macérinus, & de Quintius Capitolinus, *Idem hic annus cenſuræ initium fuit, rei à parva origine ortæ. Quæ deinde tanto incremento aucta eſt ut morum diſciplinæque Romanæ penes eam regimen, ſenatus equitumque centuriæ, decoris, dedecoriſque diſcrimen ſub ditione ejus magiſtratus, publicorum jus privatorumque locorum, & vectigalia populi Romani ſub nutu atque arbitrio eſſent.* Il y avoit toûjours deux cenſeurs; ils étoient cinq ans en charge, & en ſortoient après avoir fait le dénombrement du peuple.

[f] *Il y faiſoit rentrer ceux qu'il en jugeoit dignes.*) C'eſt le ſens du mot grec, ſi on lit προσγράψαι; mais ſi on lit προγράψαι, il faut traduire, & *de mettre à la tête de la liſte des ſénateurs, celui qu'il en jugeoit le plus digne.* C'eſt-à-dire, que celui dont il liſoit le nom le premier dans la revue qu'il faiſoit, devenoit prince du ſénat; les cenſeurs pouvoient l'un & l'autre. Mais j'aime mieux la premiere leçon; car le pouvoir de faire un ſénateur eſt plus grand que celui de faire d'un ſénateur le premier de ſon ordre; & c'eſt la baſe & le fondement de l'autre.

ceux qu'il en jugeoit dignes ; il puniſſoit les chevaliers qui ſe deshonoroient par quelques vices, en les notant d'infamie, & en leur ôtant leur cheval. C'eſt aux cenſeurs qu'appartient de faire l'eſtimation des biens des particuliers, & le dénombrement du peuple. Dans la cenſure de Paul Emile, par le dénombrement qui fut fait, il ſe trouva trois cent trente-ſept mille quatre cent cinquante-deux citoyens.

Il fit prince du ſénat Marcus Æmilius Lépidus, qui avoit eu déja quatre fois le même honneur. Il ne chaſſa de cet auguſte corps que trois ſénateurs, qui n'étoient pas même des plus conſidérables. Il ſe montra auſſi fort doux & fort modéré dans la revue des chevaliers, auſſi-bien que ſon collegue Philippe. Et après avoir reglé tout ce qui regardoit ſon office de cenſeur, & diſpoſé de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la république, il tomba malade d'une maladie qui parut d'abord fort dangereuſe, mais qui dans la ſuite ſe trouva ſans péril, & menaça ſeulement d'être fort longue & fort rebelle. Les medecins lui ayant conſeillé de changer d'air, il s'embarqua pour Elée [g], où il demeura un aſſez long-tems près de la mer dans une maiſon fort ſolitaire & fort tranquille.

Les Romains ſe plaignirent bientôt de ſon abſence ; & dans leurs théâtres, au milieu de leurs plaiſirs ils témoignerent ſouvent par leurs cris & par leurs regrets, l'impatience, ou plûtôt la faim preſſante qu'ils avoient de le revoir.

Enfin

[g] La même que Vélie, dans la Laconie, ſur la côte de la mer.

Enfin une fête ſolemnelle ayant ramené un ſacrifice auquel il ne pouvoit ſe diſpenſer de ſe trouver, & ſa ſanté lui paroiſſant d'ailleurs aſſez bien rétablie, il revint à Rome, & offrit le ſacrifice avec les autres prêtres, au milieu d'une foule innombrable de peuple qui s'empreſſoit autour de lui pour lui témoigner ſa joie. Le lendemain il fit un autre ſacrifice particulier pour remercier les dieux de ſa guériſon; & après le ſacrifice, s'en étant retourné chez lui, [h] & s'étant couché, tout-à-coup, avant qu'il pût s'appercevoir du moindre changement, il perdit connoiſſance, tomba dans une eſpece de délire [i], & mourut le troiſiéme jour, raſſaſié d'honneurs, & comblé de toutes les choſes qui paſſent pour contribuer le plus à la félicité, ſans qu'il lui en manquât une ſeule.

Ses funérailles ſe firent avec une pompe merveilleuſe, & avec une magnificence qui honoroit bien la vertu de ce perſonnage, en décorant ſes obſeques des ornemens les plus riches & les plus rares dont on puiſſe embellir un convoi. Ces ornemens ne conſiſtoient ni dans l'or, ni dans l'ivoire, ni dans l'ambitieuſe ſomptuoſité du reſte de l'appareil, mais dans l'affection très-ſincere, dans les véritables regrets, & dans la vive reconnoiſſance que témoignoient à ſa mémoire, non-ſeulement les citoyens, mais les enne-

[h] *Et s'étant couché.*) Le mot κατακλιθεὶς ne ſignifie pas ici, *s'étant mis à table*, mais *s'étant couché.* Paul Emile ne pouvoit pas ſe mettre à table au retour de ſon ſacrifice où il avoit mangé, car le ſacrifice étoit ſuivi du feſtin.

[i] *Et mourut le troiſieme jour.*) Il mourut l'an de Rome 593. 158. ans avant l'ere chrétienne. Il avoit alors 68. ans.

ennemis mêmes. Des Ibériens, des Liguriens, & des Macédoniens, qui ſe trouverent alors à Rome, [k] les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter ſon lit, & les vieux pleurant à chaudes larmes, le ſuivoient en l'appellant leur bienfaiteur, & le ſauveur de leur patrie; car non-ſeulement dans le tems de ſes victoires il les avoit traités avec toute ſorte de douceur & d'hu-

[k] *Les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter ſon lit.*) Valere Maxime nous apprend que les Macédoniens, qui prêterent leurs épaules pour porter le lit de Paul Emile, étoient les principaux de la Macédoine, qui demeuroient à Rome en qualité d'ambaſſadeurs; & il fait ſur cela une réflexion qui mérite d'être lue. *Quod aliquanto majus videbitur ſi quis cognoſcat lecti illius frontem Macedonicis triumphis fuiſſe adornatam. Quantum enim Paulo tribuerant, propter quem gentis ſuæ cladium indicia per ora vulgi ferre non exhorruerunt? Quod ſpectaculum funeri ſpecie alterius triumphi adjecit.* « Ce que firent ces Ma» cédoniens paroîtra encore » plus grand, ſi l'on con» ſidere que le devant de ce » lit funebre étoit orné de » tableaux, où étoient re» préſentés les triomphes, » que le défunt avoit rem» portés de la Macédoine. » En effet, quelle véné» ration & quel reſpect ne » marquerent pas à Paul » Emile des hommes, qui » pour l'amour de lui n'eu» rent pas horreur de porter » eux-mêmes au-travers de » tout un peuple les mar» ques des défaites de leur » nation? Ce ſpectacle fit » que ſes funérailles paru» rent moins un convoi » qu'un nouveau triom» phe ». Je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié un mot de Paul Emile, que rapportoit l'hiſtorien Sempronius Aſellio, qui l'avoit ouï dire à ſon fils Scipion, ſous lequel il étoit tribun de ſoldats au ſiége de Numance. Scipion diſoit qu'il avoit ſouvent ouï dire à Paul Emile ſon pere, qu'un bon général ne donnoit jamais bataille, que dans la derniere néceſſité, ou lorſqu'il trouvoit une occaſion très-favorable. *Tunc ſe patrem ſuum audiſſe dicere L. Æmilium Paulum, nimis bonum imperatorem ſignis collatis non decertare niſi ſumma neceſſitudo, aut ſumma ei occaſio data eſſet.*

d'humanité, mais depuis encore il avoit toûjours continué de leur faire du bien, & d'en avoir tous les ſoins poſſibles comme s'ils euſſent été ſes amis ou ſes parens.

On dit qu'après ſa mort [i] on trouva que tout ſon bien montoit à peine à la ſomme de trois cent ſoixante dix mille drachmes, dont il laiſſa ſes deux fils héritiers; mais Scipion, qui étoit le plus jeune, & qui par adoption étoit entré dans la maiſon de Scipion l'Africain, une des plus riches de Rome, abandonna ſa part à ſon frere aîné. Voilà quelles furent la vie & les mœurs de Paul Emile, ſur les mémoires qu'on a pû trouver.

[i] *On trouva que tout ſon bien montoit à peine à la ſomme de trois cent ſoixante dix mille drachmes.*) Cent quatre-vingt-cinq mille livres. Que Paul Emile, iſſu d'une des plus nobles & des plus anciennes maiſons de Rome, & d'une maiſon illuſtre par les plus grandes charges, & par les plus grands emplois, n'ait hérité de ſes peres qu'un bien ſi médiocre, cela fait honneur à cette longue ſuite d'aïeux: mais qu'il ait perſévéré lui-même dans cette médiocrité juſqu'à la mort, & qu'après avoir renverſé le plus grand empire du monde, porté des richeſſes immenſes dans le thréſor, & comblé ſes ſoldats de largeſſes, il n'ait pas augmenté ſon bien d'une ſeule drachme, cela lui fait honneur à lui-même. Il n'y a rien de ſi honorable qu'une pauvreté volontaire, qui vient de magnanimité. Que l'on conſidere bien la vie des grands perſonnages, je ſuis perſuadé que les plus grands ont été les plus pauvres, & j'en trouverois des preuves, même dans notre hiſtoire.

Fin de la Vie de Paul Emile.

COMPARAISON
DE TIMOLEON
ET DE PAUL EMILE.

CEs deux grands hommes ayant été tels que l'hiſtoire vient de nous les repréſenter, il eſt aiſé de voir d'abord qu'en les comparant enſemble, on ne trouvera pas entre eux des différences bien eſſentielles & bien marquées ; car premiérement les guerres qu'ils ont eues, ils les ont eues l'un & l'autre contre des ennemis d'une grande réputation, l'un contre les Macédoniens, & l'autre contre les Carthaginois. L'un a ſubjugué la Macédoine & renverſé toute la fortune d'Antigonus, qui s'étoit maintenue floriſſante pendant une ſuite non interrompue de ſept rois ; & l'autre a chaſſé de la Sicile tous les tyrans, & rendu la liberté à cette iſle. A moins qu'on ne veuille inſinuer à l'avantage de Paul Emile qu'il eut affaire à Perſée lorſque les forces de ce roi étoient le plus redoutables, & qu'il avoit déja battu les Romains ; au lieu que Timoléon attaqua Denys déja foible & hors d'état de lui réſiſter : & qu'on ne ſoûtienne d'un autre côté à la gloire de Timoléon, qu'il dompta pluſieurs tyrans, & briſa toutes les forces de Carthage, non pas comme Paul Emile, avec des troupes aguerries & diſciplinées, mais avec une poignée de gens ramaſſés, & de ſoldats mercénaires, incapables d'ordre & de diſcipline, & accoûtumés à ne faire à la guerre que tout ce qu'il leur plaiſoit. Or d'avoir eu les mêmes ſuccès

avec

avec des forces ſi inégales, c'eſt ce qui diſtingue le général, & c'eſt à lui ſeul qu'en eſt due la louange.

L'un & l'autre ont ſuivi la juſtice dans toutes leurs actions, & ont conſervé leurs mains pures dans l'adminiſtration de leurs charges. Mais il ſemble qu'en cela même il y a cette différence entre eux, que Paul Emile a été formé à cette juſtice, & à ce déſintereſſement par les loix & par les mœurs de ſa patrie ; au lieu que Timoléon s'y eſt formé lui-même malgré les exemples corrompus qu'il avoit devant les yeux. Et une preuve certaine de cette vérité, c'eſt que du tems de Paul Emile tous les Romains étoient d'une égale modeſtie, tous également remplis de crainte & de reſpect, non-ſeulement pour leurs loix, mais encore pour leurs citoyens mêmes. Au lieu qu'en Grece, de tous les généraux, & de tous les capitaines qui avoient été à l'expédition de Sicile, il n'y en avoit pas un qui ne fût entierement deſordonné & corrompu, ſi l'on en excepte Dion. Encore la plûpart des gens ſoupçonnoient-ils Dion d'aſpirer à la monarchie, & de ſonger à établir à Syracuſe une royauté ſemblable à celle de Lacédémone. L'hiſtorien Timée aſſûre que les Syracuſains renvoyerent Gylippe même avec honte & ignominie, parce qu'ils avoient reconnu en lui une avarice extrême & une inſatiable avidité ; & pour les injuſtices & les infidélités que Pharax le Spartiate, & Callippus l'Athénien, commirent dans l'eſpérance de s'aſſujettir la Sicile, elles ſont écrites par pluſieurs hiſtoriens. Cependant quelles gens étoient ce que Pharax & Callippus ? & quelles étoient les forces qu'ils avoient en main pour concevoir de ſi hautes eſ-

pérances ?

pérances ? Le premier avoit été réduit à faire sa cour à Denys déja chassé de Syracuse, & Callippus étoit un des officiers qui commandoient les troupes étrangeres dans l'armée de Dion. Au lieu que Timoléon, envoyé pour général aux Syracusains, qui le demandoient avec grande instance, & n'ayant pas à mendier des troupes, mais sûr de trouver une armée déja toute formée & toute prête, qu'on devoit lui donner, & lui remettre entre les mains, ne se proposa d'autre fin dans ce commandement que la destruction de tous ces tyrans pleins de cruauté & d'injustice.

Une chose admirable encore dans Paul Emile, c'est qu'ayant ruiné & renversé un si grand empire, il n'augmenta pas son bien d'une seule drachme, qu'il ne toucha point à ces grands thrésors, & qu'il ne voulut pas même les voir, quoiqu'il comblât les autres de présens, & qu'il fît à tous de grandes largesses. Je ne dis pas par-là, que Timoléon doive être blâmé d'avoir accepté une belle maison à la ville, & une maison à la campagne ; car ce n'est pas une chose honteuse de recevoir après de si grands services ; mais il est plus glorieux de refuser, & c'est le comble de la vertu, qui montre, quand elle en trouve l'occasion, qu'elle n'a pas besoin, & qu'elle peut se passer de ce qu'on lui offre. Et comme des corps, les uns sont propres à supporter le chaud, & les autres le froid ; mais les plus forts sont ceux qui peuvent supporter également l'un & l'autre, & qui ne sont nullement altérés des changemens des saisons ; il en est de même des ames ; les plus saines & les plus fortes sont celles que la plus grande fortune ne peut élever ni enorgueillir, & que les plus grands

malheurs ne ſauroient humilier ni abbattre. Et à cet égard Paul Emile paroit plus parfait que Timoléon ; car dans une grande calamité & dans la douleur extrême que lui cauſoit la perte de ſes enfans, on ne le vit jamais ni plus petit, ni moins ferme que dans ſa plus grande proſpérité ; au lieu que Timoléon, après avoir fait contre ſon propre frere un exploit d'une généroſité non commune, ne put jamais s'affermir par ſa raiſon contre ſa douleur ; mais abbattu par la triſteſſe & par le repentir, il fut vingt ans entiers ſans oſer ſe montrer dans les tribunaux & dans les aſſemblées du peuple. Or il faut avoir honte de tout ce qui eſt honteux & le fuir ; mais de craindre & d'éviter avec tant de ſoin toute ſorte de blâme, c'eſt la marque d'un eſprit, qui véritablement eſt doux & ſimple, mais qui n'a ni force ni grandeur.

Fin de la compar. de Timoléon & de Paul Emile.

PELOPIDAS.

PELOPIDAS.

LE vieux Caton entendant un jour des gens louer extrêmement un homme, qui témoignoit une témérité ſans bornes dans toutes les actions de la guerre, & qui ſe jettoit inconſidérément dans les plus grands périls, dit, *qu'il y avoit bien de la différence entre eſtimer la vertu, & mépriſer la vie :* parole pleine de ſageſſe & de vérité. En effet, on raconte que dans l'armée d'Antigonus il y avoit un ſoldat d'une valeur étonnante, mais d'une complexion très-mauvaiſe, & fort mal ſain. Le roi lui ayant demandé la cauſe de ſa pâleur, il lui avoua qu'il avoit une maladie ſecrete. Le roi recommanda très-fortement à ſes medecins que s'ils avoient quelque remede, on n'oubliât rien pour le ſoulager, & qu'on en eût tous les ſoins poſſibles.

Ce ſoldat ſi brave fut donc guéri ; mais il ne fut plus ſi amoureux des dangers, & ſi déterminé dans les batailles ; de ſorte qu'Antigonus, ſurpris de ce changement, lui en fit des reproches. Le ſoldat ne lui en cacha pas la véritable cauſe, & lui dit : *Seigneur, c'eſt vous ſeul qui m'avez rendu moins hardi en me dé_____ des maux qui me rendoient la vie odieuſe.* Et c'eſt à quoi ſe rapporte un mot d'un Sybarite, qui dit des Spartiates, *que ce n'étoit pas une grande merveille s'ils cherchoient à mourir dans les combats pour ſe délivrer de tant de travaux, & pour s'affranchir d'une diſcipline ſi auſtere & ſi rigoureuſe.* [a] Mais il ne faut pas

[a] *Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples*

pas s'étonner que des Sybarites, peuples affoiblis, & comme fondus par le luxe & par la molleſſe, ayent penſé que ceux qui mépriſoient la mort, le faiſoient, non par l'amour qu'ils euſſent pour l'honneur & pour la vertu, mais par la haine qu'ils avoient pour la vie. Il n'en étoit pas de même des Lacédémoniens, bien vivre & bien mourir pour eux, c'étoit vivre & mourir vertueuſement, comme le témoigne cette ancienne épitaphe :

Ceux-ci ſont morts, perſuadés que le bonheur ne conſiſte ni à vivre ni à mourir, mais à faire l'un & l'autre avec gloire.

Car ce n'eſt ni une choſe blâmable de fuir la mort, quand on aime la vie ſans honte & ſans baſſeſſe, ni une choſe louable non plus de la ſouffrir conſtamment quand on ne la ſouffre que par le dégoût qu'on a pour la vie.

De-là vient qu'Homere fait que les plus hardis

peuples affoiblis & comme fondus par le luxe & par la molleſſe.) Le luxe & la molleſſe de ce peuple alloient au-delà de toute imagination. Il ſe glorifioit de n'avoir jamais vu le Soleil ſe lever ni ſe coucher. Et afin que rien n'interrompît ſon ſommeil, il avoit défendu tous les arts qui s'exercent avec bruit, & avoit proſcrit les coqs même. Quand on invitoit des femmes au feſtin d'un ſacrifice, c'étoit un an auparavant, afin qu'elles euſſent le tems de préparer des robes magnifiques, & le reſte de leur parure. On propoſoit des prix aux cuiſiniers qui inventeroient les meilleurs ragoûts. Et quand un cuiſinier en avoit trouvé quelqu'un d'excellent, il étoit défendu par une loi expreſſe à tous les autres cuiſiniers de le faire pendant la premiere année, afin que l'inventeur eût ce tems-là pour s'enrichir. Un Sybarite voyant un homme fouïr la terre, s'écria qu'il en avoit une deſcente ; & un autre Sybarite à qui il raconta ce qu'il avoit vu, dit que de l'entendre il avoit un mal de côté. Athenée, livre xij. chap. 3.

[b] *Iphicrate*,

dis & les plus vaillans de ſes guerriers marchent au combat les mieux armés, & que les légiſlateurs des Grecs puniſſent celui qui a jetté ſon bouclier, & ne puniſſent point celui qui a abandonné ſon épée ou ſa pique, pour nous apprendre par-là que le ſoin de ſe couvrir, ou de ſe défendre, eſt préférable à celui de frapper ſon ennemi, ſur-tout pour ceux qui gouvernent des états, ou qui commandent des armées.

En effet, ſi pour me ſervir de la comparaiſon [b] d'Iphicrate, l'infanterie légere reſſemble aux mains, la cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine ; & ſi le général tient lieu de la tête, ce général qui s'abandonne à l'impétuoſité de ſon courage, & qui ſe hazarde mal à-propos, n'expoſe & ne néglige pas tant ſa vie, qu'il expoſe & néglige celle de tous ceux dont le ſalut [c] eſt attaché au ſien. C'eſt pourquoi [d] Callicratidas, quoique d'ailleurs grand perſonnage, ne répondit pas bien au devin qui le conjuroit de prendre garde à lui & de ſe ménager, parce que les entrailles des victimes n'étoient pas favorables, & le menacoient : *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un ſeul homme.* Car il eſt bien vrai que Callicratidas, combattant ſous les ordres de quelqu'un ſur terre ou ſur mer, n'étoit qu'un ſeul homme ; mais commandant une armée il raſſembloit en lui la force & la puiſſance de

[b] *Iphicrate*, général des Athéniens.

[c] *Eſt attaché au ſien.*) Le grec ajoûte *&*, *au contraire*, ſans s'expliquer davantage. Il veut dire que celui qui a ſoin de ſe conſerver, a ſoin auſſi de conſerver ceux qu'il commande. Mais cela ne m'a pas paru néceſſaire ; ce qui précede le dit aſſez.

[d] *Callicratidas*, général des Lacédémoniens. Il ſuccéda à Lyſandre.

[e] *Timothée*,

de ceux qui lui obéiſſoient ; de ſorte que celui en la perſonne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, n'étoit plus un ſeul homme.

Le vieil Antigonus, ſur le point de donner un grand combat naval près de l'île d'Andros, répondit bien mieux à celui qui lui diſoit que les ennemis avoient beaucoup plus de vaiſſeaux que lui : *Et moi*, lui dit-il, *pour combien de vaiſſeaux me comptes-tu ?* Relevant ainſi la dignité du général comme elle le mérite, quand elle eſt accompagnée de l'expérience & du courage, dont le premier devoir eſt de ſauver celui qui ſauve tous les autres.

C'eſt ce qui doit faire eſtimer le beau mot de [e] Timothée : un jour que Charès montroit aux Athéniens les bleſſures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur général, & ſon bouclier qui avoit été percé d'une pique, *Et moi*, s'écria-t il, *quand j'aſſiégeois Samos, un trait étant venu tomber aſſez près de moi, que j'eus de honte, comme m'étant expoſé ſans néceſſité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au chef d'une ſi grande armée* ! Car dans toutes les occaſions où le danger du général eſt d'un grand poids pour le ſuccès d'une affaire, là il doit payer de ſa perſonne & aller tête baiſſée, ſans ſe ménager & ſans écouter ceux qui diſent qu'un bon général doit mourir de vieilleſſe, ou du moins mourir vieux ; mais lorſque l'avantage qui reviendra de ſa victoire ne peut être que médiocre, & qu'au contraire par ſa défaite tout eſt perdu, il n'y a perſonne qui demande de lui qu'il faſſe l'action de ſoldat qui peut entraîner la perte du capitaine.

Voilà

[e] *Timothée*, général des Athéniens.

Voilà l'avant-propos que j'ai cru devoir mettre à ces vies de Pélopidas & de Marcellus, qui ont été tous deux grands perſonnages, & qui ſont morts tous deux par leur témérité. Car étant très braves de leur perſonne, & ayant orné leur patrie par des exploits très-éclatans, & faits contre des ennemis très-redoutables, puiſque l'un fut le premier qui vainquit Annibal juſques-là invincible, & que l'autre défit en bataille rangée les Lacédémoniens, maîtres de la terre & de la mer, ils n'épargnerent nullement leur vie, & ſe firent tuer ſans néceſſité, lorſque leur pays avoit le plus grand beſoin de tels hommes & de ſi vaillans capitaines. Voilà pourquoi, en ſuivant les reſſemblances qui ſe trouvent entre eux, nous en avons compoſé ce parallele.

Pélopidas, fils d'Hippoclus, étoit d'une des plus illuſtres familles de Thebes, comme Epaminondas; nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, ſeul héritier d'une maiſon très-riche & très-floriſſante, il ſe mit tout d'abord à ſecourir de ſon bien ceux qui en avoient beſoin & qui en étoient dignes, pour faire connoître qu'il étoit véritablement le maître de ſes richeſſes, & non pas leur eſclave. Car de la plûpart des hommes, comme dit Ariſtote, les uns ne ſe ſervent pas de leur bien par avarice, & les autres en abuſent par débauche & par prodigalité, & paſſent ainſi leur vie, ceux-ci plongés dans les voluptés, & ceux-là abîmés dans les ſoins de leur négoce. Tous les Thébains, pleins de reconnoiſſance, ſe ſervirent de l'humanité & de la généroſité de Pélopidas, mais il ne put jamais porter Epaminondas à accepter ſes offres & à uſer de ſon bien. Il lui fut

plus aiſé d'imiter ſa pauvreté ; à ſon exemple il ne fit gloire que d'être modeſte en habits & frugal dans ſa table, que d'aimer le travail, & que de ſe montrer ſimple & ouvert dans les plus grands emplois, comme le [f] Capanée d'Euripide, *qui poſſédant de grandes richeſſes, n'étoit nullement plus fier.* Il auroit eu honte de dépenſer plus ſur lui que le plus pauvre des Thébains.

Pour Epaminondas, la pauvreté lui étoit familiere, & il l'avoit reçue comme un héritage de pere en fils ; mais il ſe la rendit encore plus familiere & plus légere en philoſophant, & en choiſiſſant d'abord une vie toute ſimple & toute unie.

Pélopidas ſe maria dans une grande maiſon, & eut beaucoup d'enfans ; mais pour toutes ſes charges n'étant devenu nullement plus empreſſé à s'enrichir, ni plus avare de ſon tems, qu'il donnoit tout à ſa patrie, il diminua conſidérablement ſon bien. Un jour que ſes amis l'en reprenoient & lui diſoient *qu'il négligeoit une choſe très-néceſſaire, qui eſt d'avoir beaucoup de bien. Très-néceſſaire, vraiment*, leur répondit-il, [g] *mais pour Nico-*

f Dans les *Suppliantes* d'Euripide, v. 861.

g Mais pour Nicodeme que voilà.) Ce mot eſt fort beau, mais il n'eſt pas toûjours vrai. Il le ſeroit ſi tous ceux qui ont de bons bras & de bons yeux, & qui ſeroient très-capables de bien ſervir, étoient employés, & qu'on allouât & qu'on payât leurs ſervices. Mais combien les tems difficiles & malheureux font-ils de Nicodemes, c'eſt à-dire, d'aveugles & de manchots ? Combien le mauvais choix que font quelquefois ceux qui gouvernent, & les recommandations intéreſſées, ou aveugles auxquelles ils ont ſouvent égard, en font-ils encore ? Le bien eſt donc néceſſaire non-ſeulement aux aveugles & aux manchots, mais encore à ceux que la fortune perſécute, & dont elle rend inutiles, & les

Nicodeme que voilà, en leur montrant un homme de ce nom, qui étoit manchot & aveugle.

Epaminondas & lui étoient également nés à toute ſorte de vertus. Mais Pélopidas prenoit plus de plaiſir à exercer ſon corps, & Epaminondas à cultiver ſon eſprit. C'eſt pourquoi ils employoient tout leur loiſir l'un à la paleſtre & à la chaſſe, & l'autre à la converſation & à l'étude de la philoſophie. Mais parmi toutes les grandes & belles choſes qu'ils ont faites, & qui leur ont acquis tant de gloire, les gens de bon entendement ne trouvent rien de ſi beau ni de ſi glorieux pour eux, que d'avoir conſervé depuis le commencement juſqu'à la fin de leur vie leur union & leur amitié entiere, & ſans reproche au milieu de tant de combats & de toutes les premieres charges, ſoit dans les armées, ſoit dans le gouvernement de la république. Car ſi quelqu'un, après avoir conſideré l'adminiſtration d'Ariſtide & de Thémiſtocle, celle de Cimon & de Périclès, celle de Nicias & d'Alcibiade, & vu combien elles ont été pleines de diſſenſion, de jalouſie & d'envie des uns contre les autres, veut enſuite jetter les yeux ſur l'affection que Pélopidas & Epaminondas ont toûjours eue l'un pour l'autre, & ſur l'honneur & le reſpect qu'ils ſe portoient, il reconnoîtra évidemment que ces deux grands hommes méritent beaucoup plus d'être appellés compagnons & freres dans le gouvernement de la république & dans le commandement des armées, que ceux-là, qui ſe faiſant plus la guerre les uns aux autres

les bras & les yeux. Voilà pourquoi Ariſtote & Platon ſoûtenoient que le bien étoit néceſſaire pour faire valoir la vertu & pour la mettre en œuvre.

autres qu'ils ne la faiſoient à leurs ennemis, n'ont travaillé toute leur vie qu'à ſe débuſquer & à ſe détruire. La ſeule véritable cauſe de cette modération, c'étoit la vertu, qui leur faiſoit chercher dans toutes leurs actions, non la gloire, ni les richeſſes qu'accompagne toûjours la funeſte envie, mere des querelles & des diviſions, mais, tant ils étoient tous deux embraſés d'un amour véritablement divin, à rendre par leur adminiſtration leur patrie plus puiſſante & plus floriſſante, regardant toûjours les ſuccès l'un de l'autre comme leurs propres ſuccès.

La plûpart des auteurs écrivent pourtant [h] que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de [i] Mantinée, lorſque les Thébains envoyerent du ſecours aux Lacédémoniens encore leurs amis & leurs alliés. Car dans le combat qui ſe donna, ſe trouvant rangés l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, & ayant à combattre contre les Arcadiens, comme l'aîle des Lacédémoniens, où ils étoient, vint à donner, elle fut rompue; ce que voyant Pélopidas & Epaminondas, ils joignirent leurs boucliers, & ſe ſerrant enſemble, ils repouſſerent vaillamment tous ceux qui s'adreſſerent à eux, juſqu'à

[h] *Que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée.*) Il ne faut pas confondre cette expédition avec celle où ſe donna la célebre bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas fut tué, car cette bataille ne ſe donna qu'après la mort de Pélopidas; & c'étoit contre les Lacédémoniens: au lieu que dans celle dont Plutarque parle, les Thébains étoient allés au ſecours des Lacédémoniens leurs alliés. C'étoit avant l'exil de Pélopidas, vers la troiſieme année de l'olympiade xcviij.

[i] Ville d'Arcadie dans le Péloponeſe.

qu'à ce que Pélopidas ayant reçu ſept grandes bleſſures, tomba ſur un monceau de morts amis & ennemis. Epaminondas, quoiqu'il le crût ſans vie, ſe mit au devant de lui pour défendre ſon corps & ſes armes, & combattit long-tems contre un grand nombre d'Arcadiens, réſolu de mourir plûtôt que d'abandonner ſon compagnon, & de le laiſſer au pouvoir des ennemis; mais bleſſé d'un coup de pique dans l'eſtomac & le bras percé d'un coup d'épée, il n'en pouvoit plus, & alloit ſuccomber, lorſqu'Agéſipolis, roi des Spartiates, vint de l'autre aile à ſon ſecours, & les ſauva tous deux contre toute eſpérance.

Depuis cette bataille les Lacédémoniens traiterent en apparence les Thébains d'amis & d'alliés; mais en effet ils eurent pour ſuſpecte la puiſſance & la grande élévation de leur ville. [k] Sur-tout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Iſménias & d'Androclide, & dans laquelle étoit entré Pélopidas, parce qu'ils la regardoient comme trop populaire & trop amie de la liberté. Archias, Léontidas & Philippe, qui étoient de la faction oppoſée à Iſménias, tous trois riches, pleins d'ambition, & fort portés pour l'Oligarchie, ayant pénétré cette diſpo-

[k] *Sur-tout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Iſménias.*) Il y avoit alors à Thebes deux gouverneurs ou polémarques, Iſménias, & Léontidas, ou comme l'appelle Xénophon, *Léonthiades*; ils étoient ennemis & avoient chacun leur parti; Iſménias tenoit pour la liberté & pour l'état populaire, c'eſt pourquoi il étoit haï des Lacédémoniens. Les interpretes ont très-mal démêlé cette hiſtoire que Xénophon explique fort bien dans le V. liv. des *Choſes Grecques*.

disposition des Lacédémoniens, [l] proposerent à Phœbidas, qui passoit à Thebes avec des troupes, de s'emparer de la citadelle appellée Cadmée, d'en chasser ceux qui tenoient le parti opposé, & de la mettre sous la main des Lacédémoniens, en y établissant le gouvernement des nobles.

[m] Phœbidas se laisse persuader; pendant les [n] fêtes

[l] *Proposerent à Phœbidas, qui passoit à Thebes avec des troupes.*) Il est impossible, comme je l'ai dit ailleurs, de bien traduire ces vies de Plutarque, si on ne vérifie sur les originaux les histoires dont il parle; ce ne fut point en allant & venant par la Béotie, comme Amiot traduit, que Phœbidas exécuta cette entreprise. Voici le fait: Les Lacédémoniens avoient ordonné une levée de dix mille hommes pour les envoyer contre Olynthe; en attendant que cette armée fût prête, ils firent partir Eudamidas avec environ deux mille hommes; & Eudamidas demanda en grace aux Lacédémoniens qu'ils donnassent la conduite des autres huit mille hommes à son frere Phœbidas, ce qu'ils lui accorderent; & ce fut en menant ces troupes à Olynthe, que Phœbidas passa à Thebes & campa devant la ville près du Gymnase, où Léontidas lui alla faire ces propositions.

[m] *Phœbidas se laisse persuader.*) Car Léontidas lui fit voir qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thebes pendant que son frere travailloit à soûmettre Olynthe; que par-là même il faciliteroit à son frere le moyen de réussir dans son entreprise: car au lieu que les Thébains avoient fait un decret, par lequel il étoit défendu qu'aucun Thébain allât avec lui faire la guerre aux Olynthiens, dès qu'il seroit maître de la citadelle, ils lui donneroient autant de cavalerie & d'infanterie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas. Phœbidas se laissa persuader, parce, dit Xénophon, qu'il cherchoit moins à vivre, qu'à faire quelque action d'éclat, & que naturellement il étoit fort inconsidéré & fort imprudent.

[n] Les femmes célébroient ces fêtes dans la citadelle.

[o] *Isménias*

fêtes de Cérès il exécute ſon entrepriſe contre les Thébains, qui ne s'attendoient point à cet acte d'hoſtilité, & ſe rend maitre de la citadelle. [o] Iſménias eſt enlevé & conduit à Lacédémone, où on le fit mourir bien-tôt après. Pélopidas, Phérénicus, Androclide & pluſieurs [p] autres ayant pris la fuite, ſont condamnés au banniſſement. Epaminondas demeure en repos dans Thebes, parce qu'on le mépriſoit à cauſe de ſa philoſophie, comme un homme qui vivoit éloigné des affaires, & auſſi à cauſe de ſa pauvreté, comme un homme qui n'avoit nul pouvoir.

La nouvelle de cet attentat portée à Sparte, les Lacédémoniens privérent Phœbidas du commandement, & le condamnerent à une amende de dix mille drachmes; mais ils ne laiſſerent pas de retenir la Cadmée & d'y avoir garniſon. [q] Tous les autres Grecs furent étonnés d'un ſi grand

[o] *Iſménias eſt enlevé.*) Par l'ordre de Léontidas, qui étoit l'autre Polémarque; mais il ne fut pas conduit à Lacédémone, il fut mis en priſon dans la citadelle, où on lui fit faire ſon procès par des commiſſaires qu'on lui envoya. Il y en avoit trois de Lacédémone, & un de chacune des autres villes.

[p] Au nombre de quatre cent.

[q] *Tous les autres Grecs furent étonnés d'un ſi grand ridicule, d'autoriſer une entrepriſe, & d'en punir l'auteur.*) Polybe ſur-tout n'a pas manqué de relever un procédé ſi étrange & ſi injuſte. En parlant des Etoliens qui avoient élu pour préteur Scopas, auteur de tous les maux qu'ils avoient faits aux Achéens, ſans leur avoir déclaré la guerre, il dit, liv. iv. pag. 296. que de ne pas faire la guerre par un decret public, & cependant commettre tous les actes d'hoſtilité, n'en point punir les auteurs, & au contraire les honorer & les élire pour généraux, c'étoit un acte qui renfermoit toutes les injuſtices enſemble; c'eſt ce que les Lacédémoniens firent après que Phœbidas ſe fut em-

grand ridicule, d'autoriſer une entrepriſe & d'en punir l'auteur ; & les Thébains, déchus de leur ancien gouvernement, & aſſervis par Archias & par Léontidas, reconnurent qu'ils ne pouvoient être délivrés d'une tyrannie, qu'ils voyoient appuyée de toutes les forces des Lacédémoniens, ni eſpérer de la ruiner, ſi on n'ôtoit à Sparte l'empire de la terre & de la mer.

Cependant Léontidas ayant appris que les bannis s'étoient retirés à Athenes, & qu'ils y étoient bien voulus du peuple & honorés de tous les honnêtes gens, il leur dreſſa ſecrettement des embuches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya ; il tua en trahiſon Androclide, mais il manqua ſon coup ſur tous les autres. En même tems les Athéniens reçurent des lettres de Sparte qui leur défendoient

paré de la Cadmée contre la bonne-foi & contre tous les traités. Ils punirent l'auteur de cette perfidie, & ne retirerent pas leur garniſon ; comme ſi l'injuſtice étoit effacée par la punition de celui qui l'avoit commiſe, & comme ſi c'étoit-là ſatisfaire les Thébains. Les mêmes Lacédémoniens, du tems de la paix d'Antalcidas, firent publier qu'ils laiſſoient la liberté à toutes les villes, mais ils ne retirerent pas d'une ſeule les gouverneurs qu'ils y avoient mis. Après avoir ſaccagé les Mantinéens & ruiné leur ville, ils dirent qu'ils ne leur avoient fait aucune injuſtice, parce que d'une ſeule ville ils les avoient fait paſſer dans pluſieurs. Or, ajoûte-t-il, c'eſt une démence jointe à une malice énorme, de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de le voir. L'attachement à cette pernicieuſe maxime de politique, a attiré ſur ces deux peuples de grandes calamités, & jamais ceux qui voudront prendre de bons conſeils & proſpérer, ne doivent la ſuivre, ni dans les affaires publiques, ni dans leurs affaires particulieres.

doient de recevoir les bannis, de les exciter & aider, & leur ordonnoient de les chaſſer comme gens déclarés ennemis communs de la Grece par tous les alliés. Mais les Athéniens, à qui l'humanité étoit une qualité propre & naturelle, & qui d'ailleurs vouloient témoigner leur reconnoiſſance aux Thébains, & leur rendre la pareille, (car les Thébains étoient ceux qui avoient le plus contribué à rétablir à Athenes le gouvernement populaire, en ordonnant par un decret public que ſi quelque Athénien faiſoit paſſer ſur les terres de Béotie des armes deſtinées contre les tyrans, aucun Béotien ne fit ſemblant de le voir ni de l'entendre, & ne ſe mit en devoir de s'y oppoſer); les Athéniens, dis-je, pouſſés par ces deux mouvemens, ne firent rien contre les Thébains.

Pélopidas, quoiqu'alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre, & les ayant tous aſſemblés, il leur fit un diſcours où il leur repréſenta, *qu'il n'étoit ni ſéant ni juſte qu'ils regardaſſent d'un œil tranquille leur patrie captive & priſonniere, ni que comme trop contens d'avoir eux-mêmes la vie ſauve, ils dépendiſſent toûjours des decrets d'Athenes, toûjours ſoûmis & faiſant ſervilement leur cour à ceux qui avoient le talent de bien parler & de mener la populace; mais qu'il falloit tout hazarder pour le plus grand de tous les ſujets, en prenant pour modele l'audace & la vertu de Traſybule, afin que comme Thraſybule, parti de Thebes, étoit allé heurter & briſer les tyrans d'Athenes, eux de même, partis d'Athenes, allaſſent rendre à Thebes ſa premiere liberté.*

Les ayant perſuadés par ces paroles, ils envoyerent ſecretement à Thebes apprendre à ceux de leurs amis, qui y étoient reſtés, ce

qu'ils avoient réſolu ; ces amis approuverent extrêmement leur deſſein ; Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit de donner ſa maiſon ; Philidas trouva le moyen de ſe faire greffier d'Archias & de Philippe, qui étoient Polémarques ; [r] & pour Epaminondas, il y avoit déja du tems qu'il travailloit à inſpirer aux jeunes gens une noble fierté & un grand courage ; car dans les lieux d'exercice il leur ordonnoit toûjours de s'attaquer aux Lacédémoniens, & de lutter contre eux ; & quand il les voyoit s'applaudir & s'enorgueillir de les avoir vaincus & terraſſés, il les tançoit & leur diſoit, *qu'ils devroient bien plûtôt avoir honte de ſe rendre ainſi volontairement les eſclaves de ceux ſur leſquels ils avoient un ſi grand avantage dans tous les combats.*

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouverent à propos que Phérénicus, après avoir aſſemblé tous les conjurés, s'arrêtât au [s] bourg de Thriaſie, qu'un petit nombre des plus jeunes ſe hazardât à entrer dans la ville ; & que s'il leur arrivoit d'être ſurpris par les ennemis, & de périr en cette occaſion, les autres ſe chargeaſſent de faire en ſorte que ni leurs enfans ni leurs peres ne manquaſſent de rien pendant

[r] *Et pour Epaminondas, il y avoit déjà du tems qu'il travailloit à inſpirer.*) Voilà tout le rôle que Plutarque fait jouer à Epaminondas dans cette entrepriſe. Il la ſavoit, mais il ne voulut y avoir aucune part, parce, diſoit-il, qu'il ne vouloit pas tremper ſes mains dans le ſang de ſes citoyens, & qu'il ſavoit bien qu'on ne ſe tiendroit pas dans les bornes, & que les tyrans ne périroient pas ſeuls. Plutarque raconte cette hiſtoire plus au long dans le *Traité de l'Eſprit familier de Socrate.*

[s] C'étoit un bourg près du mont Cithéron.

[t] *Hip-*

dant leur vie. Pélopidas fut le premier qui ſe préſenta pour entrer dans la place, & après lui Melon, Damoclide, & Theopompe, tous des premieres maiſons de Thebes, tous liés enſemble d'une étroite amitié, tous d'une fidélité à toute épreuve, & tous rivaux de gloire & d'honneur. Etant donc au nombre de douze, ils embraſſent leurs compagnons, qu'ils laiſſent à Thriaſie; & après avoir envoyé un courier à Charon pour l'avertir de leur arrivée, ils ſe mettent en marche, vêtus de ſimples veſtes, menant avec eux des chiens de chaſſe, & tenant à la main des pieux à ſoûtenir des rets, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin, ne ſe doutaſſent de rien, & qu'ils les priſſent ſeulement pour des chaſſeurs que la chaſſe avoit égarés.

Leur courrier étant donc arrivé à Thebes, & ayant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, Charon ne changea point de ſentiment à l'approche de ce danger; & comme il étoit homme de bien & d'honneur, il prépara ſa maiſon pour les recevoir.

Parmi les conjurés il y avoit un certain Hippoſthenidas, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit ſa patrie, & qui de tout ſon cœur auroit voulu ſervir les bannis; mais il n'avoit ni l'audace, ni la fermeté que demandoient une occaſion ſi périlleuſe, & les grandes affaires qui ſe tramoient. * Hippoſthenidas donc, enviſageant

* *Hippoſthénidas donc enviſageant le grand combat qu'il falloit livrer ſur l'heure.*) Il faiſoit réflexion, que quand même on auroit tué les tyrans, les conjurés étoient en trop petit nombre pour venir à-bout de la garniſon, qui étoit de quinze cent hommes; que deux officiers

ſageant le grand combat qu'il falloit livrer ſur l'heure même, il comprend enfin à force de réflexions que ce qu'ils alloient faire, c'étoit en quelque façon aller heurter l'empire des Lacédémoniens, & entreprendre de détruire leur puiſſance en ſuivant des eſpérances fort incertaines, & appuyées ſur une poignée de bannis. Comme ſurpris tout-à-coup d'un vertige, & ne pouvant débrouiller tant de difficultés & d'obſtacles qui ſe préſentent en foule à ſon eſprit, il ſe retire dans ſa maiſon ſans rien dire, & dépêche un de ſes amis à Melon & à Pélopidas pour les prier de différer leur entrepriſe, & de s'en retourner à Athenes en attendant un tems plus favorable.

Cet envoyé avoit nom Chlidon. Il s'en va chez lui en diligence, tire ſon cheval de l'écurie, & commande à ſa femme de lui apporter la bride. Sa femme ne ſachant où elle étoit & ne pouvant la trouver, dit qu'elle l'a prêtée à un voiſin. Chlidon s'emporte; on en vient aux injures, & de-là aux malédictions. Sa femme vomit contre lui les imprécations les plus affreuſes, & prie les dieux que ſon chemin lui ſoit funeſte à lui & à ceux qui l'ont envoyé. De ſorte que Chlidon ayant perdu par ſon emportement la plus grande partie du jour à ce démêlé, & tirant même de ce qui venoit d'arriver une ſorte de mauvais augure, il renonce à ce voyage, * & va d'un autre côté.

Voilà

ficiers fort ſobres devoient être de garde cette même nuit, & qu'Archias avoit ordonné à ceux de Theſpies de ſe tenir ſous les armes ce jour-là.

* *Et va d'un autre côté.*) Il alla chercher Hippoſthénidas, & ne l'ayant pas trouvé, il alla chez un des conjurés où il ſe doutoit bien qu'il

Voilà comment il tint à peu qu'on ne manquât l'occaſion d'exécuter la plus grande & la plus belle des entrepriſes. Pélopidas & ceux de ſa bande ayant pris des habits de païſan, & s'étant partagés, entrerent le ſoir par différentes portes dans la ville, qu'il faiſoit encore jour.

[x] Comme on étoit alors au commencement de l'hyver, il regnoit un petit vent de biſe, & il tomboit de la neige, ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans ſa maiſon à cauſe du froid [y]; mais ceux qui étoient de la confidence, reçurent les bannis, & les menerent tout d'abord chez Charon, où ils ſe trouverent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Pour ce qui eſt des tyrans, voici en quel état ſe trouvoient leurs affaires. Philidas, greffier des Polemarques, étoit du complot, comme nous l'avons déja dit, & n'oublioit rien pour le faire réuſſir. Il y avoit déjà quelque tems qu'il avoit promis à Archias & à ſa compagnie de leur donner à ſouper ce jour-là, de leur faire grand'chere, & de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. [z] Ce qu'il faiſoit pour les livrer affoiblis

qu'il le trouveroit, & il y alla pour leur dire d'envoyer un autre meſſager à la place.

[x] *Comme on étoit alors au commencement de l'hyver.*) C'eſt ce que ſignifient ces paroles de Plutarque, ἀρχομένου τρίτου τοῦ ἔτους, & non pas que *le tems commençoit à ſe troubler.* Les Lacédémoniens s'étoient emparés de la citadelle vers le milieu de l'été, la troiſieme année de l'olympiade xcix. & ils la reprirent la premiere année de l'olympiade c. au commencement de l'hyver.

[y] De plus, ce froid leur donnoit un prétexte de ſe cacher le viſage.

[z] *Ce qu'il faiſoit pour les livrer, affoiblis par la débauche.*) Comment cela, puiſqu'il ne leur préſente que quelques conjurés deguiſés en femmes? Pour ſauver cet

affoiblis par la débauche, & yvres entre les mains des conjurés qui s'en deferoient ſans peine.

Les voilà donc à table; comme ils étoient déja en pointe de vin & bien près d'être yvres, il leur vient, on ne ſait comment, une nouvelle qui n'étoit pas fauſſe, mais vague, & peu circonſtanciée, que les bannis étoient cachés dans la ville. Philidas fait tous ſes efforts pour détourner la converſation, mais Archias envoye [a] un de ſes officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver ſur l'heure. Il étoit déja tard; Pélopidas & les conjurés ſe préparoient déja, & avoient pris leurs cuiraſſes & leurs épées; tout-à-coup on entend frapper à la porte; quelqu'un y va, & ayant appris de l'officier qu'il venoit de la part des Polémarques, qui mandoient Charon, il va tout troublé leur annoncer ce terrible ordre. Il n'y eut pas un d'eux qui ne pensât d'abord que la conjuration étoit découverte, & qu'ils étoient tous perdus avant que d'avoir pû exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît à ce mandement & qu'il ſe préſentât aux gouverneurs avec aſſurance, comme ne craignant rien, & ne ſe ſentant coupable de rien.

Charon étoit bien homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que lui; mais

endroit, il faut ſuppoſer que Philidas avoit véritablement le deſſein de faire venir des femmes; mais que ne l'ayant pu faute de tems ou autrement, il habilla en femmes quelques-uns des conjurés.

[a] Plutarque, dans *le traité de l'Eſprit familier de Socrate*, écrit qu'il y envoya deux de ſes gardes.

[b] *Car*,

mais alors effrayé du danger de ſes amis, & craignant auſſi qu'on ne le ſoupçonnât de quelque trahiſon, ſi tant de braves citoyens, qu'il avoit reçus dans ſa maiſon, venoient à périr, comme il fût prêt à ſortir, il va dans l'appartement de ſa femme, prend ſon fils unique, qui étoit encore enfant, & qui en beauté & en force ſurpaſſoit tous les enfans de ſon âge, le remet entre les mains de Pélopidas, & lui dit : *Si vous venez à découvrir que je vous aye trahis, ou que je vous aye fait la moindre ſupercherie, traitez cet enfant en ennemi, & vengez-vous ſur lui de la perfidie du pere ſans en avoir aucune pitié.*

La plûpart ne purent s'empêcher de verſer des larmes en voyant la vive douleur de ce pere affligé, & la grandeur de ſon courage, & ils témoignerent tous qu'ils étoient très-fâchés qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un aſſez lâche & aſſez étonné du danger préſent pour le ſoupçonner de quelque perfidie, ou pour l'accuſer du mauvais ſuccès, & ils le conjurerent unanimement de ne pas laiſſer ſon fils parmi eux, mais de l'éloigner & de le mettre à couvert de ce qui pourroit arriver, afin de conſerver à ſes amis & à ſa ville un vengeur, s'il étoit aſſez heureux pour échapper aux tyrans. Charon proteſta qu'il n'éloigneroit point ſon fils ; [b] *Car, dit-il, quelle vie pour lui, & quelle délivrance plus honnête qu'une fin glorieuſe, & ſans reproche avec ſon pere & ſes amis ?* En même tems il fait ſa priere aux dieux, embraſſe tous les conjurés l'un après l'autre, & ſort. En

[b] *Car, dit-il, quelle vie pour lui.*) Après cela, il adreſſa la parole à ſon fils ; & Plutarque, dans le traité que je viens de citer, rapporte ſes paroles qui méritent d'être lues.

[a] *Mais*

En chemin il travaille à ſe remettre & à compoſer ſon viſage & ſa voix pour paroître dans un état différent de celui où il ſe trouvoit. Comme il fut à la porte de la maiſon du feſtin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demanderent : *Charon, qui ſont ces gens, qui, à ce qu'on nous a dit, viennent d'arriver, qui ſont cachés dans la ville, & qui ſont appuyés par quelques uns de nos citoyens ?* Charon fut d'abord un peu troublé ; mais après avoir demandé à ſon tour, qui étoient ces gens qui venoient d'arriver, & qui étoient ceux qui les receloient dans leurs maiſons, & voyant qu'Archias ne pouvoit rien dire de certain, il connut bien que cette nouvelle ne venoit que de quelqu'un qui n'étoit pas bien informé, & il leur dit : *Prenez bien garde que ce ne ſoit une fauſſe allarme qu'on ait voulu vous donner pour troubler vos plaiſirs. Je ne laiſſerai pas de m'en informer avec ſoin, & de me tenir ſur mes gardes, car peut-être ne faut il rien négliger.* Philidas le loua de ſa prudence, & remenant Archias dans la ſalle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en leur faiſant toûjours attendre les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ſes amis tout préparés, non à vaincre, ni à ſauver leur vie, mais à mourir glorieuſement, après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis ; il dit à Pélopidas la vérité telle qu'elle étoit, [c] mais il

[c] *Mais il la déguiſa aux autres.*) Pourquoi cette fineſſe ? Cela n'étoit point neceſſaire. Auſſi Plutarque, dans *le traité de l'Eſprit familier de Socrate*, dit formellement que Charon revint à eux le viſage gai, & qu'il leur rapporta à tous ce qu'Archias lui avoit dit.

[d] *Vous*

il la déguiſa aux autres en inventant pluſieurs choſes dont il diſoit qu'Archias l'avoit entretenu.

A peine cette premiere tempête étoit-elle paſſée, que la Fortune leur en excita une ſeconde ; car ſur ces entrefaites il arriva d'Athenes un courrier de la part d'Archias, grand-pontife d'Athenes, qui écrivoit à Archias de Thebes ſon hôte & ſon ami, non une nouvelle fauſſe & fabriquée ſur des ſoupçons, mais un détail circonſtancié de toute la conjuration, comme on le reconnut enſuite. Ce courrier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déja noyé de vin, & en lui rendant ſa dépêche, il dit : *Seigneur, celui qui vous écrit ces lettres, vous conjure de les lire ſur le champ, parce qu'il vous écrit pour des affaires très-importantes.* Archias ſe mettant à rire : *A demain les affaires*, dit-il, & prenant les lettres il les mit ſous ſon chevet, & reprit la converſation qu'il avoit commencée avec Philidas. Ce mot *A demain les affaires*, paſſa en proverbe, & eſt encore aujourd'hui en uſage parmi les Grecs.

L'occaſion paroiſſant donc très-favorable, les conjurés ſortent & ſe partagent en deux bandes ; les uns, ſous la conduite de Pélopidas & de Damoclide, [a] vont contre Léontidas & Hypatas, qui étoient voiſins, & les autres ayant à leur tête Charon & Melon, vont contre Archias & Philippe. Ils mettent ſur leurs cuiraſſes des

[a] *Vont contre Léontidas & Hypatas.*) Ceux-ci ne ſoupoient pas chez Philidas, parce qu'Archias, qui attendoit une des premieres dames de la ville, n'avoit pas voulu que Léontidas fût du feſtin. Ainſi Philidas avoit été obligé de les ſéparer.

des robes de femme, & ſur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur cachoient tout le viſage. Dès qu'ils furent à la porte de la ſalle du feſtin, tous les convives firent un grand bruit & de grands cris de joie, penſant que c'étoient les femmes qu'ils attendoient. Les conjurés ayant bien regardé tout autour de la ſalle, & bien remarqué tous ceux qui étoient aſſis, tirent leurs épées, & ſe jettant au travers des tables ſur Archias & ſur Philippe, ils parurent ce qu'ils étoient. Philidas obligea un petit nombre des conviés à ſe tenir en repos, leur promettant qu'ils n'auroient aucun mal. Tous les autres, qui voulurent ſe lever & ſe mettre en défenſe avec les Polémarques, furent tués ſans beaucoup de peine comme des gens qui étoient pleins de vin.

L'affaire fut plus difficile du côté de Pélopidas, car ils alloient contre un homme ſobre & hardi. En arrivant ils trouvent la porte de ſa maiſon fermée, parce qu'il étoit couché; ils heurtent long-tems ſans que perſonne reponde. Enfin un eſclave les ayant entendus, ſe leve & deſcend pour ouvrir; il n'eut pas plûtôt tiré le verrou & entr'ouvert, que ſe jettant tous en foule, ils pouſſerent la porte de roideur, jetterent l'eſclave à la renverſe, & monterent à la chambre à coucher. Léontidas, au bruit de tant de gens qui couroient, ſe douta de ce que ce pouvoit être; il ſauta de ſon lit, & empoigna ſon épée, mais il oublia d'éteindre les lampes de veille, ce qui dans les ténebres les auroit commis les uns contre les autres, & auroit pu le ſauver. Mais étant vu clairement à une grande lumiere comme en plein jour, il alla au devant d'eux pour défendre la porte, & frappant d'abord

bord Céphiſodore, qui entroit le premier, il l'étendit mort à ſes pieds; il s'attacha enſuite à Pélopidas, qui le ſuivoit. La porte qui étoit étroite, & le corps de Céphiſodore, qui embarraſſoit l'entrée, rendit ce combat long & difficile; mais enfin Pélopidas fut le plus fort, il tua Léontidas; de-là ils vont tous enſemble chez Hypatas, ils entrent dans ſa maiſon comme ils étoient entrés dans celle de Léontidas. Hypatas entendant le bruit, ſe ſauve chez les voiſins, mais ils le ſuivirent, & le tuerent.

Cette grande affaire heureuſement exécutée, ils vont joindre la troupe de Melon, dépêchent des courriers dans l'Attique aux bannis qui y étoient reſtés, appellent tous les Thébains à la liberté, & arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étoient appendues, & enfonçant les boutiques des armuriers & des fourbiſſeurs. Epaminondas & Gorgidas viennent à leur ſecours avec leurs armes, accompagnés d'un aſſez grand nombre de jeunes gens & de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avoient ramaſſés.

Déja toute la ville étoit remplie de frayeur & de trouble, toutes les maiſons éclairées de flambeaux, & les rues pleines de gens qui alloient & venoient. Le peuple n'étoit pas encore aſſemblé, mais tout conſterné de ce qui venoit d'arriver, & ne ſachant encore rien de certain, il attendoit le jour avec impatience. C'eſt pourquoi on trouva que les capitaines des Lacédémoniens avoient fait une grande faute de n'être pas tombés ſur eux pendant ce deſordre; car la garniſon étoit de quinze cent hommes, & ils avoient encore beaucoup de gens de la ville qui s'étoient rangés de leur côté; mais effrayés

des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroiſſoient par toutes les maiſons, & du tumulte de tout ce peuple, qui couroit çà & là, ils demeurerent en repos, & ſe contenterent de garder la citadelle.

Le lendemain à la pointe du jour arrivent de l'Attique les bannis avec leurs armes ; on convoque une aſſemblée du peuple, & Épaminondas & Gorgidas y menent Pélopidas, & ſa troupe environnée de tous les ſacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandelettes ſacrées, & qui exhortent les citoyens à ſecourir leur patrie & leurs dieux. A ce ſpectacle, toute l'aſſemblée ſe leve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit ces hommes comme ſes bienfaiteurs & ſes libérateurs. Dès ce même jour Pélopidas, nommé gouverneur de la Béotie, avec Melon & Charon, attaque la citadelle & l'environne de tranchées & de forts, pour chaſſer les Lacédémoniens & pour remettre la Cadmée en liberté avant qu'il pût arriver du ſecours de Sparte ; [e] & il ne le prévint

[e] *Et il ne le prévint que de bien peu de tems.*) Plutarque me paroît ici étrangler trop ſa narration. Comment les conjurés, avec le peu de bourgeois qu'ils avoient aſſemblés & les bannis qui arriverent de l'Attique, auroient-ils pu reprendre la citadelle qui étoit ſi forte, & où il y avoit quinze cent Lacédémoniens en garniſon avec plus de trois mille bourgeois ou autres, qui s'étoient réfugiés près d'eux, & qui avoient pris leur parti ? Il devoit donc parler des cinq mille hommes de pied & des cinq cent chevaux que les Athéniens envoyerent à Pélopidas dès le lendemain matin, ſous la conduite de Démophon, & des autres troupes qui arriverent de toutes les villes de la Béotie, & qui, avec celles des Athéniens, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie & de deux mille chevaux. Voilà l'armée qui fit le ſiege de la citadelle,

vint que de bien peu de tems ; car les Lacédémoniens ayant rendu la place, & s'en retournant ſelon leur capitulation, trouverent à Mégare Cléombrotus, qui venoit à Thebes avec une puiſſante armée. Les Spartiates firent le procès aux trois [f] *Harmoſtes* ou capitaines qui avoient capitulé, Hermippidas & Arciſſus furent punis de mort, & le troiſieme, nommé Dyſaoridas, fut condamné à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la payer, il ſe bannit lui-même du Péloponeſe.

[g] Cet exploit de Pélopidas fut appellé par tous les

le, qui ſe défendit pluſieurs jours, & ne ſe rendit que faute de vivres. Voyez Xénophon, liv. v. de l'Hiſtoire Grecque, & Diodore de Sicile, liv. xv.

f Ils appelloient *Harmoſtes* les capitaines qu'ils envoyoient commander dans les places.

g Cet exploit de Pélopidas fut appellé par tous les Grecs le frere germain de celui de Thraſibule.] Notre hiſtoire nous en fournit un qui fut exécuté dans le dernier ſiecle, & qu'on peut appeller, avec encore plus de raiſon, le frere germain de celui de Pélopidas; c'eſt celui du prince de Monaco. Je raſſemblerai ici les principaux traits de l'un & de l'autre, pour faire voir leur parfaite reſſemblance. Pélopidas entre dans Thebes, lui douzieme, pour délivrer cette place du joug de Lacédémone, qui y avoit une garniſon ; ils ſont tous déguiſés en payſans. Philidas, un des conjurés, donne un grand ſouper aux officiers de Lacédémone ; ſur le moment de l'exécution, il ſe répand un bruit ſourd de la conjuration ; un des principaux de ces officiers reçoit même des lettres où elle eſt détaillée, mais il remet au lendemain à lire ces lettres & à s'éclaircir. Pélopidas, auquel s'étoient joints trente-ſix citoyens, partage ſa troupe en deux bandes, dont l'une va attaquer ceux qui étoient à table, & l'autre va contre deux autres chefs qui étoient retirés, & par leur courage ils remettent Thebes en liberté. Le prince de Monaco entreprend de même de délivrer ſa ville du joug des Eſpagnols qui en étoient les maîtres. Son complot eſt éventé. Le commandant Eſpagnol eſt averti même du

jour

les Grecs le frere germain de celui de Thraſibule, à cauſe de leur parfaite reſſemblance, tant par les grandes vertus des hommes qui les avoient entre-

jour qu'il devoit s'exécuter, mais il traite cet avis d'impoſture, & promet cependant d'obſerver de près le prince, & de ſe ſaiſir de ſa perſonne & de celle de ſon fils ſur le premier ſoupçon qu'il donnera de ſa conduite. Cela oblige M. de Monaco à ſe hâter d'exécuter ſon entrepriſe, pour prévenir les mauvais deſſeins de ce commandant. Il fait ſemblant de vouloir punir quelques ſujets rebelles de deux de ſes villes; il les envoye prendre & les fait amener dans ſes priſons de Monaco, liés & garottés, au nombre de trente, qu'il avoit choiſis les plus braves & les plus déterminés, & qui étoient du complot. Cela ne donne nul ombrage au commandant, qui même, à la priere du prince, envoye une partie de ſa garniſon vivre à diſcrétion dans les maiſons de ces prétendus coupables. M. de Monaco donne un grand ſouper aux officiers de la garniſon, & ordonne que dans la ville on faſſe grand chere à tous leurs ſoldats. Pendant que les Eſpagnols ne penſent qu'à ſe réjouir, & qu'ils ſont noyés de vin, il tire des priſons ſes trente conjurés, & leur donne des armes; quelques habitans des plus braves ſe joignent à eux, il y ajoute quelques-uns de ſes domeſtiques & partage toute cette troupe en trois bandes, donne à ſon fils la premiere, qui étoit de trente hommes, met à la tête de l'autre, qui étoit de vingt hommes, un brave officier nommé Géronimo Rei, & il prend la troiſieme, qui étoit de cinquante hommes, tous réſolus de périr ou de délivrer leur patrie. Le jeune prince, plein d'ardeur & de courage, va attaquer un corps-de-garde, & s'en rend maître. Géronimo Rei attaque un autre corps-de-garde avec le même ſuccès, & le prince de Monaco donne ſur le poſte principal qui étoit à la place. Le combat eſt plus rude & plus ſanglant de ſon côté. Il eſt repouſſé deux fois, mais à la troiſieme charge il l'emporte, & force le commandant à ſe rendre priſonnier. De cette maniere il chaſſe les Eſpagnols de Monaco, & ſe met ſous la protection de la France. Quand on examine toutes les circonſtances de ces deux actions, on les trouve ſi ſemblables, qu'on pourroit preſque penſer que celle du prince de Monaco a été imaginée ſur celle de Pélopidas.

entrepris, & par les grands périls dont ils étoient environnés, que par les combats qu'il fallut livrer, & encore par la fin glorieuſe dont la Fortune les couronna. Car on trouveroit difficilement d'autres hommes qui, avec une ſi petite poignée de gens & plus dénués de forces, aient heurté une ſi grande puiſſance, & qui, ayant vaincu par leur ſeul courage & par leur ſeule audace, aient procuré à leur patrie de plus grands biens. Mais cette action fut rendue encore plus glorieuſe & plus éclatante par le changement qu'elle produiſit dans les affaires; car la guerre, qui rabaiſſa l'orgueil de Sparte & qui lui ôta l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit dans laquelle Pélopidas, ſans prendre ni château ni place, mais entrant lui douzieme dans une maiſon, s'il eſt permis d'employer la métaphore pour ne dire que la vérité, délia & rompit les chaînes de l'empire des Lacédémoniens, qui paroiſſoient ne pouvoir jamais être briſées ni déliées.

Les Lacédémoniens étant entrés peu de tems après avec une puiſſante armée dans les terres de la Béotie, les Athéniens effrayés renoncerent à la ligue qu'ils avoient faite avec les Thébains; & mettant en priſon ceux qui tenoient encore leur parti, ils firent mourir les uns, bannirent les autres, & ils condamnerent les plus riches à de groſſes amendes. Les affaires des Thébains paroiſſoient donc en très-méchant état, perſonne ne ſe préſentant pour les ſecourir. Pélopidas ſe trouvoit alors général des Béotiens avec Gorgidas; ils cherchent enſemble un moyen de commettre encore les Athéniens contre les Lacédémoniens, & voici la ruſe qu'ils imaginerent: il y avoit un Spartiate, appellé Sphodrias, qui

avoit

avoit de la réputation parmi les gens de guerre, & qui avoit en effet beaucoup de valeur, mais qui étoit étourdi & léger, très-facile à concevoir de vaines eſpérances & plein d'une folle ambition. Cet homme avoit été laiſſé à Theſpies avec un corps de troupes pour recevoir & protéger les Béotiens qui voudroient ſe révolter contre Thebes. [h] Pélopidas & Gorgidas lui envoient ſecrettement un marchand de ſes amis avec de l'argent & avec des diſcours très-propres à flatter ſa vanité, qui le perſuaderent plus que l'argent, *qu'il devoit s'attacher à de plus grandes choſes, & s'emparer du Pirée en attaquant les Athéniens à l'improviſte, & lorſqu'ils s'y attendoient le moins; que rien ne pouvoit être ſi agréable aux Lacédémoniens que de ſe voir maîtres d'Athenes; & que les Thébains, irrités contre les Athéniens, & les regardant comme des déſerteurs & des traîtres, ne leur donneroient aucun ſecours.*

Sphodrias, gagné par ces belles paroles, prend des ſoldats un peu avant la nuit & entre à main armée dans l'Attique. Il s'avance juſqu'à Eleuſine; [i] mais là ſes ſoldats commençant à avoir peur & à ſe repentir, il fut découvert & s'en retourna à Theſpies [k] après avoir attiré aux Lacédémoniens

[h] *Pélopidas & Gorgidas lui envoyerent ſecrettement.*) Cela eſt plus vrai-ſemblable que ce qu'écrit Diodore de Sicile, livre xv. que ce fut Cléombrotus, qui, ſans aucun ordre des éphores, perſuada à Sphodrias de s'emparer du Pirée.

[i] *Mais là ſes ſoldats commençant à avoir peur.*) Ils avoient eſpéré d'arriver de nuit au Pirée; mais le jour les ſurprit à Eleuſine; ſe voyant découverts, ils commencerent à ſe repentir, & s'en retournerent, pillant & emmenant les troupeaux.

[k] *Après avoir attiré aux Lacédémoniens une guerre.*) Les Lacédémoniens virent bien la conſéquence de cet attentat,

cédémoniens une guerre qui ne fut ni légere ni facile à terminer ; car dès ce moment-là les Athéniens chercherent à renouveller l'alliance avec les Thébains, les secoururent de tout leur pouvoir ; & armant beaucoup de vaisseaux, ils allerent par-tout pratiquant & recevant tous les Grecs qui vouloient secouer le joug de Lacédémone.

Cependant les Thébains étoient tous les jours aux mains avec les Lacédémoniens dans la Béotie, & donnoient à tout moment des combats qui n'étoient pas des batailles, mais plûtôt comme un apprentissage & un exercice ; de maniere qu'ils enflammoient de plus en plus leur courage & fortifioient leurs corps en acquérant dans toutes ces différentes rencontres l'expérience, l'habitude & l'audace. C'est pourquoi on rapporte que le Spartiate Antalcidas dit fort à propos à Agésilas qu'on rapportoit de la Béotie fort blessé : *Vous recevez des Thébains le salaire de l'apprentissage que vous leur avez fait faire en leur enseignant à faire la guerre malgré eux.* Quoiqu'à proprement parler, le véritable maitre des Thébains ne fût point Agésilas, mais les sages capitaines qui les menant aux ennemis avec prudence, & lorsque l'occasion étoit favorable, les lâchoient à propos comme de généreux chiens de chasse ; & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, les retiroient de même, contens de leur courage & de leur ardeur ; & c'est à Pélopidas qu'en est dûe la

attentat. Les éphores rappellerent Sphodrias, & le mirent en justice ; mais Agésilas, gagné par son fils qui étoit amoureux du fils de Sphodrias, le sauva. Ce trait d'histoire est assez curieux, comme Xénophon le conte dans son livre v.

la principale gloire. Car dès le premier jour qu'ils l'eurent nommé capitaine des armes, ils ne manquerent jamais une ſeule année de l'élire; de maniere que juſqu'à ſa mort il fut toûjours ou capitaine de la bande ſacrée ou gouverneur de la Béotie. Et ce fut en ce tems-là qu'arriverent les défaites & les déroutes des Lacédémoniens à Platées, à Theſpies, où Phœbidas, celui qui avoit ſurpris la Cadmée, fut tué; & [l] à Tanagre où Pélopidas tua de ſa main leur harmoſte ou capitaine général, appellé Panthoïdès.

Tous ces grands ſuccès augmenterent bien la confiance & l'audace des vainqueurs, mais ils ne rabaiſſerent pas entiérement la fierté & le courage des vaincus: car ce n'étoient ni batailles rangées ni combats réglés, mais plûtôt des courſes faites à propos, & comme de ſimples eſcarmouches, où les Thébains, tantôt en ſe retirant, tantôt en pourſuivant, avoient remporté quelque avantage. Mais le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut la réputation de Pélopidas, en ne laiſſant ni à ceux qui partageoient avec lui le commandement de l'armée, aucun moyen de lui diſputer la gloire de ce grand ſuccès, ni à ſes ennemis aucun prétexte dont ils puſſent couvrir leur défaite.

Il en vouloit à la ville [m] d'Orchomene qui avoit pris

[l] *A Tanagre où Pélopidas tua de ſa main leur harmoſte, ou capitaine général, appellé Panthoïdes.*) Je croi que c'eſt la même occaſion dont parle Xénophon dans ſon cinquieme livre; mais le général ou polémarque qui fut tué, il le nomme *Alypétus*: peut-être que *Panthoïdès* n'eſt pas le nom propre, mais le Patronymique, *le fils de Panthoüs*.

[m] Sur le fleuve de Céphiſſe.

pris le parti des Lacédémoniens & reçû deux compagnies d'infanterie pour la garder, & il épioit l'occaſion de s'en rendre maître. Un jour ayant été averti que la garniſon étoit ſortie pour faire une courſe [n] dans la Locride, il y alla avec des troupes, & mena avec lui le bataillon ſacré & une nombreuſe cavalerie, eſpérant de trouver la place ſans défenſe; mais s'en étant approché & ayant trouvé que de nouvelles troupes de Sparte avoient relevé la garniſon, il ramena ſon armée par la ville de Tégyre, qui étoit le ſeul chemin par où il pût paſſer en côtoyant la montagne; car tout le plat-pays [o] étoit inondé par le Mélas qui, dès ſa ſource ſe diviſant dans des étangs & des marais qui portoient bateau, rendoit les chemins de la plaine impraticables.

Un peu au-deſſous de ces marais eſt le temple d'Apollon Tégyréen, & ſon oracle qui n'a ceſſé que depuis peu de tems; il floriſſoit ſur-tout pendant les guerres des Medes, Echecrates en étant alors le grand-prêtre: on prétend que ce fut là que ce dieu naquit. En effet la montagne voiſine eſt appellée Délos, & c'eſt au pied de cette montagne que finiſſent les inondations du Mélas. Derriere ce temple ſaillent deux ſources très-abondantes d'une eau merveilleuſe pour ſa douceur & ſa fraîcheur. Nous les appellons encore aujourd'hui, l'une *la palme*, & l'autre *l'olive*, comme Latone ayant accouché, non entre deux arbres, mais entre ces deux ſources; on voit même

[n] Du côté du Parnaſſe.

[o] *Etoit inondé par le Mélas.*) Ce que Plutarque dit ici du Mélas, s'accorde parfaitement avec ce qu'en écrit Strabon dans ſon neuvieme livre. Ce fleuve étoit perdu de ſon tems, ou dans des creux, ou dans les marais voiſins près d'Haliarte.

même près de-là le mont [p] Ptoum d'où l'on dit que ſortit ce furieux ſanglier qui fit une ſi grande frayeur à cette déeſſe. Les hiſtoires de Python & de Tityus, arrivées dans ces mêmes lieux, ſemblent encore favoriſer ceux qui y placent la naiſſance de ce dieu. Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres preuves ſur leſquelles on veut appuyer cette fable, car l'ancienne tradition ne laiſſe point ce dieu parmi les démons nés mortels, & qui d'hommes ont été transformés en dieux, comme Hercule & Bacchus, après avoir dépouillé cette nature corruptible & mortelle ; mais il eſt un des dieux éternels & non engendrés, s'il faut s'en rapporter aux anciens ſages qui ont traité de la nature des dieux.

Les Thébains donc s'en retournant d'Orchomene par Tégyre, les Lacédémoniens, qui revenoient de la Locride, ſe trouverent ſur leur chemin. Dès que les Thébains les apperçurent hors des défilés, quelqu'un, courant de toute ſa force à Pélopidas, lui dit : *Nous ſommes tombés entre les mains des ennemis. Eh pourquoi*, répondit-il, *ſommes-nous tombés entre leurs mains plûtôt qu'eux entre les nôtres ?* En même tems il commanda à la cavalerie, qui faiſoit l'arriere-garde, de paſſer de la queue à la tête pour commencer le combat ; & de ſon infanterie qui étoit de trois cent hommes, il en fit un bataillon ſerré, eſpérant bien que, par-tout où ce bataillon donneroit, il enfonceroit les ennemis quoique ſupérieurs en nombre.

Les Lacédémoniens avoient deux enſeignes de gens de pied. Ephorus dit qu'une enſeigne eſt

[p] Au-deſſus du lac Copaïde. Il y avoit ſur cette montagne un oracle d'Apollon.

eſt de cinq cent hommes, Caliſthene de ſept cent, & pluſieurs autres la font de neuf cent, comme Polybe. Leurs Polemarques, Gorgoléon & Théopompe, ſe confiant ſur la valeur de ces bandes, les menent à la charge avec beaucoup d'audace. Le choc commença par l'endroit où étoient les chefs des deux partis & il fut très-rude : d'abord les généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jettés ſur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. L'armée de Lacédémone fut tellement épouvantée qu'elle s'ouvrit pour donner paſſage aux Thébains qui auroient pû continuer leur route & ſe ſauver s'ils avoient voulu ; mais Pélopidas, dédaignant de ſe ſervir de cette ouverture pour ſe ſauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un ſi grand carnage, que tout le reſte effrayé ſe mit à fuir à vauderoute. Les Thébains ne les pourſuivirent pas fort loin ; car ils craignoient les Orchoméniens qui étoient fort voiſins du lieu du combat, & la nouvelle garniſon qui étoit arrivée de Lacédémone à Orchomene. Ils ſe contenterent de les avoir rompus & de faire une retraite glorieuſe qui valoit une victoire, puiſqu'ils la faiſoient au-travers d'une armée diſſipée & défaite.

Après avoir donc érigé un trophée & dépouillé les morts, ils retournerent chez eux le courage fort élevé, & pleins d'un noble orgueil ; car dans tant de guerres qu'ils avoient eues & contre les Grecs & contre les Barbares, il ſemble qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un ſi grand nombre de Lacédémoniens eût été défait par un ſi petit nombre, ni même qu'à forces égales ils euſſent été battus en bataille rangée. C'eſt pourquoi

ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit ſoûtenir ; & leur réputation ſeule étonnoit leurs autres ennemis qui en nombre égal n'auroient oſé ſe préſenter contre les Spartiates.

Ce combat fut le premier qui apprit à tous les Grecs que ce n'eſt ni l'Eurotas ni le lieu qui eſt entre le Babyce & le Gnacion qui portent des hommes belliqueux & de hardis combattans, [q] mais que les grands courages naiſſent par-tout où les jeunes gens ſavent avoir de la honte pour tout ce qui eſt mauvais, & de l'aſſûrance & de l'audace pour tout ce qui eſt bon, & où ils craignent plus le moindre affront que tous les périls enſemble ; voilà les hommes les plus redoutables à leurs ennemis.

On prétend que Gorgidas fut le premier qui leva *le bataillon ſacré*, & qu'il le compoſa de trois cent hommes choiſis qui furent ſoudoyés & entretenus aux dépens de la ville, & qu'on mit en garniſon dans la Cadmée ; c'eſt pourquoi il fut appellé *le bataillon de la ville*, parce qu'alors on appelloit les citadelles, des villes. D'autres prétendent que ce bataillon fut compoſé d'amans & d'aimés ; & à ce propos on rapporte ce bon mot que Pammenès dit en riant, que le Neſtor d'Homere ne s'entendoit pas bien à ranger des troupes en bataille, puiſqu'il ordonnoit aux Grecs de ſe ranger par lignées & par nations, afin, comme il le dit, *que la lignée ſoûtînt ſa lignée & la nation*

[q] *Mais que les grands courages naiſſent par-tout où les jeunes gens ſavent avoir de la honte, &c.)* Car le courage ne conſiſte qu'à ſavoir fuir ce qui eſt mauvais, & rechercher ce qui eſt bon ; & par conſéquent le courage eſt le fruit de l'éducation & une véritable ſcience, comme Platon l'a admirablement prouvé dans le *Lachès*.

nation ſa nation ; au lieu qu'il falloit la ranger en mettant les amans avec les aimés ; car les lignées & les nations n'ont pas grand ſoin les unes des autres dans les grands périls ; [r] au lieu qu'un bataillon compoſé d'amans & d'aimés, & lié par cette union que produit l'amour, eſt invincible & ne peut être rompu. Car l'amant reſpectant l'aimé, & l'aimé reſpectant l'amant, ils demeurent fermes dans les plus grands dangers les uns pour l'amour des autres. Et cela n'eſt pas bien étonnant qu'ils ſe montrent ainſi inébranlables en préſence, puiſqu'ils ſe reſpectent plus dans l'abſence que les autres hommes ne ſe reſpectent préſens ; comme on le voit par l'exemple de ce jeune

[r] *Au lieu qu'un bataillon compoſé d'amans & d'aimés.)* Tout ce que Plutarque dit ici eſt admirable ; c'eſt un abregé de ce que Platon a écrit dans ſon *Banquet*, où après avoir enſeigné que le meilleur guide pour la bonne vie, c'eſt l'amour, car ni la naiſſance, ni les honneurs, ni les richeſſes, ne menent au bien comme l'amour, & que l'amour conſiſte à avoir honte de ce qui eſt honteux, & à rechercher tout ce qui eſt honnête, il ajoûte, que s'il étoit poſſible que l'on compoſât une ville entiere ou une armée d'amans & d'aimés, il n'y auroit point de meilleur établiſſement au monde ; car chacun fuiroit ce qui eſt honteux, & rechercheroit ce qui eſt honnête ; & dans les combats, une armée d'amans & d'aimés, quelque petite qu'elle fût, vaincroit, pour ainſi dire, tous les hommes enſemble. Car l'amant ne ſe reſoudra jamais à quitter ſon poſte ou à jetter ſes armes à la vûe de celui qu'il aime, & il ſe fera plûtôt tuer que de l'abandonner dans le péril, ou que de ne pas le ſecourir. En un mot il n'eſt point d'homme ſi lâche dont l'amour ne faſſe un homme divinement inſpiré pour la vertu, de ſorte qu'il ne ſera en rien inférieur à celui qui eſt naturellement brave ; & ce qu'Homere dit qu'un dieu inſpire à certains héros une force extraordinaire, voilà juſtement l'effet que l'amour produit dans les amans, *&c. V.* Platon, tom. 3. pag. 178. & 179.

[s] *De-là*

jeune homme, qui étant porté par terre & ſon ennemi levant l'épée pour le percer, il le pria & le conjura de la lui enfoncer dans l'eſtomac, *afin*, dit-il, *que celui que j'aime n'ait pas la douleur & la honte de me voir bleſſé au dos.* Auſſi dit-on qu'Iolaüs, qu'Hercule aimoit, fut le compagnon de tous les travaux de ce héros, & ne l'abandonna dans aucun danger. [s] De-là vint qu'on obligea les amans & les aimés d'aller jurer foi & loyauté ſur le tombeau d'Iolaüs; [t] & Ariſtote écrit que cette coûtume ſe pratiquoit encore de ſon tems. Il eſt donc très-vraiſemblable que ce bataillon fut appellé *ſacré*, [u] comme Platon a appellé un amant, *un ami inſpiré d'un dieu.*

On

[s] *De-là vint qu'on obligea les amans & les aimés d'aller jurer foi & loyauté.*) Il me ſemble que cette coûtume ſe pratiquoit dans la Phocide & dans la Béotie, où l'on célébroit avec beaucoup de ſolemnité les fêtes de l'amour. On faiſoit jurer les amans & les aimés ſur le tombeau d'Iolaüs, pour leur faire voir par l'exemple d'Iolaüs & d'Hercule, qu'il n'y avoit point d'acte de vertu à quoi l'amour ne les dût porter. Il ſemble que l'auteur du roman d'Amadis ait pris d'ici l'idée de l'arc des loyaux amans.

[t] *Et Ariſtote écrit que cette coûtume.*) Je n'ai pu trouver l'endroit d'Ariſtote. Mais par le *Traité de l'Amour* qu'on a parmi les œuvres morales de Plutarque, il paroît que cette coûtume duroit encore de ſon tems.

[u] *Comme Platon a appellé un amant, un ami inſpiré d'un dieu.*) Dans le paſſage du *Banquet* que j'ai rapporté plus haut, Platon dit, qu'*il n'y a point d'homme ſi lâche dont l'amour ne faſſe un homme divinement inſpiré pour la vertu*, ὁτιοῦν ἂν αὐτὸς ὁ Ἔρως ἔνθεον ποιήσει πρὸς ἀρετήν, pag. 179. mais ce n'eſt pas ce paſſage que Plutarque a ici en vûe; c'eſt celui de la page ſuivante, où Platon dit *que l'amant eſt plus divin que l'aimé, car il eſt rempli de l'eſprit d'un dieu*, δεύτερον γὰρ ἔρασὴς παιδικῶν, ἔνθεος γάρ ἐστι, où il ſemble que Plutarque ait lû, ἔνθεος φίλος γάρ ἐστι; *car c'eſt un ami rempli de l'eſprit d'un dieu.*

[u] *Enfin*

On dit que ce bataillon ſe maintint invincible juſqu'à la bataille de Chéronée, après laquelle Philippe viſitant les morts, & s'étant arrêté à l'endroit où ces trois cent ſoldats étoient étendus les uns près des autres tous percés par-devant de longues javelines, il fut rempli d'admiration; & ayant appris que c'étoit là le bataillon ſi célebre d'amans & d'aimés, il ſe mit à pleurer & dit tout haut: *Périſſent malheureuſement tous ceux qui ſont capables de ſoupçonner que de ſi braves gens aient jamais pû faire ou ſouffrir des choſes honteuſes.*

* Enfin il eſt conſtant que ce ne fut point, comme diſent les poëtes, la criminelle paſſion de Laïus qui introduiſit dans Thebes cet amour des jeunes gens, mais ce furent les légiſlateurs mêmes des

* *Enfin il eſt conſtant que ce ne fut point, comme diſent les poëtes, la criminelle paſſion de Laïus.*) Les interpretes ſe ſont trompés ſur ce paſſage; τὸ Λαΐου πάθος, ne ſignifie pas *la mort de Laïus*, mais *la paſſion de Laïus*; & voici l'hiſtoire que Plutarque avoit devant les yeux, & qu'il rapporte lui-même dans ſes *Paralleles des hiſtoires Grecques & Romaines*. Laïus étant devenu éperduement amoureux de Chryſippe, fils naturel de Pelops, l'enleva & eut commerce avec lui, juſqu'à ce que ce jeune homme fut tué la nuit, couché près de lui, par Hippodamie. Les poëtes, comme Eſchyle & Euripide, qui firent des tragédies ſur la vie de ce prince, prétendoient qu'il fut le premier qui donna l'exemple de l'amour des garçons; & que ce fut même pour venger la ſainteté du mariage, que Junon envoya à Thebes le ſphinx, qui fit de ſi grands ravages. Mais Plutarque s'oppoſe à cela avec raiſon; & il eſt ſi peu vrai que Laïus eût donné le premier dans ce deſordre, que Platon, dans le huitieme livre *des Loix*, fait voir qu'avant lui il y avoit une loi qui défendoit le commerce criminel des hommes avec les hommes, & des femmes avec les femmes: c'étoit la loi naturelle que la corruption des hommes avoit fait renouveller.

des Thébains qui l'y établirent ; car voulant travailler à amollir & à adoucir dès leur enfance la trempe trop forte de leur courage, ils mêlerent le jeu de la flûte parmi leurs occupations ſérieuſes & parmi leurs plaiſirs, en mettant cet inſtrument en réputation & en vogue, & en aſſaiſonnant leurs exercices d'un peu d'amour, pour rendre leurs naturels plus lians & plus ſouples, & pour dompter la férocité de leurs mœurs. Voilà pourquoi ce fut avec beaucoup de raiſon que ces premiers légiſlateurs choiſirent pour patron de leur ville la déeſſe Harmonie qu'on dit née de Mars & de Vénus, pour faire entendre que par-tout où les naturels hardis & guerriers ſont tempérés par les graces attrayantes & par les talens de perſuader, là ſe trouve toûjours le gouvernement le plus parfait & le mieux d'accord, parce que les loix de l'Harmonie y ſont toûjours obſervées.

Pour retourner à ce bataillon ſacré, Gorgidas qui le leva, l'ayant en toute occaſion répandu dans les premiers rangs de ſa bataille, & en ayant toûjours couvert tout le front de la phalange de ſon infanterie, ne fit point paroître le courage de ces hommes choiſis & ne ſe ſervit pas utilement de leur valeur, parce qu'il n'en avoit pas formé un ſeul corps, [y] & qu'il les avoit affoiblis

[y] *Et qu'il les avoit affoiblis en les deſuniſſant & en les mêlant avec des troupes bien inférieures & en plus grand nombre.*) Ce paſſage eſt corrompu dans le texte. Il eſt heureuſement rétabli dans un manuſcrit, où on lit, ἀλλ' ἀδιαλύμενος καὶ παρὰ πολὺ μειγνύμενος τῶν φαυλοτέρων. Ce jugement de Plutarque eſt important, & mérite d'être examiné. Je m'en vais dire ma penſée, que je ſoûmets aux officiers conſommés dans le métier de la guerre, auxquels ſeuls il appartient de décider ſur ce ſujet. C'eſt

affoiblis en les déſuniſſant & en les mêlant avec des troupes bien inférieures & en plus grand nombre. Mais Pélopidas, qui avoit vû éclater leur courage à la journée de Tégyre, où ils combattirent ſans être mêlés avec d'autres & toûjours autour de lui, il ne les ſépara & ne les diviſa plus; il s'en ſervoit toûjours comme d'un ſeul corps à la tête duquel il commençoit toûjours la charge dans les plus grandes occaſions. Comme nous voyons dans les courſes de charriots, que pluſieurs chevaux attelés à un char courent de plus grande vîteſſe que ceux que l'on pouſſe

un principe certain, qu'un corps d'une grande réputation doit combattre ſeul ſans être mêlé avec des troupes inférieures; ou ſi on le mêle, il faut que ce ſoit avec un plus petit nombre de ces troupes foibles, car ce petit nombre fera, ou par émulation, ou par honte, ce que fera le grand, qui lui donnera l'exemple; au lieu que ſi on le mêle avec un plus grand nombre de ces troupes foibles, ce grand nombre venant à ſe décourager & à plier, entraînera le plus petit, qui ne pourra le ranimer & le rétablir. Ainſi on perdra tout l'avantage que l'on pouvoit attendre de ce corps, s'il avoit combattu ſeul; c'eſt la faute que fit Gorgidas, en mêlant ce bataillon ſacré avec un plus gros corps de troupes foibles, au lieu que Pélopidas eut de grands ſuccès avec ce même corps, parce qu'il ne le ſépara jamais, & le fit toûjours combattre enſemble. Il eſt rare que le bon corrige le mauvais, & l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, ſur-tout ſi ce mauvais eſt plus fort & ſupérieur en nombre. Ce que je dis-là, qu'on peut mêler utilement des troupes foibles avec un plus grand nombre de braves troupes, pourroit ſe confirmer par des exemples tirés non-ſeulement des guerres anciennes, mais de nos guerres modernes, où on l'a pratiqué avec ſuccès. Plutarque a donc eu raiſon de relever la faute de Gorgidas, qui avoit affoibli ce bataillon ſacré, en le mêlant avec un plus grand nombre de mauvaiſes troupes; car que ce ſoit la penſée de Plutarque, c'eſt ce que ces mots παρὰ πολὺ font aſſez voir.

pouſſe ſeuls, non parce que partant tous enſemble, & faiſant un même effort ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation & la jalouſie échauffent leur courage & augmentent leur ardeur ; il penſoit de même que les braves gens, ſe ſervant les uns aux autres comme d'aiguillon, étoient plus utiles & combattoient plus courageuſement enſemble que ſéparés.

Mais depuis que les Lacédémoniens, après avoir fait la paix avec tous les autres Grecs, eurent déclaré la guerre aux Thébains ſeuls, & que le roi Cléombrotus fut entré dans leur pays avec dix mille hommes de pied & mille chevaux, les Thébains ne ſe virent plus en danger de perdre ſeulement leur liberté comme dans dans l'autre guerre, mais ils furent menacés d'une totale deſtruction ; ce qui excita une telle allarme & une ſi grande terreur, qu'on n'en avoit jamais éprouvé de ſemblable dans la Béotie.

Pélopidas ſortant donc de ſa maiſon pour aller à l'armée, & ſa femme qui l'accompagnoit, pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes & le conjurant de ſe conſerver : *Ma femme*, lui dit-il, *voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens ; mais pour les chefs il ne faut leur recommander que de conſerver les autres.*

Etant arrivé à l'armée & ayant trouvé les généraux partagés ſur ce qu'il falloit faire, il fut le premier qui s'attacha à l'avis d'Epaminondas qui vouloit qu'on allât préſenter la bataille à l'ennemi. Il n'étoit pas alors général, mais il commandoit le bataillon ſacré ; & on avoit en lui toute la confiance que méritoit un homme qui avoit donné à ſa patrie de ſi grands gages du

rese & de l'amour qu'il avoit pour sa liberté.

La résolution de donner combat étant donc prise, & les deux armées étant en présence près de Leuctres, Pélopidas eut en songe une vision qui le remplit de trouble. Dans la plaine de Leuctres sont les tombeaux des filles de Scédasus, qu'on appelle les Leuctrides à cause du lieu. Ces filles furent violées par des Spartiates qu'elles avoient reçûes chez elles; & n'ayant pû survivre à cet affront, elles se donnerent la mort & furent enterrées dans la plaine. Le pere alla à Lacédémone demander justice d'une action si odieuse & si injuste; & n'ayant pû l'obtenir, il vomit contre les Spartiates les plus affreuses imprécations & se tua sur le tombeau de ses filles. Il y avoit plusieurs prophéties & plusieurs oracles qui avertissoient les Spartiates de se donner de garde & de se mettre à couvert de la vengeance de Leuctres. Mais le peuple n'entendoit pas ce que signifioient ces menaces; il doutoit même du lieu qu'elles désignoient, parce qu'il y a dans la Laconie près de la mer un bourg appellé Leuctres, & dans l'Arcadie près de Mégalopolis un autre lieu de même nom. Or ce grand crime avoit été commis long-tems avant cette bataille de Leuctres.

Pélopidas dormant donc dans sa tente, il lui sembla qu'il voyoit ces filles de Scédasus fondre en larmes sur leurs tombeaux, & charger de malédictions les Spartiates; & en même tems Scédasus qui lui ordonnoit *d'immoler à ses filles une jeune vierge rousse, s'il vouloit remporter la victoire sur ses ennemis.* Cet ordre lui paroît cruel & injuste; il se leve & communique sa vision aux devins & aux généraux.

Les uns sont d'avis qu'il ne faut pas la négli-

ger ni désobéir à cet ordre, & alleguent les anciennes histoires de [x] Ménœcée, fils de Créon, de [a] Macarie, fille d'Hercule, & de plus récentes encore, comme celle de Phérécide le sage qui fut mis à mort par les Lacédémoniens, & dont les rois de Sparte gardent soigneusement la peau [b] par l'ordre de quelque oracle, & celle de Léonidas qui, obéissant à l'oracle, s'immola en quelque façon lui-même pour le salut de la Grece; & enfin celle de Thémistocle qui, avant la bataille de Salamine, immola trois prisonniers à Bacchus, surnommé Omestes, sacrifices justifiés par les grands succès qui les suivirent. Ils disoient davantage qu'Agésilas partant des mêmes lieux d'où étoit autrefois parti Agamemnon, & allant contre les mêmes ennemis, [c] la déesse lui demanda sa fille en sacrifice, une

[x] Qui se dévoua pour sa patrie. Voyez les *Phéniciennes* d'Euripide, act. III.

[a] Macarie se dévoua à la mort pour sauver les Héraclides. Voyez les *Héraclides* d'Euripide.

[b] Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de cette histoire.

[c] *La déesse lui demanda sa fille en sacrifice.*) Xénophon écrit dans le septieme livre de l'histoire Grecque, que Pélopidas, envoyé en ambassade à la cour du roi de Perse, se fit valoir auprès de lui, en lui faisant entendre que la haine des Lacédémoniens contre les Thébains venoit de ce que les Thébains avoient refusé de suivre Agésilas lorsqu'il alla lui faire la guerre, & qu'ils l'avoient empêché de faire un sacrifice à Diane en Aulide dans le même lieu où Agamemnon allant en Asie avoit sacrifié, & après ce sacrifice s'étoit rendu maître de Troye. Voilà ce que dit ce sage historien. Il y a bien de l'apparence que c'étoit un conte dont Pélopidas amusoit le grand roi, pour lui faire croire que s'il n'avoit pas perdu son royaume comme Priam, il en avoit l'obligation aux Thébains qui avoient empêché ce sacrifice; car si Agésilas eût sacrifié sa fille à Diane comme Agamemnon,

ſine nuit qu'il étoit couché en Aulide ; mais attendri par l'amour qu'il avoit pour elle, il la refuſa. Auſſi fut-il obligé de congédier ſon armée ſans avoir rien fait : & voilà les raiſons de ceux qui vouloient qu'on déférât à la viſion de Pélopidas.

Les autres étoient d'un avis tout contraire, & ſoûtenoient qu'un ſacrifice ſi barbare & ſi injuſte ne pouvoit être agréable à aucun des dieux ni à aucune nature ſupérieure à la nôtre ; que les Typhons & les géans ne regnent pas ſur nous, mais le Dieu ſuprême, pere des dieux & des hommes ; [d] qu'il y a de l'impiété à s'imaginer que les dieux ſe plaiſent au meurtre & au ſang ; & que, s'ils s'y plaiſoient, ils ne ſeroient plus dieux & devroient être abandonnés comme des êtres vicieux & impuiſſans ; car c'eſt dans les ames foibles & vicieuſes que naiſſent & s'impriment tels deſirs injuſtes & corrompus.

Les généraux de l'armée étant donc dans ce différend, & Pélopidas ſur-tout ne ſachant à quoi ſe déterminer, tout-d'un-coup une jeune cavalle, qui n'avoit point été domptée, & qui s'étoit échappée du haras & avoit traverſé tous les bataillons, venant à paſſer devant eux, s'arrêta ; tous les officiers & les ſoldats ſe contentoient

memnon, la déeſſe n'auroit pas manqué de le favoriſer du même ſuccès.

[d] *Qu'il y a de l'impiété à s'imaginer que les dieux ſe plaiſent au meurtre & au ſang.*) C'eſt un dogme tiré de la philoſophie de Pythagore, qui le premier des payens a combattu cette ridicule opinion, que les dieux ſe nourriſſoient de la chair des hommes qu'on leur immoloit, & qui a fait voir qu'au-deſſus de nous il n'y a aucun être qui ſe ſerve de nous, comme nous nous ſervons des animaux. On peut voir les *Commentaires d'Hiéroclès*, pag. 96, & 325.

toient de voir & d'admirer la couleur de ſes crins qui étoient d'un roux très-clair & très-luiſant, la gaieté & la nobleſſe de ſes allures & la fierté de ſes henniſſemens; mais Théocrite le devin, comprenant que c'étoit l'accompliſſement du ſonge, cria à haute voix à Pélopidas, *Seigneur Pélopidas,* [e] *voilà la victime qui vient à vous; n'attendons point d'autre jeune vierge, mais immolez celle que Dieu vous envoie.* Dès ce moment, ils ſe ſaiſiſſent de la jeune cavalle, la menent ſur les tombeaux des Leuctrides; & après l'avoir couronnée & fait leurs prieres aux dieux, ils l'égorgent, en témoignant leur joie, & en répandant dans toute l'armée le bruit de la viſion que Pélopidas avoit eue, & du ſacrifice qu'elle avoit demandé.

Le jour du combat étant donc venu, [f] Epaminondas

[e] Plaiſant dénouement de l'embarras où étoient les généraux ſur ce ſonge: ce devin n'étoit pas un ſot.

[f] *Epaminondas mit ſon infanterie, peſamment armée, à ſon aîle gauche, &c.*) C'eſt le ſens du paſſage grec, qui dit ſeulement qu'*Epaminondas avança & étendit ſa phalange en écharpe du côté de ſon aile gauche*, &c. Les Grecs appelloient *phalange de biais*, ou *phalange en écharpe*, φάλαγγα λοξὴν, lorſqu'une des aîles fortifiée des meilleures troupes s'avançoit en biais vers l'ennemi, laiſſant un intervalle entre elle & les autres corps de l'armée, qui reculoient à meſure qu'elle avançoit. Xénophon n'eſt pas tout-à-fait du ſentiment de Plutarque ſur la cauſe du gain de cette bataille; il dit que les Lacédémoniens la perdirent par deux raiſons. La premiere, parce que leur cavalerie étoit très-mauvaiſe, car il n'y avoit alors que les gens riches qui nourriſſent des chevaux, & lorſqu'il ſurvenoit une guerre, on étoit obligé de prendre, pour monter la cavalerie, les premiers chevaux qui ſe préſentoient, & de les donner à des ſoldats foibles, qui n'étoient pas accoûtumés à cet exercice; au lieu que la cavalerie des Thébains étoit très-bonne & très-aguerrie par

minondas mit ſon infanterie peſamment armée à ſon aîle gauche qu'il avança, & étendit en écharpe, afin que l'aile droite des Spartiates fût obligée de s'éloigner des autres Grecs leurs alliés, & qu'il pût l'enfoncer plus facilement en tombant avec ſes plus grandes forces ſur Cléombrotus qui la commandoit; mais les ennemis, ayant connu ſon deſſein, changerent l'ordre de leur bataille & commencerent à étendre leur aîle droite pour déborder & pour environner Epaminondas.

Dans ce moment Pélopidas accourt en diligence à la tête du bataillon ſacré; & avant que Cléombrotus puiſſe étendre ſon aile ou la raſſembler dans ſon premier poſte & rétablir ainſi ſon ordre de bataille, il tombe ſur les Lacédémoniens que ce mouvement avoit mis en déſordre; les Lacédémoniens, comme plus habiles & plus grands maîtres dans l'art de la guerre que tous les autres Grecs, ne trouvoient pourtant rien de ſi important dans les combats, que de s'accoûtumer à ne pas ſe déranger & à ne pas changer ſon ordre de bataille devant l'ennemi, & à faire en ſorte que les ſoldats en toute ſituation puſſent tous ſervir de capitaines & de chefs

par les combats qu'elle avoit donnés contre les Orchoméniens & les Theſpiens. La ſeconde raiſon, c'eſt que les Lacédémoniens ne donnerent que douze hommes de hauteur à leur aîle droite, au lieu que les Thébains en donnerent cinquante à leur gauche, dans la penſée que s'ils enfonçoient l'aîle droite des Lacédémoniens, où étoit le roi Cleombrotus, le reſte ne tiendroit point. Plutarque a ſuivi ici Diodore de Sicile, qui en racontant cette bataille dans ſon quinzieme livre, ſe ſert des mêmes termes, & ſa narration éclaircit beaucoup celle de Plutarque qui étoit aſſez obſcure.

chefs de bande par-tout où le danger & le beſoin ſe montroient, & qu'ils fuſſent ſe tenir toûjours enſemble & combattre ſans ſe ſéparer. Mais en cette journée la phalange d'Epaminondas tombant ſur cette aîle droite ſéparée & dérangée, ſans s'arrêter aux autres troupes, & Pélopidas arrivant avec beaucoup de viteſſe & d'audace à la tête de ſes trois cent ſoldats, cela dérangea & troubla toute leur habileté & toute leur ſcience; de ſorte qu'il ſe fit là un ſi grand meurtre & il y eut une ſi grande déroute des Lacédémoniens, qu'on n'en avoit jamais vû de ſemblable. C'eſt pourquoi Pélopidas, qui n'étoit pas gouverneur de la Béotie & qui ne commandoit qu'un petit bataillon, partagea la gloire de cette journée & de ce grand ſuccès avec Epaminondas qui étoit gouverneur des Béotiens & qui commandoit une ſi puiſſante armée.

Mais bientôt [g] après ils furent faits gouverneurs de la Béotie tous deux enſemble, & ils entrerent dans le Péloponeſe où ils firent révolter beaucoup de villes contre les Lacédémoniens; Elide, Argos, toute l'Arcadie & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au ſolſtice d'hiver & à la fin du dernier mois de l'année; de ſorte qu'en très-peu de jours ils devoient ſortir de charge. Car le premier jour du mois ſuivant, il falloit qu'ils cédaſſent leur place à ceux qui ſeroient nommés, ou qu'ils encouruſſent la peine de mort, s'ils la retenoient au-delà de ce terme.

Tous les autres gouverneurs de la Béotie, craignant cette loi & fuyant l'hiver, vouloient à toute force ramener l'armée à Thebes. Pélopidas

[g] L'année ſuivante, après la bataille de Leuctres.

das fut le premier qui, entrant dans le ſentiment d'Epaminondas, excita le courage de ſes citoyens, les mena à Sparte, leur fit paſſer l'Eurotas, prit pluſieurs villes des Lacédémoniens & ravagea tout leur pays, à la tête d'une armée de plus de ſoixante-dix mille bons ſoldats dont les Thébains ne faiſoient pas la douzieme partie. Mais la grande réputation de ces deux perſonnages faiſoit que même ſans ordre & ſans aucun decret public, tous les alliés ſe rangeoient avec un reſpectueux ſilence ſous les enſeignes de tels généraux & marchoient ſous leur conduite: car il ſemble que la premiere & la plus ſouveraine des loix, c'eſt la loi naturelle, qui donne pour général à ceux qui ont beſoin de protection & de défenſe, celui qui peut les défendre & les protéger. Comme on voit tous les jours des paſſagers dans un vaiſſeau s'emporter contre les pilotes juſqu'à les maltraiter, pendant que la mer eſt calme, ou qu'ils ſont dans un bon port; mais s'ils ſe voient en pleine mer & menacés d'une tempête, à l'approche de ce danger ils ont toûjours les yeux ſur eux & mettent en eux toute leur eſpérance; de même ceux d'Argos, ceux d'Elide & les Arcadiens étoient tous les jours en différend avec les Thébains, & leur diſputoient la ſupériorité & le commandement des armées; mais dès qu'il falloit donner combat, ou qu'ils ſe voyoient dans quelque preſſant danger, ils ſe ſoûmettoient d'eux-mêmes aux généraux Thébains & obéiſſoient à leurs ordres.

Dans cette expédition ils remirent l'Arcadie en un ſeul & même corps: & ôtant la Meſſenie aux Spartiates qui en jouiſſoient tranquillement, ils y appellerent les anciens Meſſéniens & repeuplerent

peuplerent Ithome. [h] Et en s'en retournant chez eux par Cenchrées, ils défirent les Athéniens qui les avoient attaqués dans les détroits & qui vouloient leur fermer le paſſage. Pour tous ces grands exploits, tous les autres peuples de la Grece ne pouvoient ſe laſſer d'exalter leur vertu & d'admirer leur fortune ; [i] mais l'envie de leurs citoyens, accrue à proportion de la gloire qu'ils acquéroient, leur prépara chez eux une réception qui répondoit mal aux grands ſervices qu'ils venoient de rendre ; car à leur retour on les mit tous deux en juſtice comme criminels d'état, ſur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loi qui ordonnoit qu'au commencement du premier mois, qu'ils appellent *Boucation*, ils remettroient le commandement aux nouveaux officiers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant leſquels ils avoient exécuté toutes ces grandes choſes dans la Meſſénie, dans l'Arcadie & dans la Laconie.

Le premier qui fut mené devant le tribunal pour y être jugé, ce fut Pélopidas ; c'eſt pourquoi

[h] *En s'en retournant chez eux par Cenchrées, ils défirent les Athéniens.*) Cet affront arriva aux Athéniens par la faute de leur général Iphicrate, qui, voulant ſe ſaiſir des paſſages, n'eut pas l'eſprit d'occuper Cenchrées, qui étoit le poſte le plus commode & le plus sûr pour empêcher les Thébains de paſſer.

[i] *Mais l'envie de leurs citoyens.*) Je m'étonne que Plutarque attribue ceci à l'envie des citoyens, plûtôt qu'à l'amour de la diſcipline & du maintien des loix ; des généraux qui retiennent le commandement de l'armée contre l'ordre de leurs ſupérieurs & contre les loix, ſont certainement criminels, quelques grandes choſes qu'ils aient faites. Tout ce que Pélopidas & Epaminondas firent dans cette expédition, ne pouvoit contrebalancer le danger évident auquel ils expoſoient leur patrie.

quoi il courut un plus grand risque : mais enfin ils furent tous deux absous. Epaminondas supporta doucement cette accusation & cette tentative de ses envieux ; car il faisoit consister la plus grande partie de la force & de la magnanimité dans la patience, sur-tout en matieres d'affaires d'état. Mais Pélopidas, plus fougueux de son naturel & excité encore par ses amis, entreprit de se venger ; & voici l'occasion dont il se servit :

Ménéclide le rhéteur étoit un de ceux qui, dans l'entreprise de la Cadmée, étoient entrés avec Melon & Pélopidas dans la maison de Charon ; cet homme voyant que les Thébains ne lui faisoient pas le même honneur qu'aux autres conjurés, comme il étoit très-éloquent, mais emporté & malin, il se servit de ses talens & de sa malignité naturelle pour accuser & pour décrier ceux qui valoient mieux que lui, & ne cessa pas même après le jugement qui venoit d'être rendu ; mais il fit tant par ses menées, qu'il éloigna Epaminondas du gouvernement de la Béotie, & l'empêcha long-tems de réussir dans tout ce qu'il entreprit. Pour Pélopidas, il ne put jamais le mettre mal avec le peuple ; il prit donc une autre voie & tâcha de le brouiller avec Charon ; car l'envieux regarde comme une consolation & un allégement dans ses maux, lorsque, ne pouvant passer pour aussi homme de bien que ceux à qui il porte envie, il peut au moins les faire paroître beaucoup moins honnêtes gens que ceux qu'il lui plaît de favoriser. Voilà pourquoi il ne cessoit d'entretenir le peuple des faits & gestes de Charon, qu'il enfloit le plus qu'il lui étoit possible ; & à tout propos il exaltoit les expéditions qu'il avoit faites pendant qu'il avoit

commandé, & les grandes victoires qu'il avoit remportées : ſur-tout il relevoit extrêmement le combat de cavalerie que les Thébains avoient gagné ſous la conduite du même Charon, un peu avant la bataille de Leuctres, & il entreprit de le dédier & de le conſacrer ; voici ce qui lui en fournit l'occaſion :

Androcydès de Cyſique, grand peintre, faiſoit pour la ville de Thebes un tableau de quelque bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans Thebes même. Mais la révolte des Thébains contre Sparte, & la guerre qui la ſuivit étant ſurvenues en ce tems-là, & Androcydès étant obligé de ſe retirer, les Thébains garderent le tableau qui étoit preſque achevé. Ménéclide perſuada au peuple de conſacrer dans un temple, ou dans quelque autre lieu public, ce tableau, avec une inſcription qui fît connoître que c'étoit la bataille de Charon, dans la ſeule vûe d'obſcurcir par ce moyen la gloire de Pélopidas & celle d'Epaminondas. [k] Mais c'étoit une ridicule & ſotte ambition, de préférer à tant & à de ſi grandes batailles un ſeul exploit & une ſeule victoire où il n'étoit mort du côté des Spartiates qu'un Gerandas qui étoit un de leurs moindres citoyens & quarante autres avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de conſidérable.

Pélo-

[k] *Mais c'étoit une ridicule & ſotte ambition de préférer.*) Rien ne marque mieux le caractere de l'envie que cette préférence que Ménéclide donnoit à Charon ſur Pélopidas & ſur Epaminondas. Ce Charon étoit certainement un citoyen ordinaire, puiſque Xénophon, en parlant des conjurés qu'il avoit reçus chez lui, dit ſimplement *qu'ils entrerent dans la maiſon d'un certain Charon*, παρὰ Χαίρωνί τινι. On ne parle point ainſi d'un homme de grande réputation.

Pélopidas s'éleva contre le decret que Ménéclide avoit extorqué, l'accuſa d'être contre les loix, & ſoûtint que ce n'étoit pas la coûtume de Thebes d'honorer un homme ſeul pour des ſuccès publics, mais que tout l'honneur & toute la gloire des victoires, on les déféroit à la patrie. Pendant que dura ce procès, il ne ceſſa de combler Charon de louanges ; mais en même tems il prouvoit clairement que Ménéclide étoit un envieux & un méchant homme, & demandoit ſouvent aux Thébains s'ils n'avoient jamais rien fait de beau. Les Thébains condamnerent Ménéclide à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la payer il ſe porta à remuer & fit tous ſes efforts pour changer le gouvernement. Ces petites particularités ne ſont pas inutiles pour faire connoître la vie & les mœurs des hommes.

Dans ce tems-là, [l] Alexandre, tyran de Pheres, faiſoit ouvertement la guerre à pluſieurs peuples de Theſſalie & s'ouvroit ſecrettement un chemin pour les aſſujettir tous. Les villes envoyerent à Thebes des ambaſſadeurs pour demander des troupes & un général. Pélopidas, voyant Epaminondas occupé dans le Péloponeſe, ſe donna lui-même pour général aux Theſſaliens, ne pouvant ſouffrir que la capacité, qu'il avoit pour la guerre, & ſes autres talens, demeuraſſent inutiles, & jugeant bien que, partout où étoit Epaminondas, on n'avoit nul beſoin d'un autre capitaine. Il

[l] *Alexandre, tyran de Pheres.*) Il venoit d'empoiſonner ſon oncle Polyphron, & de ſe mettre à ſa place. Ce Polyphron avoit tué ſon frere Polydore. Ils étoient tous deux freres de Jaſon, qui ayant été nommé général des Theſſaliens, s'étoit emparé de la tyrannie, & avoit regné cinq ans. Alexandre étoit fils de Polydore.

Il part donc pour la Theſſalie avec une armée ; ſe rend maître de Lariſſe & oblige Alexandre de venir à ſes pieds ; là il travaille à le changer & à le faire dêvenir de tyran un prince humain & juſte. Mais voyant qu'il étoit incorrigible & d'une brutalité ſans exemple, & qu'on ſe plaignoit tous les jours de ſa cruauté, de ſes débauches & de ſon avarice inſatiable, il commença à s'emporter véritablement contre lui & à le menacer. Le tyran allarmé ſe dérobe avec ſes gardes ; & Pélopidas, laiſſant les Theſſaliens à couvert des entrepriſes du tyran, & en bonne intelligence les uns avec les autres, prend le chemin de la Macédoine [m] où Ptolemée faiſoit la guerre à Alexandre, roi des Macédoniens, & où ces deux freres l'avoient appellé pour le faire l'arbitre & le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embraſſer le parti de celui qui auroit raiſon & à qui on feroit injuſtice.

Pélopidas n'eſt pas plûtôt arrivé, qu'il termine tous leurs différends, & rétablit les bannis de part & d'autre, & ayant pris pour ôtages Philippe, frere du roi Alexandre, & trente autres enfans des plus grandes maiſons de la Macédoine, il les mene à Thebes pour faire voir aux Grecs juſqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces & par la confiance entiere que l'on avoit en leur juſtice & en leur fidélité. Ce fut ce [n] Philippe qui longtems

[m] *Où Ptolemée faiſoit la guerre à Alexandre, roi des Macédoniens.*) Amyntas II. venoit de mourir ; il laiſſoit trois enfans légitimes, Alexandre, Perdiccas & Philippe, & un fils naturel appellé Ptolemée. Ce dernier fit la guerre à Alexandre, le tua en trahiſon, & regna trois ans.

[n] Le pere d'Alexandre le Grand.

tems après fit la guerre aux Grecs pour les asservir ; alors étant encore enfant, il étoit élevé à Thebes dans la maison de Pammenès. De-là vient qu'on a cru qu'il étoit devenu l'imitateur d'Epaminondas ; & peut-être avoit-il pris de lui son activité à la guerre & sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit là qu'une petite partie de la vertu de ce personnage ; mais pour sa tempérance, sa justice, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendoient véritablement grand, Philippe ne les reçut point de la nature & ne les imita point de lui.

L'année suivante, les Thessaliens se plaignant encore d'Alexandre de Pheres qui troubloit leurs villes & vouloit s'en rendre maître, Pélopidas fut envoyé ambassadeur avec Isménias. Il arriva en Thessalie sans mener des troupes de Thebes, comme ne s'attendant point à avoir la guerre ; c'est pourquoi il fut réduit à la nécessité de se servir des Thessaliens dans les affaires pressantes qui lui survinrent.

Dans ce même tems-là, les troubles & les factions recommencerent à travailler la Macédoine. Ptolemée venoit de tuer le roi Alexandre son frere, & de s'emparer du royaume. Les amis du mort appelloient Pélopidas qui, voulant arriver avant que Ptolemée eût le tems de se reconnoître, & n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercenaires, & avec ces troupes il marcha à Ptolemée.

Quand ils furent en présence, Ptolemée, à force d'argent, corrompit ces soldats mercenaires & les obligea à passer de son côté ; & en même tems, craignant la réputation & le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au-devant de son supérieur & de son maître, eut re-

cours aux careſſes & aux prieres, & promit ſolemnellement qu'il garderoit ce royaume pour les freres du défunt; qu'il reconnoîtroit pour amis & pour ennemis les amis & les ennemis des Thébains; & pour sûreté de ſes promeſſes, il donna en ôtage ſon fils Philoxene & cinquante jeunes enfans qui étoient nourris avec lui: Pélopidas les envoya à Thebes. Mais ayant ſur le cœur la perfidie que ces ſoldats mercenaires lui avoient faite, & averti qu'ils avoient retiré dans la ville de Pharſale la plus grande partie de leurs biens, leurs enfans & leurs femmes, il penſa que de s'en ſaiſir c'étoit un beau moyen de ſe venger de l'affront qu'il avoit reçû.

Il aſſemble donc quelques troupes de Theſſaliens & marche à Pharſale. A peine y eſt-il arrivé que le tyran Alexandre ſe préſente devant lui avec une puiſſante armée. Pélopidas, croyant qu'il venoit pour ſe juſtifier & pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Iſménias ſeul, ſans autre précaution: ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un ſcélerat & pour un homme accoûtumé à verſer le ſang, mais il ſe flattoit que le reſpect, qu'il auroit pour Thebes, & la conſidération de ſa dignité & de ſa réputation, l'empêcheroient de rien entreprendre contre lui. [o] Cependant le tyran, les voyant ſeuls &

[o] *Cependant le tyran les voyant ſeuls & ſans armes.*) Polybe blâme extrêmement cette action de Pélopidas, qui connoiſſant, dit-il, l'injuſtice du tyran, & ſachant bien que tous les tyrans ſont les ennemis irréconciliables de ceux qui tiennent pour la liberté, eut l'imprudence d'aller à lui comme ambaſſadeur, & par-là il nuiſit beaucoup aux Thébains, & perdit toute la gloire qu'il avoit acquiſe, pour s'être confié témérairement à ceux en qui il ne devoit avoir aucune confiance.

& ſans armes, les prend priſonniers & ſe ſaiſit de Pharſale.

Cette action remplit de terreur & de défiance l'eſprit de tous ſes ſujets, qui ſe douterent bien qu'après une injuſtice ſi criante & une ſi grande audace, le tyran n'épargneroit plus perſonne & ſe comporteroit, en toutes rencontres & contre toutes ſortes de gens, en homme déſeſpéré & qui n'avoit plus rien à ménager pour ſa vie. Ces nouvelles portées à Thebes, les Thébains, irrités de cet attentat, envoyerent ſur le champ une armée en Theſſalie; [p] & comme ils étoient fâchés contre Epaminondas, ils nommerent d'autres généraux.

Le tyran mene cependant Pélopidas à Pheres, & les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette aventure auroit humilié ſa fierté & abattu ſon courage; mais Pélopidas, voyant les habitans de Pheres très-conſternés, ne ceſſoit de les conſoler & de les exhorter à avoir bonne eſpérance, leur promettant que le tyran ſeroit bientôt puni; & il envoyoit lui dire à lui-même: *Qu'il étoit bien imprudent & bien injuſte de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons citoyens qui ne lui avoient rien fait, & de l'épargner lui, ſachant bien qu'il ne ſeroit pas plûtôt ſorti de ſes mains, qu'il lui feroit*

[p] *Et comme ils étoient fâchés contre Epaminondas.*) Ils étoient fâchés de ce qu'à la derniere expédition contre les Lacédémoniens dans le combat qu'il donna près de Corinthe contre les troupes qui vouloient lui fermer le paſſage, il avoit épargné les Lacédémoniens, qu'il pouvoit paſſer au fil de l'épée. Sur cela ſes ennnemis l'accuſerent de trahiſon, lui firent ôter le gouvernement de la Béotie, & furent cauſe qu'on l'envoya avec les troupes comme ſimple particulier. Diod. liv. xv.

feroit porter la peine dûe à ſes crimes. Le tyran, étonné de cette gandeur d'ame & de cette aſſûrance, dit : *Pourquoi Pélopidas a-t-il tant de hâte de mourir?* Ce qui étant rapporté à Pélopidas, il lui envoya faire cette réponſe : *C'eſt afin que tu périſſes d'autant plûtôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux & des hommes.*

Depuis ce jour-là le tyran défendit que perſonne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thébé, ſa femme & fille de Jaſon, qui avoit été auſſi tyran de Pheres, ayant appris la conſtance & le courage de Pélopidas, ſur le rapport de ceux qui le gardoient, eut la curioſité de le voir & de l'entretenir. Elle alla donc dans la priſon; [q] & d'abord, comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas la bonne mine & la majeſté de ce perſonnage dans la baſſeſſe & dans la calamité où elle le voyoit; mais jugeant bien, par ſes cheveux négligés, par ſes méchans habits, & par le pauvre traitement qu'on lui faiſoit, qu'il ſouffroit beaucoup & qu'il étoit dans un état qui répondoit mal à la gloire de ſon nom, elle ſe mit à pleurer.

Pélopidas, ne ſachant pas qui elle étoit, fut d'abord ſurpris; mais après qu'on l'eut nommée, il lui parla le premier & l'appella du nom de ſon pere; car il avoit connu familiérement Jaſon & avoit été de ſes amis. Thébé ayant commencé à lui dire : *Pélopidas, votre pauvre femme me fait grand'pitié. Vous m'en faites bien davantage, Thebé,*

[q] *Et d'abord, comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas la bonne mine.*) C'eſt le ſens de ce paſſage, les femmes pour l'ordinaire ne jugent que par l'extérieur, un héros mal-propre & mal vêtu leur paroîtra un pauvre homme.

[r] *Et*

Thébé, lui répondit-il, *de ce que n'étant point prisonniere, vous souffrez un aussi méchant homme qu'Alexandre.* Ce mot toucha Thébé jusqu'au vif; car elle ne supportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences & l'insolence du tyran, qui à toutes ses autres infamies ajoûtoit encore celle d'entretenir publiquement le plus jeune des freres de sa propre femme. C'est pourquoi, allant souvent voir Pélopidas, & se plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle souffroit, elle s'aigrissoit de plus en plus contre son mari & rempliſſoit son cœur de ressentiment, d'audace, de haine & de désir de se venger.

Les généraux des Thébains, qui venoient d'entrer dans la Thessalie, n'ayant rien fait, & ayant même été obligés, par leur incapacité & par leur mauvaise fortune, d'abandonner le pays [r] & de s'en retourner honteusement & avec perte, la ville de Thebes les condamna chacun à une amende de dix mille drachmes & envoya Epaminondas en Thessalie avec une armée.

Voilà d'abord un grand mouvement parmi les Thessaliens réveillés & ranimés par la réputation de ce général; & il s'en fallut bien peu que dès ce moment les affaires du tyran ne fussent entiérement

[r] *Et de s'en retourner honteusement & avec perte.*) Car le tyran les suivit dans leur retraite avec sa cavalerie, & les harcela honteusement & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, si les soldats n'eussent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas prenant la cavalerie & l'infanterie la plus legere, fit l'arriere-garde; & repoussant l'ennemi & le chargeant souvent à son tour, il acheva heureusement la retraite, & sauva les Béotiens. Diodore, livre xv.

rement ruinées, ſi grandes furent la frayeur qui tomba tout-d'un-coup ſur ſes capitaines & ſur ſes amis, l'ardeur qui porta tous ſes ſujets à la révolte, & la joie qu'inſpira à tous les peuples l'attente de ce qui devoit arriver, perſonne ne doutant que le tyran n'allât bientôt être puni de tous ſes crimes.

Mais Epaminondas, préférant le ſalut de Pélopidas à ſa propre réputation, & craignant que, s'il pouſſoit d'abord les affaires à l'extrémité, le tyran au déſeſpoir ne tournât, comme une bête féroce, toute ſa rage contre ſon priſonnier, tiroit la guerre en longueur; & tournoyant tout-autour comme pour faire ſes préparatifs, pendant ces délais il tenoit en ſuſpens le tyran, l'amuſoit avec un tel ménagement & une telle adreſſe, [s] que par-là il ne le portoit ni à modérer ſes violences & ſes emportemens, ni à irriter ſes fureurs & ſa barbarie; car il connoiſſoit ſes cruautés & le peu de cas qu'il faiſoit de la raiſon & de la juſtice. Il ſavoit qu'il faiſoit enterrer des hommes tout vifs; qu'il en couvroit d'autres de peaux de ſangliers & d'ours; que, lâchant ſur eux ſes chiens de chaſſe, il les faiſoit déchirer ou les tuoit à coups de fleches, & que c'étoient là ſes jeux & ſes divertiſſemens. Dans les villes de Mélibée [t] & de Scotuſe, ſes amies & ſes alliées, il convoqua à une aſſemblée les citoyens

[s] *Que par-là il ne le portoit ni à modérer ſes violences & ſes emportemens.*) C'eſt le ſens de ce paſſage qui a été très-mal traduit. Epaminondas ne vouloit pas que le tyran modérât ſes emportemens & ſes violences, parce que ce changement auroit pu faire retourner à lui la plupart de ſes ſujets à qui ſes cruautés avoient fait prendre les armes.

[t] Villes de la Magnéſie: ceci arriva la onzieme année de l'olympiade cij.

toyens & les fit environner par ſes gardes qui égorgerent devant lui toute leur jeuneſſe. Il conſacra la pique dont il s'étoit ſervi pour tuer ſon oncle Polyphron ; & l'ayant couronnée de feſtons & de bandelettes, [u] il lui ſacrifia comme à un Dieu, & l'appella *Tychon* [x].

Un jour qu'il entendoit un acteur de réputation, qui jouoit les *Troades* d'Euripide, il ſortit promptement du théâtre & envoya dire à cet acteur : *Qu'il ne s'allarmât point & qu'il n'en jouât pas moins bien ; que, s'il étoit ſorti, ce n'étoit point par aucun chagrin qu'il eût contre lui, mais qu'il avoit honte que ſes citoyens le viſſent pleurer des malheurs d'Hécube & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgés.*

Ce même tyran ſi cruel, étonné de la réputation & du nom d'Epaminondas, & ébloui de ſa dignité & de la majeſté qui l'environnoit, commença à craindre, *comme un coq qui ſe ſentant vaincu va traînant l'aîle*, & ſe hâta de lui envoyer des gens pour ſe juſtifier. Mais Epaminondas ne voulut pas ſouffrir que les Thébains fiſſent ni paix ni alliance avec un ſi méchant homme : il lui accorda ſeulement une treve de trente jours ; & après avoir retiré de ſes mains Pélopidas & Iſménias, il ramena ſes troupes.

Sur ces entrefaites, les Thébains, ayant eu vent que les Lacédémoniens & les Athéniens avoient

[u] *Il lui ſacrifia comme à un Dieu.*) C'eſt dans cette même idée que Virgile feint que Turnus invoque ſa pique.

> —— *Nunc, ô nunquam fruſtrata vocatus*
> *Haſta meos !* Æn. xij. 95.

[x] C'eſt-à-dire *l'heureuſe.*

avoient envoyé des ambaſſadeurs au grand roi pour conclure avec lui une ligue, ils y envoyerent auſſi de leur côté Pelopidas [y] choix plein de ſageſſe à cauſe de ſa grande réputation. Premiérement dans toutes les provinces du roi où il paſſa il étoit très-connu & très-célebre ; car la renommée n'avoit pas publié ſes combats contre les Lacédémoniens dans les premieres régions de l'Aſie ſeulement & de loin en loin ; mais d'abord après les premieres nouvelles qu'elle y eût ſemées de ſa victoire à la bataille de Leuctres, informée tous les jours de ſes nouveaux ſuccès, elle avoit porté & fait retentir ſa gloire juſqu'aux provinces les plus reculées. Enſuite quand il fut arrivé à la cour & qu'il parut devant les ſatrapes, princes & capitaines qui étoient à la Porte, il leur donna de l'admiration : ils diſoient tous : *Voilà cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à ſe tenir entre le Taigete & l'Eurotas ; Sparte qui, depuis peu encore ſous la conduite d'Agéſilas, a fait la guerre aux Perſes & au grand roi, & les a forcés de craindre pour les royaumes de Suſe & d'Ecbatane.*

Artaxerxe, ravi de ſon arrivée ne chercha qu'à augmenter ſa réputation & à le rendre encore plus grand par tous les honneurs dont il put s'aviſer, & cela par vanité & par amour propre, pour faire entendre à ſes ſujets que les plus grands perſonnages & les plus vertueux venoient lui faire la cour & lui rendre hommage comme au plus

[y] *Choix plein de ſageſſe à cauſe de ſa grande réputation*) Plutarque fait entendre clairement ici que la ſageſſe veut qu'on envoye pour ambaſſadeurs auprès des ſouverains des hommes conſidérables & de la plus grande réputation.

plus grand & au plus heureux de tous les rois. Mais après qu'il l'eut admis à ſon audience, qu'il l'eut vû & qu'il eut entendu ſes diſcours plus forts que ceux des ambaſſadeurs d'Athenes, & plus ſimples que ceux des Lacédémoniens, il l'aima davantage ; [z] & comme c'eſt la coûtume des rois dans leurs affections, il ne diſſimula point l'extrême conſidération qu'il avoit pour lui, & ne cacha point aux autres ambaſſadeurs la préférence qu'il lui donnoit & l'inclination qui le portoit à lui accorder plus de graces. Véritablement [a] il paroiſſoit faire plus d'honneur à Antalcidas qu'à tous les autres Grecs ; car un jour il prit la couronne qu'il avoit à table, & l'ayant trempée dans des eſſences précieuſes, il la lui envoya. Il ne traita pas Pélopidas avec tant de privauté & de familiarité, mais il lui envoya les préſens qui paſſoient pour les plus riches & les plus magnifiques, & lui accorda de plus toutes ſes demandes : *Que tous les Grecs ſeroient libres & indépendans ; qu'on repeupleroit Meſſene, & que les Thébains ſeroient réputés amis du roi de pere en fils.*

Après

[z] *Et comme c'eſt la coûtume des rois dans leurs affections.*) C'eſt ce que ſignifient ces mots, καὶ παῖδος βασιλεὺς παῖδων, que les interpretes n'ont point entendus. Plutarque dit-là une grande vérité, que les rois ne ſe contraignent point dans leurs affections ; ils les déclarent & les montrent, ſouvent même contre leurs intérêts. Artaxerxe auroit bien pu cacher cette prédilection pour Pélopidas, & ne pas offenſer ainſi les autres ambaſſadeurs.

[a] *Il paroiſſoit faire plus d'honneur à Antalcidas.*) Je ne croi pas qu'Antalcidas fût alors à la cour du roi de Perſe. Plutarque s'eſt trompé, ou bien il avoit écrit, *Il paroiſſoit faire plus d'honneur à Timagoras ;* car Timagoras étoit celui que le roi honoroit le plus après Pélopidas. Τιμαγόρας ἐτιμᾶτο δεύτερα μετὰ τὸν Πελοπίδαν. Xénophon, p. 486.

[b] *Puiſ-*

Après des réponſes ſi favorables, il partit ſans avoir accepté de tous les préſens du roi, que ce qu'il falloit pour porter chez lui une marque de ſa faveur & de ſa bienveillance, & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres ambaſſadeurs des Grecs. Les Athéniens firent le procès à Timagoras, & le condamnerent à la mort avec juſtice, s'ils le firent mourir pour la quantité de préſens qu'il avoit reçûs; car il n'accepta pas ſeulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique & des eſclaves pour le faire, comme les Grecs n'étant point aſſez adroits dans cet art là. Il reçut auſſi quatre-vingt vaches & des bergers pour les ſoigner, comme ayant beſoin de prendre du lait pour quelque maladie; & enfin à ſon départ il ſe fit porter en chaiſe juſqu'à la mer aux dépens du roi qui donna quatre talens à ſes porteurs.

Mais il ſemble que ce ne furent pas ces préſens reçûs qui irriterent le plus les Athéniens, [b] puiſqu'Epicrate le porte-faix, ayant avoué dans l'aſſem-

[b] *Puiſqu'Epicrate le porte-faix.*) La baſſeſſe de cet emploi a fait croire que le mot σκευοφόρε du texte étoit corrompu, parce qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que le grand roi eût eu une attention particuliere pour un homme ſi vil, ni qu'un homme ſi vil ſe fût mêlé d'ouvrir un avis, comme celui que Plutarque rapporte; c'eſt pourquoi, au lieu de σκευοφόρε, *portefaix*, on a voulu corriger σκυτοφόρε, *ſcutarii*, *écuyer*. Mais cette correction ne me paroît pas fondée. Le grand roi avoit fort bien pu étendre ſes libéralités juſques ſur cet homme, quelque vile que fût ſa profeſſion. Et l'on ſait qu'à Athenes, dans les aſſemblées, le moindre du peuple pouvoit propoſer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et plus le perſonnage eſt vil, plus l'avis qu'il propoſe eſt plaiſant & ſert au ridicule. Je ſuis pourtant obligé de dire qu'Ariſtophane parle de cet Epicrate dans la ſeconde ſcene du premier

l'assemblée publique, non-seulement qu'il avoit reçû des présens du roi, mais encore qu'il étoit d'avis qu'on fit un decret par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf archontes qu'on éliſoit tous les ans, on éliroit neuf ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres d'entre le peuple, & qu'on les enverroit au roi, afin qu'ils revinssent riches; le peuple n'en fit que rire. [c] Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé; en quoi ils ne considéroient pas assez la grande réputation de Pélopidas & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour persuader, que toutes les harangues & tous les traits de rhétorique des autres ambassadeurs, sur-tout auprès d'un prince accoûtumé toûjours à caresser & à ménager les plus forts.

L'estime & la bienveillance que les Thébains avoient

premier acte de la piece, intitulée Ἐκκλησιαζοῦσαι, *Concionantes*; & que sur cela le scholiaste dit que cet Epicrate étoit un harangueur du peuple, & qu'à cause de sa grande barbe il étoit appellé Σακισφόρος, *écuyer*, & il cite ce passage de Platon, poëte comique, ἄναξ ὑπάνιπτε Ἐπίκρατες σακισφόρε. Mais ce passage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appellé σακισφόρος, *écuyer*, à cause de sa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque & le caractere des écuyers? Je croi que le passage de ce scholiaste est corrompu.

[c] *Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avoient obtenu.*) Plutarque ne dit pas la véritable raison que Xénophon nous apprend dans son septieme livre. Les Athéniens firent mourir Timagoras, parce qu'à son retour Léon, son collegue dans la même ambassade, l'accusa d'avoir refusé de loger avec lui, & d'avoir été d'intelligence avec Pélopidas. En effet, il avoit confirmé tout ce que Pélopidas avoit dit à l'avantage des Thébains.

avoient pour Pélopidas, ne furent pas peu augmentées par cette ambaſſade qui avoit procuré l'affranchiſſement des Grecs & le rétabliſſement de Meſſene, & il en reçut de grands témoignages à ſon retour.

Alexandre, tyran de Pheres, étoit retombé dans ſon naturel; il avoit ruiné pluſieurs villes de Theſſalie & mis garniſon dans celles des Phtiotes, des Achéens & des Magnéſiens. Ces villes, informées du retour de Pélopidas, députerent en même tems à Thebes pour demander un ſecours de troupes & ce général. Les Thébains firent un decret qui leur accordoit tout ce qu'ils demandoient.

Toutes choſes ſe trouvant donc bientôt prêtes, & le général en état de partir, tout-à-coup le ſoleil vint à s'éclipſer & les ténebres à couvrir en plein jour la ville de Thebes. Pélopidas, qui vit ſes citoyens troublés de ce ſigne, ne crut pas devoir les contraindre à partir dans cette frayeur & dans cette conſternation, qui leur ôtoient toute eſpérance, ni expoſer ſept mille Thébains; mais il ſe donna lui ſeul aux Theſſaliens: & prenant avec lui trois cent chevaux Thébains ou étrangers qui voulurent le ſuivre, il partit contre les défenſes des devins & malgré les autres citoyens qui vouloient le retenir; car ils croyoient que cette éclipſe étoit un prodige conſidérable, & qui menaçoit un grand homme comme lui; mais outre que Pélopidas étoit aigri contre Alexandre par le reſſentiment des outrages qu'il en avoit reçûs, il eſpéroit trouver un grand déſordre & de grandes brouilleries dans ſa maiſon à cauſe des converſations qu'il avoit eues avec ſa femme Thébé; & ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté de

l'action

l'action même ; car tous ſes déſirs & toute ſon ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que, dans le même tems que les Lacédémoniens envoyoient à Denys le tyran des généraux & des capitaines, & que d'un autre côté les Athéniens étoient comme à la ſolde d'Alexandre, & lui avoient érigé une ſtatue de bronze comme à leur bienfaicteur, les Thébains étoient les ſeuls qui faiſoient la guerre pour délivrer les opprimés & pour exterminer parmi les Grecs tous les gouvernemens violens & injuſtes.

Après avoir donc aſſemblé ſon armée à Pharſale, il marcha contre le tyran. Celui-ci voyant que Pélopidas n'avoit que peu de Thébains, & que lui il avoit une infanterie le double plus forte que celle des Theſſaliens, il alla à ſa rencontre juſqu'auprès du temple de Thétis. Là, quelqu'un ayant dit à Pélopidas que le tyran venoit à lui avec une groſſe armée : *Tant mieux*, lui répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre.*

En cet endroit, près du lieu qu'on appelle Cynoſcéphales, (*Têtes de chien*) il y avoit deux collines fort élevées & fort droites, qui ſont oppoſées l'une à l'autre au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces deux collines par leur infanterie, & en même tems Pélopidas ordonne à ſa cavalerie de charger celle des ennemis qui étoit fort bonne. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre ; & comme elle la pourſuivoit dans la plaine, on vit tout-à-coup Alexandre ſur le haut des collines, qui avoit devancé l'infanterie des Theſſaliens & qui, tombant rudement ſur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancés & repouſſoit les autres qui, chargés de bleſſures, étoient obligés

de reculer. Ce que voyant Pélopidas, il rappella ſa cavalerie, lui commanda de fondre ſur les ennemis qui étoient en bataille, & prenant ſon bouclier il courut à ceux qui combattoient ſur les collines.

Il eut bientôt percé ſon infanterie ; & paſſant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ſes gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient. Ils ſoûtinrent deux ou trois charges ſans s'ébranler ; mais lorſqu'ils virent que cette infanterie pouſſoit toûjours en avant, & que la cavalerie, revenue de ſa pourſuite, venoit la ſoûtenir, ils commencerent à lâcher le pied en ſe retirant à pas lents & faiſant toûjours face. Alors Pélopidas voyant de deſſus les hauteurs toute l'armée ennemie qui véritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier & à ſe mettre en déſordre, il s'arrêta & ſe retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut apperçû à ſon aîle droite où il rallioit & encourageoit ſes troupes mercenaires, il ne laiſſa plus ſa raiſon maîtreſſe de ſa colere ; mais enflammé à cette vûe, & abandonnant à ſon reſſentiment ſeul le ſoin de ſa vie & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ſes bataillons & courut de toute ſa force, en appellant & défiant Alexandre. Le tyran ne répondit point à ſon défi & n'oſa l'attendre, mais alla ſe cacher dans le bataillon de ſes gardes. Ces ſoldats mercenaires ayant voulu faire ferme, les premiers rangs furent d'abord enfoncés par Pélopidas & la plûpart tués ſur la place ; les autres ſe battant de loin percerent enfin ſes armes & lui enfoncerent leurs piques dans l'eſtomac. Les

Theſſaliens,

Theſſaliens, affligés de le voir ſi mal mené, deſcendirent des collines pour courir à ſon ſecours, mais il étoit déjà tombé mort quand ils arriverent. Alors l'infanterie & la cavalerie, ſe tournant ſur le corps de bataille, le mirent en déroute, le pourſuivirent fort loin & couvrirent la plaine de morts; car ils tuerent plus de trois mille hommes. Or, que les Thébains, qui ſe trouverent à la mort de Pélopidas, en témoignaſſent une grande affliction, & qu'ils l'appellaſſent *leur pere, leur ſauveur & leur maître dans les plus grandes & les plus belles choſes*, cela n'eſt pas bien étonnant, puiſque les Theſſaliens & les alliés, après avoir ſurpaſſé par leurs decrets en ſa faveur tous les plus grands honneurs que l'on puiſſe rendre à la vertu humaine, témoignerent encore plus par leur douleur l'affection qu'ils avoient pour lui. Car on dit que tous ceux qui ſe trouverent à ce combat, ſi-tôt qu'ils eurent appris ſa mort, ne dépouillerent point leur cuiraſſe, ne débriderent point leurs chevaux, ne firent point bander leurs plaies; mais accourant tous avec leurs armes auprès du mort, comme s'il avoit eu encore du ſentiment, ils ſe mirent à entaſſer autour de ſon corps les dépouilles des ennemis, couperent les crins à leurs chevaux & ſe couperent à eux-mêmes les cheveux. Et de ceux qui ſe retirerent dans leurs tentes, il n'y en eut pas un qui allumât du feu ni qui préparât ſon ſouper; le ſilence & la conſternation régnoient dans toute l'armée, comme ſi elle n'avoit pas remporté une victoire très-grande & très-glorieuſe, mais qu'elle eût été défaite & priſe par le tyran.

De toutes les villes qui étoient ſur ſon paſſage, dès que les nouvelles de ſa mort y furent portées, il en ſortit les magiſtrats, les jeunes gens,

les enfans & les prêtres, qui allerent au-devant pour recevoir ſon corps, portant des trophées, des couronnes & des armures toutes d'or; & quand le tems de faire ſes funérailles fut venu, les plus âgés des Theſſaliens demanderent aux Thébains la permiſſion de l'inhumer & de faire ſeuls ſes obſeques. L'un d'eux porta la parole, & dit : *Seigneurs nos alliés, nous vous demandons une grace qui nous ſera un très-grand honneur, & qui nous apportera une conſolation ſinguliere dans cette affreuſe calamité.* [d] *Ce n'eſt point Pélopidas vivant que les Theſſaliens demandent d'accompagner, ce n'eſt point à Pélopidas voyant & ſentant ce qu'on fait pour lui, qu'ils veulent rendre les honneurs dûs à ſon mérite, c'eſt à Pélopidas mort qu'ils demandent la grace de toucher; ſi vous leur accordez ce privilége de toucher ſeuls ſon corps, de le laver, de l'orner & de l'inhumer, nous vous croirons perſuadés que nous ſentons que ce malheur commun eſt encore plus grand pour les Theſſaliens que pour les Thébains. Car pour vous, vous avez perdu ſeulement un bon général; & nous, avec ce bon général, nous avons perdu toute eſpérance de recouvrer notre liberté; car comment oſerons-nous vous demander un autre capitaine, après que nous ne vous avons pas rendu Pélopidas?*

Les Thébains, touchés de leurs prieres, leur accorderent leur demande; & jamais il n'y a eu de funérailles plus magnifiques, au moins au jugement

[d] *Ce n'eſt point Pélopidas vivant que les Theſſaliens demandent d'accompagner.*) Car ſi c'étoit à Pélopidas vivant qu'ils voulussent faire de grands honneurs, on pourroit croire que ce ſeroit par intérêt & pour gagner ſon affection; mais c'eſt à Pélopidas mort qu'ils veulent rendre ces devoirs: ce n'eſt donc que par amour & par reconnoiſſance.

[e] *Comme*

gement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'yvoire, l'or, la pourpre, [e] comme un Philistus qui s'amuse à louer & à admirer l'enterrement de Denys le tyran, [f] qui ne fut, à proprement parler, que comme une pompeuse catastrophe d'une tragédie sanglante, c'est-à-dire, de sa tyrannie. Et Alexandre le grand, après la mort d'Hépheſtion, ne se contenta pas de faire couper les crins à ses chevaux & à ses mulets, il fit raser les crenaux des murailles, afin que les villes parussent pleurer & être en deuil en quittant ainsi leurs ornemens pour prendre une figure triste & abjecte. [g] Mais toutes ces magnificences affectées, n'étant que les ordres de maitres à qui on n'ose désobéir, & ne s'exé-

[e] *Comme un Philistus.*) Il étoit historien & homme de guerre. Il avoit servi sous le vieux Denys, dont il fit la vie en six livres; il servit encore sous le jeune Denys, & ayant été vaincu par Dion dans un combat, il se tua lui-même. Plutarque le blâme ici avec raison de s'être amusé à louer & à admirer la pompe de l'enterrement de Denys le Tyran, au lieu qu'il avoit dû la condamner & la détester.

f Qui ne fut, à proprement parler, que comme une pompeuse catastrophe.) Le grec dit, *qui ne fut que comme l'exode théatral d'une grande tragédie, qui fut sa tyrannie.* L'exode, c'est la derniere partie de la tragédie, le dénouement de la piece. On peut voir les remarques sur le douzieme chapitre de la poétique d'Aristote. Plutarque l'emploie dans le même sens, dans la vie d'Alexandre; mais dans la vie de Crassus il l'emploie dans le sens que lui donnoient les Romains, comme on le verra dans les remarques.

[g] *Mais toutes ces magnificences affectées n'étant que les ordres de maîtres.*) Il n'y a de véritables honneurs que ceux que les peuples rendent de leur franche volonté, par un sentiment intérieur & par reconnoissance; les honneurs ordonnés ne sont point des honneurs pour le mort, mais des marques de servitude pour ceux qui les rendent.

s'exécutant que par néceſſité & toûjours avec une forte envie contre ceux pour qui on les fait, & une haine furieuſe contre ceux qui les extorquent, ne ſont jamais les témoignages d'une véritable affection & d'un honneur ſincere, mais la montre du faſte barbare, du luxe & de l'oſtentation de gens qui emploient leur bien & celui des autres à des choſes vaines & peu dignes de nos déſirs ; au lieu qu'un homme d'état mort dans une terre étrangere, loin de ſa femme, de ſes enfans & de ſa famille, [h] & qui, ſans que perſonne le demande, ſans que perſonne y force, eſt reçû, accompagné, porté & couronné par tant de peuples, par tant de villes, qui ambitionnent cet honneur & qui ſe relayent ; voilà ce qu'on peut appeller avec juſtice le bonheur très-parfait. Car, comme diſoit Eſope : *La mort qui emporte les hommes dans leur plus grande proſpérité, n'eſt nullement malheureuſe,* [i] *au contraire elle eſt très-*

[h] *Et qui ſans que perſonne le demande, ſans que perſonne y force, eſt reçu, accompagné, porté, & couronné par tant de peuples.*) Avec quelle noble ſimplicité Plutarque raſſemble ici en deux lignes tout ce qui peut relever la gloire de la mort de Pélopidas, & la magnificence de ſes obſeques ?

[i] *Au contraire elle eſt très-heureuſe.*) Ce jugement eſt très-vrai, & ne peut être combattu que par l'amour exceſſif, & ſans raiſon, que les hommes ont pour la vie. Dans l'Eunuque de Térence, Chérea pouſſé par ce ſentiment naturel, s'écrie dans l'excès de ſa joie :

Nunc tempus profecto eſt cum perpeti me poſſum interfici,
Ne hoc gaudium contaminet vita ægritudine aliqua.

« C'eſt préſentement que » je mourrois volontiers, & » que je ſouffrirois qu'on me » tuât, de peur qu'une plus » longue vie ne corrompe » cette joie par quelque cha» grin », Act. iij. ſc. 5.

très-heureuſe ; car elle met les belles actions des gens de bien en sûreté & à couvert des revers de la fortune. C'eſt pourquoi ce Spartiate parla encore mieux, qui, rencontrant un jour Diagoras qui avoit vaincu aux jeux olympiques & qui avoit vû couronner dans ces mêmes jeux ſes fils & les fils de ſes fils, & ceux de ſes filles, lui dit en l'embraſſant : *Meurs, Diagoras, meurs promptement, car auſſi-bien ne monteras-tu pas au ciel.* Cependant y a-t-il quelqu'un qui, mettant enſemble toutes les victoires olympiques & pythiques, osât les comparer à un ſeul des combats que Pélopidas donna & dans leſquels il fut toûjours vainqueur ; de maniere qu'après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie dans la gloire & dans les honneurs, nommé pour la treizieme fois gouverneur & général de la Béotie, il expira au milieu d'un grand exploit qui exterminoit un tyran & rendoit la liberté à toute la Theſſalie ?

Si ſa mort fut douloureuſe à ſes alliés, elle leur fut encore plus profitable ; car les Thébains, ayant appris la perte qu'ils venoient de faire, & enflammés du déſir de ſe venger ſans délai, envoyerent très-promptement une armée de ſept mille hommes de pied & de ſept cent chevaux, ſous la conduite de Malcitas & de Diogiton, qui, ſurprenant Alexandre réduit à l'étroit & tout conſterné de la défaite de ſon armée, l'obligerent de rendre aux Theſſaliens les villes qu'il leur avoit priſes, de laiſſer les Magnéſiens, les Phtiotes, & les Achéens en liberté, de retirer ſes garniſons de leur pays, & de jurer qu'il obéiroit toûjours aux Thébains & qu'il marcheroit ſous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

Les Thébains ſe contenterent de ces conditions ;

tions ; mais il eſt à propos de raconter ici la peine que les dieux firent ſouffrir bientôt après au tyran pour tout ce qu'il avoit fait à Pélopidas. Nous avons déjà dit que ſa femme Thébé avoit été inſtruite par lui à ne pas redouter cet éclat extérieur & cet appareil de tyrannie, quoiqu'elle fût environnée des ſatellites & des bannis qui gardoient le tyran. Thebé, qui avoit profité de ces leçons & qui d'ailleurs craignoit la perfidie & haïſſoit mortellement la cruauté de ſon mari, fait [k] avec ſes trois freres Tiſiphon, Pytholaüs & Lycophron, un complot de le tuer, & l'exécute de cette maniere : tout le palais du tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit ; il n'y avoit qu'une chambre haute qui étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, & qui ne reconnoiſſoit que le maitre, la maîtreſſe & un ſeul eſclave qui lui donnoit à manger.

Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ſes freres pendant le jour dans une chambre voiſine ; & entrant ſeule, ſelon ſa coûtume, dans la chambre d'Alexandre qu'elle trouve endormi, elle ſort un moment après, ordonne à l'eſclave d'emmener le chien dehors, parce que ſon mari vouloit dormir en repos ; & de peur que l'échelle, par où il falloit monter, ne fît du bruit quand ſes freres monteroient, elle

[k] *Avec ſes trois freres, Tiſiphon, Pytholaüs & Lycophron.*) Tiſiphon étoit l'aîné. En cette qualité il ſuccéda à Alexandre, & il régnoit dans le tems que Xénophon écrivoit cette hiſtoire. Xénophon mourut l'année ſuivante, qui étoit la premiere ou la ſeconde de l'olympiade cv.

[l] *Mais*

elle emmaillotta de laine les échelons. Tout étant ainſi préparé, elle fait monter tout doucement ſes freres armés de poignards : & les laiſſant à la potte qui étoit entr'ouverte, elle rentre ; & prenant le cimeterre qui étoit pendu au chevet, elle le leur montre ; c'étoit le ſignal dont ils étoient convenus pour marquer que le tyran étoit aſſoupi & qu'il dormoit tranquillement.

Sur le point de l'exécution, ces jeunes gens ſe trouvent ſaiſis de frayeur & n'oſent avancer ; Thébé ſe met en colere, les appelle lâches & leur fait des ſermens horribles qu'elle va éveiller Alexandre & lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment, elle les fait entrer, les mene près du lit & tient elle-même la lampe. L'un prend le tyran par les pieds qu'il ſerre de toute ſa force, l'autre le prend par les cheveux, & le troiſieme le frappe à grands coups de poignard & le tue ; mort peut-être trop douce & trop prompte pour un monſtre ſi abominable & ſi cruel, [1] mais pourtant proportionnée & conforme à ſes injuſtices & à ſes cruautés, ſi l'on en conſidere les circonſtances & les ſuites ; car c'eſt le premier des tyrans qui ait

[1] *Mais pourtant proportionnée & conforme à ſes injuſtices & à ſes cruautés, ſi l'on en conſidere*, &c.) Ce jugement de Plutarque eſt remarquable ; il ne compte pour rien la mort, mais il compte pour beaucoup les circonſtances & les ſuites. Que ce tyran de Pheres ſoit aſſaſſiné, ce n'eſt pas une punition ſuffiſante pour un tel monſtre, mais qu'il ſoit aſſaſſiné par ſa femme, & que ſon cadavre, après avoir eſſuyé tous les outrages d'un peuple irrité, ſoit jetté à la voirie & abandonné aux chiens & aux vautours, voilà le digne ſalaire de ſes injuſtices & de ſes crimes : car dans tous les tems on a regardé cette fin comme une malédiction dûe aux injuſtes & aux ſcélérats.

ait été assassiné par sa propre femme. Et après sa mort son corps fut exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses sujets, & abandonné en proie aux chiens & aux vautours.

Fin de la vie de Pélopidas.

MARCELLUS.

MARCUS CLAUDIUS, qui fut cinq fois conſul, étoit fils de Marcus, & il fut le premier de ſa maiſon [a] qu'on appella *Marcellus*, c'eſt-à-dire *martial*, comme l'écrit Poſidonius. En effet il avoit beaucoup d'expérience & de capacité dans l'art militaire; il étoit vigoureux & diſpos de ſa perſonne, hardi & homme de main, & naturellement porté à la guerre : mais cette fierté & cette hauteur, que lui inſpiroit ſon courage, il ne les faiſoit paroître que dans les combats ; dans tout le reſte il étoit poſé, doux & humain, & ſi amoureux des diſciplines Grecques & de l'éloquence, qu'il admiroit & honoroit ceux qui s'y diſtinguoient ; mais il n'y fit pas autant de progrès qu'il auroit déſiré à cauſe de ſes grandes occupations qui l'empêcherent de s'y appliquer entiérement. Car ſi jamais Dieu a donné aux hommes, [b] *depuis leur enfance juſqu'à leur*

[a] *Qu'on appella Marcellus, c'eſt-à-dire martial.*) Les Romains aimoient fort les noms & les ſurnoms tirés de Mars, qu'ils regardoient comme l'auteur de leur origine ; de-là ſont venus *Marcus*, *Marcius*, *Mamers*, *Mamercus* & *Marcellus*.

[b] *Depuis leur enfance juſqu'à leur vieilleſſe, comme dit Homere, des guerres difficiles à démêler.*) Ce paſſage d'Homere eſt dans le quatorzieme livre de l'Iliade, où Ulyſſe dit à Agamemnon, qui conſeilloit de s'enfuir : *Plût à Dieu que vous fuſſiez à la tête d'une armée compoſée de lâches, & que vous ne nous commandaſſiez pas, nous à qui Jupiter a donné à démêler depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe, les guerres les plus difficiles, ou à y périr tous juſqu'au dernier.*

leur vieilleſſe, comme dit Homere, *des guerres difficiles à démêler*, ce fut aux premiers des Romains de ce ſiecle-là. Dans l'enfance ils eurent à combattre contre les Carthaginois pour la Sicile; dans l'âge viril, contre les Gaulois pour l'Italie même; & dans la vieilleſſe, encore contre les Carthaginois & contre Annibal: car ils n'eurent pas comme les autres le privilége de l'âge qui diſpenſoit d'aller à la guerre, mais leur nobleſſe & leur valeur les firent appeller ſans relâche au commandement des armées.

Pour Marcellus, il n'y avoit point de combat auquel il ne fût très-exercé & très-adroit, mais il ſe ſurpaſſoit lui-même & étoit ſur-tout redoutable dans les combats ſinguliers; jamais il ne refuſa aucun défi, & tua tous ceux qui l'appellerent. En Sicile, voyant ſon frere Otacilius en danger, il le couvrit de ſon bouclier, tua tous ceux qui ſe jettoient ſur lui & lui ſauva la vie. Par toutes ces belles actions il mérita encore jeune les couronnes & les autres préſens dont les généraux récompenſent la valeur; & ſa réputation croiſſant de jour à autre, le peuple le nomma Edile du premier ordre & les prêtres le créerent augure. C'eſt une ſorte de ſacerdoce auquel la loi donne l'intendance de la divination qui ſe tire des oiſeaux.

Pendant ſon édilité, il fut obligé malgré lui d'intenter un procès. Il avoit un fils fort jeune qui portoit même nom que lui & qui étoit d'une beauté ſinguliere, mais ſage & ſi bien élevé, qu'il faiſoit l'admiration de ſes citoyens. Capitolinus, collegue de Marcellus dans l'édilité, homme très-inſolent & très corrompu, devint amoureux de cet enfant & lui déclara ſa paſſion. Cet enfant rejetta d'abord de lui-même ſes propoſi-

tions

tions ſans en parler à perſonne ; mais voyant qu'il ne ſe rebutoit point & qu'il continuoit de le ſolliciter, il le déclara à ſon pere. Marcellus, outré de cette injure, défere Capitolinus au ſénat. Capitolinus emploie toutes ſortes de chicanes & de ruſes pour éloigner le jugement, & en appelle aux tribuns ; mais les tribuns ne recevant point ſon appel, il prend le parti de nier le fait. Comme il n'y avoit nuls témoins qui euſſent entendu les propos qu'il avoit tenus à l'enfant, le ſénat ordonna que l'enfant comparoitroit & ſeroit entendu. Dès qu'il ſe préſenta, ſa rougeur, ſes larmes & ſa pudeur mêlée de colere & d'indignation, firent qu'on ne demanda pas d'autres preuves. Capitolinus fut condamné à une groſſe amende envers Marcellus [c] qui en fit faire une table de change toute d'argent & la conſacra aux dieux.

[d] A peine la premiere guerre Punique, qui avoit

[c] *Qui en fit faire une table de change toute d'argent.*) Pour marquer que cet accident étoit arrivé pendant ſon édilité ; car les édiles préſidoient à tout ce qui concernoit le commerce. Cependant j'avoue que ce mot ἀργυρομοιβία m'eſt inconnu, & que je n'en ai vu nulle part aucun exemple. Je recevrois volontiers la leçon d'un manuſcrit, ἀργυρᾶ λοιβεῖα, *qui en fit faire des burettes d'argent* ; λοιβεῖα étoient les petits vaſes avec leſquels on faiſoit les libations, & que l'on appelloit autrement λοιβίδες & σπονδεῖα.

[d] *A peine la premiere guerre punique, qui avoit duré vingt-deux ans.*) Plutarque confond un peu ici les tems. La premiere guerre punique dura vingt-quatre ans, car elle commença l'an de Rome 489. & le traité avec les Carthaginois fut fait l'an 512. les Gaulois ſe tenoient encore alors en repos, ils ne commencerent à remuer que quatre ans après ; ils s'avancerent juſqu'à Rimini ; mais les Boyens s'étant mutinés contre leurs chefs, tuerent les rois Ates & Galares ; & ayant enſuite tourné leurs armes contre eux-mêmes, ils ſe

avoit duré vingt-deux ans, étoit-elle finie, que voici Rome engagée dans une nouvelle guerre contre les Gaulois. Les Insubriens, nation Celtique, qui habitent en deçà des Alpes, & qui sont très-puissans par eux-mêmes, appellent encore à leur secours les forces de leurs voisins, & sur-tout celles des Gaulois qui vendent leurs services à ceux qui veulent les acheter & qui sont appellés Gésates: & ce qui parut une chose merveilleuse & un effet de la bonne fortune de Rome, ce fut que cette guerre Celtique n'étoit pas venu fondre sur les Romains pendant qu'ils étoient occupés à la guerre contre les Carthaginois, & que les Gaulois, s'étant tenus en repos pendant tout le tems que cette guerre avoit duré, comme si véritablement ils avoient attendu pour relever le vaincu, ne s'étoient présentés contre les Romains qu'après leur victoire & lorsqu'ils n'avoient plus d'ennemis sur les bras. Cependant cette guerre ne laissa pas de donner beaucoup de frayeur, tant à cause du voisinage de cette nation qui venoit contr'eux comme de plein pied, qu'à cause de son ancienne réputation & de son courage: car ce sont les ennemis que

se défirent réciproquement, & ceux qui restèrent de cette défaite se retirerent chez eux. Cinq ans après, les Gaulois recommencerent à se préparer à la guerre, sur ce que Flaminius avoit fait partager les terres des Picéniens qu'ils avoient ôtées aux Senonois dans la Gaule Cisalpine. Ces préparatifs durerent long tems, & ce ne fut que huit ans après ce partage des terres que la guerre commença véritablement sous les chefs Congolitan & Anéroeste pendant le consulat de L. Æmilius Papus & de C. Attilius Régulus, l'an de Rome 528. la troisieme année de l'olympiade cxxxviij. Polyb. liv. ij. Cet éclaircissement étoit nécessaire pour entrer dans le fait que Plutarque raconte ici.

* Selon

que les Romains ont toûjours le plus redoutés, ſe ſouvenant qu'autrefois ils s'étoient rendu maîtres de Rome; & que dès ce tems-là on avoit fait une loi qui portoit que les prêtres ſeroient diſpenſés de prendre les armes, excepté ſi les Gaulois venoient encore porter la guerre en Italie.

Mais ce qui marquoit le plus la frayeur des Romains, c'eſt, d'un côté, les grands préparatifs qu'ils firent dans cette occaſion; car on dit qu'on n'avoit jamais vû auparavant & qu'on ne vit jamais depuis tant de milliers [e] de Romains en armes: &, de l'autre côté, les nouveautés qu'ils introduiſirent dans leurs ſacrifices; car eux qui n'avoient jamais rien admis de barbare, ni d'étranger dans leurs mœurs ni dans leurs coûtumes, mais qui avoient reçû les opinions & les diſciplines des Grecs, & qui, dans le ſervice des dieux & dans tout leur culte, ne reſpiroient que douceur & qu'humanité, alors à l'approche de cette guerre ils ſe virent forcés d'obéir à certains oracles contenus dans les livres des Sibylles, [f] & ſe porterent à enterrer tout vivans dans le marché aux bœufs deux Grecs, homme & &

[e] Selon Polybe, ils avoient ſept cent mille hommes de pied, & ſoixante-dix mille chevaux.

[f] *Et ſe porterent à enterrer tout vivans.*) Ils firent encore ce même ſacrifice au comencement de la ſeconde guerre punique qui ſuivit celle-ci; car Tite-Live parle de ces deux ſacrifices, livre xxij. 57. *Interim ex fatalibus libris ſacrificia aliquot extraordinaria facta, inter quæ Gallus & Galla, Græcus & Græca, in foro Boario ſub terra vivi demiſſi ſunt in locum ſaxo conſeptum, ibi ante hoſtiis humanis, minime Romano ſacro, imbutum.* Par ces mots, *ibi ante, &c.* il indique le ſacrifice fait au commencement de la guerre contre les Gaulois, dont Plutarque parle.

& femme, & deux Gaulois de même, auxquels ils font encore aujourd'hui dans le mois de Novembre des ſacrifices ſecrets que le peuple n'a pas la liberté de voir.

Dans les premiers combats qui ſe donnerent, [e] les Romains remporterent de grandes victoires & furent auſſi très-ſouvent défaits; mais ni ces bons ni ces mauvais ſuccès ne terminerent la guerre & n'aboutirent à aucun traité. Les conſuls [h] Flaminius & Furius, ayant marché contre les Inſubriens avec une puiſſante armée, on rapporta qu'on avoit vû le fleuve, qui paſſe par la contrée Picénide, converti en ſang, [i] & qu'il avoit paru en même tems trois lunes ſur Rimini. Les prêtres, qui obſerverent le vol des oiſeaux ſur la nomination des conſuls, aſſûrerent que l'élection de ces deux conſuls étoit vicieuſe [k] & faite

e Les Romains remporterent de grandes victoires, & furent auſſi fort ſouvent défaits. C. Attilius Régulus fut tué dans un combat; Congolitan, l'un des rois des Gaulois, y fut auſſi tué; l'autre roi appellé Anéroeſte, ſe tua lui même de deſeſpoir.

h C. Flaminius Nepos, & P. Furius Calvus, l'an de Rome 530.

i Et qu'il avoit paru en même tems trois lunes.) Pline, livre ij. chap. 32. *Lunæ quoque trinæ, ut Cn. Domitio, Caio Fannio Coſſ. apparuere, quos plerique appellaverunt ſoles nocturnos.* Et Julius Obſequens, chap. 92. *Cneo Domitio, Caio Fannio Coſſ. in Gallia tres ſoles & tres lunæ viſæ.* Ce prodige n'eſt pas bien ſurprenant, les parhélies & les paraſelenes ſont l'effet de la même cauſe. Pline écrit, que juſqu'à ſon tems on n'avoit jamais vû à la fois plus de trois Parhélies, mais apparemment on n'avoit pas bien obſervé. Gaſſendi écrit qu'en Pologne, l'an 1625. on en vit ſix. Schénerus obſerve qu'à Rome, le 20. de Mars 1629. il en parut cinq, & l'année ſuivante, le 24 de Janvier, on en vit ſept, & il ajoûte que rien n'empêche qu'on n'en puiſſe voir juſqu'à onze. Il en eſt de même des Paraſelenes.

k Et faite malheureuſement contre les auſpices.) J'ai

faite malheureuſement contre les auſpices. Le ſénat allarmé dépêcha auſſi-tôt des couriers à l'armée avec des lettres qui portoient ordre aux conſuls de revenir promptement à Rome pour ſe démettre de leur charge, & défenſe expreſſe de rien entreprendre contre l'ennemi en qualité de conſuls.

Flaminius, ayant reçû ces lettres, [1] ne les ouvrit qu'après qu'il eut défait les ennemis dans un grand combat & qu'il eut ravagé tout leur pays. Il prend donc le chemin de Rome, & quoiqu'il retournât chargé de dépouilles & d'un gros

J'ai déjà averti plus d'une fois que Plutarque ſe ſert ſouvent de mots poétiques pour rendre ſon ſtyle plus agréable & plus fort ; ici il employe le mot λύσορις qui n'eſt pas du ſtyle ordinaire, & qu'il a emprunté de ce paſſage d'Eſchyle, dans ſa tragédie des *Sept Chefs contre Thebes*, v. 844.

Ἡ δ' λύσορις ἄλη
Ξυναύλια λαρός.

Ce combat a été malheureuſement entrepris contre les auſpices.

[1] *Ne les ouvrit qu'après qu'il eut défait les ennemis dans un grand combat.*) Ce que fit ici Flaminius, de n'ouvrir les lettres du ſénat qu'après avoir exécuté ce qu'il projettoit, a été imité de nos jours par un grand capitaine ; mais cela n'appartient qu'à ces hommes extraordinaires qui trouvent l'occaſion d'un grand exploit & qui ſont sûrs d'y réuſſir. Au reſte la prudence des tribuns & la valeur des ſoldats Romains, furent les ſeules cauſes du gain de cette bataille, car le conſul Flaminius avoit fait une faute qui devoit la faire perdre. Il avoit mis ſon armée en bataille ſur le bord de la riviere, & ne lui avoit laiſſé aucun eſpace derriere, où les troupes puſſent ſe retirer pour ſe rallier ; de ſorte que ſi elles euſſent été pouſſées, elles auroient été obligées de ſe jetter dans le fleuve. Polybe, liv. ij.

gros butin, le peuple n'alla pourtant point au-devant de lui ; & peu s'en fallut qu'il ne lui refusât le triomphe, ſur ce qu'étant rappellé il n'étoit pas d'abord parti ; & qu'au lieu d'obéir ſur le champ aux ordres du ſénat, il les avoit mépriſés & foulés aux pieds. Encore même après qu'il eut triomphé, il le réduiſit en l'état d'homme privé & l'obligea à ſe démettre du conſulat avec ſon collegue, tant les Romains avoient de reſpect pour la religion ; faiſant dépendre toutes leurs affaires de la ſeule volonté des dieux, & ne ſouffrant jamais, non pas même dans leurs proſpérités les plus grandes, la moindre négligence, ni le moindre mépris pour les anciens oracles & pour les uſages de leur pays ; & tant ils étoient perſuadés que, ce qui contribuoit le plus au ſalut de leur ville, c'étoit, non que leurs magiſtrats & leurs généraux vainquiſſent leurs ennemis, mais qu'ils fuſſent toûjours ſoûmis à leurs dieux. C'eſt pourquoi Tibérius [m] Sempronius qui, à cauſe de ſa valeur & de toutes ſes autres vertus, étoit autant aimé & eſtimé qu'aucun Romain de ſon tems, étant conſul, nomma lui-même ſes ſucceſſeurs, Scipion ſurnommé Naſica, & Caïus Marcius Figulus.

Comme ces conſuls étoient déjà dans les provinces qui leur étoient échues, Sempronius, [n] s'étant mis par hazard à lire quelques réglemens

[m] Sempronius Gracchus, qui fut conſul ſoixante ans après le conſulat de Flaminius.

[n] *S'étant mis par haſard à lire quelques réglemens qui regardoïent les uſages ſacrés.*) Ces réglemens, que liſoit Sempronius, étoient comme des rituels, où l'on marquoit exactement tout ce qui devoit ſe pratiquer dans l'élection des magiſtrats, & dans toutes les autres occaſions, & où tous les cas qui pouvoient ſurvenir étoient décidés.

mens qui regardoient les uſages ſacrés, il y apperçut une coûtume qu'il avoit ignorée & que voici : *Quand le magiſtrat aſſis hors de la ville dans une maiſon ou une logette de louage pour y obſerver le vol des oiſeaux, vient à être obligé, pour quelque cauſe que ce ſoit, à rentrer dans la ville avant que d'avoir obſervé les ſignes sûrs, il ne peut plus ſe ſervir de la premiere loge qu'il a louée ; & il doit en prendre une autre d'où il recommencera à obſerver.* C'eſt apparemment cette particularité que Sempronius avoit ignoré : s'étant ſervi deux fois de la même loge, il avoit nommé ces deux conſuls ; & ayant enſuite reconnu ſa faute, il la déclara au ſenat. Le ſénat ne mépriſa pas cette négligence comme trop petite, il écrivit ſur l'heure aux conſuls ; & les conſuls, quittant auſſi-tôt leurs provinces, revinrent à Rome & ſe démirent du conſulat. Mais cette aventure n'arriva que long-tems après celle dont nous parlons. Deux prêtres des plus conſidérables maiſons de Rome, Cornélius Céthégus, & Quintus Sulpicius, furent privés du ſacerdoce ; le premier, pour avoir préſenté les entrailles de la victime contre l'ordre ; & le dernier, parce que, pendant qu'il offroit un ſacrifice, la verge, qui eſt au haut du bonnet que portent les prêtres appellés flamines, étoit tombée. [o] Le dictateur Minucius ayant nommé général de la cavalerie Caïus Flaminius, ſur ce que dans ce moment là on entendit le cri d'un petit rat que les Romains appellent *ſouris*, le peuple les obligea l'un & l'autre à ſe démettre, & en nomma d'autres en leurs places ; & en apportant ainſi, juſques dans les

[o] *Le dictateur Minucius.*) Plutarque ſe trompe ici. Q. Fabius Maximus étoit dictateur, & non pas Minucius.

les plus petites choſes, la derniere exactitude, ils ne tomberent jamais dans la moindre ſuperſtition, parce qu'ils ne firent qu'obſerver les anciennes coûtumes [p] ſans y rien changer ni innover.

Dès que le conſul Flaminius eut dépoſé le conſulat, [q] les magiſtrats, que les Romains appellent *interreges*, nommerent à ſa place Marcellus qui ne fut pas plûtôt élu qu'il prit pour collegue [r] Scipion. Les Gaulois envoyerent des ambaſſadeurs pour faire des propoſitions d'accomodement; & le ſénat inclinant à la paix, Marcellus excita le peuple & le détermina à la guerre. Cependant après bien des difficultés, la paix ne laiſſa pas de ſe conclure; mais on prétend qu'elle fut rompue tout auſſi-tôt par les Géſates, qui, ayant paſſé les Alpes au nombre de trente mille, & s'étant joints aux Inſubriens qui étoient en beaucoup plus grand nombre encore, tout pleins d'audace & d'eſpérance, [s] s'approcherent

[p] *Sans y rien changer ni innover.*) La différence qu'on met, par rapport au culte, entre la religion & la ſuperſtition, c'eſt que la religion ſe tient toûjours aux anciens uſages, & que la ſuperſtition va toûjours en changeant ou en ajoûtant.

[q] *Les magiſtrats que les Romains appellent* INTERREGES.) C'étoient des magiſtrats que le ſénat créoit pendant l'interregne pour nommer un roi, & dans le tems de la république pour nommer de nouveaux magiſtrats quand ils n'en avoient pas de légitimes.

[r] Cnéus Cornélius Scipion.

[s] *S'approcherent d'Acerres, ville aſſiſe entre le Pô & les Alpes, & qui étoit aſſiégée par les Romains.*) On s'étoit fort trompé à ce paſſage; c'étoient les Romains qui aſſiégeoient Acerres, & non pas les Gaulois. Les Gaulois ne pouvant ſecourir la place, firent paſſer le Pô à une partie de leurs troupes, & allerent aſſiéger Claſtidium pour faire diverſion. Voyez Polybe, liv. ij. page 121.

[t] Entre

procherent d'Acerres, ville aſſiſe entre le Pô & les Alpes, & qui étoit aſſiégée par les Romains. Là, le roi Viridomare, prenant dix mille Geſates, va faire le ravage dans tout le pays aux environs du Pô.

Marcellus, informé de ſes courſes, laiſſe devant Acerres ſon collegue Scipion avec toute ſon infanterie légere & peſamment armée, & le tiers de ſa cavalerie; & avec le reſte de ſa cavalerie & ſix cent hommes de pied des plus légérement armés, il ſe met aux trouſſes de ces dix mille Géſates ſans s'arrêter ni jour ni nuit, juſqu'à ce qu'il les eut joint près de [f] Claſtidium, petit bourg des Gaules, qui depuis peu venoit d'être ſoûmis aux Romains. Il n'eut pas le tems de faire repoſer & rafraîchir ſes troupes, car les barbares furent d'abord avertis de ſon arrivée, & ils le regarderent comme déjà battu, voyant le peu d'infanterie qui le ſuivoit, & ne faiſant pas grand compte de ſa cavalerie. Car étant fort adroits aux combats à cheval, de même que tous les Gaulois, & croyant avoir de ce côté-là un grand avantage, ils ſe voyoient encore en cette occaſion fort ſupérieurs en nombre à Marcellus. Ils marchent donc droit à lui avec une impétuoſité pleine de fureur & avec de grandes menaces, comme aſſûrés de l'enlever d'emblée; leur roi Viridomare, ſuperbement monté, devançoit ſes bataillons & ſes eſcadrons. Marcellus, pour les empêcher de l'envelopper à cauſe de ſon peu de troupes, étendit le plus qu'il put ſes ailes de cavalerie & leur fit occuper un grand terrein en les diminuant & affoibliſſant peu-à-peu juſqu'à ce qu'il préſentât un front

[f] Entre Milan & Plaiſance.

front à-peu-près égal à celui de l'armée ennemie.

Cela fait, comme il s'ébranloit pour charger, il arriva que ſon cheval, effrayé des cris & des bravades des Gaulois, tourna tout-d'un-coup en arriere & emporta Marcellus malgré lui. Marcellus, craignant que ce mouvement, pris à mauvais augure par la ſuperſtition, ne jette le déſordre dans ſes troupes, tire promptement la bride à ſon cheval, & lui faiſant achever le tour, ſe remet en préſence & adore le ſoleil, pour faire croire que ce mouvement n'eſt point arrivé à l'aventure, " mais qu'il l'a fait exprès pour cet acte de religion; car c'eſt la coûtume des Romains d'adorer les dieux en tournant. Sur le point de ſe mêler avec les Gaulois, il voua qu'il conſacreroit * à Jupiter Férétrien les plus belles armes priſes ſur les ennemis. Dans ce moment le roi des Gaulois l'apperçut; & jugeant bien, aux marques dont il étoit revêtu, que c'étoit là le général des Romains, il pouſſa ſon cheval à toute bride, l'appellant à haute voix pour le défier au combat & branlant une longue & peſante pique: c'étoit un homme très-bien fait, d'une taille avantageuſe & fort ſupérieure à celle des autres Gaulois, & ſi brillant de l'éclat de ſes armes enrichies d'or & d'argent, & rehauſſées de pourpre & des plus vives couleurs, qu'il paroiſſoit comme l'éclair.

Marcellus, frappé de cet éclat, parcourt des yeux toute l'armée ennemie; & voyant que les plus belles armes étoient celles de ce roi, il ne doute

* Les Romains adoroient en tournant. Voyez la vie de Numa.

* Voyez la vie de Romulus.

doute point que ne ſoient là celles qu'il a vouées à Jupiter. Pouſſant donc à lui de toute ſa force, il perce ſa cuiraſſe avec ſa pique ; le coup, augmenté par la vîteſſe & par la force du cheval, fut ſi roide, qu'il jetta le roi à la renverſe. Marcellus revient ſur lui, lui appuie un ſecond & un troiſieme coup qui achevent de le tuer ; & ſautant promptement à terre, il le dépouille de ſes armes, & les prenant entre ſes bras, il les éleve vers le ciel, & dit : *O Jupiter Férétrien, qui du haut des cieux contemplez & dirigez les actions & les grands exploits des capitaines & des généraux dans les ſanglantes batailles, je vous prends à témoin que je ſuis le troiſieme général des Romains qui, ayant défait & tué de ma propre main le roi & le général des ennemis, vous ai conſacré ſes plus belles dépouilles. Accordez-nous donc, grand dieu, une fortune ſemblable dans tout le cours de cette guerre que nous allons continuer.*

Cette priere achevée, la cavalerie Romaine ſe mêla avec la cavalerie & l'infanterie des Gaulois, qui combattoient enſemble & ſans être ſéparées, & remporta une victoire preſque incroyable & auſſi ſinguliere que complette. Car on prétend que, ni auparavant ni depuis, on n'a vû une poignée de gens de cheval défaire une cavalerie & une infanterie ſi nombreuſe. Marcellus en tua la plus grande partie, prit leurs armes & leur bagage, [y] & alla rejoindre ſon collegue

[y] *Et alla rejoindre ſon collegue, qui ne faiſoit pas ſi heureuſement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan.*) Scipion, ſon collégue, prit Acerres ; les Gaulois ſe retirerent à Milan ; Scipion les y ſuivit, & en s'en retournant à Acerres, il reçut un échec, qui fut bientôt réparé. Les Gaulois tomberent ſur ſon arriere-garde, qu'ils taillerent en pieces, & mirent une partie de

legue qui ne faiſoit pas ſi heureuſement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan qui eſt une ville très-grande, très-peuplée, & la métropole de tout le pays. C'eſt pourquoi les Gaulois la défendoient ſi opiniâtrement & avec tant de courage, & tenoient le conſul Scipion comme aſſiégé. Mais d'abord après le retour de Marcellus, les Gélates, qui apprirent la défaite de leurs troupes & la mort de leur roi, ayant voulu s'en retourner à toute force, Milan fut pris, & les Gaulois rendirent toutes leurs autres villes aux Romains qui leur accorderent la paix à des conditions raiſonnables.

Le ſénat décerna à Marcellus ſeul l'honneur du triomphe, & ſon triomphe fut un des plus merveilleux tant par les grandes richeſſes & par la quantité de belles dépouilles, que par le grand nombre & par la taille prodigieuſe des captifs & par la magnificence de tout l'appareil. Mais le le ſpectacle le plus agréable & le plus nouveau, ce fut Marcellus lui-même portant à Jupiter l'armure du roi barbare; car, ayant fait tailler le tronc d'un chêne & l'ayant accommodé en forme de trophée, il le revêtit de ces armes en les arrangeant proprement & avec ordre.

Quand toute la pompe ſe fut miſe en marche, il monta ſur un char à quatre chevaux; & prenant ce chêne ainſi ajuſté, il traverſa toute la ville les épaules chargées de ce trophée qui avoit la figure d'un homme armé, & qui faiſoit le plus ſuperbe ornement de ſon triomphe. Toute

de l'armée en déroute. Mais Scipion étant revenu ſur eux avec ſon avant garde, arrêta les fuyards, arracha aux Gaulois la victoire qu'ils avoient déjà remportée, & retourna à Milan, qu'il prit de force. Ce fut-là que Marcellus le joignit.

te l'armée le ſuivoit avec des armes magnifiques en chantant des chanſons compoſées pour cette cérémonie & des chants de victoire à la louange de Jupiter & de leur général.

Dès qu'il fut arrivé dans cet ordre au temple de Jupiter Férétrien, il planta ce trophée & le conſacra. Voilà le troiſieme & le dernier capitaine qui ait eu cet honneur juſqu'à notre tems. Le premier qui remporta ces ſortes de dépouilles opimes, ce fut Romulus après avoir tué Acron, roi des Céninéens; le ſecond, ce fut Cornélius Coſſus qui défit & tua Tolumnius, roi des Toſcans; & le troiſieme, ce fut Marcellus, après avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. Depuis Marcellus juſqu'à aujourd'hui, il n'y a pas eu un ſeul capitaine qui ait eu cet avantage. Le dieu, auquel on conſacre ces dépouilles, eſt appellé *Jupiter Férétrien*; ſelon quelques-uns, du mot Grec *feretrum*, qui ſignifie un char, parce que c'eſt ſur un char qu'on lui porte ce trophée avec beaucoup de pompe; car la langue Greque étoit encore alors fort mêlée avec la langue Latine. Les autres prétendent que *Férétrien* eſt un ſurnom de *Jupiter*, qui ſignifie proprement *lançant la foudre*; car ce que nous appellons *tuptein*, les Romains l'appellent *ferire* (*frapper*). Enfin il y a un troiſieme parti qui veut que ce ſurnom ſoit tiré des coups qu'on donne à la guerre; car dans les combats, quand les Romains chargent ou pourſuivent l'ennemi, ils crient les uns aux autres, *feri*, *feri*, c'eſt-à-dire, *frappe*, *tue*. Les armes que l'on ôte aux ennemis, ils les appellent en général *dépouilles*, mais celles que le général ôte au général des ennemis qu'il a tué, ils les appellent particuliérement *dépouilles opimes*. Cependant il y a des auteurs qui écrivent

que Numa Pompilius dans ſes commentaires fait mention de premieres, ſecondes & troiſiemes dépouilles opimes; qu'il ordonne que les premieres ſoient conſacrées à Jupiter Férétrien, les ſecondes à Mars & les troiſiemes à Quirinus; & qu'il veut que ceux qui les ont gagnées aient, le premier trois cent [z] aſſes, le ſecond deux cent, & le troiſieme, cent. Mais l'opinion la plus générale & la plus reçûe eſt que les ſeules dépouilles honorables, & qui méritent le nom d'opimes, ce ſont les premieres, celles qui ſe gagnent en bataille rangée, & par le général qui tue le général des ennemis. En voilà aſſez ſur cette matiere.

Les Romains eurent tant de joie de cette victoire & de la fin de cette guerre, que d'une partie du butin ils firent faire une coupe d'or qu'ils envoyerent à Delphes à Apollon Pythien, comme un monument de leur reconnoiſſance; qu'ils partagerent libéralement les dépouilles avec les villes qui avoient embraſſé leur parti, & qu'ils en envoyerent une grande partie à Hiéron, roi de Syracuſe, leur ami & leur allié.

Quelque tems [a] après, Annibal étant entré en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Deux ans après, arriva la malheureuſe défaite de Cannes où pluſieurs milliers de Romains furent tués; le peu qui ſe ſauva ſe retira à Canuſe, & l'on s'attendoit bien qu'Annibal pouſſeroit droit à Rome, après avoir défait les plus grandes forces des Romains. Marcellus envoya quinze cent hommes de ſes troupes de mer pour garder la ville, & ſur un ordre du ſénat il ſe

[z] L'as Romain étoit la dixieme partie du denier ou de la drachme, & valoit un ſol.

[a] Quatre ans après.

ſe rendit à Canuſe. Là, s'étant mis à la tête des troupes, qui s'y étoient retirées après la bataille, il les fait ſortir de leurs retranchemens, réſolu de défendre le Plat-pays.

En ces tems-là, tous les principaux des Romains & leurs plus grands capitaines avoient péri dans les combats; ils avoient encore Fabius Maximus, grand perſonnage, homme de bien & plein de capacité. Mais ſes grandes précautions & ſes réflexions continuelles pour ne rien hazarder & ne rien perdre, paſſoient pour défaut de courage & pour lenteur dans l'exécution. Le regardant donc comme très-propre à la défenſe & nullement à l'attaque, ils eurent recours à Marcellus; & mêlant ſagement ſon activité & ſon audace avec la lenteur & la ſage prévoyance de Fabius, ils les nommerent ſouvent tous deux conſuls enſemble; & quelquefois ils envoyerent l'un en qualité de conſul, & l'autre en qualité de proconſul. Auſſi Poſidonius écrit que Fabius étoit appellé par cette raiſon *le bouclier*, & Marcellus *l'épée*. Et Annibal lui-même diſoit *qu'il craignoit Fabius comme ſon gouverneur, & Marcellus comme ſon ennemi;* car Fabius l'empêchoit de faire du mal, & Marcellus lui en faiſoit.

La victoire d'Annibal avoit inſpiré à tous ſes ſoldats tant de diſſolution & de ſécurité, qu'ils ſe débandoient par la campagne; Marcellus, tombant ſur ces troupes écartées, en faiſoit un grand carnage, & alloit ainſi diminuant les forces de l'ennemi. Il alla enſuite au ſecours de Naples & de Nole. Après avoir raſſûré les Napolitains & les avoir confirmés dans la bonne diſpoſition où ils étoient d'eux-mêmes pour les Romains, il entra dans Nole où il trouva une grande diviſion; le ſénat ne pouvant retenir le

peuple qui à toute force vouloit embraſſer le parti d'Annibal. Il y avoit dans la ville un homme des plus illuſtres par ſa naiſſance, &très-célebre par ſa valeur, qui avoit nom Bandius, & qui s'étoit extrêmement diſtingué à la bataille de Cannes où, après avoir tué un grand nombre de Carthaginois, il étoit tombé enfin ſur un monceau de morts, le corps percé d'une infinité de traits. Annibal, l'ayant trouvé en cet état, avoit admiré ſon courage, l'avoit fait panſer; & apres avoir lié amitié avec lui & lui avoir accordé le droit d'hoſpitalité, il l'avoit renvoyé, non-ſeulement ſans rançon, mais chargé de préſens. Bandius, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, étoit un des plus ardens pour ſon parti; & fortifiant le peuple, il le portoit à la révolte. Marcellus trouvoit qu'il n'étoit ni pieux ni juſte de faire mourir un homme ſi conſidérable, & qui avoit ſi ſouvent expoſé ſa perſonne en partageant avec les Romains les plus grands périls dans les batailles qu'ils avoient données. D'ailleurs Marcellus joignoit à beaucoup de douceur & d'humanité une probité & une courtoiſie pleine d'affabilité & très-capable d'attirer la confiance & de gagner l'affection de tout le monde, ſur-tout d'un ambitieux.

Un jour donc Bandius, étant allé lui faire ſa cour, Marcellus lui demanda qui il étoit. Ce n'eſt pas qu'il ne le connût de longue main, mais il cherchoit un prétexte & une entrée à la converſation qu'il vouloit avoir avec lui. Bandius lui ayant dit ſon nom, Marcellus, comme ravi & plein d'admiration : *Quoi*, lui dit il, *vous êtes ce Bandius dont on parle tant à Rome, comme de celui qui a combattu ſi vaillamment à la bataille de Cannes, & qui ſeul n'a pas abandonné le conſul Paul Emile*,

Emile, mais a reçû ſur ſon corps la plûpart des traits deſtinés à ce général ? Bandius lui ayant répondu que c'étoit lui-même ; & lui ayant montré les cicatrices de ſes bleſſures : *Eh*, lui dit Marcellus, *comment, après nous avoir donné de ſi grandes marques de votre amitié, n'êtes-vous donc pas venu d'abord à nous ? Penſez-vous que nous ſoyons aſſez ingrats pour ne ſavoir pas récompenſer la vertu de nos amis, nous qui ſavons ſi bien eſtimer & honorer celle de nos ennemis mêmes ?* Après ces gracieuſes paroles qui furent accompagnées de beaucoup de careſſes, il lui fit préſent d'un beau cheval de bataille & lui donna [b] cinq cent drachmes d'argent. Depuis ce moment, Bandius ſervit comme de garde à Marcellus, ne l'abandonna pas un moment & ſe montra très-âpre à découvrir & à dénoncer ceux qui tenoient le parti contraire, qui étoient en fort grand nombre, & qui avoient réſolu, dès que les Romains ſeroient ſortis pour marcher aux ennemis, de fermer les portes, de piller leur bagage & de ſe rendre aux Carthaginois.

Marcellus, averti de cette conſpiration, range ſes troupes en bataille dans la ville même, place le bagage à la queue & fait publier à ſon de trompe des défenſes aux habitans de paroître ſur les murailles. Cette ſolitude trompa Annibal qui, voyant les murailles déſertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande ſédition dans la ville, & plein de confiance il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui eſt devant lui ; & ſortant avec ſa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'en-

[b] Deux cent cinquante livres.

ſ'enfonce. [c] Un moment après on ouvre une ſeconde porte, l'infanterie ſort rapidement & avec de grands cris : Et comme Annibal veut partager ſes troupes pour faire tête à ces dernieres ; on ouvre une troiſieme porte ; tout le reſte des troupes Romaines ſort en même tems & tombe ſur les ennemis étonnés de cette ſortie imprévûe, & qui ſe défendoient mollement contre les premiers à cauſe de ceux qui en ſecond lieu leur étoient tombés ſur les bras.

Ce fut en cette occaſion que les troupes d'Annibal plierent pour la premiere fois devant les Romains, & qu'elles ſe laiſſerent pouſſer juſques dans leur camp avec beaucoup de frayeur & grande perte ; car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que Marcellus n'en perdit pas plus de cinq cent. Tite-Live n'oſe pas

[c] *Un moment après on ouvre une ſeconde porte.*) Plutarque ménage ici les ſorties de Marcellus, comme un poëte les ſurpriſes dans une tragédie. Tite-Live conte la choſe un peu différemment, & d'une maniere plus vrai-ſemblable, xxiij. 16. Il dit que Marcellus mit ſon armée en bataille dans la ville vis-à-vis des trois portes qui regardoient l'ennemi ; que vis-à-vis de la porte du milieu il plaça les légions & la cavalerie Romaine, & que vis-à-vis des deux autres portes à droite & à gauche, il plaça les nouveaux ſoldats, l'armure légere, & la cavalerie des alliés ; qu'il mit le bagage derriere avec un corps pour le garder. Comme l'ennemi approchoit, Marcellus fait ouvrir tout-d'un-coup la porte du milieu, donne ordre aux trompettes de ſonner la charge, & aux troupes de jetter de grands cris, & fait ſortir d'abord l'infanterie, & enſuite la cavalerie. Cette premiere charge ayant mis quelque deſordre dans le corps de bataille d'Annibal, les lieutenans de Marcellus ſortent en même tems par les deux autres portes, & fondent ſur les ailes des ennemis, &c. Tite-Live ne met que deux momens, & Plutarque en met trois.

[d] *L'un*

pas asſûrer que la défaite ait été ſi conſidérable & qu'il y ait eu tant de morts du côté des Carthaginois ; il convient ſeulement que le ſuccès de ce combat releva infiniment la gloire de Marcellus, & inſpira aux Romains au milieu de leurs malheurs une audace merveilleuſe, en leur faiſant concevoir qu'ils combattoient contre un ennemi qui n'étoit ni invulnérable ni invincible, & qui pouvoit être entamé & battu. C'eſt pourquoi [d] l'un des conſuls de l'année ſuivante ayant été tué, [e] le peuple appella à ſa place Marcellus qui étoit abſent, & malgré les magiſtrats fit différer les comices pour l'élection juſqu'à ſon retour. A ſon arrivée il eſt élu conſul par tous les ſuffra-

[d] *L'un des conſuls de l'année ſuivante ayant été tué.*) L. Poſthumius Albinus conſul, déſigné avec Tibérius Sempronius Gracchus ; il fut tué, avec toute ſon armée, par les Gaulois, & d'une maniere bien ſinguliere. Il devoit paſſer par une forêt nommée *la forêt Litane*. Les Gaulois avoient coupé tous les arbres de cette forêt qui étoit ſur ſon chemin, de telle ſorte qu'ils reſtoient tous debout, mais le moindre mouvement les devoit faire tomber. Quand Albinus fut engagé dans la forêt avec ſon armée qui étoit de vingt-cinq mille hommes, les Gaulois qui étoient cachés, pouſſerent les arbres qui étoient près d'eux, ces arbres tomberent ſur les arbres voiſins, & tombant ainſi tous preſque dans un moment, ils accablerent hommes & chevaux. Ceux qui échapperent de cette ruine furent tués par les Gaulois, & le conſul fut tué en combattant. Les Gaulois lui couperent la tête, & après avoir vuidé le crane, ils le firent garnir d'or, & s'en ſervirent dans leurs fêtes à faire les libations. Tite-Live xxiij. 24. Cela arriva quelques mois après la bataille de Cannes.

[e] *Le peuple appella à ſa place Marcellus qui étoit abſent.*) Le ſénat l'avoit envoyé dans la Campanie pour faire l'échange des armées. Le peuple crut que le ſénat l'avoit éloigné exprès, afin qu'il ne fût pas préſent pendant les comices, & voulut qu'on attendît ſon retour. Tite-Live, xxiij. 31.

ſuffrages ; mais le tonnerre s'étant fait entendre dans le moment, les augures virent bien que l'élection étoit vicieuſe ; ils n'oſoient pourtant s'y oppoſer ouvertement, car ils craignoient le peuple, mais Marcellus ſe démit de lui-même : cela n'empêcha pas qu'on ne lui continuât le commandement ; on le nomma proconſul, & d'abord il s'en retourna à Nole [f] où il commença à châtier tous ceux qui s'étoient déclarés pour les Carthaginois.

Annibal vint en diligence pour les ſecourir & préſenta la bataille à Marcellus : Marcellus ne voulut pas l'accepter ; [g] mais quelques jours après voyant qu'Annibal, qui ne s'attendoit plus à un combat, avoit envoyé la plus grande partie de ſon armée fourrager & piller le pays, il va l'attaquer bruſquement, après avoir donné à ſon infanterie de grands pieux dont on combat ſur les vaiſſeaux, & leur avoit enſeigné à s'en ſervir en frappant de loin les Carthaginois [h] qui ne combattoient

f Où il commença à châtier tous ceux.) Il avoit d'abord fait couper la tête à ſoixante-dix habitans de Nole, & confiſqué leurs biens au profit du peuple Romain. Plutarque parle ici des ravages que Marcellus fit dans le pays des Hirpins & des Samnites, où il mit tout à feu & à ſang. Liv. xxiij. 41.

g Mais quelques jours après voyant qu'Annibal.) Deux jours avant cette bataille, il y avoit eu un grand combat devant les murailles de Nole. Car comme Annibal s'approchoit pour donner un aſſaut général à la place, Marcellus ſortit contre lui, & renverſa d'abord tout ce qui oſa lui faire tête. Le combat auroit été très-rude ; mais il ſurvint un orage ſi furieux, qu'il ſépara les combattans. Liv. xxiij. 44.

h Qui ne combattoient qu'avec des épées fort courtes.) Voici les Carthaginois qui n'ont que des épées fort courtes. Nous avons vû dans la vie de Lycurgue que les Spartiates en avoient de ſi courtes, qu'on en faiſoit des railleries, en diſant que les bâteleurs les avaloient ſur les théatres.

battoient qu'avec des épées fort courtes ou de petits javelots qu'ils ne ſavoient pas même lancer. Cela fut cauſe que tous ceux qui ſe préſenterent pour lui tenir tête furent contraints de tourner le dos & de fuir à vauderoute,, [i] laiſſant ſur le champ de bataille 5000 morts & quatre éléphans, deux tués & deux pris en vie. Et ce qui fut encore plus conſidérable, [k] plus de trois cent cavaliers Eſpagnols & Nomades vinrent ſe rendre aux Romains ; aventure qui n'étoit encore jamais arrivée à Annibal : car, quoiqu'il eût une armée compoſée de pluſieurs nations barbares & toutes auſſi différentes par les mœurs que par le langage, il l'avoit pourtant maintenue juſqu'alors enſemble en bonne intelligence & dans une étroite union. Ces trois cent cavaliers demeurerent toûjours fideles à Marcellus & aux autres capitaines qui eurent

théatres. Celles des Romains n'avoient pas plus de quatorze ou quinze pouces de lame, & celles des Gaulois n'étoient guere plus longues; d'où ſont donc venues ces longues épées dont on ſe ſert aujourd'hui, & avec leſquelles on tue l'ennemi ſans le joindre ? Plutarque parle en quelqu'endroit des longues épées des Cimbres. Apparemment cet uſage eſt venu des peuples qui combattoient de deſſus des chameaux & des dromadaires, & qui par conſéquent avoient beſoin de longues épées : les courtes ne leur auroient de rien ſervi.

[i] *Laiſſant ſur le champ de bataille cinq mille morts.*) Il y eut plus de cinq mille hommes tués, ſix cent priſonniers, dix-huit enſeignes priſes, & deux éléphans, & quatre autres tués, & il n'y eut pas mille morts du côté des Romains. Liv. xxiij. 46.

[k] *Plus de trois cent cavaliers Eſpagnols & Nomades.*) Tite-Live en met mille deux cent ſoixante & douze, ce qui paroît plus vrai ; & je croi qu'il faut rétablir ici ce nombre ; car il ſemble que pour trois cent, Plutarque n'auroit pas dit, *ce qui eſt plus conſidérable.* Cinq mille morts, ſix cent priſonniers, & toutes les autres marques d'une victoire entiere, ſont certainement plus conſidérables que trois cens rendus.

Mar-

eurent après lui le commandement des armées.

[l] Marcellus, nommé conſul pour la troiſieme fois, paſſe en Sicile; car les grandes victoires d'Annibal avoient ſi fort élevé le courage aux Carthaginois, qu'ils penſoient à reconquérir cette iſle, ſur-tout depuis que [m] la mort d'Hiéronymus, tyran de Syracuſe, avoit jetté le trouble & la diviſion parmi les Syracuſains; [n] c'eſt pourquoi

[l] *Marcellus, nommé conſul pour la troiſieme fois, paſſe en Sicile.*) La ſeconde année de l'olympiade cxlj. l'an de Rome 539. deux cent douze ans avant l'ere chrét. Plutarque oublie ici une troiſieme victoire que Marcellus gagna contre Annibal devant Nole. Ayant appris qu'Annibal s'approchoit encore de cette place, il réſolut d'aller au-devant de lui; dans ce deſſein il fit ſortir la nuit Claudius Néron, avec la cavalerie, par la porte oppoſée au chemin par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de ſuivre Annibal, & de le prendre en queue dès qu'il verroit le combat commencé; on ne ſait ſi Néron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas aſſez de tems pour exécuter cet ordre; mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entierement défait. Marcellus ſeul l'avoit déjà battu, mais n'ayant pas aſſez de cavalerie, il n'oſa le ſuivre, & fit ſonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains moins de quatre cent. Néron rentra le ſoir dans Nole, après avoir inutilement fatigué ſes troupes ſans avoir vu l'ennemi. Marcellus le maltraita fort, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'il n'eût rendu ce jour-là à Annibal l'échec que les Romains avoient reçu à la journée de Cannes. Liv. xxjv. 17.

[m] *La mort d'Hiéronymus.*) Qui fut tué par ſes ſujets dans la ville de Léontins; il étoit fils de Gélon, & petit-fils d'Hiéron. Gélon ſon pere mourut le premier. Hiéron ſon grand-pere mourut après ſon fils à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & Hiéronymus, qui n'en avoit pas encore quinze, fut tué quelques mois après. Ces trois morts arriverent dans les derniers mois de l'année qui précéda ce troiſieme conſulat de Marcellus. Tite-Live fait un beau portrait de la ſageſſe du grand-pere, & de la folie du petit-fils. xxjv. 5. 6.

[n] *C'eſt pourquoi les Romains*

quoi les Romains y avoient déjà envoyé une armée ſous la conduite d'Appius Claudius.

Dès que Marcellus eut pris le commandement de cette armée de Sicile, voilà un grand nombre de Romains qui vinrent ſe jetter à ſes pieds pour implorer ſon ſecours dans la calamité où ils ſe trouvoient. De tous ceux qui combattirent à la bataille des Cannes, les uns prirent la fuite & les autres furent faits priſonniers; & ces derniers étoient en ſi grand nombre, qu'on eût dit qu'il ne reſtoit pas aux Romains aſſez d'hommes pour défendre leurs murailles. Mail il leur reſtoit un ſi grand courage & une telle grandeur d'ame, qu'Annibal offrant de leur rendre leurs priſonniers pour une très-petite rançon, non-ſeulement ils le refuſerent, mais ils ordonnerent encore qu'on les laiſſeroit tuer ou vendre hors de l'Italie, ſans s'en mettre en peine; & que ceux qui s'étoient ſauvés par la fuite on les enverroit en Sicile avec expreſſes défenſes de rentrer en Italie pendant qu'on auroit la guerre contre Annibal.

Ces malheureux, étant donc venus en foule trouver Marcellus, ſe proſternerent à ſes pieds avec de grands cris & avec des torrens de larmes, & lui demanderent la grace d'être remis dans

mains y avoient déjà envoyé une armée.) Ils y avoient envoyé Appius Claudius en qualité de préteur. Il y étoit avant la mort d'Hiéronymus, qui ſe moqua des ambaſſadeurs qu'il lui avoit envoyés pour le maintenir dans l'alliance des Romains. *Quelle a été*, leur dit-il, *votre fortune à la journée de Cannes? Les ambaſſadeurs d'Annibal m'en diſent des choſes incroyables. Je veux en ſavoir la vérité, pour voir ſur cela le parti que j'ai à prendre.* Réponſe aſſez fiere pour un homme qui n'a pas encore quinze ans.

dans les troupes ; lui faiſant de grandes promeſſes qu'ils prouveroient par leurs actions que leur fuite étoit arrivée plûtôt par quelque infortune, que par leur lâcheté. Marcellus, touché de compaſſion pour eux, écrivit au ſénat & le pria de lui donner la permiſſion de faire de ces pauvres gens les recrues de ſes troupes à meſure qu'il en manqueroit. Le ſénat délibéra long-tems ſur cette demande, & la choſe mûrement conſidérée, il fit cette réponſe en forme de decret : *Que, pour les neceſſités de l'état, les Romains n'avoient nul beſoin d'hommes lâches ; & ſi Marcellus vouloit ſe ſervir de telles gens, [o] il le pouvoit, mais à condition qu'il ne donneroit à aucun d'eux, quoi qu'ils puſſent faire, ni couronne ni autre prix dont on récompenſe la valeur.*

Cet arrêt affligea Marcellus ; après la guerre finie, il ne fut pas plûtôt de retour à Rome, qu'il ſe plaignit hautement au ſénat de ce qu'après tous les ſervices qu'il leur avoit rendus, ils n'avoient pas ſeulement daigné lui accorder la grace de rétablir l'honneur & de corriger l'infortune de leurs pauvres citoyens.

Son premier ſoin dans la Sicile fut de ſe venger [p] de la perfidie d'Hippocrate, général des Syra-

[o] *Il le pouvoit, mais à condition.*) Cette ſévérité du ſénat paroît étrange dans l'extrémité où les Romains ſe trouvoient alors, mais c'eſt de cette extrémité même qu'il tiroit les raiſons de cette conduite. Quel effet ne devoit pas produire ſur les troupes un exemple ſi mortifiant ? Les Romains étoient aſſûrés de tirer plus d'avantage de ce decret ſi rigoureux, qu'ils n'en auroient tiré de tous ces ſoldats, ſi Marcellus les avoit fait rentrer dans le ſervice.

[p] *De la perfidie d'Hippocrate.*) Cet Hippocrate & ſon frere Epicyde étoient Carthaginois de naiſſance, mais originaires de Syracuſe, d'où leur

Syracuſains qui, pour favoriſer les Carthaginois & pour ſe rendre par leur moyen maître & tyran de la Sicile, avoit, contre la foi des traités, attaqué les Romains près de la ville des Léontins, & en avoit tué un grand nombre. Marcellus va donc avec toute ſon armée aſſiéger cette place, la prend d'aſſaut, ne fait aucun mal ni aux habitans ni aux gens de guerre; mais pour tous les déſerteurs qu'il y trouva, après les avoir fait fouetter de verges, il les fit tous mourir. Hippocrate envoie à Syracuſe cette nouvelle mêlée de beaucoup de choſes fauſſes; car il fait entendre aux Syracuſains que Marcellus a tué ſoldats & citoyens ſans diſtinction, qu'il n'a pardonné à aucun homme en âge de porter les armes & qu'il a pillé la ville; & pendant que les Syracuſains ſont dans la frayeur & dans la conſternation, [q] il arrive ſoudainement & s'empare de leur ville.

Marcellus, informé de cet attentat, part de la ville des Léontins avec toutes ſes forces, va camper près de Syracuſe [r] & envoie dans la place

leur aïeul avoit été banni & s'étoit allé établir à Carthage, où il ſe maria. Annibal envoya ces deux freres avec un Carthaginois de grande naiſſance nommé Annibal, ambaſſadeurs à Syracuſe. Ce dernier s'en retourna bientôt avec le traité fait avec le tyran, & les deux autres demeurerent à ſa cour, du conſentement d'Annibal, comme ambaſſadeurs ordinaires.

[q] *Il arrive ſoudainement & s'empare de leur ville.*) Avant que d'arriver à Syracuſe, il trouva bien des obſtacles & des traverſes, qu'il ſurmonta par ſon eſprit. Il s'empara de la place, & força les Syracuſains à les nommer préteurs ſon frere & lui, Tite-Live, xxjv. 30. &c.

[r] *Et envoye dans la place des ambaſſadeurs.*) Hippocrate & Epicyde ne ſouffrirent pas qu'ils entraſſent dans la place, ils allerent eux-mêmes leur parler dehors.

[s] *Eudox*

ce des ambaſſadeurs pour apprendre aux habitans la vérité de tout ce qui s'étoit paſſé. Mais voyant que tout ce qu'il diſoit étoit inutile, & que les Syracuſains refuſoient de le croire, parce qu'ils étoient gagnés & obſédés par Hippocrate, il fait ſes approches par terre & par mer.

Appius Claudius ſe met à la tête des troupes de terre, & lui, avec ſoixante galeres à cinq rangs, pleines de toutes ſortes d'armes & de traits & d'une terrible machine qu'il avoit fait charger ſur huit galeres liées enſemble, il s'avance vers les murailles, plein de confiance dans le grand nombre de ſes batteries, dans l'amas de tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſiége & encore plus dans ſa réputation. Mais Archimede ne faiſoit pas grand cas de toutes ſes machines & de tous ſes préparatifs qui n'étoient rien au prix des engins qu'il inventoit tous les jours, & qu'il ne donnoit ni comme des chefs-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande eſtime, mais comme des jeux de ſa géométrie auxquels il ne s'étoit même amuſé qu'à la ſollicitation & à la priere du roi Hiéron qui le preſſoit toûjours de rappeller ſon art de ſon eſſor vers les choſes intelligibles, de le rabaiſſer ſur les choſes ſenſibles & corporelles, & de rendre ſes raiſonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes en les mêlant par l'expérience avec les choſes d'uſage.

Cette ſorte de méchanique ſi vantée & ſi recherchée, [s] Eudoxe & Archytas furent les premiers

[s] *Eudoxe & Archytas furent les premiers qui l'inventerent & la mirent en pratique.*) C'eſt ce que Diogene Laërce

miers qui l'inventerent & la mirent en pratique pour varier & pour égayer la géométrie par cette sorte d'agrément, & pour donner par des expériences sensibles & instrumentales la preuve de quelques problêmes qui ne paroissoient pas susceptibles de démonstration par le raisonnement & par la pratique ; par exemple, le problême des deux moyennes proportionelles qui ne peuvent être trouvées géométriquement & qui sont pourtant si nécessaires pour la solution de plusieurs autres problêmes, ils le résolurent méchaniquement par le secours de certains instrumens appellés *Mésolabes*, tirés des sections coniques. Mais, après que Platon se fut fâché contr'eux & qu'il leur eut reproché qu'ils corrompoient & perdoient ainsi l'excellence de la géométrie, en la faisant passer, comme une vile esclave fugitive, des choses immatérielles & intelligibles, aux matérielles & sensibles, & en l'obligeant à employer la matiere qui demande le travail de la main & qui est l'objet d'un métier servile

Laërce assûre d'Archytas : *Archytas*, dit-il, *fut le premier qui inventa les méchaniques, en se servant des élémens de cet art, & qui, aux descriptions de la géométrie, ajoûta tous les mouvemens qui se peuvent opérer par des machines & par des instrumens, en cherchant par la section du demi-cylindre deux lignes moyennes & proportionnelles pour la duplication du cube ; & il fut le premier qui inventa le cube par la géométrie, comme Platon le dit dans sa république.* Ce fut du tems du vieux Denys, plus de cent soixante ans avant le siege de Syracuse. Nous voyons donc par-là, qu'avant Eudoxe & Archytas, les géometres ne s'étoient point avisés de rendre leur science utile à la société en l'appliquant à la méchanique. A l'égard d'Eudoxe, on ne sait point ce qu'il avoit fait dans les méchaniques, car on n'a rien conservé de lui.

ſervile & bas ; cette méchanique fut ſéparée de la géométrie comme indigne d'elle ; & mépriſée long-tems par la philoſophie, elle devint un des arts militaires.

En effet, Archimede démontra un jour [t] au roi

[t] *Au roi Hiéron dont il étoit ami & parent.*) Archimede n'étoit donc pas ſeulement recommandable par ſa grande habileté dans la géométrie, il l'étoit encore par ſa naiſſance, puiſqu'il étoit parent d'Hiéron. Cependant Cicéron a parlé de lui avec quelque ſorte de mépris, & comme d'un homme de néant. C'eſt dans le cinquieme livre des *Tuſculanes*, où, en parlant de Denys le Tyran, il écrit : *Non ego jam cum ejus vita, quâ tetrius, miſerius, deteſtabilius excogitare nihil poſſum, Platonis aut Archytæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè ſapientium ; ex eadem urbe humilem homunculum à pulvere & radio excitabo, qui multis annis poſt fuit, Archimedem, &c.* « Je » ne comparerai point à la » vie de ce tyran, vie la plus » infame, la plus malheu- » reuſe & la plus déteſtable » que l'on puiſſe imaginer, » je ne lui comparerai point, » dis-je, la vie d'un Platon » & d'un Archytas, perſon- » nages d'une profonde doc- » trine & d'une parfaite ſa- » geſſe ; mais j'irai chercher » dans ſa même ville un » homme de baſſe naiſſan- » ce, un homme de néant, » Archimede, qui a vécu » pluſieurs années après lui ; » je le tirerai de la pouſſiere » de la géométrie ; je lui ô- » terai ſa baguette & les in- » ſtrumens de ſon art, &c. » Et tout l'éloge qu'il lui donne dans la ſuite, c'eſt *hominis acutiſſimi*, « d'homme » très-ingénieux » ; éloge bien médiocre pour un ſi grand homme : mais il le dégrade & le ravale encore davantage en l'appellant, *humilem homunculum*, « un » petit homme de bas lieu ». Cela ne reſſemble gueres au portrait que Plutarque en fait ici, où il le traite d'*homme divin* pour la vaſte étendue & la ſublimité de ſon eſprit, & où il l'appelle parent d'Hiéron ; ce qui marque qu'il étoit d'une naiſſance conſidérable. J'ai voulu rechercher d'où venoient des ſentimens ſi différens ſur le même homme ; en approfondiſſant cette matiere ; j'ai trouvé qu'Archimede étoit plus connu du tems de Plutarque, que du tems de Cicéron. Cet orateur ne le connoiſſoit

roi Hiéron, dont il étoit ami & parent, cette propoſition, qu'avec une force donnée on pouvoit remuer quelque fardeau donné que ce fût; & s'applaudiſſant enſuite de la force de ſa démonſtration, il oſa ſe vanter que s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à ſa fantaiſie en paſſant dans celle-là. Le roi, étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même ſa propoſition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archimede prend une des galeres du roi, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail, & à force

noiſſoit que ſur ce que Polybe en a écrit, & Polybe ne parle que de ſa méchanique, & ne le donne que comme un excellent ouvrier dans cet art. D'ailleurs, Archimede n'avoit rien fait dans la politique, & ne s'étoit jamais mêlé du gouvernement; il n'avoit jamais pris le timon d'un état, au lieu qu'Archytas avoit commandé ſept année de ſuite les troupes de ſon pays; que pendant qu'il fut à leur tête, elles ne furent jamais battues; & qu'une ſeule fois l'envie ayant prévalu contre lui, & l'ayant obligé de céder le commandement à un autre, elles reçurent un grand échec, & furent faites priſonnieres. Voilà pourquoi Cicéron met une ſi grande différence entre Archytas & lui. Il regarde Archimede comme un ſimple particulier, & comme un ingénieur habile qui ne s'eſt jamais élevé aux premiers emplois; & il regarde Archytas comme un grand général qui s'eſt fort diſtingué. Or les Romains mettoient la gloire qu'on acquiert dans le commandement des armées, au-deſſus de tout; mais en vérité ſi l'on conſidere bien l'action d'Archimede, d'avoir défendu ſeul ſi long-tems Syracuſe contre l'armée des Romains, commandée par un auſſi grand capitaine que Marcellus, je doute qu'Archytas eût jamais rien fait de ſi grand & de ſi brillant. Pour ce qui eſt de Platon, la préférence que Cicéron lui donne ſur Archimede paroît mieux fondée. C'étoit un grand légiſlateur, un grand homme d'état, & un très-grand maître dans la morale & dans la politique.

force d'hommes, y fait mettre ſa charge ordinaire, & par-deſſus ſa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir; & ſe mettant à quelque diſtance, aſſis à ſon aiſe, ſans travail, ſans le moindre effort, en remuant ſeulement de la main le bout d'une machine à pluſieurs cordes & poulies, il la ramena à lui par terre auſſi doucement & auſſi uniment que ſi elle n'eût fait que fendre les flots. Le roi, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, & jugeant par-là de la grande puiſſance de cet art, pria Archimede de lui faire pluſieurs ſortes de machines & batteries pour les ſiéges & pour les aſſauts, tant pour la défenſe que pour l'attaque des places. Il ne s'en ſervit pourtant point, car il paſſa la plus grande partie de ſa vie ſans guerre & gouverna ſes états en paix; mais ces grands préparatifs ſervirent en cette occaſion aux Syracuſains à leur grand beſoin, & avec les machines ils eurent encore l'ouvrier.

Les Romains montant donc à l'aſſaut par deux endroits, la conſternation & le ſilence régnoient dans Syracuſe par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien oppoſer à une ſi terrible puiſſance & à de ſi grands efforts. Mais dès qu'Archimede eut commencé à faire jouer ſes machines, elles décocherent contre l'infanterie toutes ſortes de traits & des pierres d'une peſanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur & de rapidité, que rien ne pouvant ſoûtenir ce choc elles renverſoient & écraſoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un déſordre horrible. Et du côté de la mer [u] on voyoit

[u] *On voyoit de grandes machines, qui avançant & abaiſſant tout-d'un-coup.*) Cette machine, avec laquelle Archi-

voyoit ſur les murailles de grandes machines qui avançant & abaiſſant tout-d'un-coup ſur les galeres de groſſes poutres d'ou pendoient des antennes armées de crocs, les cramponnoient; & les enlevant enſuite par la force du contrepoids, elles les lâchoient tout-d'un coup & les abîmoient; ou après les avoir enlevées par la proue avec des mains de fer ou des becs de grue & les avoir dreſſées ſur la poupe, elles les plongeoient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs; & après les avoir fait pirouetter long-tems, elles les briſoient & les fracaſſoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de deſſous les murailles & écraſoient ainſi tous ceux qui étoient deſſus. A tout moment des galeres enlevées & ſuſpendues en l'air, tournoyant avec rapidité, préſentoient un ſpectacle affreux; & après que tous les hommes qui les montoient étoient diſperſés par la violence du mouvement & jettés fort loin comme avec des frondes, elles alloient ſe briſer contre les murailles, ou les engins venant à lâcher priſe, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

* Quant à la machine que Marcellus faiſoit avancer

Archimede enlevoit les navires de Marcellus. & les précipitoit dans la mer, étoit une eſpece de grue appellée χαρισίων ou χαρυσίων. On lit dans Tzetzes πᾶ βῶ, καὶ χαρισίωνι τὰν γᾶν κινήσω πᾶσαν, *que je puiſſe mettre le pied ailleurs, & j'enleverai la terre entiere avec ma machine.* Il en eſt parlé dans les Inſcriptions latines, où l'on trouve *Chariſtionem æreum.* On prétend que c'étoit un géometre nommé Chariſtion qui l'avoit inventée, & que l'on s'en ſervit utilement contre Samos; elle n'étoit donc pas de l'invention d'Archimede.

* *Quant à la machine que Marcellus faiſoit avancer ſur*

avancer ſur ces huit galeres liées, & qu'on appelloit ſambuque à cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec l'inſtrument de muſique qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure deſtinée; comme elle étoit encore aſſez loin des murailles, Archimede lâcha contr'elle [y] un gros rocher de dix quintaux, après celui-là un ſecond, & un moment après un troiſieme, qui tous la heurtant avec un ſifflement & un tonnerre épouvantable, renverſerent & briſerent ſes appuis, & donnerent une telle ſecouſſe aux galeres qui la ſoûtenoient, qu'elles ſe lâcherent & ſe ſéparerent.

Marcellus, ne ſachant donc plus que faire ni que devenir, ſe retira avec ſes galeres le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, & envoya donner ordre à ſes troupes de terre d'en faire autant.

ces huit galeres, & qu'on appelloit Sambuque.) Polybe a décrit cette machine dans ſon huitieme livre, & pluſieurs autres écrivains après lui. Mais la plus exacte, ſelon le ſavant Caſaubon, eſt celle qu'on trouve dans les méchaniques d'Athenée, & qui a été faite ſur les mémoires d'un certain Damius de Colophone.

y Un gros rocher de dix quintaux.) Le quintal, que les Grecs appelloient τάλαντον, étoit de pluſieurs ſortes. Le moindre étoit de cent vingt-cinq livres. Il y en avoit de cent ſoixante-cinq, de quatre cent, de mille, & de douze cent cinquante. Tout ce que Plutarque dit ici de ces machines d'Archimede, & qui eſt confirmé par Polybe, auteur contemporain, eſt merveilleux; notre artillerie qui fait tant de bruit, & qui imite ſi parfaitement le tonnerre, eſt bien inférieure, elle n'a fait que changer la face de la guerre, & qu'éteindre le génie & l'eſprit. Il faut remarquer ici en paſſant, que ni Polybe, ni Tite-Live, ni Plutarque ne diſent pas un mot des miroirs ardens avec leſquels on prétend qu'Archimede brûloit les vaiſſeaux des Romains; c'eſt une tradition moderne qui n'a nul fondement.

autant. En même tems il assembla un conseil de guerre où il fut résolu que, dès le lendemain avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles ; car les machines, dont Archimede se servoit, ayant beaucoup de force & de portée, enverroient les pierres & les traits fort loin par-dessus leurs têtes ; & s'il en ajustoit contr'eux dans cette petite distance, elles lui deviendroient inutiles, parce que le peu d'espace ne laisseroit pas assez de force au coup. Mais Archimede avoit préparé à cet effet, de longue main, des machines qui portoient à toute sorte de distance quantité de traits proportionnés & des bouts de poutres qui, étant fort courts, demandoient moins de tems pour ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près-à-près des trous où il avoit placé des scorpions qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui approchoient & n'en étoient point apperçûs.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouverent encore en bute à une infinité de traits ou accablés de pierres qui tomboient d'en haut sur leurs têtes, n'y ayant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de se retirer en arriere ; mais ils ne furent pas plûtôt éloignés, que voilà de nouveaux traits qui viennent les assêner dans leur retraite ; de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde & que presque toutes leurs galeres furent froissées ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis : car Archimede avoit bâti la plûpart de ses machines à couvert derriere ses murailles ; de maniere que

les Romains, accueillis d'une infinité de maux, ſans voir ni le lieu ni la main d'où ils partoient, ſembloient proprement combattre contre les dieux.

Cependant Marcellus échappa de ce danger; & ſe moquant de ſes ouvriers & de ſes ingénieurs : *Ne ceſſerons-nous pas*, leur dit-il, *de faire la guerre à ce Briarée de géometre* [a] *qui, en ſe jouant, enleve nos navires & les plonge dans la mer comme des gobelets pour puiſer, qui donne de rudes ſoufflets à ma ſambuque & qui ſurpaſſe infiniment les géans à cent mains, dont nous parle la fable, tant il lance de traits contre nous tout-d'un-coup?* Et à la vérité tous les Syracuſains n'étoient que comme le corps de ces machines & de ces batteries d'Archimede, & lui, il étoit ſeul l'ame qui faiſoit mouvoir & agir tous ces reſſorts; car les armes de tous les autres demeuroient oiſives : il n'y avoit que celles d'Archimede dont ſa ville ſe ſervît alors & pour la défenſe & pour l'attaque.

Enfin Marcellus voyant les Romains ſi effrayés, que, s'ils appercevoient ſeulement ſur la muraille une petite corde ou la moindre piece de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archimede alloit lâcher contr'eux une effroyable machine, il renonça au deſſein de prendre la ville d'aſſaut, ceſſa toutes les attaques, & laiſſa achever ce ſiége au tems en bloquant les Syracuſains pour leur couper les vivres. Cependant Archimede avoit une telle grandeur d'ame, un ſi grand fonds d'eſprit & une telle abondance, ou plûtôt une telle richeſſe d'inventions géométriques, qu'il ne daigna jamais laiſſer le moindre écrit de la maniere de dreſſer ces machines qu'il venoit d'employer ſi heureuſement & qui lui avoient acquis

[a] Voyez Polybe, liv. viij.

acquis tant de gloire & un ſi grand nom, qu'il paſſoit pour un homme doué, non de ſcience humaine, mais de ſageſſe toute divine; car regardant cette ſcience qui regarde les méchaniques & en général tout art qui nait du beſoin, comme des arts ignobles & de vils métiers, il ne s'appliqua uniquement qu'aux ſciences dont la beauté & l'excellence ne ſont point du tout mêlées avec la néceſſité, qui ne peuvent jamais être comparées avec toutes les autres, quelles qu'elles ſoient, & dans leſquelles la démonſtration diſpute le prix à la beauté de la matiere; l'une fourniſſant la grandeur & la majeſté, & l'autre contribuant la conviction & une force invincible. Car dans toute la géométrie on ne trouvera point des queſtions plus difficiles & plus profondes, traitées en termes plus ſimples, ni expliquées par des principes plus clairs & plus nets que dans les écrits d'Archimede.

Les uns attribuent cette netteté à la facilité & à la clarté de ſon eſprit, & les autres à l'excès du travail qui fait que les choſes qui ont le plus coûté paroiſſent les plus aiſées. En effet, un homme peut bien ne pas trouver de lui-même la démonſtration d'une propoſition; mais dès qu'il l'a lue dans ſes livres, il ſe perſuade aiſément qu'il l'auroit trouvée s'il avoit voulu, tant le chemin par où il mene à ce qu'il veut démontrer, eſt court & facile. C'eſt pourquoi il ne faut pas rejetter comme incroyable les contes qu'on fait de lui; qu'inceſſamment encharté par une Sirene domeſtique qui étoit ſa géométrie, il en oublioit le boire & le manger & tout le ſoin du corps; que, traîné ſouvent par force au bain & aux exercices, il traçoit ſur les cendres

du foyer des figures de géométrie ; & enfin que, ſur ſon corps même frotté d'huile, il tiroit des lignes avec le doigt tant il étoit tranſporté hors de lui-même par l'excès du plaiſir, & véritablement épris de la fureur des muſes. Mais quoiqu'il eût trouvé beaucoup de belles & excellentes choſes, on dit qu'il pria ſes parens & ſes amis [a] de mettre après ſa mort ſur ſon tombeau pour toute épitaphe, [b] un cylindre circonſcrit à une

[a] *De mettre, après ſa mort, ſur ſon tomblau pour toute épitaphe.*) C'eſt ce même tombeau que Cicéron, queſteur en Sicile, déterra & fit voir aux Syracuſains, qui ne ſavoient pas, & qui nioient même qu'il fût chez eux, comme il le raconte dans ſon cinquieme livre des *Tuſculanes*. Depuis la mort d'Archimede, qui fut tué la ſeconde année de l'olympiade cxlij. cinq cent quarante-deux ans depuis la fondation de Rome, deux cent neuf avant l'ere chrétienne, juſqu'à la queſture de Cicéron, qui alla en Sicile la ſeconde année de l'olympiade clxxvj. l'an de Rome 678. ſoixante-treize ans avant l'ere chrét. il n'y a que cent trente-ſept ans. Archimede étoit déjà ſi entiérement oublié de ſes citoyens, malgré les grands ſervices qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient qu'il fût enterré à Syracuſe, & qu'ils avoient laiſſé ſon tombeau enſeveli ſous des épines & des ronces, & preſque entiérement dévoré par le tems. Il fallut qu'il vint un homme d'Arpinum pour reſſuſciter ce tombeau & la mémoire du défunt.

[b] *Un cylindre circonſcrit à une ſphere.*) Un autre auroit rempli les baſes de la colonne de bas-reliefs, où toute l'hiſtoire du ſiege de Syracuſe auroit été ſculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroyant les Romains. Au lieu de cela, il voulut qu'on mît ſeulement ſur ſon tombeau une ſpere dans un cylindre, parce qu'il étoit le premier qui eût démontré la proportion qu'il y a entre l'un & l'autre ; proportion que de ſavans géometres modernes ont expliquée, ſelon la méthode d'Archimede même, en montrant la différence qu'il y a entre ces deux figures.

[c] *Et*

une ſphere, [c] & de marquer au bas [d] le rapport qu'ont entr'eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu.

Archimede étant donc tel que nous venons de le décrire, il ſe conſerva lui & ſa ville invincibles autant qu'il fut en lui.

Marcellus, laiſſant Appius devant Syracuſe avec les deux tiers de l'armée, alla avec l'autre tiers aſſiéger Mégare, une des plus anciennes villes de Sicile; il la prit d'aſſaut, la pilla & la raſa; quelques jours après, [e] il battit Hippocrate à Acriles & lui tua plus de huit mille hommes, étant tombé ſur lui comme il travailloit à ſe retrancher. Il fit le dégât dans une grande partie de la Sicile, reprit pluſieurs places qui s'étoient rendues aux Carthaginois, & eut pluſieurs rencontres où il défit tous ceux qui oſerent ſe préſenter devant lui.

Quelque tems après, étant retourné devant Syracuſe, il ſurprit un Spartiate, appellé Damippe

[c] *Et de marquer au bas.*) Cicéron qui avoit déterré ce tombeau, dit qu'il y avoit au bas des vers ſenaires, qui déclaroient qu'on avoit mis ſur ce tombeau un cylindre avec une ſphere, *qui declarabant in ſummo ſepulcro ſphæram eſſe poſitam cum cylindro.*

[d] *Le rapport qu'ont entre eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu.*) Il y a mot à mot, *le rapport ou la raiſon de l'excès, dont le contenant ſolide ſurpaſſe le contenu*, & ce rapport pouvoit n'être marqué que par ces deux lettres, β, γ, pour ſignifier que ce rapport étoit comme de deux à trois.

[e] *Il battit Hippocrate à Acriles.*) Hippocrate étoit ſorti de nuit de Syracuſe avec dix mille hommes de pied & cinq cent chevaux, pour ſe joindre à Himilcon, qui avoit débarqué à Héraclée vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux, & douze éléphans. Marcellus parti d'Agrigente dont il s'étoit emparé, tomba ſur lui comme il ſe retranchoit à Acriles, ville voiſine de Syracuſe. Tite-Live, xxjv. 35.

mippe, comme il ſortoit de Syracuſe [f] par mer, & le prit priſonnier. Les Syracuſains, qui ſouhaitoient fort de le racheter, firent propoſer à Marcellus de le mettre à rançon. Il y eut ſur cela pluſieurs rendez-vous, & pluſieurs conférences dans l'une deſquelles Marcellus remarqua une [g] tour qui étoit gardée fort négligemment, & où on pourroit cacher quelques hommes, la muraille voiſine n'étant pas difficile à eſcalader. Quand il ſe fut bien aſſûré de la hauteur de cette muraille par eſtimation, à force de s'en être approché pluſieurs fois pour ſe trouver aux aſſignations aux pieds de la tour, & qu'il eut fait préparer des échelles, il prit l'occaſion d'une fête que les Syracuſains célébroient à l'honneur de Diane, & qu'ils paſſoient dans la joie & dans les feſtins, de ſorte qu'avant la pointe du jour ſans être apperçû, non ſeulement il ſe ſaiſit de la tour, mais il remplit les murailles des environs d'hommes armés, & rompit une des portes de l'Hexapyle.

Les Syracuſains, éveillés par le bruit, commencent à ſe troubler & à ſe mettre en mouvement; Marcellus fit ſonner à la fois toutes ſes trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une ſi grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne reſtoit pas un ſeul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il reſtoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appellée l'Achradine, qui n'étoit pas priſe, parce qu'elle avoit ſes murailles ſéparées du reſte de la ville qui étoit par-

[f] Il ſortoit pour aller demander du ſecours au roi Philippe.

[g] C'étoit la tour appellée Galéagra.

partagée en deux ; on appelloit l'une la Ville-neuve, & l'autre Tyché.

Cette entrepriſe heureuſement exécutée, Marcellus, dès la pointe du jour, deſcend par l'Hexapyle dans la Ville-neuve, tous les capitaines & officiers qui étoient autour de lui le félicitant de ce grand bonheur. Mais pour lui, quand il eut regardé, de-deſſus la hauteur, la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il ſe mit à pleurer & à s'attendrir ſur ce qui alloit arriver dans un moment, enviſageant tout-d'un-coup le changement horrible qui la menaçoit & l'état où elle alloit être réduite, pillée & ſaccagée par ſes ſoldats ; car il n'y avoit pas un capitaine qui eût oſé s'oppoſer aux ſoldats qui en demandoient le pillage. Il y en avoit même pluſieurs qui vouloient qu'elle fût brûlée & raſée ; mais c'eſt à quoi Marcellus ne voulut jamais conſentir ; ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine & malgré lui qu'il leur abandonna toutes les richeſſes de cette ſuperbe ville & tous leurs eſclaves, leur défendant très-expreſſément de toucher à aucune perſonne libre, & de tuer, outrager ou faire eſclave aucun des citoyens.

Mais quoiqu'il gardât une ſi grande modération, il ne laiſſoit pas de trouver cette ville encore trop maltraitée ; & au milieu de ces grands ſujets de joie il ne pouvoit s'empêcher de témoigner de la compaſſion & de la douleur de ce qu'un ſeul moment alloit renverſer un état ſi floriſſant, & faire évanouir une félicité ſi grande. On prétend que les richeſſes qui furent pillées à ce ſac de Syracuſe, égaloient celles qui furent trouvées bien-tôt après à Carthage ; [k] car le reſte

[k] *Car le reſte de la ville fut auſſi pris bien-tôt après*

reſte de la ville fut auſſi pris bien-tôt après par trahiſon, & abandonné au pillage, excepté le thréſor

par trahiſon.) Si nous n'avions aujourd'hui d'hiſtorien de ce ſiege que Plutarque, il n'y a perſonne qui ne crût que Marcellus ſe rendit maître de Syracuſe, peu de jours après y être entré, & l'on ſeroit dans une erreur fort grande. Je croi que l'on peut dire hardiment, qu'il n'y a point d'exemple qu'une ville déjà occupée par l'ennemi, qui campe entre ſes murailles, ait reſiſté ſi long-tems & fait tant de peine à ſon vainqueur. Ce que Marcellus eut à faire après s'être rendu maître de la ville neuve & de Tyché, fut beaucoup plus difficile, & fit voir en lui non-ſeulement un courage héroïque, mais encore toute la prudence d'un grand général. Plutarque n'a pas jugé à-propos d'entrer dans ce détail, & il a beaucoup dérobé à la gloire de ce Romain, en paſſant ſi légérement ſur une action ſi grande & ſi étonnante. Ce que Polybe en avoit écrit, s'eſt malheureuſement perdu. Tite-Live eſt le ſeul qui nous ait conſervé toutes les particularités de ce ſiege, l. xxv. Je croi faire plaiſir au lecteur d'en rapporter l'abregé. Après que Marcellus, à la pointe du jour, fut entré par l'Hexapyle, Epicyde aſſembla promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'iſle qui joignoit l'Achradine, & marcha contre Marcellus; mais le trouvant trop fort, après une legere eſcarmouche, il s'enferma dans l'Achradine. Marcellus ayant fait tenir ceux qui gardoient les portes de cette fortereſſe, & n'en ayant point été écouté, tourna contre le fort appellé Euryale, qui étoit au bout de la ville, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Philodeme qui y commandoit, ne chercha qu'à amuſer Marcellus, en attendant qu'Hippocrate & Himilcon vinſſent à ſon ſecours avec leurs troupes. Marcellus voyant qu'il ne pouvoit ſe rendre maître de ce poſte, campa entre la ville neuve & Tyché. Quelques jours après Philodeme n'étant point ſecouru, rendit ſon fort à condition qu'il meneroit ſa garniſon à Epicyde dans l'Achradine. Cependant Bomilcar qui étoit dans le port avec quatre-vingt-dix vaiſſeaux, prenant l'occaſion d'une nuit obſcure & orageuſe, qui empêchoit la flotte des Romains de pouvoir tenir à l'anchre, ſort avec trente-cinq vaiſſeaux, va à Carthage, apprend aux Carthaginois l'état où Syra-

cuſe

thréſor des rois de Syracuſe qui fût reſervé pour être porté à Rome dans le thréſor public.

Mais

cuſe ſe trouve réduite, & revient avec cent vaiſſeaux. Marcellus qui avoit mis des troupes dans Eutyale, & qui ne craignoit plus d'être inquiété par ſes derrieres, va aſſiéger l'Achradine. Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Hippocrate attaque le vieux camp des Romains où commandoit Criſpinus, & Epicyde fait en même tems une ſortie ſur les poſtes de Marcellus. Hippocrate fut vigoureuſement repouſſé par Criſpinus, qui le ſuivit juſques dans ſes retranchemens, & Marcellus obligea Epicyde à ſe renfermer dans l'Achradine. Comme on étoit alors en automne, il s'éleva une peſte qui fit de grands ravages dans la ville & dans les camps des Romains & des Carthaginois. Ces derniers en ſouffrirent encore plus que les autres. Les Siciliens, qui étoient avec eux, ſe diſperſerent dans leurs villes pour ſe mettre à couvert; mais les Carthaginois qui n'avoient point de retraite, périrent preſque tous avec leurs chefs Hippocrate & Himilcon. Cependant Bomilcar fait un ſecond voyage à Carthage, & en amene un nouveau ſecours, car il revient avec cent trente navires, & ſept cent vaiſſeaux de charge. Les vents contraires l'empêchoient de doubler le cap de Pachyne. Epicyde qui craignoit que, ſi ces vents continuoient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laiſſe l'Achradine aux chefs des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, & lui perſuade de tenter la fortune d'un combat naval. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens groſſiſſoient tous les jours, & que s'il attendoit & qu'il ſe laiſsât enfermer dans Syracuſe, il ſeroit fort preſſé en même tems, & du côté de la terre & du côté de la mer, réſolut quoique plus foible en vaiſſeaux, de s'oppoſer au paſſage de la flotte Carthaginoiſe. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap; mais comme il vit les vaiſſeaux Romains venir à lui en bel ordre, tout-d'un-coup, on ne ſait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaiſſeaux de charge de regagner l'Afrique, & ſe retira à Tarente. Epicyde abandonné, gagne Agrigente. Les Siciliens informés de tout, envoyent d'abord des députés à Marcellus pour ſe rendre, & pour convenir des conditions. Comme on étoit déjà d'ac-

Mais ce qui cauſa la plus vive & la plus ſenſible affliction à Marcellus, ce fut le malheureux ſort d'Archimede ; en ce moment enfermé dans ſon cabinet il étoit appliqué à conſidérer quelque figure de géometrie qu'il avoit tracée, &

d'accord, ces députés vont pour parler aux habitans de l'Achradine, où ils ne ſont pas plûtôt entrés, qu'ils obligent ces habitans à ſe défaire des chefs qu'Epicyde leur avoit laiſſés. Ces chefs tués, on convoque une aſſemblée, on y crée de nouveaux officiers, & on en députe quelques-uns à Marcellus. Tout étoit déjà reglé, lorſque les deſerteurs, qui étoient dans la fortereſſe, craignant d'être livrés aux Romains, attirent dans leur parti les troupes auxiliaires, à qui ils font craindre le même ſort, prennent les armes, égorgent les nouveaux officiers, font main-baſſe ſur tous les Syracuſains qu'ils rencontrent, pillent tout ce qu'ils trouvent devant eux, & créent ſix officiers, trois pour commander dans l'Achradine, & trois dans l'iſle. Parmi les trois qui commandoient dans l'Achradine, il y avoit un Eſpagnol nommé Méric ; on trouve moyen de le gagner ; il livra la porte qui étoit près de la fontaine d'Aréthuſe, & reçut les ſoldats que Marcellus y envoya. Le lendemain au point du jour Marcellus fit une fauſſe attaque à l'Achradine pour attirer de ce côté là toutes les forces de la fortereſſe & de l'iſle qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaiſſeaux qu'il avoit préparés, le moyen de jetter des troupes dans l'iſle qui ſeroit dégarnie. Cela réuſſit comme il l'avoit penſé. Les ſoldats que ces vaiſſeaux jetterent dans l'iſle, trouvant les poſtes preſque tous dégarnis, & les portes encore ouvertes, s'en emparerent après un leger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'iſle & d'un quartier de l'Achradine, & que Méric avec ſa garniſon s'étoit joint à ſes ſoldats, fait ſonner la retraite, afin que les richeſſes des rois ne fuſſent pas diſſipées. Bien-tôt après on lui ouvre toutes les portes de l'Achradine. Marcellus aſſemble le conſeil, fait un beau diſcours aux Syracuſains ; & après avoir mis des gardes au thréſor, il abandonne la ville au pillage, *&c.* Ce fut ainſi que Syracuſe tomba au pouvoir des Romains après trois années de ſiege.

& il donnoit à cette contemplation, non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de maniere qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient par-tout, ni le bruit de la ville prise. Tout-d'un-coup un soldat se présente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus : Archimede refuse d'obéir avant que d'avoir achevé son problême, & d'en avoir donné la démonstration ; le soldat irrité tire son épée & le tue. D'autres disent que le soldat alla d'abord à lui l'épée à la main pour le tuer, qu'Archimede le voyant, le pria & le conjura d'attendre un moment, afin qu'il n'eût pas le déplaisir de laisser son problême imparfait, & sans l'avoir démontré ; & que le soldat ne se souciant ni de son problême, ni de sa démonstration, le tua.

On conte encore la chose d'une troisieme maniere ; on dit qu'Archimede portant à Marcellus dans une caisse quelques instrumens de mathématique, comme des cadrans au soleil, des spheres, & des angles avec lesquels il mesuroit à l'œil la grandeur du soleil, il fut rencontré par des soldats, qui pensant que ce fût de l'or, le tuerent. Mais ce qu'il y a de constant, & dont tous les historiens conviennent, c'est que Marcellus eut une véritable douleur de sa mort, qu'il détourna les yeux de son meurtrier, comme d'un impie & d'un excommunié, & qu'ayant fait chercher avec soin tous ses parens, il leur fit toutes sortes d'honneurs à cause de lui, & leur accorda sa protection.

Jusques là les Romains avoient bien fait voir aux autres nations qu'ils étoient très-propres à conduire des guerres, & très redoutables dans les combats ; mais ils n'avoient pas encore don-

né

né de grandes marques de juſtice, de clémence, d'humanité, en un mot de vertu politique. Il ſemble que Marcellus fut le premier qui en cette occaſion montra aux Grecs que les Romains ne les ſurpaſſoient pas moins en juſtice, qu'en valeur & en prudence ; car il traita avec tant de douceur & d'humanité tous ceux qui eurent affaire à lui, combla de graces tant de villes & tant de particuliers, que ſi dans les villes d'Enna, de Megare & de Syracuſe, il fut commis quelques actes de cruauté, ce fut plûtôt la faute de ceux qui en furent les victimes, que celle de leurs auteurs. Je n'en rapporterai qu'un exemple entre pluſieurs autres. Il y a en Sicile [i] une ville appellée Enguie, qui n'eſt pas grande, mais fort ancienne, [k] & célebre ſur-tout par l'apparition des déeſſes, qu'on appelle *les Meres*. On dit que leur temple eſt une fondation des Cretois ; on y montre de grandes lances & des caſques d'airain, dont les uns portent le nom de Mérion, & les autres celui d'Ulyſſe, qui les ont conſacrés à ces déeſſes. Cette ville favoriſoit extrêmement les Carthaginois ; & Nicias, le premier de ſes citoyens, faiſoit tous ſes efforts pour lui perſuader de ſe tourner du côté des Romains, parlant ouvertement dans toutes les aſſemblées avec beaucoup de liberté, & faiſant voir par bonnes raiſons à ceux qui étoient dans les intérêts contraires, qu'ils penſoient fort mal, & qu'ils prenoient

[i] Vers le milieu de la Sicile ſur les monts Héréens.

[k] *Et celebre ſur-tout par l'apparition des déeſſes.*) Je croi que ces déeſſes étoient Cybele, Junon & Cerès. Cicéron, en parlant d'Enguie, ne fait mention que du temple de Cybele.

noient un parti qui ſeroit funeſte à leur patrie.

Ceux-ci craignant l'autorité & la grande réputation de cet homme, délibererent de l'enlever & de le remettre entre les mains des Carthaginois. Nicias ayant eu le vent de ce complot, n'en fit aucun ſemblant, mais il ſe précautionna de cette maniere : il ſema dans le public pluſieurs propos injurieux aux déeſſes, & fit pluſieurs choſes contre cette prétendue apparition, & contre cette opinion générale, comme la traitant de fable & la mépriſant. Ses ennemis furent ravis de voir qu'il leur fourniſſoit ainſi de lui-même les raiſons les plus capables d'autoriſer & de juſtifier tout ce qu'ils feroient contre lui.

Le jour qu'ils devoient l'enlever étant venu, il y eut par hazard une aſſemblée de ville, & Nicias étoit au milieu haranguant le peuple, & lui donnant ſes conſeils. Tout-d'un-coup au milieu de ſon diſcours, il ſe jetta à terre, & après avoir demeuré quelque tems ſans parler, comme il eſt vrai-ſemblable, l'extaſe produiſant d'abord le ſilence, il leve la tête & la tourne çà & là avec une voix foible & tremblante, qu'il hauſſe peu-à-peu. Quand il voit tout le théâtre ſaiſi d'horreur & plongé dans le ſilence, il ſe releve, jette ſon manteau, & déchirant ſa tunique, il prend ſa courſe demi-nud, & gagne une des iſſues du théâtre en criant que les meres le pourſuivent ; perſonne n'oſe ni le toucher, ni ſe mettre devant lui, par un ſcrupule de religion. Ainſi tout le monde ſe détournant & lui faiſant place, il arrive à une des portes de la ville, ne faiſant plus la moindre action, & ne diſant plus la moindre choſe qui ſentit le furieux ou le poſſedé. Sa femme, qui étoit d'intelligence avec lui,

& qui aidoit au ſtratagême, prend ſes enfans entre ſes bras, & va d'abord ſe proſterner au pied des autels des déeſſes comme leur ſuppliante; enſuite faiſant ſemblant d'aller chercher ſon mari, qui couroit les champs, elle ſort de la ville en toute sûreté ſans que perſonne l'en empêche; & ils ſe ſauvent ainſi tous deux à Syracuſe vers Marcellus.

Quelques jours après, Marcellus entre dans Enguie, fait charger de chaines tous les habitans, comme pour les punir de leur inſolence, & de leur perfidie. Nicias, qui l'avoit ſuivi, l'approche, fond en larmes, & embraſſant ſes genoux, la bouche tendrement collée ſur ſes mains, il lui demande grace pour ces habitans, & commence par ſes ennemis. Marcellus, attendri & désarmé, pardonna à tous les habitans, ne permit pas que ſes troupes fiſſent le moindre deſordre dans la ville, & donna à Nicias une grande étendue de terres, & le combla de préſens. Voilà ce qu'a écrit Poſidonius le philoſophe.

[l] Marcellus, rappellé par les Romains pour la guerre qu'ils avoient dans leur pays & à leurs portes, enleva avant ſon départ les plus belles ſtatues, les plus beaux tableaux, & les meubles les plus précieux qui fuſſent dans Syracuſe, afin qu'après avoir embelli le ſpectacle de ſon triomphe, ils ſerviſſent d'ornement à la ville.

[m] Juſ-

[l] *Marcellus rappellé par les Romains*) Plutarque oublie ici un grand combat que Marcellus gagna encore en Sicile avant ſon départ, où il battit Epicyde & Hannon, leur tua beaucoup de monde, fit beaucoup de priſonniers, & prit huit éléphans. Tite-Live, xxv. 40. *Hæc ultima in Sicilia Marcelli pugna fuit.*

[m] *Juſ-*

[m] Juſqu'alors Rome n'avoit eu, ni même connu, ces ſomptuoſités & ces curioſités ſuperflues, & l'on ne trouvoit point chez elle ces ornemens gracieux & polis, qui marquent le goût & la délicateſſe, & qui ſont aujourd'hui ſi recherchés; mais toute pleine d'armes priſes ſur les barbares, & de dépouilles ſanglantes, & couronnée de monumens de triomphes & de trophées, elle offroit aux yeux un ſpectacle, qui n'étoit ni riant ni plaiſant à voir, & qui ne demandoit point des ſpectateurs polis & nourris dans le luxe, mais effroyable, mais horrible, & comme Epaminondas, [n] appelloit la plaine de la Béotie, *l'orcheſtre de Mars*, [o] & Xénophon,

[m] *Juſques-là Rome n'avoit eu ni même connu ces ſomptuoſités & ces curioſités ſuperflues.*) Tite-Live fait ſur cela une réflexion qui me paroît remarquable. *Toutes ces dépouilles étoient au vainqueur, elles lui appartenoient par le droit de la guerre; mais c'eſt-là qu'ont commencé la coûtume d'admirer les ouvrages des ouvriers de Grece, & la licence, qui regne aujourd'hui, de dépouiller les lieux ſaints & les lieux profanes; licence qui s'eſt enfin tournée contre les dieux de Rome même, & contre le même temple que Marcellus avoit ſi magnifiquement orné.* Et il en donne la preuve; c'eſt que de ſon tems on ne voyoit pas la centieme partie des ornemens que Marcellus avoit conſacrés, XXV. 40. Polybe a fait un chapitre, où il examine ſi les Romains firent bien de tranſporter à Rome les ornemens des villes qu'ils avoient priſes; & ce chapitre mérite d'être lû, car il eſt d'un grand ſens.

[n] *Appelloit la plaine de la Béotie*, l'orcheſtre de Mars.) A cauſe des batailles qui s'y étoient données, & qu'il regardoit comme des exercices & des jeux. Cette idée eſt belle.

[o] *Et Xénophon, la ville d'Epheſe*, l'arſenal de la guerre.) C'eſt dans le troiſieme livre de l'hiſtoire Greque, où il parle d'Agéſilas, qui ayant aſſemblé ſon armée à Epheſe, & voulant la bien diſcipliner, propoſa des prix à tous les ſoldats & à tous les cavaliers qui feroient mieux l'exercice: on ne voyoit en tous

phon, la ville d'Epheſe, *l'arſenal de la guerre*; il me ſemble qu'on pourroit de même appeller Rome, [p] pour me ſervir de l'expreſſion de Pindare, *l'hôtel de Mars.*

Voilà pourquoi Marcellus fut plus agréable au peuple, de ce qu'il avoit rendu ſa ville un ſpectacle admirable, en l'ornant des curioſités les plus rares, qui dans leur variété renfermoient toute la grace, tout le bon goût, & toute la politeſſe des Grecs, au lieu que les plus ſenſés étoient pour Fabius Maximus; car il

tous lieux que des gens qui s'exerçoient, qui montoient à cheval, qui tiroient de l'arc. Les marchés étoient pleins de chevaux & d'armes à vendre; toutes les boutiques des forgerons, des fourbiſſeurs, des brodeurs, regorgeoient d'ouvriers qui travailloient à faire des armes & à les embellir; & ce qui encourageoit encore davantage, on voyoit Agéſilas tout le premier, & après lui ſes ſoldats, ſortir tous les jours des lieux d'exercice, & aller offrir à Diane les couronnes qu'ils avoient ſur leurs têtes. *Car*, ajoûte ce ſage hiſtorien, *partout où l'on ſait aimer ſa patrie, ſe former à tout ce qui regarde la guerre, & obéir à ſes ſupérieurs, là on ne peut voir regner que d'heureuſes eſpérances.* Voilà les trois choſes qu'il faut réunir pour former de bonnes troupes, & pour en bien eſpérer.

[p] *Pour me ſervir de l'expreſſion de Pindare, l'hôtel de Mars.*) Le paſſage de Pindare eſt au commencement de la ſeconde ode des Pythiques, où le poëte fait à Syracuſe cette belle apoſtrophe:

Μεγαλοπόλιες ὦ Συράκοσαι, βαθυπολέμου
Τέμενος Ἄρεος, ἀνδρῶν
Ἵππων τε σιδαροχάρμαι
χαλκήρεες τροφοί.

Célebre ville de Syracuſe, amas étonnant de pluſieurs villes, hôtel de Mars, où ce dieu médite ſes guerres ſanglantes, divine nourrice d'hommes & de chevaux qui n'aiment que le fer.

[q] *Et*

il ne remua & n'emporta rien de ſemblable de la ville de Tarente qu'il venoit de prendre ; mais ſe contentant de l'or, & de toutes les autres richeſſes utiles, il avoit laiſſé dans leur place les tableaux & les ſtatues des dieux, & avoit dit en cette occaſion ce mot, qui n'a jamais été oublié : *Laiſſons aux Tarentins leurs dieux irrités.* Ils reprochoient même à Marcellus, premierement d'avoir ſuſcité contre Rome une envie & une haine affreuſe ſur ce qu'on y menoit en triomphe non-ſeulement les hommes, mais les dieux captifs ; & enſuite ſur ce que d'un peuple accoûtumé à faire la guerre, ou à labourer ſes champs, d'un peuple qui ne ſavoit ce que c'étoit que luxe & que molleſſe, [q] & qui étoit juſtement comme l'Hercule d'Euripide, *groſſier & ſans aucun ajuſtement, mais excellent pour les grandes choſes*, il en avoit fait un peuple oiſeux & babillard, qui ne prenoit plaiſir qu'à paſſer la plus grande partie de la journée à s'entretenir & à diſcourir des arts & des ouvriers qui y excelloient. Cependant c'étoit de cela même que Marcellus ſe glorifioit le plus, & même auprès des Grecs, comme ayant le

[q] *Et qui étoit juſtement comme l'Hercule d'Euripide.)* Le paſſage d'Euripide eſt d'une de ſes pieces qui ſont perdues. Les anciens le citent de la piece intitulée *Lycymnius.* Le voici :

Φαῦλον, ἄκομψον, τὰ δὲ μέγιστ' ἀγαθὸν,
Πᾶσαν τ' ἐν ἔργῳ περιτεμνόμενον
Σοφίαν λέσχης ἀπριβώτα.

Groſſier, ſans aucun ajuſtement, mais excellent pour les grandes choſes, & faiſant paroître dans toutes ſes actions une ſageſſe parfaite, ſans être diſcoureur.

le premier enſeigné aux Romains à eſtimer & à admirer les beautés & les graces de ces chef d'œuvres de la Grece, qu'ils ne connoiſſoient pas auparavant.

A ſon retour il trouva que ſes ennemis s'oppoſoient à ſon triomphe ; & voyant en effet qu'il n'avoit pas terminé la guerre en Sicile, & que ſon premier triomphe lui avoit attiré l'envie de ſes citoyens, il conſentit de ne mener la pompe du grand triomphe que ſur le mont d'Albe, & de n'entrer dans Rome qu'avec le petit triomphe, que les Grecs appellent *Evan*, & les Romains *Ovation*. Dans ce triomphe le triomphateur n'eſt point monté ſur un char à quatre chevaux, il n'a ni couronne de laurier, ni trompettes, mais il va à pied en pantoufles, au ſon des flûtes, & avec une couronne de myrte, cérémonie qui ne ſent point du tout la guerre, & qui eſt plûtôt agréable que terrible. Ce qui eſt, à mon avis, une très-grande preuve, qu'anciennement c'étoit la maniere, & non pas la grandeur de l'action, qui diſtinguoit ces triomphes ; car ceux qui avoient vaincu les ennemis en bataille avec grande effuſion de ſang, étoient honorés de ce premier triomphe martial & terrible, où l'on couronnoit les hommes & les armes de branches de laurier, comme on le pratiquoit dans les cérémonies que l'on faiſoit pour la purification des armées. Et aux capitaines, qui ſans aucuns exploits d'armes, par la ſeule perſuaſion & par la force de leur éloquence, avoient réuſſi dans leurs entrepriſes, la loi leur accordoit l'honneur de cette ſeconde pompe pacifique & civile ; car la flûte eſt un inſtrument conſacré à la paix, & le myrte eſt la plante de Vénus, qui plus que tous les autres dieux a de

l'hor-

l'horreur pour la violence & pour la guerre.

Or ce petit triomphe n'a point été appellé *ovation* du mot *évan*, comme le penſent la plûpart des auteurs, c'eſt-à-dire, des cris qu'on y fait, car on crie & on chante de même dans l'autre triomphe; ce ſont les Grecs qui ont détourné ce nom à un nom qui leur eſt connu, perſuadés qu'une partie de cette pompe ſe rapporte à Bacchus, que nous appellons *Evius* & *Thriambus*. Mais ce n'eſt pas-là la vérité; dans le grand triomphe, c'étoit la coûtume des Romains d'immoler des bœufs, & dans le petit triomphe ils n'immoloient qu'une brebis, qu'ils appellent *ovem*, & de-là ce petit triomphe a été appellé *ovation*. Et ſur ce point il n'eſt pas inutile de conſiderer la conduite du légiſlateur de Sparte, qui dans l'inſtitution des ſacrifices a eu des vues entierement oppoſées à celles du légiſlateur Romain. A Sparte, celui qui vient de commander l'armée, & qui a réuſſi dans ſes entrepriſes, ou par la ruſe ou par la perſuaſion, ſacrifie un bœuf, & celui qui n'a réuſſi que par la force des armes, immole un coq; car quoiqu'ils fuſſent très-vaillans & très-belliqueux, ils eſtimoient pourtant que les ſuccès que l'on devoit à l'éloquence & à la ſageſſe, étoient plus dignes de l'homme, & l'honoroient davantage, que ceux que l'on ne devoit qu'à la force & qu'à la violence. Et c'eſt ce qu'on peut examiner de part & d'autre, pour ſavoir lequel a eu le plus de raiſon.

Marcellus étant nommé conſul pour la quatrieme fois, ſes ennemis perſuaderent aux Syracuſains de venir à Rome ſe plaindre de lui au ſénat, & l'accuſer de leur avoir fait des injuſtices & des cruautés inouies, & d'avoir violé les

traités

traités qu'ils avoient avec les Romains.

[r] Le jour qu'ils arriverent, Marcellus étoit par hazard au Capitole, où il faiſoit un ſacrifice. Les Syracuſains vont ſe jetter aux pieds du ſénat, qui tenoit encore ſa ſéance, & le ſupplient de les écouter & de leur rendre juſtice. L'autre conſul les repouſſoit en colere, & prenoit le parti de ſon collegue abſent. Marcellus, informé de ce qui ſe paſſoit, vient en diligence, prend d'abord ſa place dans le ſénat, & comme conſul il expédie les affaires à l'ordinaire. Ces affaires finies, il deſcend de ſon ſiége, & ſe mettant comme ſimple particulier, dans le lieu d'où ceux que l'on juge, ont accoûtumé de parler, il ſe livre aux Syracuſains, & leur permet d'intenter leur accuſation.

Les Syracuſains furent d'abord troublés & effrayés de la dignité & de la confiance de ce perſonnage, & trouverent que la fierté qu'il témoignoit les armes à la main, étoit encore plus terrible & plus inſoûtenable dans cette pourpre con-

[r] *Le jour qu'ils arriverent Marcellus étoit par hazard au capitole.*) Plutarque omet ici une circonſtance qui méritoit d'être relevée; c'eſt que les Syracuſains étoient à peine arrivés à Rome, que les nouveaux conſuls tirerent au ſort les provinces, & que la Sicile échut à Marcellus. Ce fut un coup de foudre pour ces Syracuſains qui venoient porter contre lui leurs plaintes. Ils ſe mettent à pleurer & à jetter de grands cris. Ils diſent qu'il faut qu'ils abandonent la Sicile, & qu'il vaut mieux pour eux ſe jetter dans les abîmes du mont Etna, ou dans la mer, que de ſe voir abandonnés au reſſentiment du conſul, après la démarche qu'ils viennent de faire. On veut obliger les conſuls à demander au ſénat l'échange des provinces, & Marcellus offre de le faire, mais volontairement; cela eſt accepté, après quoi les Syracuſains, libres de crainte, intentent leur accuſation. Liv. xxvj. 29. 30.

conſulaire. Cependant animés & encouragés par ſes ennemis, ils ne laiſſerent pas de pourſuivre leur accuſation, & ils firent un diſcours mêlé de lamentations & de plaintes, dont le ſommaire étoit, *que Marcellus leur avoit fait ſouffrir des choſes que les autres capitaines épargnent à la plûpart des ennemis qu'ils ont vaincus.*

[s] A cela Marcellus répondit : *Que pour tant de torts qu'ils avoient faits aux Romains, ils n'avoient ſouffert que les maux dont il eſt impoſſible de garantir des ennemis pris à force ouverte ; que c'étoit par leur faute qu'ils avoient été pris de cette maniere, & pour n'avoir pas voulu accepter les conditions raiſonnables qu'il leur avoit fait offrir ; qu'ils ne pouvoient pas dire que les tyrans les euſſent forcés à prendre les armes, puiſqu'au contraire pour les prendre, ils s'étoient eux-mêmes ſoumis aux tyrans.*

Leurs raiſons ainſi déduites de part & d'autre, les Syracuſains ſortirent de l'audience, comme c'eſt la coûtume ; Marcellus en ſortit auſſi, laiſſant tenir le ſénat à ſon collegue, [t] & ſe tint à la porte ſans donner aucune marque ni de crainte ſur l'évenement, ni de reſſentiment contre les Syracuſains, & ſans rien changer à ſon maintien ordinaire, mais attendant avec beaucoup de douceur & de modeſtie la ſentence qu'on alloit prononcer.

Après que les avis furent recueillis, & que l'on

[s] *A cela Marcellus répondit.*) Quand les Syracuſains eurent parlé, Lævinus, l'autre conſul, leur ordonna de ſortir du ſénat. Mais Marcellus les retint, & voulut répondre en leur préſence.

[t] *Et ſe tint à la porte.*) Tite-Live dit qu'il alla au capitole pour enrôler les ſoldats, & qu'après que l'arrêt fut formé, le ſénat lui envoya deux ſénateurs pour le faire venir à la chambre, & que l'on fit entrer en même tems les Syracuſains.

l'on eut jugé en faveur de Marcellus, les Syracuſains ſe jettent à ſes pieds, le conjurant avec larmes d'appaiſer la colere dont il étoit juſtement animé contre eux là préſens, & de pardonner au reſte de la ville qui ſe ſouvenoit toûjours des bienfaits qu'elle avoit reçus de lui, & qui en conſerveroit une éternelle reconnoiſſance. Marcellus fléchi par leurs prieres, leur pardonna, les reçut dans ſes bonnes graces, & continua de faire aux Syracuſains tout le bien qu'il lui fut poſſible ; & le ſénat ratifia tout ce que Marcellus avoit fait, leur aſſûra la liberté qu'il leur avoit donnée, confirma leurs loix, & les maintint dans la jouiſſance de tous les biens qui leur reſtoient. En récompenſe les Syracuſains firent à Marcellus tous les plus grands honneurs dont ils purent s'aviſer, & ordonnerent par une loi expreſſe que toutes les fois que Marcellus, ou quelqu'un de ſa famille viendroient à Syracuſe, les Syracuſains ſe couronneroient de chapeaux de fleurs & offriroient des ſacrifices aux dieux pour les remercier de ſon arrivée.

De-là Marcellus tourne contre Annibal. Depuis la défaite de Cannes, preſque tous les autres conſuls & capitaines n'employoient contre ce Carthaginois d'autre ſtratagême que de fuir le combat, perſonne n'oſant ni lui donner bataille, ni ſe préſenter devant lui. Marcellus prit un chemin tout oppoſé, perſuadé que la longueur du tems, qui paroiſſoit devoir miner peu-à-peu, & conſumer Annibal, auroit plûtôt conſumé & ruiné l'Italie ſans qu'on s'en apperçût, & convaincu que Fabius, toûjours attaché à prendre ſes ſûretés, n'étoit pas propre à guérir cette maladie ſi preſſante de la patrie. Car pour

éteindre la guerre il attendoit que Rome fût consumée & réduite en cendres, comme les medecins ignorans & timides à donner les remedes violens, mais nécessaires, attendent que le malade soit entierement abbattu, & que ses forces soient épuisées.

Il reprit d'abord les meilleures places des Samnites qui s'étoient révoltées; il y trouva quantité de bled & d'argent, & prit trois mille Carthaginois qu'Annibal y avoit laissés pour les garder. Ensuite Cneus Fulvius proconsul ayant été tué dans la Pouille " par Annibal avec onze tribuns de soldats, & son armée entierement défaite, Marcellus écrivit au sénat pour tâcher de redonner du courage & de la confiance aux citoyens, & pour les assûrer qu'il se mettoit en marche, & qu'il alloit chasser Annibal. Tite-Live écrit que ces lettres lues, bien loin de diminuer la tristesse, augmenterent la crainte, tous les Romains étant persuadés * que le danger présent étoit d'autant plus grand, que Marcellus étoit plus grand capitaine que Fulvius.

Marcellus s'étant donc mis à poursuivre Annibal, comme il l'avoit écrit, se jetta dans la Lucanie, où il le trouva campé près de la ville de Numistron sur des hauteurs inaccessibles. Il campa dans la plaine, & le lendemain, pour lui marquer une plus grande confiance, il mit le premier son armée en bataille. Annibal ne refusa pas le combat; il descendit de ses côteaux, &

" Près de la ville d'Herdonée.

* *Que le danger présent étoit d'autant plus grand, que, &c.*) C'est que Marcellus étant alors ce que Rome avoit de meilleur, s'il venoit à être tué, elle paroissoit n'avoir plus de ressource.

& il y eut-là une bataille qui ne fut point décidée, mais qui fut très-grande & très-ſanglante ; car la charge commença dès la troiſieme heure, & la nuit eut de la peine à les ſéparer.

Le lendemain matin à la pointe du jour Marcellus fait ſortir ſes troupes de ſes retranchemens, les remet en bataille parmi les monceaux de morts, & appelle Annibal à venir combattre pour la victoire. Annibal s'étant retiré, il dépouille les morts des ennemis, fait brûler les ſiens, & ſe remet à ſes trouſſes. Annibal lui dreſſa pluſieurs embuſcades dans ſa marche, mais il ne donna dans aucune, & eut toûjours de l'avantage dans toutes les eſcarmouches, & dans tous les petits combats qui s'engagerent, ce qui lui attira de plus en plus l'eſtime & l'admiration de ſes citoyens : de ſorte que les Comices pour la nomination des nouveaux conſuls approchant, [y] le ſénat jugea plus à propos de rappeller de Sicile Lævinus, qui étoit l'autre conſul, que de détourner un moment Marcellus ſi heureuſement attaché à Annibal. Et dès qu'il fut arrivé, il lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fulvius ; car le dictateur n'eſt nommé ni par le peuple, ni par le ſénat, mais c'eſt l'un des conſuls, ou des généraux, qui s'avançant au milieu

[y] *Le ſénat jugea plus à-propos.*) Le ſénat ne le fit pas de ſon mouvement, mais ſur les lettres de Marcellus même, qui leur mandoit qu'il n'étoit nullement du bien des affaires qu'il quittât Annibal qui fuyoit. Le ſénat, qui n'étoit pas aſſez imprudent pour interrompre le cours de cette proſpérité, & pour gâter ce qui alloit bien, prit le parti de rappeller l'autre conſul ; & en lui envoyant l'ordre de revenir, il lui envoya auſſi les lettres de Marcellus, afin qu'il vît pourquoi on le rappelloit plûtôt que ſon collegue qui étoit plus près.

[z] C'eſt

milieu du peuple, nomme qui il lui plaît ; & de-là celui qui eſt nommé, eſt appellé dictateur, [z] du mot *dicere*, qui dans la langue latine ſignifie *nommer*. D'autres [a] prétendent que le dictateur eſt ainſi appellé, parce qu'il ne remet rien aux ſuffrages du peuple, ni à la pluralité des voix, mais qu'il décide & ordonne de ſa propre autorité ſans conſulter perſonne. Car les commandemens des magiſtrats que les Grecs appellent des *ordres*, les Latins les nomment *edicta*, (*édits.*)

[b] Lævinus vouloit un autre dictateur que celui que le ſénat lui préſentoit, & ne voulant pas être forcé à le nommer contre ſon ſentiment, il s'embarqua la nuit pour s'en retourner en Sicile. Ainſi le peuple nomma Quintus Fulvius dictateur, & le ſénat écrivit en même tems à Marcellus, pour lui ordonner de le nommer. Marcellus obéit & confirma la nomination du peuple. Après quoi on lui continua le commandement, &

[z] C'eſt le ſentiment de Varron, dans le quatrieme livre de la langue latine.

[a] C'eſt le ſentiment de Denys d'Halicarnaſſe.

[b] *Lævinus vouloit un autre dictateur que celui que le ſénat lui préſentoit.*) Lævinus vouloit nommer M. Valérius Meſſala, qui commandoit la flotte, & le ſénat vouloit Q. Fulvius. Sur la requiſition du tribun du peuple, le ſénat ordonna que le conſul nommeroit celui que le peuple lui ordonneroit ; qu'à ſon refus, ce ſeroit le préteur de la ville qui nommeroit ; & que ſi le préteur refuſoit, ce ſeroit aux tribuns. Le conſul refuſa de nommer, défendit au préteur de s'ingérer de faire une fonction qui n'appartenoit qu'à lui, & partit pour la Sicile. Les tribuns nommerent Fulvius par le choix du peuple ; mais comme il falloit la nomination du conſul, le ſénat écrivit à Marcellus, qui ſuppléa & qui fit ce que ſon collegue n'avoit pas voulu faire. Voilà bien des formalités pour violer un uſage & anéantir une loi.

& on le nomma proconſul l'année ſuivante.

Enſuite après être convenu par lettres avec le conſul Fabius Maximus, que Fabius iroit aſſiéger Tarente, & que lui il s'attacheroit à Annibal & le talonneroit de ſi près, qu'il l'empêcheroit de ſecourir la place, il ſortit de ſes quartiers, alla chercher Annibal près de Canuſe, & comme Annibal changeoit tous les jours de camp pour ne pas combattre, il le ſuivit pas-à-pas, & campant toûjours à ſa vue, il paroiſſoit tous les matins en armes devant lui.

Enfin l'ayant ſurpris dans la plaine, comme il fortifioit ſon camp, il harcela tellement ſes travailleurs par de continuelles eſcarmouches, qu'il l'engagea à en venir à un combat, mais la nuit qui ſurvint, les ſépara. Le lendemain dès la pointe du jour il parut encore en bataille hors de ſes retranchemens, de ſorte qu'Annibal étonné & affligé, aſſembla les Carthaginois, & les conjura de donner encore ce combat, pour s'aſſurer le fruit de tous les autres. *Car vous voyez*, leur dit-il, *qu'après tant de batailles gagnées, il ne nous eſt pas permis de reſpirer, & que dans le ſein même de la victoire, nous ne pouvons jouir d'aucun repos, ſi nous ne chaſſons cet homme.*

Un moment après les deux armées ſe chargent avec furie, & il ſemble que l'évenement fit voir [c] que Marcellus ne fut battu en cette ren-

[c] *Que Marcellus ne fut battu en cette rencontre que pour avoir fait un mouvement mal-à-propos & hors de ſaiſon.*) Le grec dit, *que pour s'être ſervi d'un ſtratagême hors de ſaiſon.* Mais en notre langue nous n'appellons pas *ſtratagême*, cette manœuvre de faire paſſer de la queue à la tête un corps de troupes. Tite-Live raconte ſimplement le fait; il dit que *Marcellus voyant plier ſon aile droite & l'élite des alliés, fit paſſer à la tête la dix-*

rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal-à-propos & hors de saison. Car comme il vit son aîle droite fort pressée, il fit passer de la queue à la tête une de ses légions, & ce mouvement fait si mal-à-propos, mettant le desordre parmi les troupes qui combattoient, donna la victoire à l'ennemi. [d] Il demeura plus de deux mille Romains sur la place. Marcellus rentré dans son camp, assembla son armée, & dit *qu'il voyoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne voyoit pas un Romain.* Ses troupes lui demandant pardon de leur faute, il leur répondit, *qu'il ne leur accorderoit point ce pardon pendant qu'elles seroient vaincues, mais après qu'elles auroient vaincu, & que le lendemain il les remeneroit au combat, afin que leurs citoyens apprissent plûtôt leur victoire, que leur fuite.* En les con-

dix-huitieme légion; que les uns pliant lâchement, & les autres s'avançant mollement pour prendre leur place, toute la bataille fut mise en desordre; & enfin culbutée. Tite-Live ne donne pas le tort à Marcellus, mais aux troupes qui furent commandées pour soutenir cette aîle droite, & qui ne firent pas leur devoir. En effet, ce ne fut pas une manœuvre faite mal-à-propos par Marcellus de faire passer de la queue à la tête un corps de troupes pour soutenir une aîle qui branle & qui plie; cela s'est toûjours pratiqué, & se doit pratiquer toûjours. La défaite vint de ce que les troupes qu'il fit passer, ne s'avancerent que mollement. Plutarque s'est donc trompé ici en blâmant une manœuvre très-sage, & en lui attribuant un échec qui ne vint que de la lâcheté & de la molleſſe des soldats: la suite même le prouve.

[d] *Il demeura plus de deux mille Romains.* Deux mille sept cent Romains ou alliés, parmi lesquels il y avoit quatre centurions Romains, & deux tribuns de soldats. L'aîle qui avoit fui, perdit quatre enseignes, & la légion qui devoit la soutenir, en perdit deux.

congédiant, [e] il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment aux bandes qui avoient tourné le dos & perdu leurs enſeignes.

Ce diſcours fit une telle impreſſion ſur les ſoldats, que quoiqu'il y en eût un grand nombre qui ſouffriſſent beaucoup, & qui fuſſent en danger des coups qu'ils avoient reçus, il n'y en eut pas un à qui ces paroles de leur général ne fuſſent plus cuiſantes que leurs bleſſures.

Le lendemain, dès l'aube du jour, on expoſa la cotte d'armes d'écarlate, qui étoit le ſignal ordinaire dont on ſe ſervoit pour annoncer le combat; les bandes qui avoient été deshonorées, obtinrent par leurs prieres d'être placées à la premiere ligne, & les tribuns rangerent enſuite les autres troupes dans leur ordre & leur rang. Quand cela fut rapporté à Annibal, *O dieux!* s'écria-t-il, *que faire à un homme qui ne ſait ſupporter ni la bonne ni la mauvaiſe fortune? Il eſt le ſeul qui, vainqueur, ne donne aucun relâche à ſes ennemis, & vaincu, n'en prend aucun pour lui-même. Il faut donc ſe réſoudre à combattre éternellement contre lui, puiſqu'heureux ou malheureux, la honte lui inſpire toûjours une nouvelle audace, & lui ſert comme d'aiguillon.*

Les trompettes ayant ſonné, les deux armées ſe choquent. Annibal, qui voit que l'avantage eſt

[e] *Il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment.*) C'étoit la punition ordinaire qui déclaroit que des lâches méritoient d'être traités, non pas en hommes, mais en bêtes. Marcellus ordonna auſſi que les centurions de ces bandes demeureroient debout tout le jour, l'épée nue ſans ceinturon. *Centurioneſque manipulorum, quorum ſigna amiſſa fuerant, diſtrictis gladiis diſcinctos deſtitui.* Liv. xxvij. 13.

[f] Tite-

eſt également diſputé, commande que l'on faſſe venir des élephans au front de la bataille, & qu'on les pouſſe contre les Romains. Cela jette d'abord la terreur & le deſordre dans les premiers rangs ; mais un des tribuns, nommé [f] Flavius, prenant l'enſeigne d'une de ſes compagnies, marche contre ces élephans, & enfonçant la hante de ſon enſeigne dans le corps du premier, il le détourne ; cet élephant ſe renverſe ſur celui qui le ſuit, le culbute & culbute auſſi les autres. Ce que voyant Marcellus, [g] il ordonne à ſa cavalerie de ſe jetter avec toutes ſes forces ſur l'endroit qui eſt en deſordre, & de renverſer les ennemis. La cavalerie exécute vivement cet ordre ; elle tombe ſur les Carthaginois avec tant de furie, qu'elle les mene battant juſques dans leurs retranchemens, & en fait un meurtre horrible. Ce meurtre eſt augmenté par les élephans, qui tombans morts ou bleſſés écraſent par leur chute ceux qui ſe rencontrent près d'eux, ou retardent leur fuite, & les livrent à l'épée des Romains. Il mourut dans cette journée huit mille hommes du côté des Carthaginois, & trois mille du côté des Romains ; mais de ces derniers, il n'y en eut preſque pas un qui ne ſortit bleſſé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de décamper la nuit, & de s'éloigner de Marcellus, qui ne ſe trouva pas en état de le pourſuivre, à cauſe du grand nombre de ſes bleſſés, mais ſe retira à petites

[f] Tite-Live le nomme, C. Décimius Flavius.

[g] *Il ordonne à ſa cavalerie de ſe jetter.*) Tite-Live dit que l'infanterie ſe jetta ſur ces troupes qui étoient en deſordre, & que dès qu'elle les eut fait plier, Marcellus leur lâcha ſa cavalerie. xxvij, 14.

Et

petites journées dans la Campanie, [h] & paſſa l'été dans la ville de Sinueſſe pour refaire ſes troupes.

Annibal, débarraſſé de ſon ennemi, & ſe ſervant de ſon armée, comme d'une armée qui étoit en pleine liberté, courut toute l'Italie aux environs ſans aucune crainte, brûlant & ravageant tout ſur ſon chemin. Cela donna lieu à de mauvais bruits contre Marcellus, & fit murmurer contre lui à Rome; ſes ennemis profitant de cette occaſion, ſuſciterent un tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme violent & emporté & d'une éloquence à ſe faire craindre, & l'obligerent d'accuſer Marcellus. Cet homme avoit déja tenu pluſieurs aſſemblées pour le décrier, & en cette rencontre il n'oublioit rien pour faire donner à un autre le commandement de l'armée, *puiſque Marcellus*, diſoit il, *après s'être un peu exercé contre Annibal, étoit ſorti de cette guerre comme d'une paleſtre,* [i] *& étoit allé ſe jetter dans des bains chauds, pour ſe refaire de ſes fatigues.* Mar-

[h] *Et paſſa l'été dans la ville de Sinueſſe.*) Tite-Live dit, *dans la ville de Venuſe;* & cela eſt plus vrai-ſemblable. Le grand nombre de bleſſés qu'avoit Marcellus, ne lui permettoit pas d'aller à Sinueſſe, qui étoit trop éloignée des environs de Canuſe, où s'étoit donné le combat.

[i] *Et étoit allé ſe jetter dans des bains chauds.*) Plutarque met ce bon mot dans la bouche de Bibulus, en ſuppoſant que Marcellus étoit allé à Sinueſſe; car près de Sinueſſe il y avoit des bains chauds qui étoient ſouverains pour beaucoup de maladies, comme Strabon le marque expreſſément. Mais ſi Marcellus alla à Venuſe, comme il n'en faut pas douter, ce bon mot n'eſt plus de ſaiſon; car à Venuſe il n'y avoit pas de bains chauds. Bibulus ſe contenta de reprocher à Marcellus, qu'il paſſoit l'été en quartier ſous le toît: *Æſtiva Venuſiæ ſub tectis agere.*

[k] *Dès*

Marcellus, averti de ces pratiques qu'on faiſoit contre lui, laiſſa l'armée à ſes lieutenans, & revint à Rome pour répondre à ces calomnies. A ſon arrivée il trouva l'accuſation formée ſur ces mêmes calomnies, & prête à juger. Le jour étant donc pris, & le peuple aſſemblé dans le Cirque de Flaminius, Bibulus monta ſur la tribune, & accuſa Marcellus avec beaucoup de véhémence. Marcellus répondit ſimplement & en peu de mots; mais les premiers & les plus conſidérables d'entre les citoyens prirent hautement ſa défenſe, & parlerent avec beaucoup de franchiſe & de liberté; car ils exhorterent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus, que leur ennemi même, en l'accuſant de lâcheté, lui qui étoit le ſeul de leurs généraux qu'Annibal évitoit avec ſoin, & contre lequel il perſeveroit à fuir le combat avec autant d'empreſſement, qu'il en avoit à le chercher contre tous les autres.

Ces remontrances faites, l'accuſateur ſe trouva ſi loin des eſpérances qu'il avoit conçues de l'iſſue de ce jugement, que Marcellus non-ſeulement fut abſous de tous les chefs intentés contre lui, mais encore nommé pour la cinquieme fois conſul pour l'année ſuivante.

[a] Dès qu'il fut en charge, il alla dans toutes les villes de la Toſcane, où il calma par ſa ſeule préſence & ſans troupes, un mouvement de révolte qui s'y étoit élevé. A ſon retour il voulut

[a] *Dès qu'il fut en charge.*) Selon Tite-Live, Marcellus alla dans la Toſcane, avant que d'entrer dans ſon cinquieme conſulat, & n'étant encore que conſul deſigné. *Itaque confeſtim eo miſſus Marcellus conſul deſignatus, qui rem inſpiceret.* Liv. xxvij. 21.

lut dédier le temple de l'Honneur & de la Vertu, qu'il avoit bâti du butin fait en Sicile ; [l] mais en ayant été empêché par les prêtres, qui ne trouverent pas qu'il y eût de la dignité à renfermer deux dieux dans un seul & même temple, [m] il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu, très-offensé de l'opposition qu'on lui avoit faite, & le prenant même pour un mauvais augure.

Il y eut dans le même tems plusieurs autres signes qui le troublerent ; [n] des temples frappés de la foudre ; des rats qui rongerent l'or du temple

[l] *Mais en ayant été empêché par les prêtres, qui ne trouverent pas qu'il y eût de la dignité.*) Cela me fait souvenir de celui qui entrant dans Athenes, & voyant à la porte de la ville un temple consacré à deux dieux, dit : *Il faut que je m'en retourne, car puisqu'on loge ici deux dieux ensemble, je ne trouverai point de logis.* Mais pour revenir à Marcellus, Plutarque ne touche pas la véritable raison qui obligea les pontifes à s'opposer à cette dédicace ; car ce ne fut nullement parce qu'ils ne trouvoient pas qu'il y eût de la dignité. Tite-Live nous en apprend la véritable raison, xxvij. 25. *Dedicatio ejus à pontificibus impediebatur, quod negabant unam cellam ampliùs quàm uni deo rite dedicari, quia si de cœlo tacta, aut prodigii aliquid in ea factum esset, difficilis procuratio foret, quod utri deo divina res fieret sciri non posset ; neque enim duobus, nisi certis deis, rite una hostia fieri.* « Les pontifes s'opposoient à cette dédicace, » parce qu'ils nioient qu'on » pût, selon les regles, dédier un temple qu'à un » dieu seul ; parce qu'étant » dédié à deux, s'il venoit » à être frappé de la foudre, » ou qu'il y arrivât quelque » autre prodige, il seroit » difficile d'en faire l'expiation, en ce qu'on ne pourroit savoir auquel de ces » deux dieux on devoit offrir » le sacrifice ; car il n'y a » que certains dieux auxquels » on peut sacrifier avec une » victime seule ». N'est-ce pas-là une plaisante superstition ?

[m] *Il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu.*) Cet ouvrage fut fait avec beaucoup de diligence ; mais Marcellus ne dédia ni l'un ni l'autre : ce fut son fils qui les dédia quatre ans après.

[n] *Des temples frappés de la*

temple de Jupiter ; on rapporte même qu'un bœuf avoit parlé, & qu'un enfant étoit né avec la tête d'un élephant, & dans tous les ſacrifices qu'on fit pour expier ces prodiges, on ne put jamais avoir les ſignes favorables. C'eſt pourquoi les devins le retenoient à Rome malgré ſon impatience & toute ſon ardeur ; car jamais perſonne n'a été enflammé d'un ſi violent deſir de quoi que ce ſoit, que Marcellus l'étoit d'en venir contre Annibal à une bataille déciſive. Il ne penſoit à autre choſe nuit & jour, dans ſes ſonges, dans ſes converſations avec ſes amis & avec ſes collegues, & dans ſes prieres c'étoit toûjours de ſe voir en pleine bataille contre Annibal : je crois même qu'il eût encore plus volontiers conſenti à combattre contre lui en champ clos au milieu des deux armées ; & ſans la gloire qu'il avoit déja acquiſe, & ſans toutes les preuves éclatantes qu'il avoit données, qu'en maturité & en prudence, il ne le cédoit à aucun autre général quel qu'il pût être, je dirois qu'il s'étoit laiſſé tranſporter à une paſſion de

la foudre ; des rats, &c.) Ces prodiges n'arriverent pas à Rome, mais l'un à Capoue, & l'autre à Cumes ; pour celui des rats, Cicéron s'en moque plaiſamment dans le ſecond livre de la Divination. *Nous ſommes ſi legers & ſi imprudens, que ſi les rats viennent à ronger quelque choſe, quoique ce ſoit leur métier, nous en faiſons un prodige. Avant la guerre des Marſes, ſur ce que les rats avoient rongé des boucliers à Lanuvium, les aruſpices prononcerent que c'étoit un prodige horrible. Comme s'il importoit beaucoup que des rats qui rongent nuit & jour, rongent des boucliers ou des cribles ; car ſi nous donnons là-dedans, il s'enſuit de-là que parce que les rats ont rongé depuis peu chez moi les livres de la république de Platon, j'ai dû craindre pour la république, ou que s'ils venoient à ronger le livre d'Epicure ſur la volupté, je devrois craindre la cherté des vivres.*

de jeune homme, & à une ambition, qui ne convenoit plus à un âge auſſi avancé que le ſien; car il avoit plus de ſoixante ans, quand il entra dans ſon cinquieme conſulat.

Cependant dès qu'on eut achevé les ſacrifices & les expiations ordonnées par les devins, [o] il ſortit de Rome avec ſon collegue pour cette guerre, [p] & alla camper entre les villes de Bantie & de Venuſe, d'où il harcelloit continuellement Annibal pour l'attirer à un combat. Annibal l'évitoit avec un très-grand ſoin; [q] mais ayant été averti que les conſuls envoyoient des troupes pour aſſiéger la ville des Locriens, appellés [r] *Epizéphyriens*, il leur dreſſa une embuſcade ſur

[o] *Il ſortit de Rome avec ſon collegue.*) Son collegue Criſpinus étoit parti avant lui, il étoit allé dans la Lucanie, & avoit aſſiégé Locres, qu'il abandonna quand il ſut que Marcellus, arrivé à Venuſe, avoit mis ſes troupes en campagne. & qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium.

[p] *Et alla camper entre les villes de Bantie, &c.*) Les deux conſuls camperent entre ces deux villes, & firent deux camps à trois mille pas l'un de l'autre. *Itaque in Apuliam ex Bruttiis reditum, & inter Venuſiam Bantiamque, minus trium millium paſſuum intervallo, conſules, binis caſtris conſederant. In eandem regionem & Annibal rediit.* Tite-Live, xxvij. 25.

[q] *Mais ayant été averti que les conſuls envoyoient des troupes pour aſſiéger la ville des Locriens.*) Plutarque n'éclaircit pas aſſez le fait qu'il raconte ici. Sur ce qu'il dit, on croiroit que les conſuls auroient envoyé une partie de leurs troupes pour faire ce ſiege, & on ſeroit fort trompé. Marcellus & Criſpinus n'étoient pas aſſez imprudens pour affoiblir leur armée en préſence d'un ennemi comme Annibal. Ils envoyerent ordre à L. Cincius, qui étoit en Sicile, de paſſer à Locres avec ſa flotte, & en même tems ils firent marcher la garniſon qui étoit à Tarente; & ce fut à ces troupes de terre qu'Annibal dreſſa l'embuſcade près de Petelie, qui eſt ſur la côte au-deſſus de Crotone. Liv. xxvij. 26.

[r] C'eſt-à-dire *Occidentaux*.

[s] *La*

ſur le chemin, près de la colline de Petelie, & leur tua deux mille cinq cent hommes. Cela tranſporta Marcellus & irrita ſon impatience pour le combat; il leve donc ſon camp & s'approche de l'ennemi.

Entre les deux armées il y avoit un tertre élevé aſſez fort d'aſſiete, plein de bois & de broſſailles, qui des deux côtés cachoit des trous & des ravins, & d'où couloient beaucoup de fontaines & de ruiſſeaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit ſi commode, ne l'avoit pas occupé, & l'avoit laiſſé à ſes ennemis. Mais ſi ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embuches, & il aimâ mieux s'en ſervir à cet uſage; pour cet effet il remplit les bois & les creux de gens de trait & de bons lanciers, ne doutant point que la commodité de ce camp n'attirât les Romains.

Il ne ſe trompa point dans ſa conjecture; bien-tôt on n'entendit autre choſe dans tout le camp des Romains, ſinon qu'il falloit s'emparer de cette colline; & comme s'ils avoient été tous généraux, ils décidoient des grands avantages qu'ils raviroient aux ennemis, s'ils occupoient ce poſte, ou du moins s'ils y élevoient un fort. Marcellus, touché de ces diſcours, jugea à propos d'aller en perſonne reconnoitre l'endroit avec quelque cavalerie; mais auparavant il ordonna au devin de faire des ſacrifices. La premiere victime immolée, le devin fit voir à Marcellus le foie ſans tête. On en immola une ſeconde; [s] la tête du foie parut groſſie tout-d'un-

[s] *La tête du foie parut groſſie tout-d'un-coup.)* Tout ce qui

d'un coup considérablement, & toutes les autres parties parurent très-fraîches & très-bien conditionnées, de sorte que les craintes qu'avoit données la premiere victime, paroissoient effacées & surmontées par les grandes espérances que donnoit la seconde. Mais les devins en jugerent autrement, & assurerent que cela ne faisoit qu'augmenter leurs craintes; [t] car des signes très-favorables & très-heureux survenant à des signes très-malheureux & très-funestes, ce changement subit & hors de saison, doit être suspect; mais, comme dit Pindare, *ni le feu ni les murs d'airain n'arrêtent la destinée.*

Marcellus sort du camp, & mene avec lui son collegue Crispinus, son fils Marcellus, qui étoit tribun, & quelque deux cent vingt chevaux, dont il n'y en avoit pas un seul Romain, mais ils étoient tous Toscans, excepté quarante Fregellaniens, qui s'étoient toûjours montré fideles & affectionnés à Marcellus, & qui en toute occasion lui avoient donné des marques de leur courage. Sur le haut de ce tertre, qui, comme nous l'avons dit, étoit couvert de brossailles & de bois, les ennemis avoient placé un soldat qui,

qui grossissoit étoit d'un bon augure, & tout ce qui diminuoit & appetissoit étoit d'un présage très-malheureux.

[t] *Car des signes très-favorables & très-heureux.*) Plutarque explique ici le mot de Tite-Live: *Nec id sane aruspici placuisse, quod secundum truncæ & turpia exta, nimis læta apparuissent.* « Cela ne » plut nullement à l'aruspice, parce que les entrailles » avoient paru trop belles & » trop heureuses, après avoir » paru inutiles & funestes ». Le devin regardoit ce changement si prompt, comme une marque de la colere des dieux qui vouloient les tromper, pour les punir du peu de foi qu'ils avoient eu pour le premier signe.

[u] *Cris-*

qui, ſans être vû des Romains, découvroit tous les mouvemens qui ſe faiſoient dans leur armée. Cette ſentinelle ayant dit à ceux qui étoient en embuſcade ce qui ſe paſſoit, ceux-ci laiſſent approcher Marcellus juſqu'au pied du tertre, & alors ſe levant tout-d'un-coup, & l'enveloppant de tous côtés, ils font pleuvoir ſur ſa troupe une grêle de traits, ou la chargent à coups d'épées & de lances. Les uns pourſuivent les fuyards, & les autres s'attachent à ceux qui font de la réſiſtance. C'étoient les quarante Fregellaniens; car les Toſcans ayant tourné le dos dès le premier choc, ceux-ci ſe ſerrerent en un gros, & firent ferme pour défendre & ſauver les conſuls, juſqu'à ce que Criſpinus bleſſé de deux traits eût détourné ſon cheval pour prendre la fuite, & que Marcellus percé d'outre en outre d'un coup de lance fût tombé mort. Alors le peu des Fregellaniens qui reſterent, laiſſant-là le corps de Marcellus, enlevent ſon fils qui étoit déja bleſſé, & ſe ſauvent à bride abbattue dans leur camp.

Il n'y eut pas dans cette eſcarmouche beaucoup plus de quarante hommes tués, & de priſonniers dix-huit cavaliers, & cinq des licteurs qui portoient les haches. * Criſpinus mourut de ſes bleſſures quelques jours après. Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil deſaſtre, * car jamais

* *Criſpinus mourut de ſes bleſſures quelques jours après.*) Il ne mourut que ſur la fin de l'année, après avoir nommé dictateur, pour tenir les comices, T. Manlius Torquatus. Les uns diſent qu'il mourut à Tarente, les autres dans la Campanie.

* *Car jamais ils n'avoient perdu dans une ſeule affaire.*) Tite-Live ſe contente de dire: *Id quod nullo ante bello acciderat, duo conſules ſine memorando prælio interfecti, velut orbam rempublicam reliquerant.* « Et ce qui » n'é-

jamais ils n'avoient perdu dans une seule affaire les deux consuls. Annibal ne fit pas grand compte des autres morts, ni des prisonniers ; mais ayant sû que Marcellus avoit aussi été tué, il courut à l'heure même sur le champ de bataille, & se tenant auprès du mort, il considera long-tems avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insolente, & sans donner la moindre marque de joie de se voir défait d'un ennemi si redoutable & si dangereux, mais seulement étonné d'une mort si étrange, & si peu digne d'un homme comme lui ; [y] il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres, & après avoir enseveli magnifiquement son corps, & l'avoir couvert d'étoffes précieuses, il le fit brûler, recueillit ses cendres, les enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, & les envoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portoient, se jetterent sur eux pour leur ôter l'urne ; ceux-ci se mirent en défense pour la garder, de sorte qu'en se battant & en voulant

» n'étoit jamais arrivé dans » les guerres précédentes, » les deux consuls tués sans » un combat dont on puisse » parler, avoient laissé la ré- » publique comme orpheli- » ne ». Huit ans auparavant à la bataille de Cannes, les Romains avoient perdu l'un des consuls, & les deux consuls de l'année précédente.

y Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres.) Il voulut s'en servir pour surprendre la ville de Salapia, en écrivant des lettres sous le nom du consul, & scellées de son cachet ; mais Crispinus avoit eu la prudence d'avertir toutes les villes voisines, que son collegue avoit été tué, & que l'ennemi étoit maître de son cachet. Salapia punit la fraude par la fraude ; elle trompa Annibal, qui fut obligé de se retirer honteusement, après avoir perdu quelques troupes.

voulant ſe la ravir les uns aux autres, ils répandirent les cendres. Annibal, informé de cette avanture, dit à ceux qui ſe trouverent près de lui, *Vous voyez bien qu'il n'eſt pas poſſible de rien faire contre la volonté de Dieu*, & fit châtier les Numides; mais il ne ſe mit plus en peine de faire ramaſſer ces cendres & de les renvoyer, comme perſuadé que c'étoit quelque dieu qui avoit ordonné que Marcellus mourût d'une mort ſi incroyable, & que ſes os demeuraſſent ſans être enterrés. Voilà ce qu'en ont écrit Cornélius Nepos & Valere Maxime; [z] mais Tite-Live & Céſar Auguſte aſſurent que l'urne fut portée à ſon fils Marcellus, & enterrée magnifiquement.

Les ouvrages publics que Marcellus conſacra, outre ceux qu'il dédia dans Rome, furent un magnifique gymnaſe qu'il éleva à Catane, pluſieurs ſtatues & tableaux qu'il avoit portés de Syracuſe, qu'il plaça dans le temple des dieux Cabires, dans l'île de Samothrace, & à Lindos dans le temple de Minerve. Dans ce dernier on voyoit auſſi la ſtatue de Marcellus avec cette inſcription rapportée par le philoſophe Poſidonius. *Paſſant, tu vois ici l'image de celui qui fut la lumiere de ſa patrie; c'eſt Claudius Marcellus né d'une famille illuſtre, & qui s'étant vû ſept fois*

[z] *Mais Tite-Live & Céſar Auguſte aſſûrent que l'urne fut portée à ſon fils Marcellus, & enterrée magnifiquement.*) C'eſt ce que Tite-Live n'aſſûre nullement; il dit au contraire qu'Annibal alla d'abord camper ſur la colline où s'étoit paſſé le combat, & qu'ayant trouvé-là le corps de Marcellus, il l'enterra: *caſtra in tumulum, in quo pugnatum erat, ex templo transfert. Ibi inventum Marcelli corpus ſepelit.* xxvij. 28. Pour ce qui eſt de Céſar Auguſte, je n'en dis rien, car on n'a point ce qu'il avoit écrit.

COMPARAISON

DE PELOPIDAS ET DE MARCELLUS.

DE toutes les choſes que les hiſtoriens nous ont conſervées de Marcellus & de Pélopidas, voilà celles qui nous ont paru les plus dignes d'être écrites. Parmi les reſſemblances que la nature & les mœurs avoient miſes entre eux, & qui ſont ſi parfaites, qu'on pourroit s'y méprendre; car ils étoient tous deux d'une force merveilleuſe, tous deux laborieux & infatigables, tous deux d'un courage héroïque, & tous deux d'une ſinguliere magnanimité, la ſeule différence qu'on y trouve, c'eſt que Marcellus fit un grand carnage dans la plûpart des villes qu'il prit d'aſſaut, au lieu qu'Epaminondas & Pélopidas ne verſerent jamais le ſang d'aucun homme qu'ils euſſent vaincu, & n'ôterent la liberté à aucune ville qu'ils euſſent priſe. On aſſûre même que les Thébains n'auroient jamais aſſujetti les Orchoméniens, s'ils euſſent été préſens.

Quant à leurs actions, il n'y a rien de plus beau ni de plus grand que ce que fit Marcellus contre les Gaulois, lorſqu'avec une poignée de gens de cheval qui ſe trouverent auprès de lui, il défit & mit en déroute une armée très-forte en infanterie & en cavalerie, ce qu'on ne trouvera pas facilement avoir jamais été fait par aucun autre capitaine, & tua de ſa propre main le général des ennemis. Pélopidas ayant voulu tenter un exploit tout ſemblable, ne réuſſit point & fut tué lui-même. Cependant on peut fort bien comparer à ces grandes actions, les jour-

nées de Leuctres & de Tégyre, qui furent des batailles très-grandes & très-ſignalées. Il eſt vrai qu'en fait de ſurpriſe & d'embuches, nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puiſſe oppoſer à ce que fit Pélopidas à ſon retour d'exil, lorſqu'il tua les tyrans de Thebes; car de tous les exploits exécutés par ſurpriſe & par ruſe, c'eſt ſans doute le plus mémorable & le plus grand.

On dira peut-être que les Romains avoient en tête Annibal, qui étoit un ennemi très-redoutable; mais les Thébains n'avoient-ils pas affaire aux Lacédémoniens? Il eſt pourtant certain que ces Lacédémoniens furent défaits par Pélopidas à Tégyre & à Leuctres, au lieu qu'Annibal, comme l'écrit Polybe, ne fut jamais vaincu une ſeule fois par Marcellus; mais il paroît s'être maintenu invincible juſqu'à ce qu'on lui eût oppoſé Scipion. Nous croyons bien avec Tite-Live, Céſar, Cornélius Népos, hiſtoriens Latins, & avec le roi [a] Juba, hiſtorien Grec, que Marcellus défit en quelques rencontres, & mit en fuite quelques troupes d'Annibal; mais tous ces avantages ne furent jamais d'un poids aſſez conſidérable pour faire pancher la balance de ſon côté. Au contraire même il paroît qu'ils ne furent qu'un leurre & qu'une amorce trompeuſe, que ce Carthaginois lui préſenta; mais ce qu'on

[a] *Juba, hiſtorien grec.*) Fils de Juba, roi de Numidie, qui dans la guerre civile avoit ſuivi le parti de Pompée, & qui fut tué par Pétreïus en combat ſingulier. Le fils, celui dont parle ici Plutarque, fut mené à Rome en triomphe par Céſar. Sa captivité lui fut heureuſe; il fut élevé dans les lettres greques & latines, & de barbare il devint excellent hiſtorien.

qu'on a toûjours admiré avec raiſon & avec juſtice, & qu'on ne peut aſſez louer, c'eſt qu'après tant d'armées ſi ſouvent défaites, après tant de généraux tués, & après le bouleverſement preſque général de tout l'empire, Marcellus ait redonné tant de confiance & d'aſſurance à ſes troupes, qu'elles aient oſé faire tête à l'ennemi.

En effet, le ſeul qui à la conſternation & à l'épouvante dont les Romains étoient ſaiſis depuis long-tems, fit ſuccéder l'audace & l'impatience de combattre, & qui leur fortifia & éleva le courage juſqu'à les porter non-ſeulement à ne pas céder facilement la victoire, mais à la diſputer opiniâtrement, & à la rendre toûjours douteuſe, ce fut Marcellus. Car à ceux que leurs malheurs avoient accoûtumés à ſe trouver heureux, [b] ſi par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi, il leur apprit à avoir honte de ſe retirer avec deſavantage, [c] à rougir de la ſeule penſée de reculer & d'abandonner un pouce de terrein, & à ſentir une véritable douleur toutes les fois qu'ils n'avoient pas remporté la victoire; & comme Pélopidas ne perdit jamais de combat

[b] *Si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi.*) Plutarque tranſporte ici aux Carthaginois la belle louange qu'Annibal donne dans Horace aux Romains,

——*Quos opimus*
Fallere & effugere eſt triumphus.

[c] *A rougir de la ſeule penſée de reculer.*) Il y a dans le texte, *à nier, à ne vouloir pas confeſſer d'avoir été en branle de reculer*, ἀρνεῖσθαι; mais il n'eſt pas poſſible que Plutarque ait dit une choſe ſi frivole & ſi peu ſenſée. Des troupes qui ont reculé ont beau le nier, elles n'effacent pas leur honte. Au lieu de ἀρνεῖσθαι, *nier*, il faut lire, comme dans un manuſcrit, αἰσχύνεσθαι, *rougir*.

[d] *Et*

bat pendant qu'il commanda les armées, & que Marcellus gagna plus de batailles qu'aucun général de ſon tems, il ſemblera peut-être que celui qui étoit ſi difficile à vaincre, peut être égalé par le grand nombre de ſes exploits à celui qui ne fut jamais vaincu.

D'un autre côté Marcellus prit Syracuſe, & Pélopidas ne put ſe rendre maître de Sparte; mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuſe, eſt un moindre exploit que de s'être approché de Sparte, & d'avoir le premier paſſé l'Eurotas les armes à la main. A moins véritablement que quelqu'un ne veuille dire que ce fut un exploit d'Epaminondas, bien plus que de Pélopidas, auſſi-bien que la bataille de Leuctres; au lieu que la gloire que Marcellus acquit, il ne la partagea avec perſonne. Car il prit Syracuſe ſeul; il défit les Gaulois ſans le ſecours de ſon collegue; il s'oppoſa à Annibal non ſeulement ſans que perſonne le ſecondât, mais encore lorſque tous les autres ne cherchoient qu'à l'en détourner & à lui communiquer leur crainte; & changeant ſeul la face de la guerre, il montra aux Romains le chemin de l'audace, & leur enſeigna à faire tête à l'ennemi.

Pour ce qui eſt de leur mort, je ne loue ni celle de l'un, ni celle de l'autre, & je ne puis qu'être affligé & fâché d'une fin ſi déplorable. Au contraire j'admire Annibal, qui dans un ſi grand nombre de combats qu'on ſe laſſe même à les compter, il n'ait pas reçu une ſeule bleſſure, [d] & j'eſtime & je loue Chryſantes de la Cyro-

[d] *Et j'eſtime & je loue Chryſantes de la Cyropédie.*) C'étoit un officier de l'armée de Cyrus, dont parle Xénophon au commencement du quatrieme livre de la *Cyropédie.*

Cyropédie. Il avoit l'épée levée, & alloit frapper ſon ennemi, lorſqu'il entendit les trompettes ſonner la retraite ; ſur le moment il lâcha priſe, & ſe retira avec douceur & modeſtie ſans porter le coup. Cependant ce qui rend Pélopidas excuſable, c'eſt qu'outre qu'il étoit tout enflammé de l'ardeur du combat, un noble & généreux deſir de ſe venger allumoit encore ſon courage. [e] Or, comme dit Euripide, *c'eſt une très-belle & très-excellente choſe à un général d'armée de remporter la victoire en ſauvant ſa vie ; mais s'il doit mourir, il lui eſt glorieux de mourir en laiſſant ſa vie entre les mains de la vertu ;* [f] car de cette maniere ſa mort n'eſt pas une paſſion, mais une action. D'ailleurs avec le reſſentiment dont Pélopidas étoit animé, la fin de la victoire qu'il voyoit toute entiere dans la mort du tyran, ne le

pédie. Après avoir donné dans le combat de grandes marques de valeur, il en donna une plus grande encore d'obéiſſance & de diſcipline, & mérita par-là les louanges de ſon général

[e] *Or, comme dit Euripide, c'eſt une très-belle & très-excellente choſe à un général d'armée, &c.*) C'eſt un paſſage d'une des pieces d'Euripide, qui ſont perdues. Le voici tel que Plutarque l'a eu devant les yeux :

Σώζεσθαι νικῶντ' ἄριστον στρατηλάτῃ.
Εἰδὲ δανεῖν χρεών δανεῖν καλὸν
Εἰς ἀρετὴν καταλύσαντα τὸν βίον.

[f] *Car de cette maniere ſa mort n'eſt pas une paſſion, mais une action.*) Il a fallu conſerver le terme philoſophique, pour faire ſentir la beauté de ce mot plein de ſens & de force. La mort de ceux qui meurent dans l'exercice de la vertu, eſt une action comme toutes les autres actions de leur vie ; au lieu que la mort de ceux qui meurent d'une autre maniere, n'eſt qu'une paſſion ; quelle différence !

le pouſſoit pas abſolument ſans raiſon à cet acte de valeur ; & dans tout autre exploit, quel qu'il puiſſe être, on ne trouvera point un objet plus grand ni plus éclatant.

Il n'en eſt pas de même de Marcellus ; il n'y avoit aucune néceſſité preſſante, & il n'étoit point dans cette fureur & dans cet enthouſiaſme, qui étouffent la raiſon & font fermer les yeux aux plus grands périls ; mais il ſe précipita inconſidérément dans le danger, & y mourut, non en général d'armée, mais en enfant perdu & en batteur d'eſtrade, abandonnant ſes cinq conſulats, ſes trois triomphes, toutes les dépouilles qu'il avoit gagnées, & tous les trophées qu'il avoit érigés de la défaite de tant de rois ; les abandonnant, dis-je, à des avanturiers Eſpagnols & Nomades, qui avoient vendu leur mort aux Carthaginois ; accident ſi étrange, que ces ſoldats mercenaires ſe reprocherent en quelque façon à eux-mêmes un bonheur ſi ineſpéré, que le premier des Romains en valeur & en courage, le plus grand en autorité & le plus élevé en gloire, fût venu périr ſi miſerablement à la tête de quelques avant-coureurs Frégellaniens.

Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre pour une accuſation que j'intente contre ces grands hommes, mais comme des griefs que j'adreſſe pour eux à eux-mêmes & à leur valeur, à laquelle ils ont ſacrifié toutes leurs autres vertus, en prodiguant ainſi leur ſang & leur vie, & comme une plainte très-libre que je leur fais de ce qu'ils ſont morts pour eux-mêmes, & non pas plûtôt pour leur patrie, pour leurs alliés & pour leurs amis.

Enfin Pélopidas fut enterré par ſes alliés pour

l'amour

l'amour desquels il avoit perdu la vie ; & Marcellus le fut par ses ennemis mêmes qui l'avoient tué. Le premier de ces deux états est heureux & digne d'envie ; mais l'autre est plus grand & plus glorieux ; car l'ennemi qui admire & honore la vertu qui lui nuit, fait bien plus que l'ami qui témoigne sa reconnoissance à celle dont il a tiré de grands services. Là se trouve l'honneur pur & net, & ici l'utilité & le besoin ont plus de part à ces devoirs, que la vertu même.

Fin de la compar. de Pélopidas & de Marcellus.

TABLE
DES MATIERES
DU TOME QUATRIEME.

A

ACHE, regardée comme funeſte, & pourquoi, *Page* 41
Proverbe ſur cela, 42
Couronne d'ache aux jeux iſthmiques & néméens, 43
Adranus, dieu en grande vénération en Sicile, 19
Agir, il faut agir par un conſentement, non de caprice, mais de connoiſſance, 9
Alexandre, capitaine des Thraces, 108
Alexandre, tyran de Pheres, ſa cruauté, 216. & *ſ.*
Sacrifie à ſa pique, 219
Sa peur d'être attendri, 219
Statue que les Athéniens lui érigerent, 225
Obligé de rendre aux Theſſaliens les villes qu'il avoit priſes, 231
Précaution qu'il prenoit pour ſa ſûreté, 232
Tué par ſa femme & par ſes beaux-freres, 233
Le premier tyran qui ait été tué par ſa femme, 234.
Amant véritable, un ami inſpiré par un dieu, 196
Amours, ſes bons effets, 195. 197
Andromaque, ſeigneur de Tauroménium, ſa verru, 17
Généreuſe réponſe qu'il fit à l'ambaſſadeur des Carthaginois, 18
Anicius, préteur, enleve Gentius au milieu de ſes états, 97
Antalcidas, mot qu'il dit à Agéſilas, 189
Antigonus, le plus puiſſant des ſucceſſeurs d'Alexandre, 83
Belle réponſe de lui, 82
Antiochus le Grand, à quel prix il achete la paix des Romains, 82
Archias, un des polémarques de Thebes, 169. 174
Tué, 182
Archias, grand pontife d'Athenes, 181
Archimede mépriſoit les machines de Marcellus, & le peu de cas qu'il faiſoit
des

des ſiennes, 262
A la priere d'Hiéron, il ſe rabaiſſe aux méchaniques, 262
Sa grande naiſſance, *note*, 264
Pourquoi moins connu du tems de Cicéron, que du tems de Plutarque, *ibid.*
Raiſon de la préférence que Cicéron donne à Archytas ſur lui, *ibid.*
Expérience qu'il fit en préſence d'Hiéron, 265
Grand effet de ſes machines, 266. 267
Appellé Briarée par Marcellus, 270
Il ne daigna pas laiſſer aucun écrit ſur ſes inventions, 270
Regardoit comme vils & ignobles tous les arts qui venoient du beſoin, 271
Les ſciences auxquelles il s'appliquoit, & la clarté de ſes démonſtrations, 271
La géométrie appellée la ſirene dont il étoit enchanté, 271
Ce qu'il voulut qu'on mit ſur ſon tombeau, 272
Il n'entendit point le bruit de la priſe de Syracuſe, 278
Comment tué, 279
Archytas, le premier qui inventa les méchaniques, 262
Ariſtide, de Locres, beau mot qu'il dit au vieux Denys, 10
La généreuſe réponſe qu'il fit au même, 10
Athéniens, l'humanité leur étoit naturelle, 173
Renoncent à la ligue des Thébains, 187

B

Bandius, de Nole, ſon hiſtoire, 252. 253
Bannis de Thebes déguiſés en chaſſeurs, 175
Entrent dans Thebes habillés en payſans, 177
Baſternes, chaque cavalier avoit un fantaſſin à ſes côtés, 93
Leur unique métier, 93
Bataille de Leuctres, 204
Bataillon ſacré à Thebes, ſon origine, 194
Bataillon compoſé d'amans & d'aimés, ſeroit invincible, & pourquoi, 195
Béotie, la plaine de la Béotie appellée l'orcheſtre de Mars, 283
Bibulus (*Publius*), ennemi de Marcellus, 298
Ce qu'il fit contre lui, 299
Bœuf qui a parlé, 301
Bruits avant-coureurs qui publient une vérité par un menſonge, 122

C

Callicratidas, général des Lacédémoniens, mot de lui blâmé, 163
Callippus & *Pharax*, les horribles maux qu'ils firent à la Sicile, 19
Leurs vûes, 158
Capitolinus, homme très-corrompu,

corrompu, amoureux du fils de Marcellus, 236. 237
Carthaginois envoient vingt galeres à Rhege pour s'oppoſer au paſſage de Timoléon, 14
Reviennent en foule avec des forces formidables, ſous Asdrubal & Amilcar, 41
Ils paſſent la riviere de Crimeſe devant Timoléon, & leur ordre de bataille, 44
Dans toutes leurs guerres, ils ſe ſervoient de ſoldats étrangers, 47
Ils envoyent un nouveau renfort en Sicile ſous la conduite de Giſcon, 49
Ils prennent pour la premiere fois des Grecs à leur ſervice, 49
Caton le Cenſeur, mot de lui ſur le mépris de la vie, 161
Caton, fils de Caton le Cenſeur, perd ſon épée dans le combat, & ce qu'il fait pour la retrouver, 115
Cavale rouſſe immolée ſur le tombeau des Leuctrides, 205
Cenſeur, la charge de cenſeur la plus grande & la plus ſactée qui fût à Rome, & l'étendue de ſon pouvoir, 151
Changement de maître paroît un ſoulagement à des peuples opprimés, 1
Chanſons pleines de brocards, que l'on chantoit aux triomphes, 145
Charon, un des principaux de Thebes, donne ſa maiſon aux conjurés, 174. 175
Sa fermeté, ſon courage, 178
Généreuſe réponſe qu'il fit aux bannis, 179
Sa préſence d'eſprit, 180
Chevaux menés par la bride au-travers de la mer, depuis la pointe de l'Italie juſqu'en Sicile, 34
Chevaux attelés, pourquoi courent mieux que des chevaux ſeuls, 199
Chlidon, Thébain, ſon retardement à exécuter l'ordre qu'il avoit reçu, ſauve Thebes, 176
Choix qui part du raiſonnement & de la ſcience, eſt toûjours ferme, 9
Chryſantes, ſon reſpect pour la diſcipline, 313
Citadelles anciennement appellées villes, 194
Combat des Corinthiens contre les troupes d'Argos & de Cléone, 5
Commandement des armées donné à la brigue ou à la faveur, ſource de malheurs, 89
Corinthe amoureuſe de la liberté, & ennemie de la tyrannie, 3
Eloge magnifique de cette ville, 48
Corinthiens, fidélité remarquable de leurs troupes, 28
Leur magnanimité, 38
Publication bien glorieuſe qu'ils font faite, 38
Cornélius Céthégus, & *Q. Sulpicius*,

Sulpicius, privés du sacerdoce, & pourquoi, 243
Corps, quels sont les corps les plus forts, 159
Corps de troupes bien composé, ne doit jamais être séparé ni mêlé avec des troupes inférieures, 199
Coupe d'argent, la premiere piece d'argenterie qui entra dans la maison des Eliens, & encore comment, 133. 134
Coupe sacrée d'or massif du poids de six cent livres, & enrichie de pierreries, 143
Coupe d'or envoyée à Delphes, 250
Coupes appellées Antigonides, Seleucides, & Thériclées, 143
Courage nécessaire non-seulement contre les ennemis, mais aussi contre la fortune, 147
Où naissent les grands courages, 194
Coûtume des consuls qui venoient d'être nommés, 91
—Des Romains quand il arrivoit des éclipses, 107
Leur coûtume d'adorer les dieux en tournant, 246
Crétois, grands trompeurs, 120
Crispinus, consul, collegue de Marcellus, meurt de ses blessures, 305

D

Demenete, un des accusateurs de Timoléon, 62
Démocrite, son opinion sur les especes, 70
Démon, jaloux de la prospérité des hommes, 146
Denys le jeune se rend à Timoléon, & est envoyé à Corinthe, 21
Ses calamités, 22
Ses indignes amusemens à Corinthe, 24
Les différens jugemens qu'on faisoit de lui, 24
Mots remarquables de lui, 24. 25
Dépouilles opimes, les seuls capitaines qui les ont remportées, 249
De trois sortes, 250
Deserteurs, comment punis par Marcellus, 262
Diagoras, son bonheur, 231
Dictateur, par qui nommé, 292
Origine de ce mot, 293
Diogene, de Sinope, beau mot qu'il dit au jeune Denys à Corinthe, 26
Discours qu'un soldat de Corinthe fait aux soldats d'Icétas, 24
Divinité ne peut se plaire au meurtre & au sang, 203
Domitius, pourquoi appellé Enobarbus, 123
Drapeau, les peuples d'Italie ne trouvoient rien de si honteux que d'abandonner son drapeau, 112

E

Echecrates, grand-prêtre d'Apollon Tigyrien, 191

Eclipſe de ſoleil, opinion bien ancienne, qu'elle menaçoit les rois, 107
Eclipſe de ſoleil qui trouble les Thébains, 224
Eléphans, déſordre qu'ils cauſent dans l'armée d'Annibal, 297
Eloquence, moyen dont les jeunes Romains ſe ſervoient pour s'avancer, 73
Emiliens deſcendus de Pythagore, 72
Enfans, les larmes, la rougeur, & la pudeur d'un enfant, priſes pour des preuves de l'affront qu'il avoit reçu, 237
Enfant né avec la tête d'un éléphant, 301
Ennemis, on peut mépriſer un ennemi mépriſable, mais il ne faut jamais mépriſer ſa puiſſance, 97
Enſeigne de gens de pied, de quel nombre, 193
Envie, mere des querelles & des diviſions, 168
Envieux, leur naturel, 209
Epaminondas exerçoit plus l'eſprit que le corps, 167
Belle action de lui, 169
Envoyé en Theſſalie pour délivrer Pélopidas, 217
Sa prudente conduite, 218
Il retire Pélopidas & Iſménias, 219
Comment animoit les Thébains contre les Lacédémoniens, 174
Epées des anciens fort courtes, 257
D'où ſont venues les longues épées, *note*, 257
Epheſe appellé *l'arſénal de la guerre*, 284
Epicrate, porte-faix, plaiſant avis qu'il donne aux Athéniens, 223
Eſope, beau mot de lui, 230
Etat populaire, n'eſt pas plus ſans accuſateur qu'une alouette n'eſt ſans houpe, 62
Eudoxe, un des inventeurs de la méchanique, 262
Evénemens les plus merveilleux ſont pourtant naturels, & comment, 29
Euthyme, de Leucade, aventure arrivée à ſes ſoldats, comment regardée, 50. 51
Raillerie qu'il fait des Corinthiens, cauſe de ſa mort, 53. 54
Extaſe, produit d'abord le ſilence, 281

F

Fabius Maximus, ſes lenteurs & ſes précautions, 251
Famille nombreuſe qui vit enſemble avec très-peu de bien, 80
Flaminius, conſul, n'ouvre les lettres du ſénat qu'après avoir défait les ennemis, 241
Obligé de ſe démettre du conſulat après ſon triomphe, 242
Fleuve converti en ſang, 240
Flûte, inſtrument consacré

à la paix, 286
Fortune, il faut se défier de la fortune dans ses plus grandes faveurs, 148
Fortune qui préside au cas fortuit, 60
Ce qu'on entendoit par ces mots, *note*, 61. 62.
Fortune, ses voies secrettes & incompréhensibles, 29
Fulvius Quintus nommé dictateur, & comment, 292. 293.

G

Gaulois Gésates vendoient leurs services à qui vouloit les acheter, 238
Gaulois, fort adroits aux combats à cheval, 245
Gélon, ancien tyran de Syracuse, sa mémoire fort respectée, 39
Général d'armée, ne doit pas s'exposer legerement, 163
—Ne doit pas être regardé comme un seul homme, 163
Occasions où il doit s'exposer sans ménagement, 164
Gentius, roi des Illyriens, 88
Comment trompé par Persée, 96
Enlevé au milieu de ses états, 97
Géometres, premiers géometres ne s'appliquoient qu'aux choses immatérielles, 262. 263.
Gésates, quels Gaulois, 238
Gloire des grands succès doit être rapportée à la patrie, 211
Gorgidas leve le bataillon sacré, 194
Faute qu'il fit dans l'usage de ce bataillon, 198
Gorgoléon, polémarque de Sparte, 193
Gorgos, de l'isle de Céos, qui alla habiter Geles, ville de Sicile, 57
Guerre des Gaulois Insubriens contre Rome, & la grande faute qu'ils firent, 238
Gylippe, son avarice extrême, 158

H

Hannon, stratagême très-frivole dont il s'avise pour décourager les Corinthiens qui défendoient la citadelle de Syracuse, 32
Harmonie, déesse, patrone de Thebes, 198
Harmostes, capitaines que les Lacédémoniens envoyoient commander dans les places, 185
Hercule, il n'est pas un dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, 111
Héronymus, tyran de Syracuse, 258
Fils de Gélon, & petit fils d'Hiéron, *note*, *ibid.*
Hipposthénidas, sa foiblesse, 175. 176
Histoire, miroir fidele, 69
Homere, jugement de Plutarque

tarque ſur ſes vers, 59
Il veut que les plus vaillans ſoient les mieux armés, 162
Hommes plus ſenſibles aux injures qu'aux actions, 54
Hommes d'état, grand défaut de la plûpart des hommes d'état, 167
Honneurs, exigés ou rendus par coûtume, peu conſidérables, 66
Honte, il ne faut avoir honte que de ce qui eſt véritablement honteux, 160

I

Icétas, roi des Léontins, nommé général des Syracuſains, 2
Ses vûes & ſa politique, 3. 4
Sa perfidie, 11
Ses lettres aux Corinthiens, 11
Bat Denys, 14
Propoſitions captieuſes qu'il fait faire à Timoléon, 15
Envoye deux ſoldats à Adrane pour aſſaſſiner Timoléon, 28
Aventure merveilleuſe qui le ſauve, 28
Sa famille punie des cruautés qu'il avoit exercées ſur celle de Dion, 54
Forcé à dépoſer la tyrannie & à vivre en particulier, 40
Images, & eſpeces de Démocrite, 70
Les véritables images dont on doit remplir ſon ame, 71
Inſcription de la ſtatue de Marcellus qui parle de ſept conſulats, comment doit être expliquée, 307. 308
Intérêt que le tems prend de la longue vie qu'il prête, 69
Iolaüs, compagnon de tous les travaux d'Hercule, 196
Serment que les amans prêtoient ſur ſon tombeau, 196
Ion, de Theſſalonique, trahit Perſée, 125
Iphicrate, à quoi comparoit les armées, 163
Iſménias, polémarque à Thebes, 169
Sa faction, 169
Il eſt enlevé, conduit à Lacédémone, & mis à mort, 171
Jupiter Férétrien, d'où ainſi nommé, 249
Juſtice divine, differe quelquefois la punition des méchans en faveur des bons, 51
Celui qui ſuit la juſtice malgré les exemples corrompus de ſa patrie, bien ſupérieur à celui qui y eſt forcé par les loix de ſon pays, 158

L

Lacédémoniens blâmés d'autoriſer une entrepriſe, & d'en punir l'auteur, 172
Grande faute des Lacédémoniens

moniens qui étoient en garnison à Thebes, 183
Ils rendent la citadelle & sont punis de cette capitulation, 185
Déclarent la guerre aux Thébains, 200
Plus habiles dans l'art de la guerre que les autres Grecs, 205
Lampes de veille, 182
Langue latine du tems de Marcellus, 249
Législateurs Thébains, leur vûe quand ils introduisirent le jeu de la flûte, & l'amour des jeunes gens, 198
Léon se rend maître de l'Achradine, 31
Léonidas s'immola en quelque façon pour obéir à l'oracle, 202
Léontidas, son entreprise infame contre les bannis de Thebes, 172
Son courage & sa mort, 182. 183
Leptine, tyran d'Apollonie, se rend à Timoléon, & est envoyé à Corinthe, 40
Leucade, colonie de Corinthe, 24
Leuctrides, les fils de Scedasus, leur histoire, 201
Liguriens, pourquoi nécessaires aux Romains, 81
Loix, punissoient celui qui avoit abandonné son bouclier, & non celui qui avoit abandonné son épée, 163
Lucius Antonius défait par les lieutenans de Domitien, & la nouvelle en est repandue à Rome le jour même, 124
Lucius Paulus, frere de Paul Emile, sa prudence & sa valeur, 72
Lune, trois lunes vûes en même tems à Rimini, 240
Lycophron, frere de Thébé, 232

M

Macarie se dévoua pour sauver les Héraclides, 202
Macédoniens, avoient des hocquetons de pourpre, 110
Recommandables par leur amour & par leur fidélité pour leurs rois, 121
Magon, général des Carthaginois, rappellé par Icétas, 30
Ils marchent pour se rendre maîtres de Catane, 31
Rappellé par la nouvelle de la prise de l'Achradine, 32
Soupçonnant qu'il est trahi, il quitte la partie, & fait voile en Afrique, 35
Il se tue, & son corps est mis en croix, 38
Malcitas & *Diogiton*, capitaines Thébains, vainquent Alexandre, tyran de Pheres, & vengent la mort de Pélopidas, 232
Mamercus, tyran de Catane, se ligue avec Timoléon, 21
Se piquoit de poésie, 51. 52

Se rend à Timoléon, eſt envoyé à Syracuſe, tâche de ſe tuer, n'y réuſſit point, & eſt puni de mort, 56
Marais autour de Syracuſe, abondans en anguilles, 34
Marcellus, l'origine de ſon nom, ſes qualités pour la guerre, 235
Sa douceur, ſa politeſſe, ſon humanité, 235
Il ſauva ſon frere Otacilius dans un combat, 236
Fait édile-curule & augure, 236
Sujet du procès qu'il fit à ſon collegue Capitolinus, 237
Nommé conſul à la place de Flaminius dépoſé, 244
Sa prudence, 245
Emporté par ſon cheval, & ſa préſence d'eſprit en cette occaſion, 246
Il tue Viridomare, roi des Gaulois, 247
Priere qu'il fait à Jupiter Férétrien, 247
Avec une poignée de gens de cheval, il défait une nombreuſe armée de Gaulois, 247
La magnificence de ſon triomphe, 248
Envoyé en Sicile avec une flotte, 250
Appellé l'*épée des Romains*, 251
Qualités qui lui attiroient l'affection de tout le monde, 252
Son adreſſe pour regagner Bandius, 252
Stratagême dont il uſa pour tromper Annibal, 253
Il bat Annibal devant Nole, 254
Nommé conſul, ſe démet de ſon conſulat, & eſt envoyé en qualité de proconſul; 256
Il bat encore Annibal, 257
Nommé conſul pour la troiſieme fois, 258
Paſſe en Sicile, 258
Il demande au ſénat de remettre dans ſes troupes ceux qui avoient fui à la bataille de Cannes, & eſt refuſé, 260
Prend la ville des Léontins, traitement qu'il fait aux deſerteurs, 261
Il aſſiege Syracuſe par terre & par mer, 262
Plaiſanterie qu'il fait ſur les machines d'Archimede, 270
Tourne le ſiege en blocus, 270
Il quitte le ſiege, va aſſiéger Mégare, la prend & la raſe, 273
Bat Hippocrate à Acriles, 273
Retourne à Syracuſe, 273
Découverte qui lui facilite la priſe de cette place, 274
Il pleure ſur l'état déplorable où il va la réduire, 275
Douleur qu'il eut de la mort d'Archimede, 278. 279
Il prend la ville d'Enguie, fait charger de chaînes ſes habitans, & leur pardonne enſuite, 282
Il porte à Rome les plus beaux tableaux & les plus belles ſtatues de Syracuſe, & l'uſage qu'il en fit, 282. 283

Grand

Grand changement qu'il introduisit par-là à Rome, 284
Il consent à n'avoir que l'honneur du petit triomphe, 286
Son quatrieme consulat, 287
Accusé par les Syracusains, 288
Sa modération & sa constance en cette occasion, sa réponse, 289
Il est absous, sa bonté pour ses accusateurs, 290
Honneurs que les Syracusains lui font, & leur loi en sa faveur, 290
Sa conduite contre Annibal opposée à celle des autres généraux, 290
Ses premiers succès, 291
Sa premiere bataille contre Annibal, 292
Evite les embuscades de son ennemi, 292
Le commandement lui est continué sous le titre de proconsul, 294
Battu par Annibal, & la cause de sa défaite, 294
Ce qu'il dit à ses troupes battues, 295
Il bat Annibal, & commence, 297
Se retire à Sinuesse, & pourquoi, 298
Mauvais bruits qu'on seme contre lui, 298
Justifié & nommé consul pour la cinquieme fois, 299
A quel âge, 302
Il bâtit le temple de l'honneur & de la vertu, 300
Empêché par les prêtres de le dédier, & pourquoi, 300
Effrayé de plusieurs prodiges, 301
Son imprudence, 304
Enveloppé & tué dans une embuscade, 305
Après sa mort, Annibal le considere avec admiration, 306
Ce qui arrive à ses cendres, 307
Ouvrages publics qu'il consacra, 307
Sa statue avec une inscription dans le temple de Minerve à Lindos, 307
Durée de sa maison, 308
Bibliotheque & théatre qui lui furent dédiés, 308
Avantages de Marcellus sur Pélopidas, 309. & *f.*
Il change la face de la guerre, 312
Sa mort blâmée, 312
Marcus Servilius, quel personnage, 137
Discours qu'il fait en faveur de Paul Emile, 137. 138
Ce qu'il dit à Galba, 139
Maux, il faut cacher ses maux particuliers sous la prospérité publique, 147
Méchanique, par qui inventée & pratiquée, 262
Mégillus, habite & rétablit la ville d'Agrigente en Sicile, 57
Ménéclide, le rhéteur, son caractere & ce qu'il fait contre Epaminondas & contre Pélopidas, en se servant d'un tableau d'Androcydes

drocydes de Cyzique, 209. 210
Condamné à une amende, 211
Ménæcée qui se dévoua pour sa patrie, 202
Meres, le temple des *Meres* à Enguie, fondation des Crétois, 280
Milan pris, 248
Mort, quelle doit être la mort des grands hommes & des hommes d'état, 313
Mort, comment on peut la fuir sans honte, & la chercher sans gloire, 161
Mort, au milieu des prospérités, très-heureuse, 230
Mort doit être une action, & non une passion, 313

N

Nicias, d'Enguie, son histoire, 280. & *s.*
Nicodeme, Thébain, manchot & aveugle, 167
Nouvelles, sûes dans des lieux très-éloignés, le jour même que les actions étoient arrivées, 122, 124
A quoi imputées, 123. 124

O

Olive, nom d'une source, 101
Olympe, la hauteur de cette montagne, 103
Oracles rendus à la Sicile, 30
Ordre de bataille, il est dangereux de le changer devant l'ennemi, 205
Orge donné, au lieu de froment, aux troupes qui avoient mal fait, 296
Oroandes, Crétois, comment trompa Persée, 125
Otacilius, frere de Marcellus, 236
Ovation, petit triomphe, sa pompe, 286

P

Palme, nom d'une source, 191
Pammenès, bon mot qu'il dit sur Nestor, 194
Philippe élevé chez lui, 212
Paul Emile, son origine, & le tems où il entra dans le monde, 73
Le chemin qu'il choisit pour s'avancer, 73
Il demande l'édilité, & est préféré à tous ses concurrens, 74
Associé au college des Augures, 74
Son exactitude dans ce sacerdoce, 75
Attentif à faire observer la discipline militaire, 75
Beau mot de lui, 75
Il formoit & instruisoit lui-même ses troupes, 76
Envoyé préteur en Espagne qui s'étoit revoltée, 76
Et gagne deux batailles, 77

Son deſintéreſſement & ſa pauvreté, 77
Il épouſe Papirie, fille de Papirius Maſo, & la répudie, 77
Enfans qu'il en eut, 77
Il ſe remarie, & eut de ſa nouvelle femme deux garçons, 78
Ses gendres, 79
Grande vertu de ſa fille, 79
Nommé conſul, il va faire la guerre aux Liguriens, 80
Il les bat & leur accorde la paix, 81
Il eſſuie un refus dans la pourſuite d'un ſecond conſulat, 81
Soins qu'il prend de l'éducation de ſes enfans, 81. 82
Il cherche à ſe dérober aux empreſſemens du peuple qui l'appelle à un ſecond conſulat, 89
Il l'accepte enfin, & eſt fait général de l'armée contre Perſée, 90
Augure qu'il tire d'un mot de ſa fille Tertia, 91
Diſcours très-fier qu'il fait au peuple Romain, 91. 92
Aucun de ſes exploits ne peut être imputé à la Fortune, 95
Il vouloit que les ſentinelles fuſſent ſans armes, ſes raiſons, 98
Comment il trouve des ſources d'eau dans le mont Olympe, 99
Sa conduite contre Perſée très-ſage, 101. 105
Sage réponſe qu'il fait au jeune Scipion qui vouloit combattre, 106
Belle manœuvre qu'il fait devant l'ennemi, 106
Il n'ignoroit pas la cauſe des éclipſes de lune, 107
Il ſe mêloit de l'art de la Divination, 108
Ruſe dont il ſe ſervit pour obliger les Macédoniens à l'attaquer, 108
Comment il vient à-bout de leur phalange, 114
Il défait les Macédoniens en moins d'une heure, 116
Prodige arrivé à un ſacrifice qu'il offroit, 121
La nouvelle de ſa victoire répandue à Rome quatre jours après le combat, 122
La maniere dont il reçoit Perſée priſonnier, & la belle remontrance qu'il lui fait, 125. 126
Grave diſcours qu'il fait à ſes fils & à ſes gendres, 129
Il met ſon armée en quartiers, & va viſiter la Grece, 130
Ce qu'il faiſoit dans ce voyage, 130
Bon mot de lui, 130
Combien il fut touché de la ſtatue de Jupiter de Phidias, & la louange qu'il donne à Homere, 131
Il rend la liberté à toutes les villes de Macédoine, 131
Le tribut modique qu'il leur impoſe, 132
Il célebre des jeux, & donne

donne des fêtes ſuperbes,
Le bon ordre qu'il y fait obſerver, 133
Bon mot qu'il dit ſur cela, 133
Son deſintéreſſement & ſa magnanimité, 133
Il ne permet à ſes fils de prendre que les livres de la bibliotheque de Perſée, 133
Il ne donne à ſon gendre Tuberon qu'une coupe d'argent, 133
Il a ordre du ſénat d'abandonner au pillage toutes les villes d'Epire, 134
Comment il exécute cette commiſſion, 134
Son retour à Rome ſur la galere du roi Perſée, qui étoit à ſeize rangs, 135
Mécontentement de ſes ſoldats, & ſa cauſe, 136
Oppoſitions qu'il trouve à ſon triomphe, 136. 139
Enfin il lui eſt décerné, 139
L'ordonnance de ce triomphe, 140. & ſ.
Ce qu'il fit dire à Perſée qui lui demandoit de n'être pas mené en triomphe, 145
Les couronnes d'or que les villes lui avoient envoyées, 145
Son triomphe empoiſonné par la mort de ſes deux fils du ſecond lit, 146
Sa conſtance dans ce malheur, 147
Beau diſcours qu'il fait aux Romains touchés de ſon infortune, 147. 148
Toute ſa grace qu'il peut obtenir pour Perſée, 149
Le fruit de ſa victoire pour les Romains, 150
Honoré & recherché du peuple, il fut toûjours attaché au ſénat & à la nobleſſe, 150
Il fait le dénombrement du peuple, le nombre de citoyens qui s'y trouve, 153
Il tombe malade, ſes medecins lui ordonnent de changer d'air, 153
Il revient à Rome, & meurt quelques jours après, 154
Ses funérailles magnifiques, & quels en furent les ornemens, 154. 155
Le bien qu'il laiſſa, 156
Ses avantages ſur Timoléon, 157. & *ſuiv.*
Pauvreté, moyen de la rendre legere, 166
Peine de mort établie à Thebes contre les généraux qui retenoient le commandement au-delà de l'année, 206
Pélopidas, ſon origine, 165
L'uſage qu'il faiſoit de ſon bien, 165
Il imite la pauvreté d'Epaminondas, 166
Sa frugalité, ſa modeſtie, 166
Comparé au Capanée d'Euripide, 166
Fit un grand mariage, & eut beaucoup d'enfans, 166
Mot de lui ſur les richeſſes, 166
Différence entre Epaminondas & lui, 167
Leur amitié conſtante dans les

les plus grands emplois, 167. 168
Entre dans la faction d'Iſménias & d'Androcydes, 169
Condamné au banniſſement par les tyrans de ſa patrie, ainſi que les plus vertueux des citoyens, 171
Beau diſcours qu'il fait aux bannis, 173
Les meſures qu'il prend avec eux, 174
Comment il exécuta la conjuration, 177. & ſ.
Son combat contre Léonidas, qu'il tue, 183
Nommé gouverneur de la Béotie, il attaque la citadelle, 184
Son exploit d'avoir rendu la liberté à Thebes, commencement appellé, 186
Ses ſuites glorieuſes, 187
Ruſe qu'il imagina avec Gorgidas pour commettre les Athéniens avec les Lacédémoniens, 187 188
Il fut toûjours ou capitaine de la bande ſacrée, ou gouverneur de la Béotie, 190
Il tue de ſa main Panthoïdas au combat de Tanagre, 190
Beau mot de lui, 192
Au combat de Tégyre il défait les Lacédémoniens, fort ſupérieurs en nombre, 193
Sa retraite glorieuſe, 293
Mot qu'il dit à ſa femme qui le prioit de ſe conſerver, 200
Songe qu'il eut avant la bataille de Leuctres, 201
L'explication que lui donna le devin Théocrite, 204
Il profite habilement d'un mouvement que font les Lacédémoniens à la bataille de Leuctres, 206
Il partage avec Epaminondas la gloire de la journée de Leuctres, 206
Il viole une loi des Thébains, 206
Incurſion qu'il fait dans le Péloponeſe, ſes grands ſuccès, 206 207
Mis en juſtice avec Epaminondas comme criminel d'état, & abſous, 208. 209
Se donne lui-même pour général aux Theſſaliens, 211
Pris pour arbitre par Ptolémée & par Alexandre, 212
Fait priſonnier par la trahiſon du tyran de Pheres, 214
Sa fierté & ſa magnanimité dans ſa priſon, 215. 216
Converſation qu'il eut avec Thébé, femme du tyran. 216. 217
Il eſt délivré par Epaminondas, 219
Envoyé en ambaſſade auprès du roi, il donne de l'admiration à ſa cour & à Artaxerxe même, 220. 221
Ce qu'il obtint du roi, 222. 223
Sa noble ambition, 225
Mot de lui ſur le grand nombre des ennemis, 225

Ses actions héroïques à la bataille de Cynoſcephales, 226
Action imprudente qui cauſe ſa mort, 227
Titres glorieux que les Thébains lui donnent, 227
Douleur que les Theſſaliens ont de ſa mort, 227
Honneurs que les villes font à ſon corps à ſon paſſage, 228
Les Theſſaliens demandent l'honneur de faire ſes obſeques, 228
La magnificence de ſes funérailles, 229. 230
Les Thébains envoyent une armée en Theſſalie pour venger ſa mort, 331. 332
Ses avantages ſur Marcellus, 309. & ſ.
Perſée, fils de Philippe, ſes vices, 84 87
Paſſoit pour fils ſuppoſé, 87
Ses exploits, 87
Son horrible avarice, 87
Perfidie qu'il fait à Gentius, 96
Il prend la fuite voyant les Romains maîtres des hauteurs du mont Olympe, 104
Il ſe réſout à combattre Paul Emile, ſon champ de bataille, 105
L'ordre de ſon armée qui marche au combat, 109. 110
Il prend la fuite dès le commencement du combat, 111
Comment juſtifié par Poſidonius, 112
Dans ſa fuite il quitte ſon manteau royal & ſon diadême, 119
Il tue les deux gardes de ſon tréſor, 119
Il eſt abandonné par tous les ſiens, & les ſeuls qui reſtent auprès de lui, 120
Il retombe dans ſon avarice, comment il trompe ſes gens, 120
Horrible perfidie qu'un Cétois lui fit, 125
Il ſe rend à Octavius, 126
Son indigne baſſeſſe auprès de Paul Emile, 128
Mené en triomphe avec ſes deux fils & ſa fille, 143. 144
Sa mort, 149. 150
Phéniciens, grands fourbes, 17
Phérécyde, ſa peau gardée à Sparte par l'ordre d'un oracle, 202
Phériſtus rétablit Agrigente, 57
Philidas, un des conjurés de Thebes, ſe fait greffier des polématques, 174
Philippe, de Macédoine, comment ſe moquoit des poéſies du vieux Denys, 25
Mot qu'il dit ſur le bataillon ſacré de Thebes, 197
Elevé à Thebes, en quoi imite Epaminondas, 213
Philippe, fils de Démétrius, ſecret avec lequel il ſe prépare à recommencer la guerre contre les Romains, & ſes grands préparatifs, 85. 86
Philiſtus, de Syracuſe, hiſtorien,

torien, 26
Blâmé avec raiſon, 229
Phocion, beau mot de lui, 9. 10
Phabidas s'empare de la citadelle de Thebes en pleine paix, 170. 171
Privé du commandement, & condamné à une amende, 171
Pin, couronne de pin ſuccéda à la couronne d'ache aux jeux Iſthmiques, 43
Platon, reproche qu'il faiſoit à Archytas & à Eudoxe, 262
Politique embraſſe la juſtice, la clémence & l'humanité, 280
Prêtres Romains diſpenſés d'aller à la guerre, hors contre les Gaulois, 239
Priere doit être ſoûtenue par l'action, & l'action par la priere, 111
Priſonniers immolés à Bacchus ſurnommé Omeſtes, 202
Problême des deux moyennes proportionelles, par qui démontré, 263
Prodiges à Adrane, 21
Prodige de deux aigles qui paroiſſent dans les airs à l'armée de Timoléon, 43
Prodiges arrivés à Marcellus, 300
Proverbe, origine du proverbe : *A demain les affaires*, 181
Ptolemée tue ſon frere Alexandre, 213
Publius Licinius, conſul, défait par Perſée, 87
Pytholaüs, frere de Thebé, 232

Q

Quintus Fulvius nommé dictateur, 292

R

Rats rongent l'or du capitole, 300
Relâchement dans les petites choſes, combien dangereux, 75
Religion, qu'elle ſcience c'eſt, 75
Ne rien innover & ne rien oublier dans les pratiques de la religion, 75
Repentir, comment rend ſouvent mauvaiſes les meilleures actions, 9
Réſolutions, nos réſolutions doivent tirer de la raiſon la fermeté & la force pour les grandes actions, 9
Retraite des Thébains à Tégyre, 193
Richeſſes, à qui néceſſaires, 166. 167
Romains, leur magnanimité après leurs défaites, 260
Leur modeſtie du tems de Paul Emile, 158
Eurent toûjours des guerres à ſoûtenir depuis leur enfance juſqu'à leur vieilleſſe, 236
Horrible ſacrifice qu'ils font à l'approche des Gaulois, 239
Le grand reſpect qu'ils avoient pour la religion, 242. 243

Leur plaiſante ſuperſtition ſur le fait des augures, 243
Surpaſſoient les Grecs en juſtice, valeur & prudence, 280
Premiers Romains guerriers ou laboureurs, 285
Comparés à Hercule, 285
Bataille où ils perdent les deux conſuls, 306
Rome ne connoiſſoit point les curioſités des Grecs avant Marcellus, 283
Beau tableau de Rome guerriere, 283
Appellée *l'hôtel de Mars*, 284

S

Sacrifices barbares que les Romains firent à l'approche de la guerre contre les Gaulois, 239
Salius, officier des Péligniens, grande action qu'il fit, 112
Sambuque, machine de Marcellus, 268
Scipion Naſica, gendre de Scipion l'Africain, s'offre à Paul Emile pour conduire un détachement, 101
Comment il s'en acquitta, 102
Scipion Emilien, ſes grandes qualités, 118
Ce qu'il fit dans le combat contre Perſée, 118
Le premier des Romains en vertu cherchoit à s'élever par la faveur du peuple, 151
Ce qu'Appius dit ſur cela, 151
Différence de ce Scipion à ſon pere Paul Emile, 151
Sempronius Tibérius, conſul, ſa réputation, nomme lui-même ſes ſucceſſeurs au conſulat, 242
Uſage augural qu'il avoit ignoré, il déclare ſa faute au ſénat, 243
Serment de loyauté prêté par les amans ſur le tombeau d'Iolaüs, origine de cette coûtume, 196
Servius Galba s'oppoſe au triomphe de Paul Emile, 136
Sicile conſacrée à Proſerpine, & donnée à cette déeſſe pour préſent de nôces, 13
Songe des prêtreſſes de Proſerpine, 11
Sources d'eau, ſi elles ſont une génération ſoudaine, 99
Mauvaiſe phyſique ſur cela combattue par Plutarque, 99
Souris, le cri d'une ſouris fait démettre un dictateur & un général de la cavalerie, 244
Spartiates, beau mot d'un Spartiate à Diagoras, 231
Sphodrias, Spartiate, ſon caractere, 187. 188
Il entreprend de ſe rendre maître du Pirée, 188. 189
Il eſt découvert, & attire une groſſe affaire aux Spartiates, 189

Statue des tyrans jugés comme des criminels, & vendus comme esclaves, 39
Succès dûs à la sagesse & à l'éloquence, plus glorieux que ceux que l'on doit à la force & à la violence, 287
Superstition des Romains, le moyen de les éviter, 244
Sybarites, mot d'un Sybarite sur les Spartiates, 161
Peuple fondu par le luxe & par la mollesse, 162
Syracusains, fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Diane, 274

T.

Tégyre, combat de Tégyre, le prélude de la bataille de Leuctres, 190, 192
Téléchide, beau mot qu'il dit à Timoléon, 10. 11
Thébains, suspects aux Lacédémoniens qu'ils venoient de secourir, 169
Un de leurs decrets, 173
Leur grand éloge, 225
Thébé, fille de Jason & femme d'Alexandre, tyran de Pheres, 216
Va voir Pélopidas dans la prison, conversation qu'elle a avec lui, 216. 217
Avec ses trois freres, elle fait un complot secret de tuer son mari, & la maniere dont elle l'exécute, 232 233
Théocrite le Devin, comment tira de peine Pélopidas sur son songe, 204
Théopompe, polémarque de Sparte, 193
Thraces avoient des hocquetons sur leurs armes, 110
Thrasybule détruit les tyrans d'Athenes, 173
Timagoras condamné à mort par les Athéniens, & pourquoi, 222
Porté en chaise depuis la cour du roi de Perse jusqu'à la mer, 222
Timoléon, la noblesse de son extraction, 4
Ses qualités, sa haine pour les tyrans, 5
Grands services qu'il rendoit à son frere Timophane, 5
Il lui sauve la vie dans un combat, 6
Il fait tous ses efforts pour le ramener à la justice, 6. 7
Il le fait tuer en sa présence. 7
Sa vertu admirée, 7
Si son action étoit juste, 8
Ses remords pour ce meurtre & son desespoir, 8
Nommé capitaine général des troupes qu'on envoyoit en Sicile, 10
Signe très-favorable qui lui arriva dans le temple de Delphes, 12
Il s'embarque avec dix galeres, 13
Autre signe qui lui arriva en pleine mer, 13
Conférence qu'il eut avec les ambassadeurs des Carthaginois & d'Icétas, & la ruse dont il se servit pour les surprendre, 15
Il est réduit dans un petit coin

coin de la Sicile avec mille ſoldats ſeulement, 18
Il bat Icétas devant Adrane, 20
Les grands avantages qui ſuivirent cette victoire, 21
Comment il ſe rend maître du château de Syracuſe, 21. 22
Son bonheur trouvé miraculeux, 27
Comment ſauvé de l'attentat de deux aſſaſſins, 28
Il marche en bataille contre Syracuſe, à la tête de quatre mille hommes, 33
Plaiſante publication qu'il fait faire après la fuite de Magon, 35
Il attaque Syracuſe par trois endroits, & l'emporte, 35. 36
Effet ſignalé de ſa grande fortune, 36
Sa grande prudence, 36
Il vend toutes les maiſons de Syracuſe, les ſommes immenſes qu'il en retira, 37
Il purge toute la Sicile de tyrans, 40
Il retourne à Syracuſe travailler à la police, 40
Ce qu'il fit pour faire ſubſiſter ſes troupes, 40
Accuſé d'avoir perdu le ſens ſur ce qu'avec ſix mille hommes il marche contre les Carthaginois qui en ont 70000. 41
Sa grande préſence d'eſprit pour raſſurer ſes troupes découragées, 42
Il profite en grand capitaine de l'avantage que le paſſage de la riviere de la Crimeſe lui donne ſur ſes ennemis, 44
Ce qu'il fait d'une armée de cinq mille hommes, 44. 45
Il attaque les Carthaginois avec furie, 45
Il remporte ſur eux une victoire ſignalée, 46. 47
Magnifique ſpectacle qu'étaloit ſa tente, 48
Il chaſſe de Syracuſe les mille ſoldats qui l'avoient abandonné, 49
Ces ſoldats punis par les dieux, 49
Il ſe met aux trouſſes d'Icétas, 52
Il fait tirer au ſort les officiers pour régler leur marche, 53
Il prend priſonniers Icétas, ſon fils, & Euthyme, général de la cavalerie, & les fait mourir, 53
Blâmé d'avoir fait condamner à mort la femme & les filles d'Icétas, 54
Il défait Mamercus, 55
Il accorde la paix aux Carthaginois, ſes conditions, 55
Hippon, tyran de Meſſene, pris, battu de verges, & exécuté à mort, 56
Il rétablit pluſieurs villes de Sicile, 57
Sa tendreſſe pour les Siciliens, 57
L'eſtime que toutes ſes villes avoient pour lui, 57
Il tâchoit ſur-tout d'imiter Epaminondas, 57
Différence de ſes actions à celles

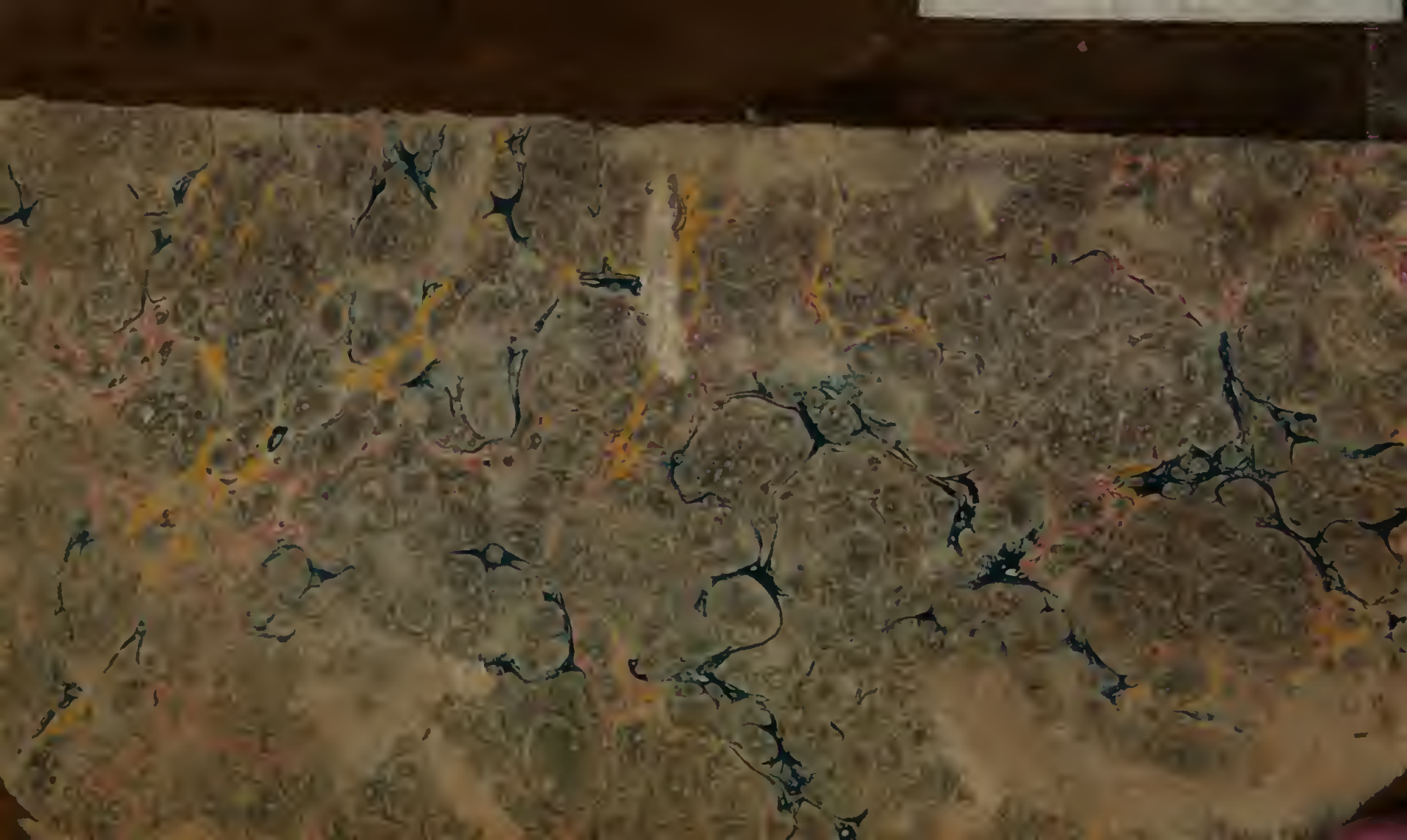
celles des autres capitaines, 58
Bel éloge de ſes exploits, 58. 59
Sa modeſtie d'attribuer à la fortune ce qui étoit dû à ſa vertu, 60
Il dédie dans ſa maiſon une chapelle à la Fortune qui préſide aux cas fortuits, 60. 61
Il reçoit des Syracuſains une maiſon à la ville, & une à la campagne, 61
Il ne retourna point à Corinthe, 61. 62
Des accuſateurs s'élevent contre lui, & il empêche le peuple de ſe jetter ſur eux, 62
Comment il refuta leurs calomnies, 62. 63
Ses trophées ne coûterent à ſes citoyens ni une robe de deuil, ni une ſeule larme, 63
Il perd la vûe ſur ſes vieux jours, 63
La conſidération & le reſpect que les Syracuſains conſerverent pour lui après ſon accident, 64. 65
Decret bien glorieux que Syracuſe fit en ſa faveur, 65
Emporté par une legere maladie, 66
Magnificence de ſon convoi, 66
Decret du peuple prononcé à ſes funérailles, 67
Ses cendres enterrées au milieu de la place publique, 67
On bâtit autour de ſon tombeau des portiques & des ſalles, qu'on donna à la jeuneſſe pour ſes exercices, & qu'on appella de ſon nom, 68
Avantages de Timoléon ſur Paul Emile, 157. & ſ.
La fin qu'il ſe propoſoit dans ſon commandement, 159
Timophane, frere de Timoléon, ſon caractere, 5
Avoit ſouvent commandé les troupes de Corinthe, 5
Abuſe de la confiance des Corinthiens, ſe déclare tyran, & eſt tué, 6
Timothée, général des Athéniens, beau mot de lui, 164
Tiſyphon, frere de Thébé, 232
Tonneaux qu'Homere place aux deux côtés du trone de Jupiter, 146
Tuberon, gendre de Paul Emile, 79
Tyrans, leur plus grand malheur, 26

V

Vertu malheureuſe attire toûjours le reſpect, 128
Victoire doit être achetée par l'argent, & non l'argent par la victoire, 95

X

Xenagore, fils d'Eumelus, géometre, avoit meſuré la hauteur du mont Olympe, 103

Fin de la Table des Matieres du quatrieme Volume.

C 247